N° 338 — Tome XCII

16 Juillet 1911

MERCVRE DE FRANCE

Vingt-deuxième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



GUILLAUME APOLLINAIRE, EDMOND BARTHÈLEMY, MAURICE BEAUBOURG, PATERNE BERRICHON, MAURICE BOISSARD, HENRY BOURGEREL, R. DE BURY, HENRY-D. DAVRAY, LUCILE DUBOIS, GEORGES EEKHOUD, A.-M. GOSSEZ, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, FRANCIS JAMMES, AUGUSTE MARGUILLIER, HENRI MAZEL, NELLY MELIN, CHARLES MERKI, MARCEL MONTANDON, RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | Étranger : 1 fr. 50.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXI

SOMMAIRE

No 338 — 16 Juillet 1911

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

RIMBAUD

EN BELGIQUE ET A LONDRES

FIN DES ILLUMINATIONS

—

Suis-je trompé? La charité serait-elle
sœur de la mort pour moi ?
ARTHUR RIMBAUD.

I

Si, en juillet 1872, parmi les motifs de la détermination prise par Verlaine de s'expatrier, il y avait une crainte d'être judiciairement inquiété au sujet de sa participation presque illusoire à la Commune, il y avait aussi le désir — dit-il lui-même — d'échapper aux « platitudes » matrimoniales de la rue Nicolet; il y avait enfin et surtout la joie poétique de fuir

En compagnie illustre et fraternelle vers
Tous les points du moral et physique univers (1).

La rencontre eut lieu à la gare du Nord. C'était par une de ces après-midi de Paris accablées de soleil.

Aussitôt Rimbaud descendu du train, les deux amis, heureux de se revoir, entrèrent dans le plus proche café. Là, tout en se rafraîchissant et sustentant, ils devisèrent des moyens les plus sûrs de franchir sans encombre la frontière. Il fut décidé qu'on partirait le soir même. Et, au lieu de prendre les billets pour Bruxelles, ce qui eût pu donner l'éveil à l'agent de police possiblement de surveillance aux guichets, on les prit pour Arras, ce qui constituait à Verlaine, vu sa parenté artésienne, un plausible prétexte de voyage. L'un et l'autre étaient sans bagage et vêtus comme pour une promenade.

Dans *Mes Prisons*, sous le titre de : « Une... manquée », le

(1) Paul Verlaine : *Amour*.

pauvre Lélian a raconté, avec humour et détails, l'aventure burlesque qu'ils eurent aussitôt leur arrivée à Arras. Au cas où, vraiment, Verlaine eût été l'objet des recherches de la police, leur baudelairienne mystification aurait pu être dangereuse. Par bonheur, il n'en fut rien. Forcés seulement de rétrograder en chemin de fer sur Paris, dès leur retour ils repartirent vers la Belgique par une autre gare, celle de l'Est, où, toujours en précaution de dépister la possible surveillance policière, ils crurent ne devoir prendre leurs billets que pour Charleville, résidence de Rimbaud.

A Charleville, entre deux trains, ils allèrent trouver l'ami Bretagne. Celui-ci, tout heureux et fier, sans doute, d'avoir à protéger des proscrits, voulut bien se charger d'aller quérir aux guichets de la gare deux billets à destination de Vireux. De Vireux, ayant à pied passé la frontière, ils se dirigèrent gaîment sur Bruxelles, par Walcourt et Charleroi — selon que l'indiquent les deux premiers « paysages belges » des *Romances sans Paroles*.

Jusqu'en septembre, date à laquelle Verlaine eut avec sa femme l'entrevue racontée dans *Birds in the night* (1), les deux amis résidèrent à Bruxelles ; non sans, du boulevard Anspach, où ils se rencontrèrent avec des communards, rayonner vers les villes les plus caractéristiques de la Belgique et des Pays-Bas. Nous avons dit la façon épique dont s'accomplissaient ces pérégrimations ; Verlaine lui-même l'a chantée dans *Lœti et errabundi* (2). Rimbaud, ce voyageur-né, se voyait pour la première fois à même de satisfaire aisément sa passion locomotrice, ainsi que son avidité d'impressions nouvelles ; son compagnon, très sensitif et d'habitudes plutôt sédentaires, se trouvait pour la première fois engagé dans un vagabondage ardent, au cours duquel se succédaient des sites de caractères les plus divers, souvent les plus opposés, et de la beauté mystique desquels le visionnaire lui faisait prendre conscience. On conçoit l'ivresse que ce fut pour de tels poètes; pour Verlaine surtout, dont les aspirations avaient été jusqu'ici contenues par les exigences sociales et dépravées et étriquées par le milieu parisien des cafés littéraires et politiques de la fin du second Empire.

(1) *Romances sans Paroles.*
(2) *Parallèlement.*

Pourtant Rimbaud, parmi cette fête pour son énorme curiosité, ne laissait pas que de se préoccuper de moyens pratiques d'existence : il était de ceux qui, par leur éducation et leur organisation musculaire, ne répugnent à aucune besogne. Aux heures de calme, il se reprochait sans doute de demeurer pécuniairement à charge à son ami. Celui-ci, l'insouciance même sous le rapport budgétaire, protestait bien quand le jeune homme s'ouvrait de ses préoccupations; mais, tout de même, on se mit en quête de travaux matériellement profitables. S'il faut en croire les pièces du procès de Bruxelles en 1873, ce n'est que lorsqu'ils eurent vérifié l'impossibilité de trouver emploi quelconque, en Belgique, de leur bon vouloir laborieux, qu'ils se décidèrent à passer en Angleterre. Ni l'un, ni l'autre, ne connaissait la langue britannique. Ils comptaient sur l'obligeance des réfugiés de la Commune, amis de Verlaine, pour s'initier aux coutumes d'Outre-Manche et pour se faire piloter dans Londres qui, mieux que Bruxelles, devait offrir l'utilisation de leur activité.

De même que Verlaine l'a fait dans les *Romances sans Paroles*, Rimbaud nous a laissé des souvenirs de ce séjour en Belgique. C'est, dans le recueil des illuminations : *Bruxelles;* c'est, aux poésies : *Est-elle almée...*, écrit à Anvers; c'est, enfin, la première des *Villes*, hallucination synthétique, vision prophétique, projection d'ensemble et re-création sur l'écran du Rêve des impressions accumulées au cours de ces deux mois de vie belge :

Ce sont des villes ! C'est un peuple pour qui se sont montés ces Alleghanys et ces Libans de rêve ! Des chalets de cristal et de bois se meuvent sur des rails et des poulies invisibles. Les vieux cratères ceints de colosses et de palmiers de cuivre rugissent mélodieusement dans les feux. Des fêtes amoureuses sonnent sur les canaux pendus derrière les chalets. La chasse des carillons crie dans les gorges. Des corporations de chanteurs géants accourent dans des vêtements et des oriflammes éclatants comme la lumière des cimes. Sur les plates-formes, au milieu des gouffres, les Rolands sonnent leur bravoure. Sur les passerelles de l'abîme et les toits des auberges, l'ardeur du ciel pavoise les mâts. L'écroulement des apothéoses rejoint les champs des hauteurs où les centauresses séraphiques évoluent parmi les avalanches. Au-dessus du niveau des plus hautes crêtes, une mer troublée par la naissance éternelle de Vénus, chargée de flottes

orphéoniques et de la rumeur des perles et des conques précieuses, la mer s'assombrit parfois avec des éclats mortels. Sur les versants, des moissons de fleurs grandes comme nos armes et nos coupes mugissent. Des cortèges de Mabs en robes rousses, opalines, montent des ravines. Là-haut, les pieds dans la cascade et les ronces, les cerfs tettent Diane. Les Bacchantes des banlieues sanglotent et la lune brûle et hurle. Vénus entre dans les cavernes des forgerons et des ermites. Des groupes de beffrois chantent les idées des peuples. Des châteaux bâtis en os sort la musique inconnue. Toutes les légendes évoluent et les élans se ruent dans les bourgs. Le paradis des orages s'effondre. Les sauvages dansent sans cesse la Fête de la Nuit. Et, une heure, je suis descendu dans le mouvement d'un boulevard de Bagdad où des compagnies ont chanté la joie du travail nouveau, sous une brise épaisse, circulant sans pouvoir éluder les fabuleux fantômes des monts où l'on a dû se retrouver.

Il suffirait, ce nous semble, de confronter les « paysages belges » des *Romances sans Paroles* avec ce poème en prose, cette illumination, pour se faire une idée nette de la différence existant entre le génie de Verlaine et le génie de Rimbaud, et pour voir combien celui de l'auteur des *Illuminations* est plus haut, plus vaste, plus intrinsèque en spiritualité, plus mystique, plus divin. Comment Verlaine, dont l'âme, merveilleuse aussi, fut puérile, humaine, passive, n'aurait-il pas été dominé, subjugué par une pareille puissance d'imagination, une telle souveraineté de vision, une semblable majesté d'expression ? Et l'on comprendra, au reste, pourquoi le pauvre Lélian s'est toujours lui-même effacé devant son ami, sans qu'il ait été besoin pour cela d'autres raisons que sa littéraire admiration ; pourquoi, à l'époque où il s'entendait qualifier dûment de grand poète, il proclamait que Rimbaud était un TRÈS grand poète. Ne l'a-t-il pas aussi, dans *Jadis et Naguère* (1), appelé la Muse?

Dans *Vies*, Rimbaud fait encore allusion à son voyage en pays flamand. « A quelque fête de nuit, dans une cité du Nord, j'ai rencontré — dit-il — toutes les femmes des anciens peintres » ; ce qui attesterait qu'il ne se fit point faute d'aller visiter les musées et d'assister aux fêtes des Corporations qui, à Anvers particulièrement, se développent en somptuosités archaïques.

(1) *Le Poète et la Muse.*

II

Est-elle almée?... Aux premières heures bleues
Se détruira-t-elle comme les fleurs feues...

Devant la splendide étendue où l'on sente
Souffler la ville énormément florissante ?

C'est trop beau ! c'est trop beau ! mais c'est nécessaire
— Pour la Pêcheuse et la chanson du Corsaire,

Et aussi puisque les derniers masques crurent
Encore aux fêtes de nuit sur la mer pure !

s'écria l'auteur du *Bateau Ivre*, quand, au commencement de septembre 1872, sur le port d'Anvers, en face de l'Escaut, les deux amis décidèrent de prendre le steamer qui vers l'Angleterre devait, pour la première fois, les bercer sur la mer « troublée par la naissance éternelle de Vénus ».

Arrivés à Londres, ils allèrent tout de suite, à Langham Street, se présenter chez Félix Régamey, lequel, dans *Verlaine dessinateur*, décrira ainsi l'entrevue : « Verlaine est beau à sa manière et, quoique fort peu pourvu de linge, il n'a nullement l'air terrassé par le sort. Nous passons des heures charmantes. Mais il n'est pas seul. Un camarade muet l'accompagne, qui ne brille pas non plus par l'élégance : c'est Rimbaud. » Puis leur curiosité, « wagonnant et paquebottant » insensément, erra — disent MM. Bourguignon et Houin — des parcs immenses, des somptueux hôtels du West-End, aux taudis malsains de Bethnal-Green, aux horreurs de White-Chapel, jusqu'à ce que, l'argent allant faire défaut, ils se résignassent à élire domicile dans l'ancien room de Vermersch : Howland Street, 34-35, quartier français.

Selon Verlaine (1), Rimbaud aurait mené en Angleterre une vie paisible de flâneries et de leçons. Il nous paraît bien que ce n'est pas tout à fait exact. Comment et pourquoi l'auteur des *Romances sans Paroles* a-t-il pu commettre cette inexactitude, de même qu'il a commis celle de dater *les Illuminations* de 1873-75, alors qu'en réalité, et sans conteste à présent possible, elles sont de 1872-73? Outre que la nature de Rimbaud, comme nous l'avons vu, s'opposait à ce qu'il goûtât jamais la paix, sa vie à Londres, de même que partout ailleurs,

(1) *Les Hommes d'Aujourd'hui*, n° 318 : *Arthur Rimbaud*.

ne pouvait être que très active, très occupée. Quand on constate que de septembre à décembre, c'est-à-dire en moins de quatre mois, il trouva moyen de s'assimiler la langue et la littérature anglaises au point de pouvoir converser dans l'idiome avec des lettrés comme Swinburne, au point de les pouvoir professer; qu'il écrivit pas mal d'illuminations; qu'il explora dans tous ses quartiers cette énorme capitale, à lui devenue bientôt familière; qu'il fut assidu aux musées et aux bibliothèques, sans compter ses rapports avec les réfugiés français et les démarches pour trouver des emplois; quand on songe à ce que tout cela dut lui prendre de temps, on se demande comment il aurait pu trouver des loisirs pour la flânerie. Il faut supposer plutôt, étant connu le caractère farouche, délicat et orgueilleux de Rimbaud, qu'il passait, dans l'activité, la plus grande partie de ses journées loin de son compagnon et à son insu; cela, moins pour n'aller pas avec lui dans les « cafés potables, wine-rooms, alsopps-bars et autres mastroquets indigènes » que pour ménager les fonds communs en ne partageant point le repas de midi. Du reste, Verlaine avait fort à faire, en ce temps-là, de se débattre, de se concerter avec les avoués et autres gens de loi parisiens, au sujet de l'instance en séparation de corps et de biens lancée décidément par son épouse.

La correspondance datée de Londres, publiée sans beaucoup d'ordre par M. Edmond Lepelletier dans sa biographie de Verlaine si pleine d'inexactitudes, nous montre néanmoins la physionomie vraie et les gestes du pauvre Lélian à cette époque. Constatons que, dans *les Croquis londoniens* non plus que dans la confidence des stations aux cabarets anglais, Rimbaud n'est jamais évoqué et que si, dans la partie grave de cette correspondance, il est parlé de lui, c'est toujours avec la plus grande déférence et de très dignes protestations au sujet de « l'immonde accusation » d'homosexualité. Ne serait-ce pas à inférer de cela que les deux poètes, soit chez des réfugiés, soit en un café accoutumé, ne se trouvaient guère ensemble que le soir et que Rimbaud, peu communicatif de sa nature, ne tenait guère Verlaine au courant de ses diurnes occupations? A ces réunions vespérales, entre parisiens et londoniens lettrés s'engageaient des conversations toutes d'intellectualité — dit Verlaine — et qui, Rimbaud présent, loin de pousser le poète de

Langueur (1) à l'indolence, loin de l'exciter dans sa fâcheuse passion pour l'alcool, l'auraient au contraire incité au travail, et, de fait, cela n'appert-il pas de la lettre en laquelle, un peu plus tard, de sa prison de Mons, Verlaine écrira en recommandant l'impression du manuscrit des *Romances sàns Paroles :* « Je tiens beaucoup à la dédicace à Rimbaud, d'abord comme protestation [contre l'accusation d'homosexualité], puis parce que ces vers ont été faits lui étant là et m'ayant poussé beaucoup à les faire. » Ce qui, entre parenthèses, n'empêchera pas M. Lepelletier, dont la sympathie pour Rimbaud était nécessairement négative, de supprimer cette dédicace à l'édition princeps du petit volume. Verlaine d'ailleurs, on devine pourquoi, ne la rétablira point aux éditions subséquentes.

Il transparaît encore de cette correspondance verlainienne que Rimbaud ne fut pas, à Londres, sans insister auprès de son ami pour rentrer en possession de *la Chasse spirituelle*. A l'inventaire des objets que Verlaine charge M. Lepelletier de réclamer aux Mauté, figure ce manuscrit, ainsi que des lettres de son auteur renfermant des vers et des poèmes en prose, le tout spécialement décrit. Or, l'auteur de *Parallèlement* n'était pas, à ce moment-là surtout, homme à se préoccuper beaucoup des papiers d'autrui. En dépit d'une première réclamation, il avait laissé ceux de Rimbaud rue Nicolet, à Paris, et cela dans le moment même où il allait se rencontrer avec leur propriétaire. Il a donc fallu, pour qu'il se décidât à les noter sur la liste des objets revendiqués, qu'on lui fît des instances. Nous verrons, par la suite, jusqu'à quel point Rimbaud, sans en accuser personnellement son ami, fut navré de cette dépossession.

A Charleville, Mme Rimbaud, malgré que désormais accoutumée aux fugues subites de son fils, ne se résignait pas. Que faire ? Elle le laissait bien, depuis son retour de Paris, puiser librement dans la bourse familiale, mais il y employait une telle discrétion qu'elle demeurait épouvantée à songer qu'il pouvait, loin d'elle, souffrir de la misère. On lui dit, un jour, qu'il avait été vu aux environs de la gare, dans la compagnie de Verlaine et du père Bretagne. Elle s'empressa, naturellement, d'aller s'enquérir auprès du bohême carolopo-

(1) *Jadis et Naguère.*

litain. Et, comme celui-ci répondait vaguement aux questions fermement posées, à bout de patience, se souvenant que le bonhomme avait été l'initiateur des relations de son fils avec Verlaine, elle le semonça de façon si légitimement sévère qu'il en fut, comme naguère M. Izambard, tout éberlué, tout tremblant.

Néanmoins, elle venait d'apprendre que la fuite de Verlaine à l'étranger avait pour cause la crainte d'être arrêté à Paris pour participation au mouvement insurrectionnel de 1871. Dans la conscience de la bourgeoise de province, communard était synonyme de scélérat; et bien qu'Arthur eût déjà expliqué à sa mère le peu de gravité des faits reprochables à l'ancien chef du bureau de la Presse, et qu'elle l'admît, Mme Rimbaud ne se sentit pas moins envahir par la crainte d'une arrestation possible de Verlaine rejaillissant en déshonneur sur son fils. Aussi, sans pouvoir envisager de moyens pratiques et honorables de faire cesser ces compromissions, en l'ignorance où elle était du lieu d'exil des deux amis, cette femme si énergique se morfondait-elle dans un farouche désespoir.

Elle vivait ainsi depuis des mois à Charleville, lorsque lui arriva, timbrée d'Angleterre, une lettre d'Arthur. C'était vers le milieu de novembre de cette année 1872. L'épître était assez rassurante, en somme. On était en sûreté à l'étranger; on s'y portait bien; on apprenait la langue anglaise; on donnait des leçons de français. Il était aussi mandé que, Verlaine plaidant en séparation et les Mauté ayant beaucoup d'animosité contre leur gendre, la perte des papiers confiés autrefois à l'ami, et demeurés par sa négligence à Paris, était à craindre. Ces manuscrits, ajoutait-on, seraient d'un grand secours; on les ferait éditer et ils deviendraient ainsi une référence livresque permettant de trouver des leçons plus pécuniairement avantageuses. Et Rimbaud terminait en priant sa mère de vouloir bien faire réclamer ces papiers, ou d'aller elle-même les chercher, soit chez Mme Verlaine mère, chargée de récupérer les objets personnels laissés par son fils rue Nicolet, soit chez les Mauté, au cas où, en défi des requêtes, ils se seraient cru le droit de les garder.

Mme Rimbaud n'était pas femme à remettre au lendemain ce qui ne lui paraissait pas impossible de faire le jour même;

elle n'était femme non plus à charger volontiers les autres de ses commissions. Aussitôt la lecture de la lettre, elle alla confier la garde de ses filles aux religieuses du Saint-Sépulcre, qui les avaient déjà dans leur institution comme demi-pensionnaires, et elle partit pour Paris.

Sa première visite fut pour la mère de Verlaine, dont Arthur lui avait donné l'adresse. Elle se trouva en présence d'une femme plongée, comme elle, dans le désespoir. La sympathie s'établit aussitôt. Toutes deux n'étaient-elles pas de semblable origine et n'avaient-elles, toutes deux, épousé un militaire? On causa. On fit ses doléances réciproques. Mme Rimbaud reprochait à Verlaine d'être, par ses appels incessants, la cause des dérangements actuels de son fils. Puisque la liaison des deux jeunes gens causait du désordre et du chagrin dans les familles, il appartenait au plus âgé, à Verlaine par conséquent, d'être le plus raisonnable, de rompre et de se rendre compte qu'en définitive et du point de vue de la loi, en attirant Arthur dans une voie irrégulière et moralement préjudiciable, il s'exposait à une accusation de détournement de mineur. Mme Verlaine, tout en protestant, priait son interlocutrice de ne pas ainsi envisager les choses. Il y avait assez de scandale comme cela, par la faute unique des Mauté, qui ne surent jamais s'y prendre pour retenir Paul dans son ménage. De reproches à Arthur Rimbaud, elle n'en avait aucun à faire. C'était un garçon bien intelligent, bien honnête et tout à fait incapable de faire le mal. Pour ce qui était des manuscrits réclamés, Mme Verlaine n'avait rien reçu des beaux-parents de son fils, ni directement, ni par un tiers. Finalement, Mme Rimbaud ayant demandé si elle pouvait courir le risque d'un accueil chez les Mauté, la mère de Verlaine s'offrit de la conduire jusqu'à leur maison.

Rue Nicolet, bien que Mme Rimbaud y ait été reçue aimablement, la sympathie ne s'établit point. On lui parut de prévenances et de condoléances d'abord trop appuyées. Elle flaira, sous ces manières, de l'arrière-pensée. Bref, comme elle savait se trouver chez un ancien notaire, qu'elle connaissait, par ce qu'elle en avait observé déjà, la politesse de commande des tabellions et leur manque parfois de scrupules sentimentaux, malgré toutes ces civilités, toutes ces cérémonies, elle ne fut pas conquise. Sous ses apparences provinciales, quasi paysan-

nes, elle avait, au demeurant, l'esprit beaucoup plus large et le sens familial plus développé que ces Parisiens-là ; elle leur était aussi bien supérieure en intelligence native et en force intrinsèque de caractère. Ce fut avec une dignité de dehors froids qu'elle écouta émettre les griefs les plus odieux et les plus ridicules contre Verlaine. Quand ils en arrivèrent aux articulations contre son fils Arthur, maîtrisant sa maternelle indignation, cette femme de fer parvint à les entendre sans sourciller. Elle était sûre, maintenant, de siéger en face de gens prêts à user de tous moyens, d'apparences, de fallaces, pour écarter de leur famille un membre dûment ou indûment déplaisant. Ah ! ceux-là n'eussent pas demandé mieux que de se rallier à l'idée d'une accusation en détournement de mineur. Mais M[me] Rimbaud se garda bien de la soumettre ici, cette idée. Elle se contenta, sous la bordée de malveillances aigres-douces qui, en voulant atteindre son enfant, semblaient vouloir l'atteindre elle-même, de dresser altièrement la tête et de plonger dans le regard oblitéré de ces mondains l'éclat de ses yeux bleus foudroyants d'orgueil et de mépris, mépris que les processives âmes ne surent évidemment point discerner. Et elle serait partie dédaigneusement, si elle n'avait eu à accomplir sa mission relative aux manuscrits. Ce fut avec brièveté, d'un ton de politesse stricte, qu'elle les réclama. On mit en avant des prétextes obliques, dépôt dont on ne devait compte qu'à Verlaine, procès en cours, etc., pour ne pas donner satisfaction. Elle prit alors congé, sans se donner la peine de faire remarquer que, Verlaine ayant redemandé les choses pour les restituer à Rimbaud, l'on commettait, en agissant ainsi, un abus envers son fils mineur.

Parmi les autographes confisqués (1) se trouvait-il des lettres pouvant, par une interprétation maligne, induire des adversaires décidés à faire flèches de tout bois en des imputations contre Verlaine? C'est possible. Les deux poètes usaient à ce moment de la méprise des mots. En tout cas, pour les Mauté comme pour des avoués et autres gens d'affaires de ce temps-là, *la Chasse spirituelle* devait être, à coup sûr, parfaitement incompréhensible. Elle contenait — a écrit Verlaine dans *les Poètes maudits* — « d'étranges mysticités et les plus aigus

(1) Voir la préface de Verlaine dans les *Poésies complètes* d'Arthur Rimbaud (édition Vanier), page X.

aperçus psychologiques »; chronologiquement, elle se place entre *le Bateau Ivre* et *les Illuminations*. Il faut joindre à *la Chasse spirituelle* des pièces de vers, dont une, *les Veilleurs*, est, au sentiment de Verlaine, la plus belle qu'ait écrite Rimbaud. On voit combien cette confiscation a été coupable envers l'auteur, combien elle le demeure euvers les Lettres françaises.

III

Aussitôt rentrée à Charleville, Mme Rimbaud écrivit à son fils le résultat de ses négociations. Pour couper court à toutes insinuations, à toutes accusations calomnieuses, le plus simple, dans l'intérêt surtout de Verlaine, serait qu'Arthur le quittât et revînt à la maison, concluait-elle judicieusement et fermement. Elle joignait à sa lettre des fonds pour le retour.

Les deux amis, se croyant forts de leur innocence, ne se rendirent pas tout d'abord à ces conseils. Rimbaud, savons-nous, repoussait de tout son hautain mépris ces ordures. Quant à Verlaine, sa correspondance avec M. Edmond Lepelletier révèle qu'il aurait considéré l'éloignement de l'ami comme une maladresse pouvant, aux yeux de ses beaux-parents, constituer un aveu :

Mme Rimbaud — confie-t-il — s'occupe très véhémentement de l'affaire. Elle croit qu'en me séparant de son fils je fléchirais ça. Moi, je crois que ce serait leur donner leur seule arme : « Ils ont cané, donc ils sont coupables. » Tandis que nous sommes prêts, Rimbaud et moi, à montrer, s'il le faut, notre virginité à toute la clique.

Cependant Rimbaud, à Londres, commençait à s'irriter envers son compagnon, à qui il reprochait toujours la perte des manuscrits. Celui-ci fit bien de nouvelles tentatives pour les recouvrer ; mais il n'y réussit, paraît-il, point. Et le jeune poète maudit, fatigué, écœuré de l'indécision du « pitoyable frère » passant sa vie à se griser, à se lamenter, et, plutôt que d'agir comme il eût fallu, à écrire ses doléances à des camarades parisiens incapables de le servir, quitta l'Angleterre, après quelque dispute, et revint en France. C'était vers le milieu de décembre 1872.

Il y avait plus d'un mois qu'il était de retour à Charleville; après les orages de Paris et de Londres, il essayait, dans la vie

de famille, de s'accalmer et de se déprendre de la littérature, remâchant l'amertume de la Beauté, examinant avec un relatif sang-froid la direction qu'il allait falloir donner désormais à sa vie, lorsqu'il reçut d'Angleterre une lettre de Verlaine, très touchante, annonçant une grave maladie et marquant un profond désespoir de se trouver, à la veille de la mort, abandonné de tout le monde. Point n'était besoin de faire à Rimbaud un long appel douloureux pour que se présentât devant sa conscience le devoir impérieux de se dévouer. En dépit de tout, il aimait toujours beaucoup le pauvre Lélian. Il fit part de la lettre à sa mère. Celle-ci, le voyant très ému, loin de s'opposer au départ pour Londres, lui remit spontanément l'argent nécessaire au voyage, aller et retour, et à l'existence de quelques jours. Toutefois, il fut convenu que, issue heureuse ou malheureuse de la maladie, Arthur reviendrait dans les Ardennes au plus tôt.

Nous ne savons ce qu'était la maladie de Verlaine. Voici ce que, sans préciser, il en a dit lui-même dans une lettre à M. Edmond Lepelletier :

Mon cher ami, si je ne t'ai pas écrit, c'est par l'unique raison que j'ignorais ta nouvelle adresse, sans quoi tu eusses reçu voilà huit jours, en même temps que les deux ou trois que je considère comme mes amis sérieux, une espèce de lettre de faire-part où je leur faisais mes adieux. En même temps je télégraphiais à ma mère et à ma femme de venir vite, car je me sentais positivement crever. Ma mère seule vint, et c'est d'elle que je tiens ton adresse nouvelle. Deux jours après, Rimbaud, parti d'ici depuis plus d'un mois, arrivait, et ses bons soins, joints à ceux de ma mère et de ma cousine, ont réussi à me sauver cette fois, non certes d'une claquaison prochaine, mais d'une crise qui eût été mortelle dans la solitude. Je te supplie de m'écrire. J'ai bien besoin de témoignages amicaux.... L'heure me presse, et d'ailleurs ma faiblesse est extrême.

Dès que Rimbaud eut constaté son ami en voie de guérison, laissant Mme Verlaine et la cousine au chevet du malade, il rentra dans les Ardennes. D'ailleurs, la demande judiciaire en séparation suivait son cours : il ne voulait pas, selon le conseil réitéré des mères, donner davantage prise aux griefs calomnieux dont son amitié faisait l'objet.

Nous sommes au commencement de 1873. A Charleville,

Rimbaud ne semble plus au même titre préoccupé de la confiscation de ses manuscrits. Néanmoins, il s'ouvre à sa mère du désir de faire éditer un ouvrage. Il semblerait que *la Chasse spirituelle* ne lui apparaît déjà plus, à ce moment, comme suffisamment représentative de son génie. Il en déplore toujours la perte, c'est vrai ; il en invective les détenteurs. Mais ce qu'il veut voir imprimé, c'est autre chose. Et il poursuit *les Illuminations* : *Ouvriers*, *Villes*, *Vies*, *Métropolitain*, *Promontoire*, *Parade*, *Conte*, *Veillées*, *Soir historique*, etc.

Dans ces poèmes en prose, la joie et l'orgueil égoïstes d'être un grand et unique poète commencent, on dirait, à s'affaisser. Les visions proprement dites deviennent moins personnelles, plus larges, et montent dans la réalisation des « possibilités harmoniques et architecturales » à des sommets de synthèse jusqu'ici inaccédés. Comment se peut-il que ces imageries,ces symphonies colossales aient été créées, sinon en même temps, du moins peu avant le chuchotis ultra-subjectif des chansons : *Soif*, *Eternité*, *Chanson de la plus Haute Tour*, *Age d'or*, *O Saisons, ô Châteaux ?* Faut-il voir le point de transition dans *Conte*, ce symbole, semble-t-il, des forces destructrices et créatrices de l'esprit de Rimbaud se mêlant et communiant pour mourir dans la désillusion :

Un Prince était vexé de ne s'être employé jamais qu'à la perfection des générosités vulgaires. Il prévoyait d'étonnantes révolutions de l'amour, et soupçonnait ses femmes de pouvoir mieux que cette complaisance agrémentée de ciel et de luxe. Il voulait voir la vérité, l'heure du désir et de la satisfaction essentiels. Que ce fût ou non une aberration de piété, il voulut. Il possédait au moins un assez large pouvoir humain.

Toutes les femmes qui l'avaient connu furent assassinées : quel saccage du jardin de la Beauté ! Sous le sabre, elles le bénirent. Il n'en commanda point de nouvelles. — Les femmes réapparurent.

Il tua tous ceux qui le suivaient, après la chasse ou les libations. — Tous le suivaient.

Il s'amusa à égorger les bêtes de luxe. Il fit flamber les palais. Il se ruait sur les gens et les taillait en pièces. — La foule, les toits d'or, les belles bêtes existaient encore.

Peut-on s'extasier dans la destruction, se rajeunir par la cruauté ! Le peuple ne murmura pas. Personne n'offrit le concours de ses vues.

Un soir, il galopait fièrement. Un Génie apparut, d'une beauté ineffable, inavouable même. De sa physionomie et de son maintien

ressortait la promesse d'un amour multiple et complexe ! d'un bonheur indicible, insupportable même ! Le Prince et le Génie s'anéantirent probablement dans la santé essentielle. Comment n'auraient-ils pas pu en mourir ? Ensemble donc ils moururent.

Mais ce Prince décéda, dans son palais, à un âge ordinaire. Le Prince était le Génie. Le Génie était le Prince. — La musique savante manque à notre désir.

Il y a, en effet, dans ce morceau souverain, un narcissisme bien proche, en signification, de celui si dolent de *Soif* (1). Faut-il attribuer à la contagion du spleen anglais la tristesse et le découragement que ces productions poétiques indiquent chez Rimbaud ? Aucune parole d'ennui et de dégoût concernant Londres ne se trouve, pourtant, dans son œuvre. Tous ceux qui ont connu le poète après ses séjours en Angleterre savent combien il préférait la ville et les coutumes londoniennes aux rues et aux habitudes de Paris. Pour lui, Londres était incomparablement plus habitable, et les relations avec les Anglais infiniment mieux adéquates à son caractère, que la France et les Français. Tout de la capitale du Royaume-Uni, relativement, lui plaisait alors : les proportions colossales de la ville, l'activité industrielle, les musées, la langue, le brouillard. Il n'est jusqu'à la morgue silencieuse et flegmatique des habitants, jusqu'à leur humour, qui, en s'appariant, en quelque sorte, à sa propre taciturnité, à son ironie pince-sans-rire, ne lui fussent objets de préférence, au regard du bavardage superficiel et vantard des Parisiens et de leur débraillé. Il va bientôt parler l'anglais « mieux que les Anglais eux-mêmes » ; et nous le verrons, à la fin de sa trop courte vie, user préférablement de cette langue, choisir, quand il éprouvera le besoin de se distraire par la lecture, les ouvrages d'idiome britannique. Ce ne peut donc être l'Angleterre qui causait à Rimbaud cette inquiète lassitude. On ne saurait l'attribuer, non plus, au manque absolu de ressources pécuniaires et d'espoirs sous ce rapport. Il était sobre, naturellement, et sans besoins de luxe matériel. En outre de ses petits gains de professeur et des solidarités de Verlaine, il avait l'argent mis par Mme Rimbaud à sa disposition, et il était assuré de trouver toujours près de celle-ci, quoi qu'il arrivât, un cordial et substantiel refuge.

(1) Voir le *Mercure de France* du 1er mars, pages 67 et suivantes.

Ce serait plutôt dans le domaine de la conscience pratique s'éveillant, et aussi parmi des phénomènes patho-physiologiques, qu'il conviendrait de rechercher les déterminantes de ce singulier état mental d'adolescent.

Londres, au point de vue de la possibilité de vivre dans le siècle, loin de déprimer le jeune homme, lui a, au contraire, ouvert les yeux. De cette énorme cité où, parmi un féroce mouvement, l'on vit comme en un désert froid et silencieux, il regarde avec colère les traîtrises que, sous son tumulte gracieux, cache Paris. La calomnie à son égard s'y poursuit, et l'écho lui en est apporté par les correspondants de son ami. Les gens qu'il a naguère si juvénilement bafoués — il commence à le comprendre — ne lui pardonneront jamais ses imprudences ; ils s'opposeront, de toute la noirceur accumulée de leurs rancunes, à ce que son génie, du reste incompris d'eux, arrive à la lumière. Et lui, qui jusqu'alors a dédaigné la sottise et la diffamation, se prend à sentir qu'à cause d'elles son avenir littéraire pourrait bien être perdu. Il se prend à envisager le mal que peuvent faire l'envie et la haine, de si bas qu'elles viennent. Ses candides illusions de bonté, d'amour du prochain, s'envolent chaque jour davantage. Il lui reste bien « l'orgueil plus bienveillant que les charités perdues ». Mais son échafaudage de beauté croule. « Pas une main amie ! » Personne ne l'admet. « Ma sagesse », dit-il, « est aussi dédaignée que le chaos. » C'est peut-être qu'il est monté trop haut. Cependant il ne redescendra pas de son ciel. « Qu'est mon néant », s'écrie-t-il sarcastiquement, « auprès de la stupeur qui vous attend ? » Verlaine lui-même, en lequel il avait vu une âme capable de lui être mystiquement fraternelle, un esprit assez libre pour marcher avec lui à la conquête de la vérité divine, ce Verlaine dont il rêvait de faire un « fils du soleil » ne lui paraît plus que l'esclave social dont les passions excitées, tant par l'atmosphère spéciale de Londres que par ses dépits matrimoniaux, le désenchantent, l'aigrissent, l'exaspèrent. Il a comme le pressentiment des malheurs qui vont survenir du fait de la faiblesse de son ami. Aussi, le fuit-il le plus possible. Verlaine rappelle désespérément celui qu'il appelle « l'homme aux semelles de vent ». Rimbaud revient, pour repartir presque aussitôt, pardonnant toujours, pour s'encolérer ensuite. C'est le pardon de Jésus à la Samaritaine

qui trop aima. Et ce pardon, quoi qu'il advienne, sera toujours acquis au pauvre Lélian. Car Rimbaud, même après le drame de Bruxelles, quoi qu'il en paraisse par la rixe de la Forêt Noire, n'aura jamais pour le souvenir de Verlaine un seul mot de mépris ou de rancune. La rancune ne saurait siéger dans l'âme des Forts.

Il est à noter aussi qu'en ce début de l'année 1873, le physique de l'adolescent se modifiait à nouveau. Etait-ce le résultat des fatigues corporelles, de l'alimentation irrégulière, d'une hygiène déplorable, des soucis moraux, du surmenage cérébral? ou bien, était-ce déjà l'effet d'une fatalité pathologique? Son teint, devenu terreux, se marbre, par instants, de rougeurs fiévreuses; le bleu de ses yeux pâlit, et les pupilles, se rétrécissant parfois jusqu'à presque disparaître, donnent au regard un caractère infiniment vague et douloureux. Il maigrit dans son corps, comme dans son visage, dont l'ovale, naguère si pur, s'altère de saillies et de creux. Des journées entières, lui si instable, il reste enfermé dans sa chambre, étendu, les yeux mi-clos, sur son lit. A l'heure des repas, sa mère ou ses sœurs l'appellent-elles? Il refuse de manger. Et, si on le questionne sur sa santé en lui offrant des soins, il répond à voix lointaine et bourrue qu'il ne souffre pas, qu'il n'a besoin de rien, et prie qu'on le laisse en paix et qu'on ne s'alarme point. Mais, le matin, les bougies consumées attestent qu'il a veillé toute la nuit.

Les jours qu'il est debout, il ne se plaint non plus. Pourtant, il mange peu, et comme avec dégoût. Au toucher de ses mains devenues sèches et pâles, on constate qu'il a la fièvre. Lui marque-t-on de l'inquiétude à ce sujet ? Comme agacé, il répond à peine; et, méditatif et sombre, image vivante, à dix-sept ans! de la plus farouche, de la plus irrémédiable désolation, il s'en va errer par la ville et par la campagne.

Tous ces symptômes, soit comme cause, soit comme effet, correspondraient-ils à la désespérance marquée par les chansons? Rimbaud, lui, croit que cet état morbide fut occasionné surtout par le surmenage intellectuel, puisque, dans *la Saison en Enfer*, après avoir décrit les efforts mentaux dont sont résultées *les Illuminations*, il ajoute :

Ma santé fut menacée. La terreur venait. Je tombais dans des sommeils de plusieurs jours, et, levé, je continuais les rêves les plus

tristes. J'étais mûr pour le trépas ; et, par une route de dangers, ma faiblesse me menait aux confins du monde et de la Cimmérie, patrie de l'ombre et des tourbillons.

Mais l'énergie extraordinaire que, sous cette langueur momentanée, il porte en lui, va se réveiller. D'un effort titanesque, il se dressera en face de la Folie menaçante et lui « jouera le bon tour » de l'étrangler, comme cela, en ricanant, Rire satanique et archangélique tout ensemble, dont l'écho, par *la Saison en Enfer*, se répercutera d'âge en âge, pour témoigner de la surhumanité de Rimbaud... .

IV

Dans le courant du mois de mars, étant toujours en proie à ces malaises, il fit, de Charleville, quelques courts voyages dans des capitales, aux fins de trouver un éditeur. Sa mère ne protestait pas, disposée qu'elle était, du reste, à faire les frais d'un volume.

Au commencement d'avril, la famille partit pour Roche. Il s'agissait de surveiller la reconstruction des bâtiments d'exploitation de la propriété, détruits en 1865 par un incendie, et d'y installer un fermier. Le jour du vendredi saint, 12 avril, Arthur, revenant de Belgique, rejoignit là les siens. Il était de plus en plus souffrant. Aussitôt arrivé, il ne s'en remit pas moins au travail et commença, en vue des éditeurs Poot et Cie découverts à Bruxelles, d'écrire *Une Saison en Enfer*.

Quelques illuminations aussi ont dû être faites, dans ce moment-là, à Roche : *Vies*, *Démocratie*, dont l'inspiration est la même que celle de la partie d'*Une Saison en Enfer* intitulée *Mauvais sang*, et aussi *Départ*, indice du renoncement proche à la littérature visionnaire :

> Assez vu. La vision s'est rencontrée à tous les airs.
> Assez eu. Rumeur des villes, le soir, et au soleil, et toujours.
> Assez connu. Les arrêts de la vie. — O Rumeurs et Visions !
> Départ pour l'affection et le bruit neufs.

Oserons-nous émettre l'hypothèse que ce court poème en prose devait, dans les intentions de l'auteur, fermer le livre des *Illuminations* ? Nous pouvons en tout cas opiner que si l'ouvrage n'a pas été envoyé, en 1873, à l'imprimerie, c'est à cause de la survenue du drame de Bruxelles. Verlaine était

détenteur de la plus grosse partie du manuscrit, envoyé, morceau par morceau, dans des lettres ; et cette circonstance est heureuse pour la Littérature, puisque, si *les Illuminations* étaient demeurées entre les mains de leur auteur, il les aurait, par la suite, détruites en même temps que l'édition d'*Une Saison en Enfer*.

Roche, section de la commune de Chuffilly, est un hameau agricole sans grand caractère et peuplé d'une douzaine de familles de laboureurs. Il s'y trouve un château qui, au moyen-âge, dut être une maison forte servant de rendez-vous de chasse aux seigneurs de la Cour, dans le temps qu'Attigny, voisin, était résidence royale ; mais cet édifice, décapité à la Révolution et aménagé en maison bourgeoise, n'offre plus aucun intérêt architectonique, et son seul charme consisterait en ce qu'il est discrètement, invisiblement tapi parmi des végétations arborescentes et aromatiques.

La campagne environnante, d'une assez grande fertilité, est dénuée de tout agrément. C'est la Beauce en petit. Un peintre n'y trouverait à s'inspirer que de ciels fort mobiles et variés.

La maison des Cuif, aïeux maternels de Rimbaud, se trouve sur la route conduisant d'Attigny à Vouziers. C'est un pavillon Louis XVI, dont les ouvertures regardent immédiatement la route. Il est flanqué d'un chartil donnant accès dans la cour de la ferme. Ce chartil est surmonté d'un colombier à toit en pointe coupée. Et ces dispositions font que l'ensemble de la construction présente un certain caractère de prééminence sur les autres habitations du hameau. En 1873, les ruines des écuries et des granges incendiées, recouvertes en partie par l'ortie et le houblon, ajoutaient encore au caractère, qui n'était pas alors sans grandeur.

Encore qu'elle fût indemne de l'incendie, la maison d'habitation proprement dite, inhabitée depuis 1865 et ravagée en 1870-71 par l'invasion allemande, était à cette époque dans un état déplorable. La famille Rimbaud y campa plutôt qu'elle ne s'y installa. On devait vivre dans ces précaires conditions jusqu'à l'achèvement des réparations aux immeubles. Mais on avait compté sans la lenteur des artisans de campagne. Si bien qu'on se vit obligé de rester là plus qu'on aurait voulu.

C'est parmi ce désastre, en quelque sorte, qu'Arthur Rimbaud fit *la Saison en Enfer*. Toujours souffrant, mais quand même énergique, dans les moments où, à la pelle et à la pioche, il ne remuait pas des décombres, il s'installait pour écrire au pied d'un mur calciné et exposé en plein midi. — « Je suis assis, lépreux, sur les pots cassés et les orties, au pied d'un mur rongé par le soleil (1). » — Et, lorsque les maçons et les charpentiers eurent enfin pris possession du chantier, il continua son œuvre dans une sorte de grenier à grains, dont il avait fait sa chambre, au premier étage de la maison.

Toute la partie de *la Saison en Enfer* intitulée *Mauvais Sang*, où il interroge ses hérédités et sa vie passée, a été faite ici et là, fin avril et commencement de mai 1873. Les illuminations intitulées : *Vies*, où il s'explore âprement la conscience, sont, sans aucun doute possible, de cette époque exactement :

Je suis un inventeur bien autrement méritant que tous ceux qui m'ont précédé ; un musicien même, qui ai trouvé quelque chose comme la clef de l'amour. A présent, gentilhomme d'une campagne maigre au ciel sobre, j'essaie de m'émouvoir au souvenir de l'enfance mendiante, de l'apprentissage ou de l'arrivée en sabots, des polémiques, des cinq ou six veuvages, et de quelques noces où ma forte tête m'empêcha de monter au diapason des camarades. Je ne regrette pas ma vieille part de gaîté divine : l'air sobre de cette aigre campagne alimente fort activement mon atroce scepticisme. Mais comme ce scepticisme ne peut désormais être mis en œuvre, et que, d'ailleurs, je suis dévoué à un trouble nouveau, — j'attends de devenir un très méchant fou.

Vers la fin de mai se produisit un rapprochement avec Verlaine. Celui-ci, quittant l'Angleterre, était venu achever sa convalescence à Jéhonville (Ardennes belges , chez une tante paternelle. Rimbaud, qui, passant par Mézières-Charleville, avait cru devoir se faire accompagner d'un camarade de collège, Ernest Delahaye, rencontra son ami à Bouillon, sur la Semoy, entre Sedan et Paliseul. Après l'agape du revoir, le bon et souriant Delahaye étant rentré seul en France, ils allèrent visiter Liège ; puis, par Anvers, le 25 mai, ils repartirent, pour l'Angleterre. C'est durant cette traversée, dont Verlaine a dit, dans une lettre à M. Edmond Lepelletier, qu'elle fut

(1) *Saison en Enfer*.

« inouïe de beauté », que Rimbaud rythma *Mouvement* (1).

Une des raisons qui, cette fois, ont décidé le visionnaire à retourner dans la compagnie du poète des *Romances sans Paroles* est qu'il sentait de plus en plus s'altérer, dans la stabilité et le calme villageois, sa santé et même sa raison.

Je dus voyager, — conte-t-il lui-même dans *la Saison en Enfer*, après avoir décrit son état mental d'alors (2) — distraire les enchantements assemblés dans mon cerveau. Sur la mer, que j'aimais comme si elle eût dû me laver d'une souillure, je voyais se lever la croix consolatrice. J'avais été damné par l'arc-en-ciel.

De nouveau fixés à Londres, les deux amis ne tardèrent point à y mener une existence horrible de dissentiments, très irritables et très découragés qu'ils étaient devenus, l'un et l'autre. Rimbaud, lassé de la vie de cabaret menée par Verlaine, fatigué des doléances capricieuses de celui-ci, le laissait seul de plus en plus fréquenter les endroits de « cette ville de la Bible » où « le gaz flambe et nage », où « les enseignes sont vermeilles » et où « tout saute, piaule, miaule et glapit »

Dans le brouillard rose et jaune et sale des Sohos
Avec des *indeeds* et des *all rights* et des *hâos* (3).

C'est que le jeune homme, dans cette fin de crise d'adolescence, se prenait peu à peu de conscience positive. Son manque de fortune lui commande de s'ingénier vers des travaux pécuniairement productifs. Il s'applique à terminer l'étude de la langue anglaise; et, désormais plus correct de manières et de tenue, ainsi que l'exige la *respectability*, il trouve des leçons à donner, leçons, hélas! de mince rapport, mais qui lui permettent, croit-il, de ne plus encourir le reproche de vivre à charge de son ami. Est-ce l'effet de son état maladif? Est-ce la conséquence de l'irritation ressentie à voir Verlaine se déprimer dans des conditions sentimentales plus absurdes que jamais? Il devient très acariâtre envers le « compagnon d'enfer ». Lorsqu'ils sont ensemble, ce sont des conflits aigus, dont le pauvre Lélian se plaindra à sa mère, ce qui permettra à celle-ci de déposer bientôt, au bureau de police de Bruxelles, que son fils a eu à se plaindre du caractère méchant de Rim-

(1) Voir notre article au *Mercure de France* du 1er mars 1911, page 72.
(2) Page 247 des *Œuvres* de Jean-Arthur Rimbaud (édition du Mercure).
(3) Paul Verlaine : *Sonnet boiteux* (Jadis et Naguère).

baud. — Pauvre, trop faible mère ! qui pourrait songer à faire reproche de cette injustice à votre douleur du moment?...

Il semble, en vérité, que Rimbaud cherche à se faire haïr de Verlaine. Il l'épouvante par des colères et des mystifications sinistres, par des voies de fait même; il l'accable de railleries, « passe des heures à lui faire honte de tout ce qui l'a pu toucher au monde, et s'indigne s'il pleure (1) ». Verlaine ne comprend pas.

Il avait été convenu entre eux, en Belgique, que c'en serait fini des récriminations au sujet du procès en cours, fini des ébriétés affolantes, fini des langueurs et des paresses, et qu'on s'appliquerait exclusivement et consciencieusement à trouver le « lieu et la formule ». Ce nouveau départ pour Londres consenti avec Verlaine était le dernier effort pour rendre celui-ci « à son état primitif de fils du Soleil », à sa pureté lumineuse de poète dégagé des amours terrestres. Verlaine, certes, subissait cette domination intellectuelle, cette emprise spirituelle qui lui laissera à jamais sa marque. Il est des poèmes, dans son œuvre, qui veulent être, qui sont des illuminations, par exemple : *Beams* (*Romances sans paroles*), *Kaléïdoscope* (*Jadis et Naguère*). On peut même affirmer que le spiritualisme transcendantal de Rimbaud, en opprimant le sentimentalisme de Verlaine, lui jeta dans l'âme les germes d'un mysticisme qui, par la suite, en la prison de Mons, devait fleurir en foi catholique, conséquence apparemment immédiate d'une illumination reçue de l'image du Sacré-Cœur, mais conséquence lointaine et certaine de la liaison avec Rimbaud. Toutefois, il n'était pas aisé d'affranchir entièrement une nature aussi passive devant les suggestions de la chair ; et l'Eglise catholique ne devait pas y réussir davantage que l'auteur d'*Une Saison en Enfer*. Du reste, il faut croire Rimbaud quand, dans cet étrange et si terriblement chaste ouvrage, il dit de « la vierge folle » qu'elle était « dans son âme comme dans un palais qu'on a vidé pour ne pas voir une personne si peu noble que vous ».

Parallèlement aux initiations spirituelles de son ami, Verlaine, qui ne parvenait à découvrir pourquoi Rimbaud « voulait tant s'évader de la réalité » charnelle, recevait du milieu anglais des excitations passionnelles : la confidence en trans-

(1) *Saison en Enfer*. Page 236 des *Œuvres* de Jean-Arthur Rimbaud.

paraît aux *Croquis londoniens*. Et cela exaspérait Rimbaud de plus en plus. Les scènes, entre eux, se multipliaient au cours de nuits atroces.« Debout dans les rages et les ennuis », le jeune homme sentait à présent qu'il perdait son temps en si molle compagnie. Il dut, un jour, sentant venir la congestion cérébrale, tant cette vie l'enfiévrait, entrer à l'hôpital.

C'est durant ce dernier et court séjour avec Verlaine à Londres, que se place évidemment une circonstance physiologique qui pourrait bien avoir eu une influence sur le changement de vues de l'illuminé.

Ses dix-huit ans viennent de s'ouvrir à la vie sexuelle. Il aime d'amour plus qu'imaginatif une Londonienne, « rare, sinon unique, » a dit Verlaine. Quelle était cette Anglaise ? Etait-ce une miss à laquelle il donnait des leçons ? Nous ne savons. Il ne paraît pas, même, étant donné le caractère de Rimbaud, qu'il ait fait, à Verlaine ou à d'autres, des confidences verbales à ce sujet. Ce dut être une personne d'un rang social relativement élevé, puisqu'il n'osa pas aller loin vis-à-vis d'elle dans ses déclarations et qu'il se crut obligé, sa timidité et sa réserve l'empêchant de se présenter dans la chambre de la belle autrement qu'en imagination, de chercher un dérivatif auprès des prostituées de la banlieue s'offrant à lui — ainsi qu'il appert de :

BOTTOM

La réalité étant trop épineuse pour mon grand caractère, — je me trouvai néanmoins chez ma dame, en gros oiseau gris-bleu s'essorant vers les moulures du plafond et traînant l'aile dans les ombres de la soirée.

Je fus, au pied du baldaquin supportant ses bijoux adorés et ses chefs-d'œuvre physiques, un gros ours aux gencives violettes et au poil chenu de chagrin, les yeux aux cristaux et aux argents des consoles.

Tout se fit ombre et aquarium ardent. Au matin, — aube de juin batailleuse, — je courus aux champs, âne, claironnant et brandissant mon grief, jusqu'à ce que les Sabines de la banlieue vinrent se jeter à mon poitrail.

Nous laisserons à la Science le soin d'établir si, et comment, l'initiation à la vie sexuelle détermine un nouvel état mental chez le pubère et le rend plus apte à saisir les nécessités de la

vie matérielle et sociale, au détriment de sa spiritualité. Constatons seulement que c'est au moment où Arthur Rimbaud perd sa virginité corporelle que les visions tendent à cesser et que l'état pathologique où nous venons de le voir s'améliore. Tout autre qu'un chaste, d'ailleurs, aurait-il pu faire *les Illuminations ?*

Il n'éprouvera plus jamais la joie exclusive d'être un grand poète. Il constate même l'impossibilité d'être cela dans les temps modernes, cela qui, selon lui, comporte la pureté, la chasteté, la sainteté : « Les saints : des forts ! — s'écriera-t-il dans *Une saison en Enfer* ; — les anachorètes : des artistes comme il n'en faut plus ! » La vie, la vie positive, cette « farce à mener par tous », le requiert. Il voudrait s'y soumettre. Mais comment ?...

Et Verlaine, de plus en plus affaissé par ses déboires matrimoniaux, de plus en plus sollicité par l'alcool, s'intoxiquait davantage dans ses cabarets habituels. L'ami ne prenait dorénavant part à ses chagrins que pour les railler énergiquement, tâchant par là de le galvaniser dans une attitude plus virile et plus digne. Inutiles efforts. Et c'étaient, dans les cafés où ils se rencontraient le soir avec des amis, d'imprévus et ridicules scandales pouvant rejaillir en honte sur l'un et l'autre. Bref, comme le déclarera spontanément Rimbaud au bureau de police de Bruxelles, la société de Verlaine à Londres lui était devenue impossible.

HONTE

Tant que la lame n'aura
Pas coupé cette cervelle,
Ce paquet blanc, vert et gras
A vapeur jamais nouvelle...

(Ah, Lui devrait couper son
Nez, sa lèvre, ses oreilles,
Son ventre ! et faire abandon
De ses jambes, ô merveille !)

Mais, non ; vrai, je crois que tant
Que pour sa tête la lame,
Que les cailloux pour son flanc,
Que pour ses boyaux la flamme

N'auront pas agi, l'enfant
Gêneur, la si sotte bête,

Ne doit cesser un instant
De ruser et d'être traître

Comme un chat des Monts-Rocheux,
D'empuantir toutes sphères !
— Qu'à sa mort pourtant, mon Dieu !
S'élève quelque prière...

C'est, du reste, à la suite d'une de ces violentes scènes, « discussion née des reproches que je lui faisais sur son indolence et sur sa manière d'agir à l'égard des personnes de notre connaissance » — dira Rimbaud au juge d'instruction de Bruxelles, — que Verlaine, le 4 ou le 5 juillet 1873, quitta Rimbaud à l'improviste.

Dans un prochain article, nous montrerons l'objet véritable de cette « discussion », de cette scène ; nous établirons, sur pièces, les causes et les faits, jusqu'ici gratuitement dénaturés, du drame de Brabant; nous apporterons de nouveaux documents du procès, et, par l'analyse générale de *la Saison en Enfer*, nous achèverons de donner les raisons de la rupture définitive de Rimbaud avec la Poésie.

PATERNE BERRICHON.



JULES DE GAULTIER

LES GÉORGIQUES CHRÉTIENNES

CHANT TROISIÈME

Le bon grain séparé de l'ivraie. — Les semailles du blé. — Prélude à la Noël. — La Grande Nuit. — Le poète invoque son ange. — Les fidèles vont à la Messe. — La pauvreté de Dieu. — La Crèche. — La Communion. — L'invitation au pauvre par le maître de la ferme. — Le repas nocturne. — Les tableaux de l'Hiver. — La coupe du bois. — Le filage du lin. — La chasse. — Le lait caillé. — Le fauchage de l'ajonc. — La taille de la vigne. — Les fleurs de l'Hiver. — La bénédiction donnée par le pauvre. — La noce. — Les thèmes du ménétrier. — A l'église. — Le repas. — La visite de la chambre nuptiale. — Don de ce troisième chant à la Mère de Dieu. — Renaissance.

Sous les Spoliateurs et le Pontificat
De Pie X qui très grand les excommunia :

Le nom de Dieu n'est plus sur l'or que l'on monnaye
Et, sur l'argent, on voit la Semeuse d'ivraie.

Mais malgré lui l'artiste a fait en la gravant
Qu'elle jette ce mauvais grain contre le vent.

Ce grain ne pourra nuire au blé de ceux que j'aime
Et qui ne portent point sur le front l'anathème.

Les ailes des charrues, il y a peu de temps,
Comme des ailes de corbeaux rasaient les champs.

Elles faisaient jaillir du sol une lumière
Que les sillons tracés par le soc réverbèrent.

La herse ameublira, y enfouissant le blé,
Ces bandes qu'on croit voir obliques déferler.

Le semeur vise à gauche et lance la poignée
Lorsque sur son pied droit repose l'enjambée.

Ce n'est pas l'ample geste élevé par Hugo
Jusqu'au ciel, ni celui dont on hausse un drapeau.

C'est l'acte réfléchi et qui permet à Dante
Qu'il garde l'équilibre, et d'autant mieux qu'il chante.

C'est ainsi que faisait le marin laboureur
Qui paraissait puiser le froment dans son cœur.

Calme et seul, détaché de la gloire des glaises,
On aurait dit l'Adam que montre la Genèse.

Voici la belle fille avec quelques amis
Qui arrive et leur groupe a l'aspect d'un semis.

Il s'épand et bientôt, tels des miroirs reflètent
Un objet plusieurs fois, les labours le répètent :

Un simple paysan qui un instant retient
Des hommes et de Dieu le Pain quotidien.

Comme la source suit la pente qu'elle creuse
C'est à son amoureux que s'en va l'amoureuse.

Elle allait avisée et souple comme l'eau
Et le cœur frémissant tel qu'au vent le roseau.

Quand elle fut auprès de lui : tu seras mienne,
Dit-il, lorsque ce blé verdira dans la plaine.

Elle rougit. C'était un mois avant Noël.
Une rumeur déjà circulait dans le ciel.

A des chants préludait l'éternité des justes,
Et des musettes répondaient lentes et frustes.



La Grande Nuit, rameau plein de givre, s'étend
Sur Dieu obscur et pauvre et nu comme un enfant.

A l'Orient, dans Béthléem, Il vient de naître.
Vingt siècles ne sont-ils comme un jour pour ce Maître?

Auprès de ses parents en adoration,
L'âne et le bœuf Le gardent mieux que des lions.

Monte comme la mer, déborde ce poème,
O foi! voici vraiment Celui que mon cœur aime.

Mon ange, prends ma main toute vibrante encor
Du rythme dont ce soir elle cherche l'accord.

De mes yeux à mes doigts descend cette lumière
Qui brille sur le front de la sainte Chaumière.

Conduis-moi vers la table où je me nourrirai
D'un Pain par qui, ô mort! je te terrasserai.

Tout mon cœur affamé du Dieu qui le dévore
Fume comme un parfum qu'embraserait l'aurore.

Où le père va-t-il entouré par les siens?
L'aïeule? Et sa petite-fille? Et le marin?

Et le chasseur? Et le tonnelier? Et le pâtre?
Où s'en vont-ils? A Toi qui n'as jamais eu d'âtre...

A Toi qui, déliant d'un geste le trépas,
Jésus! tires en haut ce qui se traîne en bas.

Le père eut le front ceint de pampres des collines;
Le Calvaire tressa Ta couronne d'épines.

Les fils virent ployer le chaume sous les grains;
Tu portas un roseau stérile dans Ta main.

L'aïeule se vêtit de nombreuses quenouilles;
Tu n'as eu qu'une robe, et dont on Te dépouille.

La fiancée sourit comme au soleil le flot ;
Jérusalem pour Toi fut pleine de sanglots.

Le fiancé monta des bâtiments de guerre
Tout pavoisés et Tu montas l'esquif de Pierre.

Le chasseur reconnaît de chaque oiseau le nid;
Du renard, le terrier; il n'a pas vu Ton lit.

Le tonnelier toujours put boire en abondance
Le vin qui à Cana faillit en Ta Présence.

Le pâtre n'a pas vu s'immoler un agneau;
Tu Te livres aux loups pour sauver le troupeau.

Aussi sachant que tout c'est Toi qui le leur donnes,
Et Tu ne gardes rien, ils Te dressent un trône ;

Le trône qui figure en l'église, ce soir,
Dans la crèche vers qui s'envole l'encensoir.

La part que Dieu se réservait des géorgiques
C'était une litière, œuvre de domestiques.

De toute la moisson qui trembla sous le ciel,
Il ne veut qu'une gerbe vide pour Noël.

Mais les anges penchés avec amour sur elle
Chantent, et leur répondent les simples fidèles.

Les bancs que ces derniers font vibrer de leurs voix
Soulignent le plain-chant du trait net de la foi.

On croit voir s'élever alors par intervalles
Les fabriciens scandant la prose dans leurs stalles.

Le moment approchait que l'on voudrait sans nom.
Ici-bas l'homme l'a nommé : communion.

L'âme battant de l'aile, à une aigle pareille,
Atteint les régions que la Grâce ensoleille.

Ce n'est plus ces rayons que nous avons chantés,
Si beaux quand la récolte est en maturité.

Afin qu'à Dieu notre âme et notre chair s'unissent
Le blé avec le vin soudain s'évanouissent.

Il ne reste plus rien de la gloire des champs
Que l'Amour. Et le Ciel sur la Terre descend.

Tous étaient là : le maître et l'aïeule et les autres,
Tenant la nappe pauvre et pure des apôtres.

Et chacun à son tour recevait en son cœur
Vous que ne contient pas l'Univers, mon Seigneur.

Arrêtons-nous. Il faut ici que le silence
Remplace le haut vers que mon esprit balance.



Comme ils rentraient pour prendre ensemble le repas
De la nuit de Noël, un vieux pauvre était là.

Il se tenait au seuil sous les froides étoiles
Et portait un bâton et un bissac de toile.

D'où venait-il avec ces constellations ?
Il arrivait d'où part toute création.

Cette heure solennelle imprimait à son être
Le sceau de Dieu. — Venez manger, lui dit le maître.

Il entra et le chien se coucha à ses pieds.
Assis sur l'escabeau dans un coin il soupait.

Sa cuillère semblait faire à chaque bouchée
Le signe de la croix, sous sa face penchée.

Tout près de lui, chaste sœur des filles des cieux,
La flamme déroulait dans l'ombre ses cheveux.

Ce pauvre cheminait par toute la contrée
Et sa misère aux enfants même était sacrée.

Le maître du logis tenait pour un honneur
D'héberger cette nuit un prince du Seigneur.

Aussi bien celui-ci savait qu'à cette porte
Il n'était pas besoin que la poussée fût forte.

C'est pourquoi il était venu s'inviter là.
Longtemps muet, tous souhaitaient qu'il leur parlât.

Ayant laissé un peu de pain dans l'écuelle
Il donna à manger à la bête fidèle.

Les anges du foyer se signèrent voyant
Une aumône tomber des mains d'un mendiant.

Il tira de sa poche une simple gravure.
Elle disait l'Hiver, ses travaux, sa figure.

Au centre, un vieillard maigre, assis sur un glaçon,
La barbe mal peignée, vomissait un typhon.

Le peintre avait représenté dans cet orage
Un bateau soulevé qui courait au naufrage.

La fiancée devant un destin si amer
Laissa ses yeux pleurer deux perles de la mer.

Le pauvre, d'un doigt lent, montrait contre la table
Les motifs entourant le vieillard redoutable.

Le premier des motifs inspiré par les bois
C'était des bûcherons avec la scie aux doigts.

Leur hache avait d'abord fait voler sur la terre,
A la base l'écorce où de l'aubier adhère.

Une entaille minait le chêne de façon
Qu'il s'abattît sans rien meurtrir aux environs.

D'un bout à l'autre, pourpre et gracieux, un lierre
Grimpait parmi la mousse humide de lumière.

On croyait que le chêne hésitait longuement,
S'inclinait puis tombait dans un gémissement.

O Ronsard! N'eusses-tu pas vu dans la gravure
La dryade verser les larmes les plus pures?

Ovide! N'aurais-tu dans ton exil pleuré
Que l'on eût Philémon de Baucis séparé?

Le maître resserra d'une étreinte jalouse
Son bras comme une branche forte sur l'épouse.

Le deuxième motif inspiré par le lin
Montrait une fileuse arrivée au déclin.

Son fuseau tournoyait un instant dans le vide,
Puis brusquement repris se garnissait rapide.

Gardienne de l'âtre obscur, dans des roseaux
On voyait encagé auprès d'elle un perdreau.

Elle humectait avec sa bouche tout usée
Ce lin passé au four après qu'à la rosée.

L'aïeule contemplant la fileuse sourit,
Elle reconnaissait la sœur de son esprit.

Le troisième motif inspiré par la chasse
Représentait les eaux dans leur piège de glace.

Dans les joncs qu'on eût dit recouverts de grésil
Un canard s'affalait sous un coup de fusil.

D'autres oiseaux fuyaient sans doute vers ces îles
Que capte la rivière en ses trames subtiles.

Le chasseur en voyant ces oiseaux s'envoler
Comparait le ciel gris de l'image au filet.

C'est ainsi que parfois, l'Automne, les palombes
Se sont enfuies avant que les mailles retombent.

Ainsi parfois encor nos rêves caressés
Laissent vide le cœur qui s'affaisse blessé.

Le motif quatrième inspiré par l'ouvrage
Du pâtre dans la plaine avait trait au laitage.

On trayait la brebis pendant que l'agnelet,
Je pense, mis à part dans l'étable bêlait.

Le lait était plus blanc que n'est blanche la neige
Qui chasse les troupeaux d'Ossau et de Barèges.

La fleur de l'artichaut sauvage le caillait
Si bien que l'on craignait d'y porter la cuiller.

Le berger évoquait devant cette gravure
Sa vie entre les vies et plus douce et plus dure :

Si le ciel est plus près du sommet que du val,
Ce qu'on laisse après soi quand on monte fait mal.

Le cinquième motif inspiré par la lande
Semblait ivre du vers joyeux que la faux scande.

Les ajoncs épineux, malgré le froid vermeil,
Répandaient sous l'acier des larmes de soleil.

Et le marin songeait à l'ancienne Australie
Dont l'or sur les vaisseaux provoquait l'incendie.

Le seul riche vaisseau dont il disposerait
C'était ce char branlant tout chargé de genêt.

Mais plus heureux que n'est Crésus et plus prodigue.
Il étendrait ces fleurs, bestiaux! sous vos fatigues.

Le sixième motif par la vigne inspiré
Rappelait qu'on l'émonde avant qu'elle ait pleuré.

Le vigneron a soin de ménager la sève :
A un antique plant convient la taille brève.

On avait reproduit, avec leurs deux sarments,
Quelques pieds convulsés comme de noirs serpents

Patience! La souche infirme et désolée
Qui semble supplier le ciel vainc la gelée.

Un temps viendra que sur les corps les plus noueux
Que l'on aura tant plaints se reflétera Dieu.

Ainsi le tonnelier verrait sur cette vigne
Par un acte d'amour verdir la feuille insigne.

Le septième motif inspiré de jardins
Peignait ces fleurs d'hiver qui ont un tendre grain.

La fleur à bulbe à feuille longue en est le type :
Narcisses et safrans, jacinthes et tulipes.

Horace célébra sur les gazons naissants
Ces calices si purs messagers du Printemps.

Jeunes femmes des fils du maître vénérable,
Et vous, ma sœur, soyez à ces plantes semblables.

Leur espèce toujours se pare simplement :
Les lis vêtent une tunique seulement.

Cette tunique-là est ajustée et nette.
Elle dit que le cœur qui l'habite est honnête.

Le huitième motif et dernier s'inspirait
De ce même Noël où la maison veillait.

Les fils en se penchant au-dessus de l'image
Retrouvaient le foyer et tout leur entourage :

Là comme ici la bûche énorme flamboyait
Ainsi que le buisson où Dieu même parlait.

La table largement réunissait les hôtes.
Le pauvre avait sa place, elle était la plus haute.

Ce pauvre ayant fini de suivre avec le doigt
Les dessins de l'Hiver fit entendre sa voix :

Je vous bénis, dit-il, au nom de ma misère,
Au nom de la beauté des choses de la terre.

Les anges à genoux et les bras étendus
Baisaient ses pieds errants dans des sandales nus.

Le souffle de l'Esprit faisait bouger leurs robes,
Et sur les marches d'or du ciel s'élevait l'Aube.



J'entendis un matin au milieu de l'Hiver
Le bruit que fait l'insecte en Août sous les couverts.

C'était la noce et les thèmes stridents du fifre
Que le ménétrier note à note déchiffre.

L'air à présent semblait balbutier des mots
Ou copier la cigale au cœur des noirs ormeaux.

Jamais la fiancée n'avait été si belle ;
Son voile éblouissait comme une pluie de grêle.

Elle donnait le bras au maître et s'avançait :
Telle une barque en fête arbore des bouquets.

Le fiancé suivait. La joie sur sa figure
Brillait comme une fleur à la neuve verdure.

La montagne dressait ainsi que fait la mer
Des flots bleus au sommet de neige recouverts.

Des enfants qui semblaient former un groupe d'anges
Faisaient rouler devant l'église des oranges.

Frères des papillons se posèrent leurs yeux
Sur un si beau cortège. Ils laissèrent leur jeu.

Ces ruches en rumeur, les cloches catholiques,
Aux cigales du fifre envoyaient la réplique.

Tous étaient maintenant dans l'éternel vaisseau
Dont la voile à son mât est un Christ en lambeaux.

Ce vaisseau emportait vers la béatitude
Ces passagers en qui vivait la Certitude.

Les époux se tenaient inclinés à l'avant,
Saisis par le frisson d'un mystérieux vent.

Près d'eux, habituée à la tâche qui prie,
L'aïeule offrait à Dieu l'humble lin de sa vie.

Le gouvernail dans ses doigts joints, tendant au ciel,
A l'arrière, je vis le pauvre de Noël.

Venez, Seigneur, venez bénir les épousailles
De ceux que Vous aimez qui dans l'ombre travaillent.

Venez, Seigneur. Pour eux descendez ici-bas,
Car Vous Vous abaissez où l'homme n'atteint pas.

Un roi ne bouge point quand un prince l'appelle ;
Mais Vous il Vous suffit qu'un mendiant Vous hèle :

Vous arrivez sans gloire ainsi qu'un laboureur,
Et Vos pieds sont blessés, Vos mains et Votre cœur.

Mais Vous n'avez pour nous qu'un sourire ineffable ;
Rabboni ! Vous Vous asseyez à notre table.

Venez, Seigneur. Ouvrez les urnes de l'amour
Sur ces fronts couronnés du hâle des labours.

Considérez ces gens qui pétrirent la terre
Que Vous avez créée, Vous, l'Esprit et le Père.

Ils en ont fait sortir toutes sortes de fruits,
Leur foi n'a point douté du Ciel qui les produit.

Venez, Seigneur. Voici, dans cette pauvre argile
Des hommes germeront, fils de Votre Évangile.

Vous êtes là, Seigneur, auprès des mariés.
Anges qui les gardez et vous, amis, priez.

Et toi, doux artisan des musiques champêtres,
Que mes vers dans ton jeu puissent se reconnaître !

Que la moisson de l'Août dans ton magique bois
Retrouve son sommeil et rêve à haute voix !

Que le cri-cri caché au fond de la cuisine
Chante encor par ton fifre une soirée divine !

Que j'entende le rire ardent des vendangeurs
Et le vol des ramiers guettés par les chasseurs !

Que le cri du pays en passant par ton âme
S'élève comme fait dans les champs une flamme !

Que les engagements d'un amour bel et sain
Murmurent au clavier creusé comme un essaim !

Que reprenant l'Hymne angélique, tu rappelles
Aux échos un Noël tremblant de ritournelles !

Que la dent de la scie fasse gémir les bois.
Et que le fuseau ronfle aux caresses des doigts !

Reproduis le léger craquement de la glace
Quand un chasseur le long d'une rivière passe !

Que résonne au cornet le troupeau solennel
Qui s'attache la ronce en s'élevant au ciel !

Que l'ajonc épineux sous la faux qui le rase
Chante comme en mourant un martyr en extase !

Que la grive d'Hiver s'en vienne pépier
Sur la branche effeuillée par l'habile luthier !

Que les pleurs du ruisseau qui mire les narcisses
Trouble le pavillon en forme de calice !

Et pour plaire, ô joueur ! à cette heure, à l'époux,
D'une robe qui traîne imite le bruit doux !

Le cortège revint vers la maison où seule
A partir de ce jour habiterait l'aïeule.

Le maître avait ouvert une grange à côté
Où prirent leur repas les nombreux invités.

On eût dit dans la cour les noces de Gamache :
Des commères ceignaient des tabliers sans tache.

Plongeant leurs bras musclés dans de vastes chaudrons,
Elles en retiraient les poules et chapons.

La table supportait des gâteaux et des crèmes ;
Des tonneaux étaient là où l'on puisait à même.

Des guirlandes de lierre et la joie des discours
Célébrèrent sans fin le charme des amours...

Cependant que montaient de la crèche voisine
Les plaintes des agneaux ou les pleurs des clarines.

En se donnant le bras les couples furent voir
La ferme où les époux iraient coucher ce soir.

Ceux-ci montraient le lit sans nulle pruderie
Sachant que pour germer notre argile est pétrie.

Ils montraient une lampe, une horloge de bois;
Une quenouille, don des rites d'autrefois.

Ils montraient les bijoux et l'armoire sévère
Où tout le linge était plié, jusqu'aux suaires.

Ils montraient sur le mur blanchi un Crucifix
Qui était le cadeau que le tonnelier fit.

Ils montraient sur la cheminée, entre deux cierges,
Une sombre, une populaire et douce Vierge.

★

O Vierge douce et sombre et populaire ! à vous
Ce chant troisième offert par l'auteur à genoux.

Mère de mon Seigneur et de mon Seigneur née,
Votre main a brisé les idoles d'Enée.

Certes ! il était vain qu'à travers les tisons
Celui-ci emportât les dieux de sa maison.

Vous nous rendez le Dieu, c'est Lui qui nous emporte,
Contre Qui ne prévaut la guerre la plus forte.

Il ne dédaigne pas les plus humbles abris :
Chez ces deux paysans Il demeure et sourit.

Il leur demande un grain de blé et en échange
Il se donne Lui-même, Il est le Pain des anges.

Mère humble, gloire à vous ! Prenez mon chant d'hiver ;
C'est l'époque stérile où la terre a souffert.

Mais c'est durant un mois plein de neige durcie
Que vous avez donné votre Fruit, le Messie.

N'était-ce pas assez ? Aujourd'hui tout renaît,
La source dégelée instruit le sansonnet :

Demain je veux planer encor. Mon aile libre
Se dresse en face du Printemps tout proche, et vibre.

FRANCIS JAMMES.

HOMAIS ET BOVARY
HOMMES POLITIQUES

C'est le tort des faiseurs de commentaires (1), lorsqu'ils pensent avoir découvert, par le hasard ou l'indiscrétion, l'origine d'une œuvre, ou un fait qui s'y rapporte, de vouloir identifier, à l'aventure *réelle* et aux caractères des personnages, le roman même dont ils ont parfois trouvé la cause initiale ou celle d'un détail épisodique.

Quand on se scandalisa de rencontrer, en tel roman de George Sand, une possible allusion à l'impératrice Eugénie, et qu'on pensa inquiéter son amie, Gustave Flaubert protesta, — il fit même intervenir ses intimes aux Tuileries — contre cette monomanie de chercher toujours un photographe dans un artiste et une pince-monseigneur pour cambrioler la vérité d'un roman.

J'étais, dit-il, bien sûr que Mme Sand n'avait voulu faire aucun portrait : 1° par hauteur d'esprit, par respect de l'art, et 2° par moralité, par sentiment des convenances, et aussi par justice... On croit

(1) *Sources*. Le hasard de recherches toutes différentes nous amenait à découvrir aux Archives départementales de la Seine-Inférieure [Arch. modernes. Série M], dans les *Procès-verbaux des Elections communales*, quelques renseignements précis sur des personnages que la critique avait désignés comme prototypes des héros de *Madame Bovary* : Charles Bovary lui-même, le pharmacien Homais, le curé Bournisien, Hivert, le messager de *l'Hirondelle*, ainsi que des correspondances échangées entre certains d'entre eux et la Préfecture, enfin, les rapports reçus, par l'administration départementale, à leur sujet. Ces documents compris dans la liasse « Boissay » ou la liasse « Ry » comportent une période d'années qui débutent avec la Royauté de Juillet pour se continuer jusque sous la Troisième République. Quoique peu nombreux relativement à Bovary, ils renferment une lettre curieuse du médecin Delamare au sujet des municipalités provisoires de sa région.

Nous avons complété ces données par des renseignements puisés dans les Archives des Municipalités afin de fixer certains faits et de préciser certaines dates. Les registres des délibérations et de l'Etat-Civil de Ry m'ont été communiqués par M Tiburce, ceux de Mesnil-Esnard par M. Fontaine, ceux du Fayel-Vandrimare par M. Armand, tous instituteurs-secrétaires de mairie; ceux de Blainville-Crevon, par M. Berthelot, artiste-peintre, ceux de Rouen par le bureau intéressé.

Hors ces documents d'archives nous avons eu recours aux livres : *Madame Bovary* (1re édition, Charpentier, 1857) ; *Œuvres Complètes de Flaubert* (éd. Cagnat, 1910) ; *Correspondance* de Flaubert, tome II (Charpentier). On trouve, dans l'édition Cagnat, un « plan » d'Yonville, d'après les ms. de Flaubert. Nous consultons ensuite : Maxime du Camp, *Souvenirs Littéraires* (I, XII, 319) ; Jules Levallois, *Mémoires d'un critique* (I, 24 à 29) ; Albert Cim, *Souvenirs littéraires, le Dîner*

que pour *faire de l'effet*, pour être applaudis, nous allons nous en prendre à tel ou telle. Ah ! non ! pas si humbles. Notre ambition est plus haute et notre honnêteté plus grande (1).

Et de s'élever contre le désir curieux d'apercevoir « des allusions où il n'y en a pas » ; d'attribuer aux auteurs « ces intentions que nous n'avons pas. »

LA MÉTHODE DE FLAUBERT

L'impersonnalité de l'œuvre resta dogme pour Flaubert, de même que pour Leconte de Lisle : « L'artiste doit être dans son œuvre comme Dieu dans la création, qu'on le sente partout, mais qu'on ne le voie pas. »

Si Flaubert s'esquiva de ses livres avec tant d'application, lui, au fond, très lyrique, aurait-il donc abaissé sa conviction d'art jusqu'à portraiturer d'infimes ruraux normands d'un médiocre bourg ?

Flaubert ne copie pas des portraits, il engendre des types et les immortalise.

Selon la méthode propre aux médecins, et à d'autres scientifiques, pour élaborer son œuvre il réunit des documents précis, des matériaux, des observations sur les humains. Il les classe par catégories dans son cerveau et jusque dans ses

des Gens de Lettres (Paris, Flammarion, 1904). Enfin, sur *la Méthode de Flaubert*, il fallait interroger le Dr René Dumesnil (1905) et surtout le très judicieux ouvrage de M. René Descharmes (1909).

Les journaux et revues apportent aussi une moisson de renseignements : *le Journal de Rouen*, par la plume sagace de M. Georges Dubosc, qui est mieux qu'un érudit local et à coup sûr un homme de goût, exposait les probabilités sur *la Véritable Madame Bovary*, dès le 22 novembre 1890, suivis de la *réponse* révélatrice *d'un habitant de Ry*, le 2 décembre suivant ; puis il revenait sur la question : *Madame Bovary au théâtre*, 16 fév. 1905 ; *les Petits personnages de Madame Bovary*, 17 mars 1905 ; *la Maladie et la mort de Gustave Flaubert*, 9 avril 1905. Deux importants articles avaient été publiés par M. Georges Rocher : *les Origines de Madame Bovary* (la Revue de France, année 1896) et M. Emile Deshays : *la Genèse de Madame Bovary* (la Revue illustrée, Paris, 1er septembre 1907).

En outre, la question fut reprise dans divers périodiques. On peut lire : L'Intermédiaire, *Lettres de Flaubert*, 20 nov. 1904 et 20 juin 1905 (à cette date un précieux commentaire de M. René Descharmes) ; *Jonval-l'Abbaye*, 10 et 20 déc. 1904 ; *les Petits personnages de Madame Bovary*, 25 et 30 mars 1905. — *Madame Bovary et la réalité* (L'Eclair, 2 déc. 1904). — R. de Bury : *les Journaux* (Mercure de France, 1er janvier 1905) et *les Echos* parus au Mercure de France : 15 mars 1905, 1er avril 1905. — La Chronique médicale (1896, p. 587 ; 1897, p. 80 ; 1900, p. 650 ; 1907, p. 772). — Le Charivari, 9 nov. 1907, et enfin une étude *A propos de Madame Bovary*, publiée par le Dr Brunon dans *la Presse médicale* du 30 septembre 1907.

(1) *L'Intermédiaire*, 20 nov. 1904.

tiroirs : il y conserve des fragments de style qui contiennent de si atroces procès-verbaux qu'il a peur de les rouvrir.

Psychologue expérimentaliste, comme ferait un physiologue il note les périodes aigus et les crises poignantes des esprits. Il n'imagine pas un caractère, non plus qu'une œuvre, sans bases et à priori, mais l'imagination constructive est telle chez lui, du document positif à l'œuvre parfaite, qu'il devient impossible à reconnaître le premier dans la seconde ; aussi vague la ressemblance que de l'adulte à l'avorton natif.

Parfois la distance parcourue réjouissait si fort le romancier qu'il eût voulu garder, et qu'il signala, la pièce inspiratrice, comme un *témoin*, et cela, pour mieux ahurir.

« Et voilà l'histoire de Saint-Julien-l'Hospitalier, telle à peu près qu'on la trouve sur un vitrail d'église, dans mon pays », écrit-il à la fin de la Légende. Et, à Charpentier, son éditeur, il avoue que de ce *témoin* il voudrait une gravure dans l'ouvrage, bien que le vitrail « n'ait aucun rapport avec son livre »; et s'il le désire néanmoins « c'est absolument pour épater le bourgeois ». Il souhaitait donc la reproduction de cette verrière pour illustrer son récit (1). Eût-il donné en tête de son « Hérodias » cette danse de jongleresse qu'exécute au portail gauche de la cathédrale, à Rouen, une médiévale Salomé, la « Marianne dansant » — ainsi qu'il l'appelle de son nom populaire — que l'incompréhension aurait redoublé !...

En dépit des commentateurs, grands enfonceurs de portes ouvertes, on retrouve le même éloignement de cette Marianne (2) sculptée à l'*Hérodias*, du vitrail-XIIIe siècle à la *Légende de Saint-Julien*, et des prétendus originaux de la *Bovary* aux héros du roman.

Je songe à le prouver par des documents et des dates pour deux d'entre eux, politiciens de village : Homais et Charles Bovary.

Mais il y a mieux. L'inverse. A chaque époque, par l'attitude et le costume, un type idéal cherche à s'exprimer ; il suffit de découvrir à un quelconque individu la similitude d'un trait physique de sa personne, que le hasard départit également à

(1) Cf. Notre étude sur *le Saint-Julien de Flaubert*, 1903.
(2) *Madame Bovary*, p. 264. Nous renvoyons toujours à l'édition Charpentier, la plus répandue.

telle célébrité, pour qu'il s'étudie à l'identification complète de son être avec l'homme connu, et ce, moralement et physiquement, jusqu'à jouer les Bonaparte de ménage, si on lui accorde la mèche de Napoléon ! Et combien n'avons-nous possédé, sous le septennat de Carnot d'autres Sadi, ou, voici quelques mois encore, combien de Léopold II ne nous était-il permis d'admirer au balcon de la Monnaie? A la suite d'une prédisposition matérielle et morale, que de lecteurs ne jouent-ils à la ville le héros de théâtre ou de roman à succès? Et pourquoi un pharmacien de Ry ne serait-il pas atteint de ce cabotinisme, de cette douce inconscience d'imitation maniaque, si son caractère l'y incline? Et puisque ces ressemblances s'affirment avec plus de facilité dans les signes extérieurs, pourquoi son style n'adopterait-il point l'enflure prudhommesque ?

La faculté, si naturelle aux humains, d'adaptation et d'assimilation, qu'on remarque chez de vieux époux, ne peut-elle, excitée par une prédisposition de rencontre, se manifester après une longue absorption intellectuelle d'un personnage de roman par un esprit médiocre, incapable de réagir?

Ce phénomène nous a paru vérifiable chez le pharmacien de Ry qu'on affirme avoir été un modèle pour Flaubert, ce qu'un simple rapprochement de dates viendra détruire. Ce brave homme avait la grandiloquence épistolaire, on le verra, et quelques autres travers, mais il devait peut-être ces défauts à Homais.

La méthode de Flaubert nie donc l'opinion des commentateurs : *Madame Bovary* esthétiquement ne peut être un roman à clés. En dépit d'une affirmation hasardeuse (1), Flaubert a du reste protesté à maintes reprises là-contre et les jalons, qu'on a cru trouver, sont si faibles vis-à-vis de ses propres témoignages que notre opinion demeure contraire à celle de tous les crédules ou fantaisistes ouvriers de cette erreur.

UNE DOUBLE DÉNÉGATION DE FLAUBERT

Dans deux lettres en effet Flaubert aborde ce sujet. Une première fois, au lendemain de la publication, il répond (4 juin 1867) à un admirateur de *Madame Bovary* :

(1) G. Rocher, *loc. cit.*, conclusions.

La lettre flatteuse que vous m'avez écrite me fait un devoir de répondre franchement à votre question.

Non, Monsieur, aucun modèle n'a posé devant moi. Madame Bovary est une pure invention. Tous les personnages de ce livre sont complètement imaginés et Yonville-l'Abbaye lui-même est un pays qui n'existe pas, ainsi que la Rieule, etc... Ce qui n'empêche pas qu'ici, en Normandie, on ait voulu découvrir dans mon roman une foule d'allusions. Si j'en avais fait, mes portraits seraient moins ressemblants, parce que j'aurais eu en vue des personnalités et que j'ai voulu, au contraire, reproduire des types (1).

Et remarquons-le, il ne s'agit pas, pour Flaubert, en évitant de prendre une responsabilité, recul qui n'eût pas été d'accord avec son caractère, d'échapper à la persécution de ses concitoyens ; puisque son correspondant habite les Ardennes, l'affirmation a tout le désintéressement de la spontanéité.

Plus tard, pendant les émotions que le roman de Sand avait produites aux Tuileries, Flaubert précisait son opinion par ces circonstances :

Quand j'ai fait Madame Bovary, on m'a demandé plusieurs fois : Est-ce Mme... que vous avez voulu peindre? Et j'ai reçu des lettres de gens parfaitement inconnus, une entre autres d'un monsieur de Reims, qui me félicitait de l'avoir vengé! (d'une infidèle).

Tous les pharmaciens de la Seine-Inférieure se reconnaissant dans Homais voulaient venir chez moi me flanquer des gifles ; mais le plus beau, c'est qu'il y avait alors en Afrique la femme d'un...... s'appelant Mme Bovaries et qui ressemblait à Madame Bovary, nom que j'avais inventé en dénaturant celui de Bouvaret... (2).

Flaubert n'a donc pas varié. Sur ce point spécial il demeure d'accord avec sa théorie d'impersonnalité.

Du reste l'un de ses plus subtils commentateurs, M. Emile Deshays, rapporte lui-même les énergiques dénégations du romancier.

Aux reproches que lui aurait adressés sa mère — amie de celle du réel Bovary — d'avoir utilisé pour son roman les mésaventures de l'officier de santé Eugène Delamare, médecin à Ry, Flaubert opposait une défense énergique. M. Deshays y veut seulement reconnaître le désir qu'aurait Flaubert d'éviter à sa mère la contrariété de son aveu.

(1) R. Descharmes, *l'Intermédiaire*, 20 juin 1905.
(2) *L'Intermédiaire*, 20 nov. 1904.

Certes, la piété filiale de Flaubert était grande. Cependant, au long de quatre volumes, dans sa *Correspondance*, sa mère n'apparaît jamais comme une confidente de ses préoccupations artistiques, et la tradition orale, en cette matière, est tant sujette à déformations que la sagesse conseille ici quelque incrédulité !

LES RÉVÉLATIONS : LE FAIT DIVERS

A l'origine de chaque indiscrétion sur Flaubert — et il en fut de pires et de moins nécessaires que celles qui concernent *Madame Bovary* — on rencontre l'inévitable Maxime Du Camp. Cet académicien bavard, ami si spécial, joint d'ailleurs l'inexactitude à l'incontinence de ses récits.

Pour le *Saint-Julien*, par exemple, Du Camp n'indique-t-il pas comme place inspiratrice, non la cathédrale de Rouen, mais bien l'église de Caudebec ? Rien ne rappelle Saint-Julien à Sainte-Marie de Caudebec. Dans un coin de verrière on voit bien un morceau de la légende de saint Hubert, autre chasseur repenti ; est-ce assez pour accepter le rapport ? Et, pour *Madame Bovary*, Du Camp est plus incertain de beaucoup !

D'une mémoire peu fidèle, Maxime Du Camp, dont les séjours à Croisset auprès de Flaubert furent assez brefs, nomme *Delaunay* le Bovary du roman. Il lui fait exercer la médecine, près de Rouen, à Bonsecours. Double erreur dont nous expliquerons bientôt l'origine, en ce qui concerne la seconde du moins.

Donc, le premier il retourne les cartes. Flaubert l'ayant uni à Bouilhet pour leur lire le manuscrit du *Saint-Antoine*, l'œuvre s'effondra sous les critiques des deux auditeurs.

C'est le lendemain que Bouilhet aurait proposé le sujet de *Madame Bovary*.

La page de Du Camp est à retenir. Sur son récit les commentateurs ont tous brodé les agréments et les contradictions de leurs fantaisies :

> Pendant la journée qui suivit cette nuit sans sommeil, nous étions assis dans le jardin ; nous nous taisions, nous étions tristes en pensant à la déception de Flaubert et aux vérités que nous ne lui avions point ménagées. Tout à coup Bouilhet dit : « Pourquoi n'écris-tu pas l'histoire de Delaunay ? » Flaubert redressa la tête et avec joie s'écria : « Quelle idée ! »

Notons l'étrangeté de cette joie. Le sujet si plat, au sortir de *Saint-Antoine*, ne pouvait l'enthousiasmer d'abord et l'on sait avec quels dégoûts et quelle ténacité il écrivit telles pages du roman.

Mais Maxime Du Camp de continuer :

Delaunay était un pauvre diable d'officier de santé qui avait été l'élève du père Flaubert et que nous avions connu. Il s'était établi médecin près de Rouen, à Bonsecours. Marié en premières noces à une femme plus âgée que lui qu'il avait crue riche, il devint veuf et épousa une jeune fille sans fortune qui avait reçu quelque instruction dans un pensionnat de Rouen.

Suit le portrait d'Emma, aussi précis que l'analyse du roman persiste dans sa fidélité révélatrice :

Delaunay adorait cette femme, qui ne se souciait guère de lui, qui courait les aventures et que rien n'assouvissait. Elle était la proie d'une des formes de la grande névrose qui ravage les anémiques. Atteinte de nymphomanie (Du Camp est précis comme Homais) et de prodigalité maniaque, elle était peu responsable et comme on ne la soignait que par de bons conseils, elle ne guérissait pas. Accablée de dettes, poursuivie par ses créanciers, battue par ses amants pour lesquels elle volait son mari, elle fut prise d'un accès de désespoir et s'empoisonna.

Comme Emma, elle ne manque pas de laisser une petite fille, et Delaunay, comme Bovary, la suit dans la tombe !

Ce fut ce drame intime, joué à quatre ou cinq personnages dans une obscure bourgade, que Bouilhet proposa à Flaubert, que celui-ci accepta avec empressement (!) et qui est devenu *Madame Bovary*. Il est certain que jamais Flaubert n'aurait pensé à écrire ce roman si l'exécution de *la Tentation de Saint-Antoine* l'avait satisfait.

Pour Du Camp donc, Flaubert a pris l'intrigue et les deux héros essentiels de son roman à la réalité d'un fait-divers. Les autres commentateurs sont plus généreux ; ils offriront le paysage, le cadre pour l'y dérouler, plus, un à un, tous les personnages, celui-ci l'un, celui-là tel autre qui lui convient mieux.

Bientôt, on accorde à peine à Flaubert la paternité et l'invention d'aucun événement. On lui en offre même, après emprunt à sa propre *Correspondance*. Le docteur Brunon, contant la mort d'Emma selon des témoins, écrit : « Emma était

morte, un soir de marché, le 6 mars 1848, et quand on l'inhuma, la fosse étant trop petite, on la mit presque debout. Un enfant de chœur qui assistait à la cérémonie existe encore. » Or, on tient de Flaubert lui-même que c'est à l'enterrement de sa propre sœur, Caroline Flaubert, que ce fait sinistre le frappa (1). Et du reste il n'en a pas fait usage dans *Madame Bovary*.

La sincérité des témoins n'est pas en cause. Ils se trompent inconsciemment et mêlent aux événements, où certains ont sans doute assisté, leurs souvenirs littéraires. Car tous ont lu le roman. Et leur mémoire, par un travail machinal, unit les souvenirs vécus aux souvenirs littéraires. Comment déteindre de cette mixture et s'en dépêtrer ?

LE PAYSAGE

Pour le paysage même il n'y a pas, dans l'inspiration, unité de lieu. M. Georges Rocher a fort bien établi que si une partie de la description est empruntée, avec modifications de détails, au bourg de Ry (canton de Darnétal, Seine-Inférieure), une autre part viendrait de la promenade des Pâtures, à Neufchâtel-en-Bray, où vécurent un autre prototype possible de Bovary et une autre Emma.

Les dernières éditions du roman de Flaubert donnent un plan du village d'Yonville-l'Abbaye.

A rapprocher ce plan de la topographie de Ry, on reconnaît quelques similitudes. Bien des indications diffèrent cependant. Flaubert, s'il a usé de Ry en tant que bourg triste et engourdi, a déplacé l'église et le cimetière. La route de Blainville-Crevon coupe aujourd'hui à angle droit la grande rue de Ry ; le village a semé ses maisons le long de la nouvelle voie et a pris un aspect crucifère, très différent de la description d'Yonville.

Si l'on rencontre encore la maison du médecin, l'officine d'Homais, des halles et une mairie, le ruisseau de la Lieure (Rieule par anagramme) et si Ry est à proximité de la vallée d'Andelle que Flaubert signale, la position topographique de

(1) Flaubert, *Correspondance*, I, p. 95 (mars 1846). « La fosse était trop étroite, le cercueil n'a pas pu y entrer. » Par contre, Flaubert se souvient de l'enterrement d'Alfred le Poittevin (*id.*, p. 206), pour la description de celui d'Emma (*Madame Bovary*, p. 374).

Neufchâtel, suivant son ancien sous-préfet, M. Rocher, est pareille : la Béthune l'arrose, les descriptions coïncideraient — *à la rigueur* — avec la description des lieux ; on nous signale une auberge du *Lion d'or*, une pharmacie placardée d'inscriptions...

Il y a une troisième localité qui ne fut pas citée jusqu'à présent et qui répond à la description du roman tout aussi facilement que Neufchâtel ou Ry. Avec sa mairie, ses halles, son officine, sa rivelette et ses pâturages, Monville, où le docteur Flaubert, à la suite d'un désolant cyclone en 1845, porta le premier les secours de sa bonté, Monville est très acceptable. Avec peu d'effort et beaucoup de volonté on réussirait à identifier Monville à Yonville-l'Abbaye. Et admirer la consonnance des deux noms ! Souvenez-vous que la route suivie par le père Rouault pour rejoindre Yonville frôle ce village !

Tout différent est mon avis : Flaubert n'a pas décrit seulement Ry, non plus que Neufchâtel. Il a dit le village — normand — type d'après Ry, Neufchâtel, Monville et plusieurs autres. Et c'est pourquoi Yonville est plus *vrai* qu'aucun d'eux.

Tout est fantaisiste, volontairement fantaisiste dans les itinéraires que suivent ses personnages. Yonville est après Quincampoix sur la route de Neufchâtel. Mais la vallée de l'Andelle en est proche ! fantaisie ! Si Yonville est Ry, Thérain devait prendre avec sa patache la route de Darnétal jusqu'à Martainville-Epreville pour s'y rendre. Et *l'Hirondelle* d'Hivert monte la route de Neufchâtel au sortir de Rouen vers le Bois-Guillaume, pique droit au nord, et non plus dans la direction de l'est où est Ry.

D'autre part, le chemin suivi par Rouault pour se rendre de Vassonville à Yonville est invraisemblable de longueur. Le vieux fermier fait un détour par Maromme au lieu de couper par Clères et Fontaine-le-Bourg.

Oui, Flaubert, par les noms qu'il choisit, nous situe en Normandie, ou au cœur du Pays de Caux, tour à tour. Mais jamais il ne localise avec une certitude indiscutable le lieu de son action (1).

Partout il a emprunté des éléments caractéristiques, ici

(1) *Madame Bovary*, pp. 290, 291, 380 ; puis 370 et suivantes.

davantage, et là beaucoup moins. Il a vu le village normand et non un village, tel ou tel.

Et son procédé n'est pas différent s'il construit un bourg ou organise un caractère.

En outre, presque chez chaque auteur de commentaires, on retrouve l'idée de cette phrase prise à l'un d'eux : « Sur ce point, il n'a pas suivi absolument la version exacte (1). » Sur ce point et sur beaucoup d'autres, Flaubert fait une besogne de choix, d'élimination, d'art, en un mot ; il ne copie ni ne photographie rien, il reconstruit une vraisemblance plus vraie que la réalité. C'est un procédé d'art dont la recette fut donnée, je pense, par Boileau, qui ne l'avait pas inventée.

L'artiste n'est pas un copiste servile, mais un dieu créateur.

LES PERSONNAGES

En résumé toutes les découvertes se réduisent à ceci :

L'origine du roman de Flaubert serait un fait-divers, le suicide d'une jeune femme, à Ry, accident survenu au début de la Deuxième République : Emma meurt le 6 mars 1848. Plusieurs des personnages auraient vécu dans ce village.

La ferme des Bertaux qu'exploitait le père Rouault se trouverait au bourg voisin de Blainville, et s'y confondrait avec la ferme du Vieux-Château. Le château du Héron ne différerait pas du Château de Vaubyessard où va danser Emma ; Rodolphe aurait habité les environs de Ry ; enfin la patache l'Hirondelle, après avoir fait le service de Rouen à Ry, à la suite de l'établissement d'un chemin de fer prit les voyageurs pour Ry et Blainville-Crevon à Morgny, gare sur la ligne Rouen-Amiens, jusqu'au jour où un service automobile forçait sa retraite bien gagnée. Je choisis nécessairement l'hypothèse Ry et il faut reconnaître une certaine ingéniosité à sa proposition, ingéniosité bien tentatrice et partiellement acceptable.

J'eusse hésité à prononcer les noms des personnages qui auraient posé devant Flaubert si l'indiscrétion ne m'avait devancé. Non seulement on les cite dans les conversations, mais ces noms ont été imprimés par les commentateurs et dans les journaux.

A peu près complète, voici la liste des héros du roman ; en

(1) Dubosc, *Journal de Rouen*, 22 nov. 1890.

face, les noms des personnages que Flaubert aurait observés.

Emma Bovary......	Delphine Couturier.
Le Père Rouault....	Pierre Couturier, cultivateur à Blainville-Crevon, époux de Martine Le Roux.
Charles Bovary.....	Delaunay, médecin à Bonsecours, suivant Max. Du Camp.
	Eugène Delamare, médecin à Ry.
Homais.............	Un médecin de Croisy-sur-Andelle.
	Un notaire de Darnétal.
	Un pharmacien d'Yvetot, tous trois suivant M. G. Rocher.
	Un pharmacien de Forges-les-Eaux, suivant MM. Duquesne et Brunon.
	Guillaume Jouan, dit Jouanne, ou son fils Adolphe Jouanne, tous deux pharmaciens à Ry.
Léon Dupuis........	Clerc à Ry, devenu notaire à Formerie (Oise).
Rodolphe Boulanger	Louis C..., de Cressenville.
de la Huchette....	Boullenger, de Saint Denis-le-Thibout.
Le Docteur Canivet.	Dr C..., de Neufchatel (Rocher).
	Un médecin de Ry, oncle du critique Jules Levallois.
Le Docteur Larivière.	Dr Flaubert, père du romancier.
Le conducteur Hivert.	Thérain, conducteur de la diligence.

EMMA BOVARY

De tous ces personnages on n'a pu interroger que le dernier, Thérain, et l'entrevue fut assez peu fructueuse quoique habile. Reste enfin une ancienne servante des époux Delamare, auprès de laquelle le Docteur Brunon s'est renseigné. Elle fait un portrait de sa maîtresse, mais ignore *tout* de sa mort.

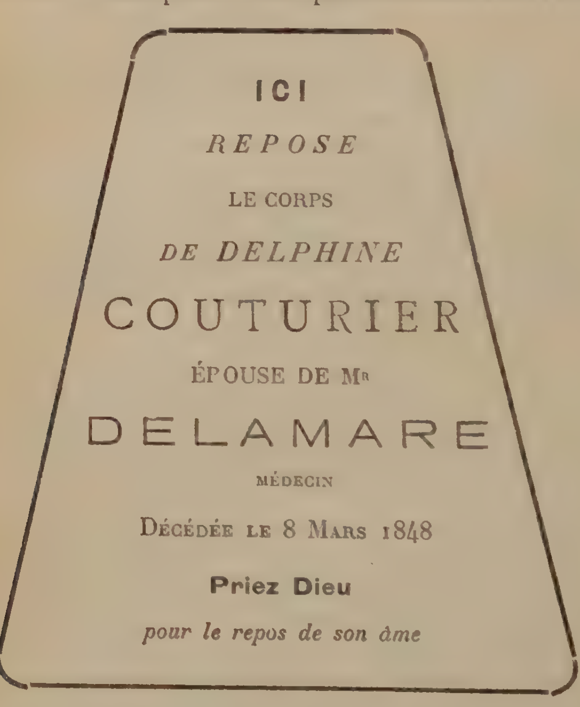
C'est toutefois l'événement que l'on connaît avec le plus de précision et sur lequel n'existe presque aucune divergence.

« Véronique-Adelphine Couturier, épouse d'Eugène Delamare, officier de santé, âgé de 35 ans, morte le 6 mars 1848, âgée de 27 ans, née en la commune de la Rue-Saint-Pierre, le 7 février 1821, fille de Pierre-J.-B. Couturier et de feue Martine-Madeleine-Véronique Le Roux ; mariée à Blainville-Crevon, le 10 août 1839 », dit très précisément l'Etat-Civil-Décès du bourg de Ry. A Blainville le registre rapporte le mariage : « 1839 : le 7 août, le sieur Delamare, chirurgien à Ry, avec

la fille Pierre Couturier, de la ferme du Château, mariés icy à la mairie et le lendemain à l'église »; comme il avait noté la même année la mort de la femme Couturier : « 19 février 1839. Ce dit jour, Le Roux, femme Pierre Couturier, 36 ans, Château. »

On a fait observer pour le ruisseau qu'arrose Yonville, la Rieule, que le mot est un anagramme de la Lieure, qui mouille Ry. On a relevé Ry à la fin de Bovary; on a donc marqué la ressemblance entre [*Rou*]ault, nom d'Emma jeune fille, et Le *Roux*, nom porté par la mère d'Adelphine Couturier. C'est chercher bien loin des analogies instables.

Pour ne rien omettre des renseignements de première main, citons encore l'inscription d'une pierre tombale où l'on lisait :



Cette pierre se trouvait dans l'ancien petit cimetière qui entourait l'église de Ry, dont Flaubert offre une description assez exacte, n'étaient l'emplacement qu'il dérange et l'oubli du seul détail artistique que présente l'église, un délicieux

petit porche de la Renaissance, en bois sculpté. M. Emile Deshays vit cette pierre et la photographia. Elle était restée sur le sol, descellée, après le transfert du cimetière en un autre lieu. Elle disparut après 1896 et le conservateur du Musée d'Antiquités de Rouen ne put la retrouver lorsqu'il le désira (1).

Toutes les découvertes s'accordent sur l'adultère et le suicide d'Emma : Du Camp les connaît par Bouilhet, Jules Levallois les apprend de son oncle, dont le fils est le voisin et le concurrent d'Eugène Delamare ; M. Emile Deshays en tient le récit du conducteur Thérain ; le Dr Brunon a été informé par sa propre mère, par une vieille cliente et par une ancienne servante ; les autres furent renseignés par la tradition orale en cette bourgade où les hôteliers se font un devoir, accompagné de mystère, d'intriguer les visiteurs curieux. Le « secret » est bon à exploiter, car les officiers de passage à Blainville pendant les manœuvres de septembre 1910 ont voulu pérégriner jusqu'à Ry, et au cours du dîner, à l'hôtel, ils n'ont pu être déçus.

Admettons donc le fait-divers, qui avait été signalé à Zola, puisque le père des Rougon-Macquart rapporte que l'idée du roman vint à Flaubert à la suite de sa lecture dans un quotidien. Et souvenons-nous aussi que, dans le roman, ce brave Homais adresse à propos de la mort d'Emma une correspondance au *Fanal* (alias *Journal de Rouen*).

Il avait à écrire deux lettres, à faire une potion calmante pour Bovary, à trouver un mensonge qui pût cacher l'empoisonnement et à le rédiger en article pour *le Fanal* — sans compter les personnes qui l'attendaient afin d'avoir des informations ; et, quand les Yonvillais eurent tous entendu son histoire d'arsenic qu'elle avait pris pour du sucre, en faisant une crème à la vanille, Homais, encore une fois, retourna chez Bovary (2).

Le Journal de Rouen pourrait seul nous dire si le pharmacien de Ry fut, en 1848, son habituel informateur. En tous cas sa discrétion a été parfaite quant au suicide, dont on ne trouve mention en ses colonnes pendant tout le mois de mars 1848.

(1) Léon de Vesly, *la Pierre Tumulaire de Mme Bovary, la Normandie*, oct. 1908.
(2) *Madame Bovary*, p. 362.

Qu'était donc Delphine, physiquement et moralement? Et les informations à son sujet coïncident-elles ?

Mariée à dix-huit ans, morte à vingt-sept, beaucoup de gens prétendent l'avoir connue :

C'était, si l'on en croit Maxime Du Camp, une petite femme sans beauté, dont les cheveux *d'un jaune terne* encadraient un visage *piollé* de taches de rousseur. Prétentieuse, dédaignant son mari qu'elle considérait comme un imbécile, ronde et blanche avec des os minces qui n'apparaissaient pas, elle avait dans la démarche, dans l'habitude générale du corps, des flexibilités et des ondulations de couleuvre ; sa voix, déshonorée par l'accent bas-normand, était plus que caressante et dans ses yeux de couleur indécise, qui, selon les angles de lumière, semblaient verts, gris ou bleus, il y avait une sorte de supplication perpétuelle.

On s'étonnera sans doute qu'une fille du pays de Caux eût l'accent bas-normand, mais Du Camp, si tant est qu'il la connut, n'y attache pas d'autre importance. En tous cas, nous voici à une Emma-Delphine, blonde, aux yeux imprécis et clairs dont le portraitiste diagnostique scientifiquement avec des allures homaisques dans le style : « une des formes de la grande névrose qui ravage les anémiques... nymphomanie et prodigalité maniaque... »

L'un des secrétaires de Sainte-Beuve, Jules Levallois, qui a laissé des Mémoires, passait chez un oncle, médecin à Martainville-sur-Ry, les vacances de sa jeunesse. Le fils de cet oncle était, à Ry, le concurrent d'Eugène Delamare (Bovary). Les deux médecins habitaient porte à porte, mais n'avaient entre eux aucune relation ; Jules Levallois vit cependant Delphine.

Ce n'était certes pas une figure à passions. Elle était blonde avec des yeux bleus et un teint de Normande, qui, pourtant, vers la fin, tendait à se couperoser. Je ne sais si ses toilettes étaient d'une élégance irréprochable. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles étaient, comme on dit chez nous, fort *voyantes*. Elle devait avoir pour les robes roses une prédilection particulière.

A la rigueur, le même modèle a pu servir aux deux écrivains.

A Ry, la tradition est différente. Dès 1890, M. Georges Dubosc, dont les investigations sont toujours précises et les conclusions toujours pleines d'une précaution sagace, interrogeait les vieilles gens du bourg. Il en rapporte un portrait tout autre : une Delphine brune, jolie, gaie, se plaisant à danser pendant sa jeunesse aux *assemblées* des villages ; plus tard,

romanesque, dévoyée par des lectures romantiques, elle avait conservé « un goût fin et sûr qui la guidait dans l'aménagement intérieur de sa maison et on parla longtemps de l'arrangement des doubles-rideaux noirs et jaunes de sa chambrette. » Elle brodait continuellement et l'on conserve à Rouen un prie-dieu qu'elle avait garni d'une « tapisserie au gros-point, bleue et jaune ».

Six ans plus tard la tradition de beauté s'avère : M. Georges Rocher affirme cette réputation. Delphine est « particulièrement jolie, aimable et gracieuse et l'auteur n'a rien exagéré dans les différents portraits de son Emma Bovary » . C'est une *ravissante coquette*, rêveuse, poétique, *indifférente à ses devoirs d'épouse*, chimérique et romanesque, dont la grâce reste proverbiale au pays !

En 1907, M. Emile Deshays interroge le conducteur de la diligence. Thérain-Hivert a mené Delphine à Rouen dans sa patache *des mille et mille fois ! Elle ne s'y rendait pas pour aller à vêpres !* Et comme *il a lu le roman plus d'une fois*, le portrait de Delphine et celui d'Emma, c'est tout un à son souvenir : *jolie femme bien attifée !* Lui-même s'est reconnu : « Ç'est moi tout récopi », a-t-il déclaré. Il se souvient de Léon, un « gaillard qui aimait les jupons », et lui aurait confié, plus tard : « Je me suis tout de même bien amusé ici. » Sa mémoire est moins nette quant à Flaubert. Il l'a vu, oui, mais *pas souvent*. Cependant il insiste sur Mme Delamare : une « belle femme, bien belle, bonne à la demande, bienfaisante au monde », ajoute-t-il avec malice. Mais il ne dit pas qu'il fut, en 1848, membre du conseil provisoire de Ry, en même temps que l'officier de santé.

Le Dr Brunon, directeur de l'Ecole de Médecine de Rouen, donne un triple et dernier témoignage. Sa mère aurait été la compagne de Delphine Couturier au pensionnat de Cailly, tenu par Mlle Pauline Bisson. Il y a, au Musée de Rouen, un portrait par Court ; il représente une fille calme, aux bandeaux plats et lustrés, cousant, comme Jenny l'ouvrière, à sa fenêtre. Selon Mme Brunon mère, Delphine ressemblait beaucoup à ce portrait, « l'innocence en moins ». M. le Dr Brunon a reconnu le même modèle sous allure plus délurée en costume de bal paré, dans un salon de la mairie de Rouen. Il pense qu'on peut se faire une idée d'Emma d'après ces deux toiles.

Au sortir du pensionnat, à son retour à Blainville, où Mme Brunon la revit, Delphine était déjà coquette pour les clercs du notaire, et demeurait fort jolie : « Une brune aux yeux troublants, un type exceptionnel en Normandie ; d'une intelligence médiocre, il lui arrivait souvent de faire des cuirs et des velours en parlant. » Sa beauté est confirmée par une cliente du Dr Brunon. Enfin il a mis la main sur la vieille servante de Delphine, en 1907. Cette femme, âgée de soixante-seize ans alors, dit :

J'avais dix-huit ans, le même âge que Madame. Oh ! la jolie femme ! elle était admirablement jolie. Sa figure ovale, sa taille, sa stature, ses beaux cheveux châtains, tout était beau en elle.

— Mais elle était blonde ?

— Non, Monsieur, elle était châtain et d'une beauté comme on n'en fait plus. M. Couturier, son père, était bel homme aussi, da ! et il était *curieux* de sa demoiselle. Qué belle fille !...

Cette vieille domestique conte en outre qu'Emma fit des simagrées — elle mit des serviettes sous sa robe pour obliger à croire qu'elle était enceinte — pour se faire épouser ; mais son mari lui déplut bientôt. Elle était gaie, aimait la danse, la lecture, n'allait pas à la messe ; mais la servante n'a rien retenu du suicide.

Il faut donc nous résigner à l'ignorance en ce qui concerne la beauté, les yeux et les cheveux qui arrêtèrent l'attention de Flaubert.

Emma ressemble un peu à tous les types décrits et davantage, peut-être, qu'ils ne se ressemblent entre eux.

Ce qu'elle avait de beau, c'étaient les yeux ; quoiqu'ils fussent bruns, ils semblaient noirs à cause des cils, et son regard arrivait franchement à vous avec une hardiesse candide... Comme la salle était fraîche, elle grelottait tout en mangeant, ce qui découvrait un peu ses lèvres charnues qu'elle avait coutume de mordiller à ses moments de silence.

Son cou sortait d'un col blanc, rabattu. Ses cheveux, dont les deux bandeaux noirs semblaient chacun d'un seul morceau, tant ils étaient lisses, étaient séparés sur le milieu de la tête par une raie fine qui s'enfonçait légèrement selon la courbe du crâne, et, laissant voir à peine le bout de l'oreille, ils allaient se confondre par derrière en un chignon abondant, avec un mouvement ondé vers les tempes... Ses pommettes étaient roses. Elle portait, comme un homme, passé entre deux boutons de son corsage, un lorgnon d'écaille.

Et pendant sa crise mystique Flaubert la montre émaciée :

Emma maigrit, ses joues pâlirent, sa figure s'allongea. Avec ses noirs, ses grands yeux, son nez droit, sa démarche bandeaux d'oiseau... (1).

Par une curieuse mais habituelle déformation, on remarquera que les Parisiens font de Delphine une Normande blonde et un peu vulgaire, tandis que les autochtones, et Flaubert avec eux, voient un *type exceptionnel* de beauté brune.

Quant à la psychologie de Delphine, les commentateurs prudents adoptent celle que Flaubert a fournie pour Emma ; c'est à la fois plus simple et moins hasardeux.

LES AMANTS

On est encore moins formel lorsqu'il s'agit des amants; hors Emma, ils n'ont passionné personne.

De Léon Dupuis, rien : son cléricat à Ry, Rouen, Paris ; son notariat dans l'Oise, à Formerie, ses retours ou passages dans les environs, sa confidence à Thérain-Hivert.

Pour Rodolphe Boulanger, Jules Levallois prétend qu'*une harmonie syllabique* correspond de son nom : Boulanger de la Huchette, à celui du personnage réel ; aussi M. Dubosc l'identifie-t-il à Louis C... *gentilhomme campagnard*, du château de Cressenville, près Ry. Il aurait pu étayer sa proposition par ce fait que pour aller de Cressenville à Buchy, comme de la Huchette, « il n'y a pas d'autre chemin que celui d'Yonville », c'est-à-dire de Ry. Mais les partisans d'un M. Boullenger de Saint-Denis-le-Thibout, près du bois de la Houssaye, lui eussent retorqué que leur héros habitait un château de même situation. M. G. Rocher pense, pour la source, plutôt à Neufchâtel, où les aventures d'une autre Bovary auraient fourni, par supplément, à Flaubert le ruisseau et la planche-aux-vaches que Ry dispute à Neufchâtel et, pour le départ marqué d'Emma, cette idée de la fuite, le long collet de voyage et la caisse, auxquels Ry ne prétend pas. Ce sont des opinions.

Mais le *Léon* soupçonné, et le Rodolphe-Louis auraient tous deux mal terminé leur existence. M. Rocher fait mourir le premier dans les rues de Beauvais. M. G. Dubosc nous apprend

(1) *Madame Bovary*, pp. 13 et 117.

que l'autre, ruiné, revint d'Amérique sans avoir fait fortune et se brûla la cervelle à Paris, en plein boulevard.

N'oublions pas que la mort saisit dans la rue le père Bovary, à Doudeville (1), selon Flaubert, qui n'avait point songé pour son Léon à des fins si justement vengeresses et shakespeariennes, mais si morales, et si naturelles !

Que le suicide d'Emma ait pour théâtre Ry, et il sera possible de rapprocher le château de la Vaubyessard, au marquis d'Andervilliers, du château du Héron, au marquis de Pomereu. Les gens du bourg n'y ont point failli. Enfin Jules Levallois et M. Georges Rocher n'ont pas hésité à confondre le Docteur Canivet du roman avec les médecins qu'ils ont mêlés à l'affaire, le premier parce que c'est un sien cousin, le second pour les confidences qu'il reçut. Et c'est l'accord parfait sur le Docteur Larivière. Flaubert fit là un portrait ressemblant, paraît-il, de son père, savant modeste mais sûr, toujours prêt à offrir ses secours aux désespérés.

Deux personnages importants nous restent à envisager : Bovary et Homais ; ici nous apportons des dates et des documents officiels inédits, qu'il est utile de discuter avec exactitude.

A propos de ces deux héros du roman, nous viendrons à parler du conducteur Hivert et de l'abbé Bournisien, ce dernier, accolé dans la réalité, comme chez Flaubert, au pharmacien de campagne. Il nous suffira de consulter les caractères que les documents laissent deviner et de les comparer à ceux dont Flaubert les a gratifiés, en les immortalisant.

CHARLES BOVARY

Le nom même de Bovary — comme plus tard celui du Bouvard, de *Bouvard et Pécuchet* — dérive, nous a dit Flaubert, de Bouvaret. Pendant son voyage d'Orient, avec Maxime Du Camp, en 1849-50, Flaubert fut hébergé au Caire par un hôtelier de ce nom. Nous avons vu le romancier surpris d'apprendre qu'une autre Mme Bovaries eût, vers le même temps qu'Emma, fait de pareils ravages en Afrique. On s'est ingénié à découvrir ce nom ailleurs encore, et l'on a trouvé : depuis Boverius, théologien italien du XVIe siècle, on s'est arrêté à une

(1) *Madame Bovary*, p. 277.

Esther de Bovery, jeune témoin dans un procès de *poison par l'arsenic* en 1845, à Buchy; et enfin à un Jules Bovery, chef-d'orchestre du Théâtre des Arts, à Rouen, entre 1850 et 1855 (1).

Tous les annotateurs, sauf Maxime Du Camp, qui l'appelle Delaunay, on ne sait pourquoi, reconnaissent le médecin de Ry, *Eugène Delamare*, pour patron de Bovary.

On a dit que la mère de l'officier de santé fut en relations avec la mère de Flaubert. Nous savons qu'à la mort de son fils elle était rentière à Mesnil-Esnard, village situé sur la même route que Bonsecours et limitrophe de cette petite commune, célèbre par ses pèlerinages dans toute la Normandie. Du Camp a pu rencontrer cette femme chez Flaubert ; nous supposons qu'il a confondu Mesnil-Esnard et Bonsecours qui sont si proches, imaginé que Delamare exerçait la médecine au lieu même où vivait sa mère, ensuite embrouillé deux noms dans son souvenir : Delamare, Delaunay. On peut ainsi expliquer son erreur. En somme, il est fort ignorant de Bovary, lui si exact pour le physique et la psychologie d'Emma : « pauvre diable d'officier de santé qui avait été l'élève du père Flaubert », voilà toute sa science ; veuf d'une femme « qu'il avait crue riche », il épousa « une jeune fille sans fortune » et après le suicide de sa seconde femme demeura inconsolable.

C'est l'effet que Delamare fit à Jules Levallois dans une rencontre aux environs de Ry, où le futur secrétaire de Sainte-Beuve, alors collégien, accompagnait un oncle également médecin : « Une conversation insignifiante, traînante, s'engagea. Puis l'homme, triste, affaissé, accablé, l'animal lamentable (Delamare était à cheval) s'éloignèrent, se perdirent... »

Mais à mesure que les temps reculent, que les renseignements suivent leur train-train, la psychologie de Delamare-Bovary s'enrichit et se précise. A M. G. Dubosc on l'a représenté avant 1890 comme « le type apathique, doux, tranquille, adorant sa femme, dépeint par Flaubert... d'un esprit lourd, pesant... » Et deux goûts sont révélés : il aimait à monter à cheval et cultivait ses rosiers... On lui accorde une seule qualité, la conscience ; mais on ajoute qu'il « n'avait pu arriver à passer ses examens d'officier de santé

(1) *L'Intermédiaire*, 20 déc. 1904.

qu'avec la protection indulgente du père Flaubert ». MM. Deshays et Brunon jugent de même sorte. M. G. Rocher, plus renseigné, l'est peut-être mieux. Delamare n'est plus né à Mesnil-Esnard, mais bien à Rouen. Ses études sont difficiles et laborieuses, sa vie restreinte comme sa science, il n'apparaît point aussi lourdaud que Bovary. Flaubert « exagéra pour les besoins de la cause ». M. Rocher a su que Delamare était « joli garçon, de belle allure et aimable homme... ses succès galants furent nombreux », mais esprit sans envolée, que seuls les malheurs conjugaux assombrirent jusqu'à l'apathie et le désespoir.

C'est une variante au moins inattendue au Bovary de Flaubert :

La conversation de Charles était plate comme un trottoir de rue, et les idées de tout le monde y défilaient dans leur costume ordinaire sans exciter d'émotion, de rire et de rêverie... Il porte un couteau comme un paysan, remarque un jour Emma.... il avait sa casquette enfoncée sur ses sourcils et ses deux grosses lèvres tremblotaient, ce qui ajoutait à son visage quelque chose de stupide ; son dos même, son dos tranquille, était irritant à voir et *elle* y trouvait étalée sur la redingote toute la platitude du personnage.

Le portrait et le caractère sont dans la mémoire et ne pouvaient manquer d'influencer les révélations (1).

Cependant, Albert Cim, dans ses souvenirs, *le Dîner des gens de lettres*, nous présente un Bovary jovial et consolé, d'autant qu'il s'est fort enrichi. Ce Bovary était le parrain de Chincholle, et Charles Chincholle porte la responsabilité de cette fantaisie. « Comment... Chincholle, originaire de Chauny, en Picardie, avait-il été tenu sur les fonts du baptême par l'officier de santé normand ? » C'est une question que nous laissons M. Albert Cim se poser, sans chercher plus que lui à la résoudre ! Toujours est-il que le nouveau Bovary prit à son service « deux accortes jouvencelles, et, leur ayant octroyé à toutes deux des gages vivants de sa tendresse », en fit ses héritières au dam de Chincholle qui comptait sur la fortune et qui, sans doute pour se venger de se voir frustré, a tout inventé de ce récit tintamarresque.

Après l'intermède joyeux, venons-en aux documents.

(1) *Madame Bovary*, pp. 44 et 111.

Nous savons Delphine Couturier mariée, en 1839, à Blainville-Crevon, avec Eugène Delamare.

Les registres de Rouen nous renseignent sur lui : *Etat civil. Naissances. 1812. Eugène Delamare, né à Rouen, le 14 novembre 1812, de Pierre Delamare, commerçant, et de Antoinette Fontaine.*

Ce Pierre Delamare, commerçant, n'infirme en rien l'ex-major Charles-Denis-Bartholomé Bovary le père, mis en réforme, époux de soixante mille francs et de la fille d'un bonnetier; en ce temps-là, il était peut-être occupé à faire le « bel homme dans la fabrique » conjugale.

Eugène Delamare se mariait une première fois à Fresnes-le-Plan, le 18 avril 1836, à une fille plus âgée que lui, qui mourut à Ry, le 12 décembre 1838 (1).

Dès ce moment le médecin Delamare s'intéresse à la politique locale. On le voit figurer comme scrutateur aux opérations électorales de 1837. Il avait tout juste 25 ans, était établi à Ry, qu'il ne quitta *jamais*. En 1839, le 1er septembre, au premier tour de scrutin, Delamare était élu conseiller municipal ; en 1840, il obtenait vingt-six voix ; et en 1841, payait 66 francs 45 c. d'impôts. Secrétaire du bureau aux élections de 1843, il orne désormais sa signature d'un indiscutable .·. ; 1846, au 9 août, le retrouve scrutateur, secrétaire du bureau : il a trente-quatre ans et signe toujours de la même manière.

La Révolution éclate. L'année 1848 verra la mort d'Emma-Delphine. Sans doute, cette douleur doit absorber son mari, l'annihiler tout à fait ; il va renoncer à la politique ? Il n'y fut jamais plus actif.

C'était un républicain de la veille qu'Eugène Delamare ; il avait la confiance des rouges, comme beaucoup d'autres médecins à petite clientèle des bourgs et des villages normands.

L'amour de la politicaille semble filtrer au travers des renseignements reçueillis par le Dr Brunon sur Bovary : « Quelques mois après son mariage, raconte-t-il, elle (Delphine-Emma) vint voir ses amies et leur donner des détails sur sa nouvelle existence. » L'heure des vêpres sonna, et, dans Blainville, les jeunes filles ne manquaient point à vêpres, mais Del-

(1) D'après G. Rocher et l'Etat-civil de Ry.

phine « s'abstint d'aller à l'office, en disant que *son mari n'avait jamais sali le pavé d'une église* ».

Encore que nous sachions qu'il s'y est marié, un Bovary, franc-maçon et anticlérical, pour ce qu'il empiète sur le personnage d'Homais, ne manque point de réjouir.

Les commissaires départementaux du Gouvernement Provisoire eurent en mars-avril 1848 à préparer les élections. Partout où les républicains en exprimaient le désir, ils remplaçaient par des commissions mixtes d'élus et de simples citoyens, les municipalités suspectes d'amour pour le régime déchu.

Lorsqu'il s'agit de Ry la proposition fut présentée à la Préfecture par une note d'un certain Blaizet, dont l'influence était plus assurée certes que l'orthographe. Voici le document dans sa naïveté :

Conseille Municipal de Ry,
(canton de Darnétal)

noms nouveaux proposée par les patriote

Les citoyens 1 Correyer, maire (propriétaire) déjà du conseille
2 Louvet, adjoint (tonnellier)
3 *Delamare*, conseiller (médecin)
Thiaut, conseiller (propriétaire) déjà du conseille (1)
4 Brument, conseiller (maréchal)
5 Saint-Martin, id. (meunier)
6 Courchey, id. (cultivateur)
7 Ricquier, id. (graveur)
Letellier, id. (épicier) déjà du conseille
8 Ducroq, ind. (boucher)
9 Hiard, id. (tailleur)
10 *Terrin* id. (messager).

Noms de ceux de qui on demande la destitution :
Les citoyens
Gouyer, maire, propriétaire
Jouanne, adjoint, pharmacien
Hômet, membre, fillateur.
Delacour, id., propriétaire
Foucault, id., propriétaire
Lecler, id., notaire.

(1) Les noms que ne précèdent pas de numéros ont été biffés sur l'original.

Mauvais patriote
Mauvais administrateur

Ry, le 22 mars 1848

Renssegments pris par moi
(signé) BLAIZET.

Satisfaction fut accordée sur-le-champ.

Le commissaire du Gouvernement Provisoire de la République Française pour le département de la Seine-Inférieure.

Arrête

Article premier.

Le conseil municipal de la commune de Ry est dissous.

Article deux :

L'administration de la commuue de Ry est confiée à une commission municipale provisoire composée de dix citoyens dont les noms suivent.

Correyer, propriétaire ; Louvet, tonnelier; *Delamare*, *médecin* ; Brument, maréchal; Saint-Martin, meunier; Courchey, cultivateur ; Ricquier, graveur ; Ducroq, boucher, Hiard, tailleur ; *Terrin*, *messager ;*

Article trois :

Le citoyen Correyer remplira les fonctions de maire.

Le citoyen Louvet remplira les fonctions d'adjoint

fait au siège de l'administration départementale, à Rouen, le 23 mars 1848.

Le commissaire du Gouvernement provisoire de la République pour la Seine-Inférienre *(minute).*

Eugène Delamare était veuf, pour la seconde fois, depuis le 6 du même mois, depuis un peu plus de deux semaines. Hommage et sympathie pour son malheur que cette affection des républicains de Ry, dira-t-on ? Non pas !

Des clubs politiques s'étaient réunis un peu partout, et jusque dans les moindres villages. Ils communiquaient, se surveillaient entre eux ; ils renseignaient la Préfecture. Il y eut un club à Ry dénommé : « La Fraternité » et le président ce fut le médecin Delamare.

Président des plus actifs puisqu'il envoyait des rapports à ses amis du chef-lieu. La lettre suivante en fait foi, et nullement n'y apparaît l'abattement qu'on attendrait de Bovary à peine un mois après la mort d'Emma. Je lui laisse jusqu'à sa ponctuation.

Citoyens.

J'apprends avec surprise qu'au milieu des citoyens maires destitués on a conservé le citoyen Grandin maire de Boissay canton de Buchy. Je suis d'autant plus surpris qu'une note avait été fournie et qu'il avait été signalé comme antirépublicain le fait est d'autant plus vrai qu'aujourd'hui même un comité est organisé par lui correspondant avec celui de Dessaux (1) et que le citoyen-maire s'est institué président que huit membres nommés par son influence doivent s'entendre amicalement avec le comité de Blainville composé de *Légitimistes et Monarchistes*. j'ai vu leur liste et je puis vous assurer qu'elle est digne d'eux-mêmes.

Je ne suis point un citoyen dénonciateur je connais l'opposition qui est cause que le citoyen Grandin est resté maire je lui donne l'épithète de camaraderie (2), en un mot remontons aux antécédents et nous saurons que ce même homme a toujours été en fait d'élections le factotum de députés ministériels.

J'espère, Citoyens, que vous voudrez bien accueillir mes renseignements et que vous rendrez justice à notre sainte cause et dans le plus bref délai vous pourriez choisir comme *maire* les citoyens Roussel, cultivateur, Houdaye, journalier, adjoint — etc.

Je pourrais encore vous parler d'un maire le citoyen Leblond du Bois l'Evesque canton de Darnétal homme plutôt légitimiste que républicain et s'occupant avec acharnement à nuire à nos principes : véritable caméléon.

Quelques hommes vrais républicains se demandent comment on peut conserver de pareils ennemis.

Salut fraternité.

Le citoyen président du club
La Fraternité.
Ry, 8 avril 1848.

DELAMARE.

C'est là une jauge excellente à mesurer l'esprit, la sincérité, le cœur et le degré d'instruction de l'officier de santé.

La population de Ry lui resta fort attachée. Il fut élu conseiller municipal, le huitième, au premier tour, par 65 voix à l'élection du 30 juillet 1848 et installé le 2 septembre suivant.

La liste du Conseil provisoirement formé sur les indications de Blaizet, on n'a pas manqué de le remarquer, contenait un autre nom qui intéresse le roman de Flaubert. C'est celui du messager Thérain (ou Terrin), dont l'anagramme aurait

(1) Desseaux, candidat à la Constituante de 1848, battu alors, député de Rouen. Avocat franc-maçon, mais appartenant à la fraction modérée.

(2) Cette phrase doit signifier : « J'estime qu'on a gardé Grandin par esprit de camaraderie » et quoi qu'il fasse le jeu de l'adversaire.

donné Hinert, par suppression de l'*a*, et Hivert par substitution d'un *v* à l'*r* !...

Le conducteur de la patache « l'Hirondelle », qu'ont visité MM. Deshays et Duquesne, ne mourut qu'en 1905. En 1897, M. Deshays le trouvait *solide et droit*, visage *aux yeux malins d'un bleu tendre*, orné d'un *maigre collier de barbe blanche*. Nous avons signalé l'insuffisance de ses souvenirs. Vis-à-vis de M. Duquesne, il se montra encore moins communicatif.

Le médecin Delamare ne survécut qu'un an et demi à sa femme. Sa mort fut-elle naturelle ou volontaire, il faut l'ignorer. Les registres de l'Etat Civil de Ry sont laconiques :

7 septembre 1849, 5 h. 1/2 du matin. Eugène Delamare, officier de santé, né en la ville de Rouen, âgé de 38 ans, fils de Pierre Delamare et Antoinette Fontaine, rentière, en la commune de Mesnil-Esnard. Mariage à Blainville-Crevon.

Et de ceci Flaubert a pu faire cela...

Aucune similitude entre le caractère de Delamare et celui de Bovary ; point de ressemblance qu'une médiocrité d'âme chez tous deux, mais si opposée : active chez l'un, immobile pour l'autre. Seuls demeurent des rapprochements de faits : la mort des époux à peu d'intervalle ; le suicide probable de Delphine ; aussi cette mention de l'acte de mariage qui qualifie Delamare : chirurgien, quand Bovary est intervenu auprès du père Rouault à cause d'une fracture qu'il eut à réduire. Signalons tous les faits jusqu'au moindre. Mais aussi combien de contradictions, surtout dans l'âme des deux personnages !

HOMAIS ET L'ABBÉ BOURNISIEN

Pour trouver des noms au pharmacien anticlérical et à l'épais curé d'Yonville, Flaubert ne dut pas chercher bien loin.

Le nom d'Homais est répandu dans la Seine-Inférieure et dans toute la Normandie. Avant 1848, nous trouvons à Ry un Homais (1) (ou, comme l'écrit Blaizet, Hômet), filateur et conseiller municipal, celui-là même dont on demande la destitution, en mars. Jules Levallois en était déjà informé : « Pour baptiser Homais, Flaubert ne s'est pas donné beau-

(1) Dans les documents d'archives, on trouve les orthographes : *Homais, Hommais, Homét, Hômet.*

coup de peine. Il a pris simplement le nom d'un filateur, voisin du pharmacien. » Dès l'an IX, des marchands de Rouen portaient ce nom, a-t-on dit; et voici peu de temps encore, je pense, existait un M. Hommais, membre de l'Académie de Rouen.

Pour l'abbé Bournisien, Flaubert usa du même procédé; il prit le nom d'un Commissaire de police qui avait exercé d'abord à Monville, ensuite à Rouen (1).

Pourquoi eût-il agi diversement puisque ses deux héros sont les deux visages d'une même sottise : l'intolérance, et qu'ils s'avouaient « nous finirons par nous entendre ».

Mais pour l'antagoniste du pharmacien, on n'avait découvert aucun modèle.

Par contre, Homais étant légion, les gens qui se sont crus, ou qu'on a crus, visés, affluent.

La vérité, c'est que la méthode de Flaubert fut invariable : il prit pour bâtir Homais, — un monument, — comme pour Bovary et Emma, comme pour ses paysages, sa richesse où il la trouva, éparse partout un peu. Seulement Homais sévit avec plus de fréquence.

A lui seul, M. Georges Rocher cite, comme prototypes d'Homais : un pharmacien d'Yvetot qui fut ensuite maire du Havre, un notaire de Darnétal, un médecin de Croisy-sur-Andelle. Mais il incline cependant à penser, avec la plupart des commentateurs, que Jouanne, le pharmacien de Ry, « est entré dans la composition pour la plus grande partie ». Cette opinion eut la faveur jusqu'au jour où M. Robert Duquesne, auteur d'un roman : *M. Homais voyage*, et qui, au dire de M. Dubosc, « est le descendant du véritable Homais » (2), c'est-à-dire du pharmacien Jouanne, découvrit que Homais serait plutôt un pharmacien de Forges-les-Eaux. « Flaubert, ajoute le Dr Brunon, qui adopte le point de vue, s'installa un mois à Forges, à l'Hôtel du Mouton, pour étudier les mœurs de la campagne et en particulier celles du pharmacien. » Ne nous étonnons plus si toute la Seine-Inférieure pharmaceutique se leva contre Flaubert après un tel trait de noirceur, mais

(1) Cf. Notre édition des *Mémoires de l'ouvrier Leblanc : Monville en 1848* (Paris, Cornely, 1908). Les *Annuaires* de Rouen, pour 1910, portent un *Hommais* et plusieurs *Bournisien* dans la ville même.

(2) G. Dubosc, *Journal de Rouen*, 25 fév. 1906.

observons qu'on ne nous donne pas la date de ce séjour et que cette méthode d'observation n'est guère coutumière au casanier Flaubert, qui, du reste, au travers des vitres de son hôtel, n'eût pas observé grand'chose.

Revenons-en donc au pharmacien Jouanne, de Ry. Que Flaubert ait pris à Jouanne quelque trait physique ou moral, rien de moins impossible. Que Jouanne ait posé en pied pour Homais, voilà qui est plus douteux. M. Duquesne, son descendant, proteste que Jouanne n'avait rien d'Homais. Mais encore faudrait-il savoir *quel* Jouanne servit à Flaubert. Car il y a dynastie de pharmaciens : le père Jouanne et le fils Jouanne. Si c'est le père, qui fut pharmacien à Ry jusqu'en 1848, M. Robert Duquesne agit en bon parent peut-être, et ses sentiments l'honorent d'autant plus que le père Jouanne mourut en 1881, avant la naissance de M. Duquesne, je pense. C'est ce Jouanne-là qui vivait à Ry, au moment du suicide d'Emma.

Pour Jouanne le fils, il en va tout autrement. « J'ai beaucoup connu, dit le Dr Brunon, le fils du pharmacien de Ry, Napoléon, le frère d'Athalie... C'était un excellent homme, docteur en médecine de je ne sais quelle Faculté américaine, pharmacien, philanthrope et fouriériste. Il avait inventé des engrais chimiques pour lesquels il obtint un diplôme au Comice agricole... Je crois bien qu'il ne sut jamais exactement *quel rôle son père avait joué* dans l'imagination des lecteurs, mais *on aurait dit qu'il avait pris à tâche de reproduire dans la vie réelle le type idéal que Flaubert avait forgé*. Comme Bouvard et Pécuchet, il avait entrepris cent choses, il cultivait « l'industrie et les beaux arts, ces deux sœurs ».

Or, si vous allez à Ry, c'est toujours du fils Jouanne que l'on vous parle, les gens ne se souviennent plus du père, le faux Homais.

Les documents que nous avons trouvés, relatifs à Jouanne père, ne permettent en rien d'incriminer son caractère. Quant à celui du fils, il semble un curieux exemple d'assimilation, volontaire ou non, comme nous le disions tout d'abord.

Désiré-Guillaume Jouan, dit Jouanne (on trouve *Jouan dit Jouanne* sur toutes les tombes de la famille inhumée à Vandrimare, Eure, et dans le testament de Désiré-Guillaume), naquit le 19 thermidor an III (6 août 1796), au Fagel, petite commune qui fut englobée par sa voisine, Vandrimare, dans la suite. Il

s'était installé à Ry comme pharmacien, et, dès 1831, était adjoint au maire de ce bourg. Il n'est pas possible de soutenir par conséquent qu'il ne s'occupa jamais de politique (1), mais il est hasardeux d'avancer laquelle il fit.

Elu conseiller en 1835, son maire, qui démissionnait au cours de 1835, insistait pour que l'on désignât Jouanne comme adjoint, « homme très apte et probe, qui a, depuis qu'il est conseiller municipal, concouru avec toute l'activité dont il est capable à l'administration des affaires de la commune ».

La carrière municipale de Guillaume Jouanne fut ininterrompue jusqu'en 1848. Réélu conseiller et nommé adjoint en 1837, cité par son maire, lorsque celui-ci prit sa retraite, au nombre de ses successeurs possibles, en 1840 ; réélu, en même temps que le filateur Homais, aux scrutins d'août 1846, il assiste à l'installation du maire ; nommé enfin, le 30 juillet 1848, troisième, au premier tour, par 93 voix, il démissionne le 12 août, il va céder son officine à son fils Adolphe. Il se retire à Rouen. Il y meurt le 11 janvier 1881, et l'on ramène alors son corps au cimetière de Vandrimare.

Cette longue carrière municipale fut, avec le pouvoir de juillet, une fidèle union qu'un seul nuage parut troubler, en 1838.

On ignore la cause de cette brouille, et, s'il faut en croire Jouanne lui-même, sa démission n'a d'autre raison que le scrupule. Il craignit d'être insuffisant dans ses fonctions, étant occupé par ailleurs, et l'explique sans redondance.

Voici du reste la suite des documents.

I

A Monsieur le Préfet du Département de la Seine-Inférieure.

Monsieur le Préfet.

Je viens vous prier d'avoir la bonté d'agréer ma démission des fonctions d'adjoint au maire de la commune de Ry, et de conseiller municipal. Je regrette vivement de ne pouvoir les remplir plus longtemps, la haute marque d'estime que vous m'aviez donnée en me désignant pour occuper cette honorable position m'impose ces devoirs dont je comprends toute l'importance et c'est parce que quelques circonstances particulières m'empêcheraient de m'acquitter

(1) G. Rocher, *loc. cit.*

convenablement, à l'avenir, de ces fonctions, que je vous prie de les confier à un homme plus à même que moi de les remplir.

Agréez, je vous prie, monsieur le Préfet, l'assurance de mes sincères et respectueuses salutations.

JOUANNE.

Ry, le 23 septembre 1838.

En transmettant cette démission, Foucaux, maire de Ry, remarquait que « M. Jouanne jouit à juste titre de l'estime et de la considération de ses concitoyens », qu'il est même «l'un des plus capables du pays pour remplir les fonctions de maire ». Comme il ne connaît à Jouanne « aucun sujet de mécontentement avec l'administration », il prie le préfet de n'admettre cette démission qu'après s'être assuré des causes qui ont pu la déterminer.

Ainsi fit le magistrat départemental. Mais la résolution de Jouanne ne changea point; il répondit :

II

A Monsieur le Préfet, etc...
10 octobre 1838.

Monsieur le Préfet.

Je regrette vivement d'être forcé de maintenir la détermination que j'ai prise de renoncer aux fonctions que vous avez eu la bonté de me confier. Je n'ai pas fait connaître les motifs de cette démarche parce qu'ils ne proviennent point de circonstances relatives à l'administration de la commune de Ry.

Je vous prie de croire, monsieur le Préfet, que j'apprécie la haute marque d'estime que vous m'avez donnée et qu'il m'est pénible de refuser un emploi si honorable, et par le suffrage de mes concitoyens, et par le choix d'un magistrat aussi honorable et aussi haut placé que vous, monsieur le Préfet, dans l'opinion de vos administrés.

G. JOUANNE.

Le style administratif de ces lettres n'a point un caractère particulier de grotesque et sort peu des formules ordinaires à ce genre de prose; il est un peu embarrassé devant l'insistance du préfet, simplement. Jouanne a la pleine confiance de l'administration municipale et préfectorale. En cela, il diffère d'Homais, peu goûté du maire Tuvache (1), et suspect pour

(1) *Madame Bovary*, pp. 94 et 95.

« infraction à la loi du 12 ventôse an XI, sur l'exercice illégal de la médecine ».

En 1848, à la veille de quitter Ry, réélu de nouveau, Jouanne démissionne une seconde fois. Sa lettre a plus de redondance, sans atteindre cependant au sublime d'Homais dans la phrase ridicule, que Jouanne fils exagérera au contraire à l'envi.

III

A messieurs les Electeurs municipaux de la commune de Ry.

Messieurs.

Je ne suis on ne peut plus flatté des marques d'estime que vous m'avez témoigné [es] en me nommant membre du Conseil municipal du Bourg de Ry.

Je regrette infiniment, Messieurs, que les devoirs de conseiller municipal soient incompatibles avec ma profession. En acceptant l'honneur que vous avez bien voulu me déférer, je craindrais de ne pouvoir m'occuper convenablement des affaires de la commune.

C'est pourquoi, Messieurs, je vous prie de vouloir bien reporter vos affections sur une autre personne.

Agréez donc, s'il vous plaît, Messieurs, les remerciements et la reconnaissance profonde de votre très humble et obéissant serviteur.

G. JOUANNE.

Ry, le 30 juillet 1848.

Le pharmacien se savait-il fort mal en cour auprès des rouges de Février (1)? Boudait-il, lui adjoint sous la Royauté, la République populaire ? Ou bien avait-il l'intention de se retirer des affaires, de laisser l'officine à son fils et ne jugeait-il pas nécessaire d'en informer déjà sa clientèle, tout en renonçant à son mandat communal ?

Ce fils, tous s'accordent à nous le présenter, à la manière du Dr Brunon, comme un Homais de la vie réelle, prud'hommesque, sans méchanceté par ailleurs.

Pour M. Deshays il était même un *excellent homme*. « Je possède de ce pharmacien, dit-il, quelques lettres qui ne dépareraient pas les discours d'Homais. C'est le même style, la même emphase... » A la suite de ses publications sur *la véritable Madame Bovary*, M. Georges Dubosc reçut d'un vieil habitant de Ry une lettre, émanant, M. Dubosc le laisse entendre et M. Rocher le déclare formellement, du pharmacien

(1) Cf. plus haut la lettre de Blaizet, qui propose la destitution de Jouanne.

Jouanne fils. Cette lettre, dont le style eût fait l'admiration d'Homais, mérite, au moins partiellement, la citation. Nous abandonnons les revendications que fait Jouanne, au nom de son père, d'avoir eu l'idée d'amener la petite Bovary au lit d'Emma mourante. C'est un reproche qu'il adresse à Flaubert auquel il dut cependant emprunter l'anecdote, car le romancier ne se fait faute d'utiliser cette dramatique circonstance. Mais aisément nous lui donnons acte de sa protestation en ce qui concerne la ressemblance d'Homais à Jouanne père. Le fils nous suffit... Dès le début de la lettre, l'éloge de Ry est à retenir :

IV

Monsieur,

L'article paru dans *le Journal de Rouen* sur la véritable Mme Bovary contient quelques inexactitudes que je crois devoir vous signaler. Non que ces inexactitudes soient d'une bien grande importance, mais ne serait-ce que pour satisfaire la curiosité de vos nombreux lecteurs, il me paraît utile de les rectifier et je compte pour cela sur le zèle que vous apportez en toute circonstance, à vous rallier toujours à l'exacte vérité.

Tout d'abord, la petite bourgade de Ry que l'auteur de l'article dépeint comme un village isolé où on ne peut trouver que l'ennui, n'est pas aussi triste que l'on pourrait se le figurer d'après cette assertion. Pour l'homme qui aime les charmes de la campagne, elle offre au contraire beaucoup de séductions. On y trouve dans le voisinage de belles promenades et des sites très pittoresques qui ne le cèdent en rien aux beautés de la Suisse, sans compter que c'est un séjour des plus salubres.

Ce petit bourg, qui avait dans le passé une certaine importance, car il était, lors de la Révolution, chef-lieu de canton et possédait même autrefois une haute Cour de justice, ce petit bourg déchu de ces avantages est toujours le centre agricole et commercial des communes importantes qui l'environnent et n'est pas resté ce qu'il était lorsque eurent lieu les événements dans lesquels Gustave Flaubert a puisé les éléments de son beau livre sur Madame Bovary.

... Les halles, recouvertes en tuiles et soutenues d'une vingtaine de poteaux en bois et dans lesquelles se trouvait enclavée la prison d'état où étaient renfermés les criminels avant leur jugement, ces vieilles halles n'existent plus depuis longtemps. Elles ont été remplacées par de nouvelles constructions qui enveloppent la mairie de deux côtés et ne font plus qu'un seul corps avec elle, celle-ci, surbaissée d'un étage qui se confond avec celui qui surmonte les halles

et dans lequel sont aménagés une vaste salle de réunion, la salle d'étude de l'école primaire de garçons et des magasins à blé. C'est dans une partie de ces constructions qu'un Rouennais, feu Ernoult Joltral, banquier, avait eu l'idée, peu de temps avant sa mort, d'établir le siège d'une association agricole analogue aux Syndicats actuels, mais plus complète encore, idée qui, malheureusement pour notre petit bourg, ne se réalisera point. La plupart des maisons ont été également reconstruites à neuf, et notamment la maison où se passa le drame de Mme Bovary et qui n'est pas celle que la route de Blainville-Crevon a fait disparaître...

Ainsi, vous le voyez, tout est transformé dans ce petit bourg, et vienne le moment où le réseau des chemins de fer de la vallée d'Andelle sera construit, alors ce petit bourg, trop peu connu pour le moment, ne tardera pas à devenir le rendez-vous de nombreux excursionnistes, résultat auquel l'administration locale pourra fortement contribuer, pour peu qu'elle s'inspire aux idées du progrès...

...« Nous nous gardons bien de contester les charmes hygiénico-pittoresques de Ry, répondait aussitôt M. Dubosc, car Homais lui-même, dans *Madame Bovary*, s'est déjà chargé du soin de nous les expliquer et nous aurions pu nous en remettre à son dithyrambe. » N'est-il pas en effet inutile de rappeler la page fameuse où Homais vante Yonville à Bovary, et il faut confesser que l'auteur d'une *statistique générale du canton d'Yonville* ne pouvait faire moins.

Ce Jouanne Adolphe-Alfred, second fils de Guillaume Jouanne (l'aîné, Auguste, était mort en 1832) et de Demoi Marie-Caroline-Marguerite (laquelle, née en 1802, mourut en 1835), naquit lui-même, au Fayel, le 7 octobre 1819; il vécut jusqu'à près de soixante-seize ans : il décédait en effet à Ry, dont il était conseiller municipal depuis le renouvellement de 1832, le 15 septembre 1895, à dix heures du matin. Il s'était marié aux approches de la soixantaine, à Amfreville-la-campagne, dans l'Eure, le 1er juillet 1878.

Mais, durant sa magistrature locale, il paraît avoir été beaucoup moins accommodant que son père.

Septième élu, pour la première fois avec 76 voix, il était aussitôt adjoint au maire Corroyer, à qui, après le Coup d'Etat, l'Empire conservait les bonnes grâces que la République lui avait prodiguées ; et, le 22 août, il présida une élection complémentaire dont il envoya les procès-verbaux à la Préfecture, dès le lendemain, avec cette lettre :

V

Ry, le 23 août 1852. Le maire [de la commune] (biffé) du bourg de Ry.

à Monsieur le Préfet de la Seine-Inférieure.

Monsieur le Préfet,

J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint les procès verbaux des Elections communales de ce bourg, passées les 8 et 22 du présent, lesquels je vous prie de vouloir bien examiner et autoriser s'il y a lieu l'installation du conseil nommé.

Recevez, monsieur le Préfet, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur,

AD. JOUANNE, adjoint.

Le 22 septembre, le conseil municipal installé, Adolphe Jouanne prêta serment de fidélité. Mais un orage éclata presque aussitôt. Il s'agissait du tracé d'une route départementale qui l'occupait tout spécialement, et comme l'administration préfectorale ne satisfaisait point son intérêt,il montra sa mauvaise humeur. Tout en protestant de son ardeur bonapartiste, il résilia ses fonctions d'adjoint, mais garda son mandat de conseiller.

Il écrit d'abord au maire de Ry.

VI

A Monsieur le Maire de la Commune de Ry.

Monsieur le Maire,

Veuillez transmettre à monsieur le Préfet ma démission d'adjoint ci-incluse. Vous le savez, lorsque j'acceptai cette mission je vous manifestai la crainte de ne pouvoir m'en acquitter convenablement. Cette crainte était fondée et je vois avec regret que les exigences de ma position personnelle ne me permettent pas de remplir dignement cette fonction.

Dans le passé il n'y a point eu de justice pour notre bourg. Il est le centre agricole et commercial des trois-quarts de la population du canton, et il n'a aucun des avantages que cette position devait lui avoir procurés. Pendant que les voies de communication ont été accordées à toutes le bourgades, il a vu autour de lui les voies de communication détournées au profit de petits villages sans importance (Croisy, Le Héron, etc...); l'unique gendarmerie du canton, celle de Darnétal, est à 12 kilomètres; enfin le bureau de poste le

plus voisin est dans une petite commune qui ne fournit pas le quart de la correspondance, les deux tiers provenant de Ry seul.

Pour reconquérir tous ces avantages qui, en bonne justice, lui sont dus, notre bourg a besoin d'avoir à sa tête des hommes tout à fait indépendants, comme vous, monsieur le Maire, et qui, par une sage persévérance et une louable activité, prennent à cœur de sortir leur pays de l'oubli dans lequel l'administration l'a tenu jusqu'à ce jour. Ma position ne me laisse pas assez de loisir pour me consacrer entièrement à une si honorable mission ; je le regrette, monsieur le Maire, de n'avoir pas envisagé ainsi, dès l'abord, cette situation, je n'eusse point accepté des fonctions que ma conscience m'oblige à résigner.

Vous trouverez, monsieur le Maire, parmi nos concitoyens un adjoint qui pourra vous seconder mieux que moi qui n'ai que ma bonne volonté. En restant du Conseil Municipal, je ne laisserai pas que d'aider votre œuvre selon les limites restreintes que me trace ma position.

Agréez, monsieur le Maire, mes salutations respectueuses et dévouées.

AD. JOUANNE.

Ry, le 12 décembre 1852.

Et ces nobles phrases écrites, dont quelques-unes ont une parfaite saveur, Jouanne sortit dignement de l'Hôtel-de-Ville, laissant la porte entre-bâillée néanmoins, et retourna vers ses bocaux.

Comparez la démission du père à celle du fils et demandez-vous maintenant où est Homais?

A cette épître, Ad. Jouanne avait joint une seconde lettre.

VII

A Monsieur le Préfet de la Seine-Inférieure.

Monsieur le Préfet,

Daignez agréer ma démission d'adjoint au maire de la commune de Ry, je vous en supplie. C'était avec la ferme volonté de remplir consciencieusement ces honorables fonctions que je les avais acceptées; la proclamation du gouvernement impérial ne pourrait que m'engager à les conserver, car je suis l'un des admirateurs passionnés de Sa Majesté Napoléon, et j'ai l'espoir de voir réaliser par son gouvernement toutes les améliorations que méditait l'Empereur, notamment celles relatives à l'organisation des communes. Dans ces pensées je

ne pourrais qu'être flatté de la mission dont vous avez bien voulu m'honorer.

Mais, monsieur le Préfet, ma position personnelle ne me donne pas l'indépendance nécessaire pour m'acquitter aussi consciencieusement, aussi activement que je le voudrais des devoirs que cette mission m'impose. Vous apprécierez, j'en suis bien persuadé, monsieur le Préfet, ces motifs et vous accueillerez ma démission sans rien m'ôter de l'estime qui vous avait porté à me choisir parmi mes concitoyens.

En vous donnant ma démission, permettez-moi, monsieur le Préfet, de profiter de l'occasion pour intercéder près de vous, dans l'intérêt de la commune de Ry, trop souvent oubliée sous les gouvernements passés. *Vous allez décider une question de la plus haute importance pour ce bourg, celle des alignemens dans la traverse du chemin n° 13;* j'ose espérer qu'après un examen attentif de cette question, vous vous rendrez aux vœux de l'administration locale en prenant un arrêté conforme aux conclusions du rapport de M. le baron Boullenger. Ces conclusions tendent à conserver le plus de place possible au marché de notre bourg et favorisent conséquemment ses plus graves intérêts.

Daignez agréer, monsieur le Préfet, l'assurance de la considération la plus distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

votre très humble et très obéissant serviteur.

AD. JOUANNE.

Ry, le 12 décembre 1852.

Les destinées du monde étaient évidemment attachées au chemin n° 13; et en transmettant cette lettre, le maire Corroyer déplorait la retraite de son adjoint : « J'ai fait tous mes efforts pour l'engager à continuer cette fonction, je n'ai pu y parvenir; ainsi, monsieur le Préfet, je vous laisse ce soin, il serait possible que vous puissiez le décider en l'engageant vous-même. » Le juge de paix de Darnétal aussitôt prévenu, le 17 décembre, par la Préfecture, fut chargé d'intervenir *confidentiellement* et de s'assurer « s'il ne serait pas possible de changer cette détermination ». Le cœur de l'adjoint dut battre, mais l'administration resta solide sur son chemin n° 13 et Jouanne d'aplomb dans ses convictions de haute-voirie; au 24 février 1853, une lettre du maire au préfet nous renseigne définitivement.

VIII

.... Je vous ferai remarquer que M. Jouanne, mon ad-

joint, a donné sa démission par suite des alignements que vous avez arrêtés dans la traverse de Ry, chemin n° 13, démission motivée sur ce que votre arrêté du 22 décembre 1852 n'a tenu compte en aucune manière de l'enquête de commodo (vel) incommodo [sic],qui a été ouverte dans la localité ni du rapport du commisaire enquêteur, M. le baron Boullenger, ni de l'avis du conseil ancien ni nouveau, pas même de l'avis particulier de l'adjoint et du maire de la localité : en conséquence, j'ai l'honneur de vous informer de nouveau qu'il maintient sa démission, et qu'il a prêté, comme vous pouvez le remarquer, son serment comme simple conseiller municipal.

Ces citations abusent peut-être de la patience du lecteur, il m'excusera sur la beauté d'un geste qui repousse d'Artaxercès titres et présents.

Mais la puissance administrative ne lui garda point rancune. Au renouvellement de 1855, Jouanne accepta les propositions du préfet et remplit une *notice individuelle* qui ne présente d'intérêt qu'en sa réponse à la question indiscrète : *Fortune évaluée en revenus ;* le nouveau fonctionnaire, circonspect, indique : « Sans importance. »

Toute cette histoire du chemin n° 13 eut une conclusion. Jouanne ne lâcha pas pied, et il vainquit en 1859 la mauvaise volonté de la voirie, qui dut capituler. A une nouvelle pétition, le préfet répondit au maire, le 8 juin :

J'ai l'honneur de vous adresser, avec le plan à l'appui, le rapport des agents-voyers sur la demande de M. Jouanne, pharmacien à Ry, tendant à obtenir l'autorisation de réédifier une construction située au dit lieu, le long du chemin de grande communication n° 13.

Il résulte de l'instruction de cette demande que le pétitionnaire incorporera à sa propriété 7 m. 36 carrés de terrain dépendant de la voie publique, que les agents voyers ont évalués dans leur rapport à 44 fr. 16... etc...

Pendant ce temps l'inlassable Adolphe Jouanne avait fondé à Ry une *Société de Bienfaisance et Secours mutuels : Société d'Emulation chrétienne, l'Unité fraternelle*, dès le 1er mai 1855, et qui avait été approuvée l'année suivante. Le remuant pharmacien avait par là excité sans doute bien des inquiétudes et des jalousies dans la population, au sein du conseil, et chez le curé qui craignait sans doute une concurrence fâcheuse.

Coup sur coup, deux conseillers gémissent. Ils se plaignent au département. Lécuyer, ancien tailleur et propriétaire, envoie

sa démission le 26 novembre 1859 et fait un tableau des séances à la mairie :

On s'y réunit pour entrer dans des disputes qui dégénèrent en luttes ; il ne peut en être autrement, puisque le maire n'y apparaît presque jamais sans être dans un état complet d'ivresse. Bien des choses répugnent aussi à mes sentiments, notre commune est abandonnée à une coterie dirigée par l'adjoint dont les opinions sont très peu rassurantes...

Le 22 novembre, c'est le tour de Ducrocq aîné, propriétaire et marchand, « ne voulant pas... participer plus longtemps aux actes arbitraires de l'administration locale. »

Cependant Lécuyer revient sur sa décision, mais il insiste : « L'époque des élections arrivée je me retirerai, mes sentiments d'ordre me défendent de partager dans l'administration de Ry les opinions du maire et de l'adjoint, ma conscience me les fait envisager comme trop dangereuses. »

Cette fois l'admistration s'émeut. Le 1er juillet 1860, le juge de paix consulté propose le renouvellement complet de la municipalité : « Le maire actuel n'a dû qu'à ses opinions très avancées sa nomination en 1848. » Le juge de paix exprime la surprise qu'a causée son maintien après le Coup d'Etat ; « opinion politique à part, M. Corroyer a des habitudes d'intempérance », ajoute-t-il. Quant à Jouanne, il le charge de toute la responsabilité.

Le maire obéit sans s'en apercevoir à l'impulsion que lui communique son adjoint, dont *le mauvais esprit, les opinions radicales* ne sont un secret pour personne, il n'est sorte de *tracasseries que ces deux hommes ne suscitent au curé de la paroisse* (voilà bien notre Homais anticlérical) et à tous les habitants qui ne partagent pas leur manière de voir ; exclusivement occupés à faire de la propagande, en abusant de l'influence que leur donne leur position, ils oublient les véritables intérêts de la commune.

On arrive justement au renouvellement quinquennal des municipalités ; les élections vont avoir lieu. Elles approchent. Le juge de paix en déplore bientôt (27 août 1860) les résultats. Le maire a pu présider aux opérations, « et, grâce au concours de son adjoint, le sieur Jouanne, qui, comme président de la Société de Secours mutuels, peut disposer d'un assez grand nombre de voix, il a obtenu une assez forte majorité ».

Ces conséquences font le désespoir du pauvre curé, dont le style ecclésiastique n'a guère à envier à la phrase de son adversaire, et qui s'épand en mellifiel d'indignation ; l'abbé Lafortune écrit au préfet dès le lendemain de son échec.

IX

Monsieur le Préfet,

Vous serez surpris du résultat des élections municipales de Ry, ce triomphe ne m'étonne guère cependant, il devait en être ainsi avec les moyens employés. Il y a huit jours, le plus grand nombre des électeurs étaient pour le changement d'administration. Mais les gens de désordre se sont mis à l'œuvre, et, par les repas et les boissons, ils ont corrompu les masses. La nuit qui a précédé les élections s'est passée dans les cafés et maisons particulières à boire ; le matin, des émissaires, placés sur la route, faisaient encore entrer dans les cafés les électeurs pour les gagner par ces indignes moyens. Monsieur le Préfet verra une grande majorité donnée au maire et à l'adjoint, mais ce triomphe ne forme point pour cela l'opinion du pays ; la corruption et la peur, voilà ce qui a fait les élections. Monsieur le Préfet me permettra de lui dire encore une fois que les gens d'ordre et de bien sont nombreux. Mais qu'ils se fussent abstenus ou bien qu'ils eussent voté une autre liste que la liste du maire, il n'en fallait pas davantage pour être exposé à toutes les vexations de l'administration qui devait être maintenue par les élections.

Quoique l'intrigue ait marché sur mes traces, j'ai toujours la consolation d'avoir dit la vérité à monsieur le Préfet, je laisse sur ceux qui l'ont trompé le malheur qui pèse sur nous.

Le maire et l'adjoint feront encore plus de mal qu'ils n'ont fait jusqu'à ce jour, car ils se sentent plus forts. Le Prêtre devient inutile à Ry. Ce que j'ai fait depuis dix ans par mes travaux et mes sacrifices va s'effacer aujourd'hui. Les doctrines qu'on se propose de publier iront mieux à l'esprit des ouvriers que la morale évangélique. L'avenir prouvera ce que je dis, je l'attends avec douleur.

Veuillez agréer, monsieur le Préfet, l'assurance de mon profond respect.

F[s] LAFORTUNE, curé de Ry.

Ry, le 21 août 1860.

Quoique en pleine lutte avec Rome, l'Empire, qui cependant cherche à l'intérieur, depuis 1856, à réagir contre les excès de la loi Falloux, reste prisonnier du clergé de village. L'intervention du Bournisien de Ry et les maladresses de Jouanne vont être fatales à l'adjoint. Sa révocation lui sera

un avertissement qu'il acceptera non sans souplesse. Le maire Corroyer sera conservé; l'abbé Lafortune ne le représente-t-il pas comme un simple instrument aux mains de Jouanne? mais le pharmacien doit être frappé. « La meilleure combinaison possible à prendre, écrit le 3 septembre le préfet au juge de paix de Darnétal, consisterait à maintenir le maire actuel et à lui donner un autre adjoint. » Le juge souhaitait au contraire *un renouvellement intégral*, mais le remplacement de l'adjoint « sera toujours un excellent palliatif apporté à la situation et qui déterminera peut-être M. le Curé à ne pas persister dans ses projets de retraite ».

La démission forcée de Jouanne n'alla point sans ambages; le 6 septembre, on lui nomme un successeur, qui dès le lendemain refuse le poste. Le préfet notifie au maire que « M. Jouanne lui a paru, en raison de sa situation de Président d'une Société de Secours Mutuels, ne pas pouvoir cumuler ces fonctions avec celles d'adjoint. » Le Conseil municipal pétitionne en faveur de son adjoint:

Depuis longtemps la commune de Ry est administrée par MM. Corroyer et Jouanne, le premier comme maire, le second comme adjoint; tous deux ont fait preuve d'aptitude dans leur administration, et leur dévouement à l'Empereur est bien connu; tous deux, réélus à une grande majorité, font partie de la nouvelle municipalité; par leur vote, les habitants ont nettement exprimé leur opinion sur ces deux Messieurs, opinion qui est également celle des soussignés.

Et les dix conseillers demandent à garder leur maire et leur adjoint. Ils se portent garants de leur loyalisme bonapartiste, on le voit.

Le préfet s'adressa donc au pharmacien même.

X

[minute]

Monsieur Jouanne, Président de la Société de Secours mutuels l'Unité fraternelle de Ry.

Monsieur

Par arrêté en date du (1) de ce mois, j'ai pourvu à la réorganisation de la commune de Ry. En raison de l'importante mission qui vous est déjà confiée comme Président de la Société de Secours Mu-

(1) Date non indiquée dans la *minute*.

tuels, l'Unité Fraternelle, il m'a paru convenable de ne pas absorber par le soin des affaires municipales un temps que vous consacrez utilement à l'institution de prévoyance dont vous avez la direction.

. . . .

Comme Conseiller Municipal vous avez encore une part à l'administration communale. L'administration n'en compte pas moins à tous les titres sur votre dévouement au gouvernement de l'Empereur et sur votre loyal concours...

Jouanne s'inclina. En apparence au moins, sa soumission fut complète, car aussitôt il répond :

XI

BIENFAISANCE ET SECOURS MUTUELS

—

Société
D'ÉMULATION CHRÉTIENNE
L'UNITÉ FRATERNELLE,
fondée à Ry
le 1er mai 1855,
APPROUVÉE LE 26 JUILLET 1856

—

Ry, le 8 septembre 1860.

A Monsieur le Sénateur-Préfet de la Seine-Inférieure.

Monsieur le Sénateur-Préfet.

Monsieur Corroyer me communique à l'instant même la lettre par laquelle vous me faites part de votre arrêté en date du 6 courant, relatif à la réorganisation de la municipalité du bourg de Ry.

J'ai vu avec une vive satisfaction, monsieur le Sénateur-Préfet, que vous avez rendu à M. Corroyer la justice qui lui était due en le maintenant dans les fonctions qu'il remplit avec tant de mérite.

J'ai vu avec non moins de satisfaction que vous ne vous êtes point trompé sur mes sentiments personnels. En effet, depuis longtemps mon dévouement est acquis au gouvernement de l'Empereur, et ce gouvernement si national et si populaire pourra toujours compter sur mon concours loyal et empressé, quelque faible que puisse être ce concours.

Je vous remercie, monsieur le Sénateur-Préfet, de m'avoir rappelé que je me dois avant tout à des soins plus graves et plus importants que les soins administratifs d'une petite commune, et je vous prie d'agréer en cette circonstance la nouvelle assurance de mon dévouement et de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, monsieur le Préfet, votre très humble et très obéissant serviteur

JOUANNE.

Nous sommes loin de l'importance convaincue qu'étalait l'adjoint de 1852. Certes, les raisins sont trop verts et le phar-

macien fait la petite bouche. La résignation est-elle sincère ?.. L'administration ne se trouve, du moins, pas à bout de peines. Un mois plus tard (1), le juge de paix confie au préfet son embarras ;

M. le maire de Ry ayant positivement déclaré qu'il n'accepterait jamais avec plaisir un autre collaborateur que son ancien collègue révoqué, aucun membre du Conseil municipal ne se soucie d'accepter les fonctions d'adjoint, malgré les répugnances du chef de l'administration.

Il faudra se résoudre à temporiser ou à choisir un candidat hors du Conseil.

Voilà bien, s'écriera-t-on, la tyrannie d'Homais sur le bourg normand d'Yonville, c'est bien là sa grande éloquence dans les petites choses et cette persuasion de son importance.

Voilà le modèle de Flaubert !

— Soit.

Mais alors il faut reconnaître à Flaubert une si admirable prescience des événements qu'on en reste abasourdi. Il a tout prévu du caractère et des circonstances, et plusieurs années par avance. Car ces lettres sont de 1853, de 1860, et non seulement *Madame Bovary*, le roman, parut en 1857 en librairie, mais la publication avait commencé auparavant, et on se souvient au milieu de quelles difficultés, dans *la Revue de Paris ;* l'on m'accordera bien, si l'on connaît la lente incubation que nécessitait une telle œuvre avant de naître, que Flaubert n'a pu copier Homais, il a construit un personnage tellement vrai que la réalité lui ressemble. Mais aucun des annotateurs n'a même songé à incriminer le fils Jouanne !

A moins qu'on admette — le roman, le procès firent du bruit dans Rouen, et dans le Landernau rural peut-être ? — que, consciemment ou non, Jouanne, par un besoin d'adaptation issu d'un penchant naturel du caractère, ait réalisé, après coup et assez complètement, le type immortel du pharmacien politicaillon.

Ainsi nous nous trouverions en face d'un phénomène curieux, mais non pas unique, de suggestion par l'œuvre d'art. Un type fabriqué de pièces et de morceaux par le romancier, l'artiste, finirait par se réaliser, s'incarner. Et toute la responsa-

(1) 14 octobre 1860.

bilité sociale de l'artiste serait remise en question. L'influence de l'artificiel, sinon de l'idée, sur la réalité s'exercerait. L'art aurait prise sur la vie, moins par lui-même peut-être que dans les types, les modèles qu'il propose! Et certes des personnages de Balzac, et plus tard de Zola, que les auteurs formèrent avec les éléments épars dans le public, nous sont apparus plus complets, plus ressemblants après *leur* création et se sont effectivement réalisés. Le plus souvent, ce furent les héros les plus énergiques et les plus actifs, non les moins immoraux, qui ont tenté l'imitation. Les romanciers nous ont-ils seulement ouvert les yeux, ont-ils orienté nos regards sur les faits tellement habituels que par leur fréquence même ils avaient échappé à notre observation? Ou par la normale loi d'évolution, avec des morceaux séparés, empruntés à divers, ont-ils, de leur cerveau, éveillé des êtres encore en gestation dans la société même et plus lents, plus tardifs à s'exprimer en nature que dans le monde supérieur de la pensée, de la création artistique? Ou bien enfin y a-t-il eu plus qu'une intuition de vérité sous-jacente, un phénomène direct d'influence? Ce paraît le cas d'Homais.

Voyez en effet les générations issues de Jules Verne, songez à nos inventeurs, aux audacieux de la mécanique, depuis le sous-marin jusqu'à l'aéroplane. Lui et d'autres ne les ont-ils pas préparés? Mais, d'autre part, rappelez-vous ces jeunes ruraux poussés à l'assassinat par le récit d'aventures qu'ils veulent réaliser, et appréhendez pour finir les adolescents admirateurs de la logique apparente que nous fabriquent les ridicules feuilletons policiers qui chavirent les jeunes cervelles éprises des connaissances positives et captées à la glu des raisons démonstratives...

Cependant la carrière de Jouanne, en temps que politicien de village, ne fut pas arrêtée par sa révocation. De 1860 à 1895, les électeurs le réélisent constamment. Il ne subit qu'un échec, aux fameuses élections de 1881, ce qui prouve qu'il s'était rallié à la République opportuniste de ce temps, mais il obtenait encore 52 voix.

Immédiatement après sa révocation, au renouvellement quinquennal de 1865, cinquième élu, il avait obtenu 75 voix ; En 1874, de même qu'en 1870, il arrivait bon premier, et cette année-là avec 97 suffrages. Il ne fut plus jamais adjoint.

Cependant il obtenait souvent des voix : en 1871, 1878 et encore en 1893. A partir de 1881, son père mort, il est donné comme propriétaire ; à Ry, on raconte qu'il fut maître de pension, à la fois d'un pensionnat de filles et d'un pensionnat de garçons, qu'il entreprit de multiples essais, tels Bouvard ou Pécuchet ; mais c'est assez des documents écrits, sans l'accabler par ces rapports discutables, pour établir de lui à Homais une affinité certaine.

Si nous envisageons les résultats de cette rapide enquête sur les trois personnages essentiels de *Madame Bovary*, nous reconnaissons qu'il n'est pas impossible de penser que Flaubert eut connaissance du *fait-divers* de 1848. Admettons que Bouilhet le lui ait rappelé au bon moment ; qu'il prit à ceux mêmes dont on veut faire ses modèles parfaits quelques traits de caractère, à eux et à tant d'autres ! Nous allons donc fort loin dans nos concessions.

Mais je ne doute pas qu'on puisse opposer aux faits des hypothèses habiles. Si la proposition de Guillaume Jouanne apparaît inadmissible ou seulement difficile à l'heure actuelle, on essayera de rétorquer que Flaubert a pu approcher et copier, entre 1848 et 1857, le fils Jouanne, le connaître, et qu'il y avait assez dans ce caractère pour que le romancier le « reconstitue par avance » tel que sa vie et ses épîtres officielles nous le livrent. Le malheur c'est qu'on ne s'avisera d'y penser qu'après coup, car jusqu'alors personne n'avait directement soupçonné Adolphe Jouanne; et si l'on remarque combien rares les voyages de Flaubert à Ry, ses accaparantes préoccupations, selon la thèse des commentateurs, de relevés topographiques et psychologiques, lorsqu'il s'y rendait ; on s'étonnera qu'il ait bâti Homais sur des données uniques, et l'on se rejettera sur une nouvelle explication.

Elle consisterait à reprendre, en géométrique réciproque, l'adage : tel père, tel fils, et à soutenir que si les lettres du père ne sont guère caractéristiques d'un modèle pour Homais, on doit admettre que sa vie le fut davantage, qu'il y réalisait le type d'Homais *parce que* son fils l'exprima par le style, abondamment, et que cette propension à la grandiloquence épistolaire il l'avait empruntée nécessairement à l'éloquence paternelle.

Nous pensons avoir confronté ces fantaisistes hypothèses et

ces adroites suppositions avec la logique directe des faits pour atteindre non la certitude, mais la plus immédiate possibilité, seule vérité approchée où puisse prétendre l'histoire.

A quelque parti que le lecteur se range, notre mise au point par les documents officiels ne perd rien de son intérêt. Ou bien elle détruit un échafaudage d'habiletés pour rendre au romancier toute son envergure constructive, ou bien elle nous fait mieux connaître (grâce à des variantes profondes : Bovary anticlérical, et Homais fervent bonapartiste) le caractère des modèles dont on voulait que Flaubert se fût servi.

Mais comment aussi s'empêcher de signaler la contradiction entre la méthode de Flaubert, méthode de documentation générale et non étroite et spéciale, et l'étriquement d'une observation si restreinte, alors surtout qu'il a protesté deux fois, contre ces accusations de décalque direct, dans les lettres que nous avons signalées; et aussi les contradictions des commentaires lorsqu'il s'agit de la personne physique de Delphine Couturier. Nous avons montré, ou plutôt il s'est montré lui-même, un Delamare différent en tout, pour le caractère, de Charles Bovary, et l'on acceptera, nous l'espérons, après avoir récusé Jouanne père, que le fils est postérieur à la conception d'Homais, que les événements caractéristiques sont postérieurs à la publication du roman.

De la sorte il pourra mieux être rendu justice à Flaubert, qui créa d'éléments humains, mais organisa, sans servile copie, des êtres plus vivants que la réalité.

A trop fixer les « modèles » on s'hypnotise, et l'on néglige ce que les créations de Flaubert ont de général, d'éternel et d'humain.

A.-M. GOSSEZ.

DU ROLE DE LA MALADIE DANS L'INSPIRATION LITTÉRAIRE

Ne vous attendez pas à ce que, parlant de « Névrosés littéraires », j'essaie d'approfondir la médico-psychologie de beaucoup de grands écrivains parmi lesquels je pourrais prendre par exemple, parce que vous-mêmes me les suggérez déjà : Musset, Maupassant en France ; Thomas de Quincey en Angleterre; Edgard Poe en Amérique ; d'Annunzio en Italie ; Hoffmann en Allemagne ; Dostoïewsky en Russie. Non! chacun de ces auteurs est trop intéressant et trop différent pour que je puisse vous dire en quelques phrases seulement leur caractéristique. Ma tâche sera plus agréable. Voulant simplement vous démontrer que la maladie peut nous valoir le ciel — je veux dire la Poésie, — je cueillerai des exemples, comme au hasard, je prendrai et des noms célèbres et des êtres qui n'ont qu'un numéro dans les asiles d'aliénés... et je serai heureux si, de cette énumération, vous faites jaillir vous-mêmes la leçon de philosophie qui s'en dégagera.

Le Poète possède une disposition d'esprit caractéristique qui tient à une architecture ou à un fonctionnement particuliers de son cerveau. Pour parler la prose de Monsieur Jourdain ou les vers de Racine, il faut faire fonctionner certaines parties de l'écorce cérébrale qu'on appelle : les centres du langage. Les mots et les phrases, rythmées ou non, sont le résultat de ce fonctionnement comme la force musculaire est le résultat d'une contraction.

Les lois physiologiques étant les mêmes pour tous nos organes, celles qui régissent le muscle régissent le cerveau. Or, la force produite par un muscle sera d'autant plus grande : 1° que le muscle est plus développé; 2° que le muscle est plus excité. De même, le rendement des centres cérébraux du langage sera proportionnel : 1° au développement de ces centres, 2° à leur excitation.

Grâce à cette excitation un sujet normal ou même hyponor-

mal au point de vue musculaire peut égaler par moments la force d'un athlète. C'est ainsi qu'une crise de violence épileptique faisant passer dans les muscles d'un malade une quantité anormale d'influx nerveux lui donne passagèrement une vigueur herculéenne. Il devient pour quelques minutes un athlète. De même, une excitation anormale d'un centre du langage normal ou hyponormal peut y déclancher une série de mots rythmés et d'assonances qui font des rimes. Comme l'épileptique peut devenir hercule à certains moments, l'aliéné peut devenir poète à certaines heures... et c'est ainsi que nous pouvons essayer de classifier les poètes, comme nous classerions des athlètes.

Je supposerai trois classes.

a) Dans la première classe, c'est l'athlète exceptionnel, celui qui, de naissance, possède des muscles remarquables. C'est le Poète né dont les centres du langage sont puissants. Le rendement sera facile et continu. Le cerveau fonctionne poétiquement sans à-coups et sans usure. L'œuvre est grande et l'ouvrier robuste. C'est un Victor Hugo, c'est un Gœthe, c'est un Carducci, c'est un Bjœrnstjerne Bjœrnson, c'est un Molière, c'est un Racine, c'est un Ruskin, ce sera une Selma Lagerlöf. Ces hommes vivent longtemps et leur écorce cérébrale leur permet de cueillir sans peine les idées et les mots. Cela n'empêche pas qu'à certains moments la moisson est plus remarquable parce que l'excitation cérébrale qu'on appelle l'inspiration est plus forte.

b) Dans la deuxième classe, c'est l'homme musclé, le beau gars qui, sans être un athlète, est capable, avec un entraînement logique et des excitations physiques ou psychiques, de faire des prouesses athlétiques. C'est le Poète qui n'atteint au génie que par instants, sous l'influence de sentiments extrêmes ou d'excitants. L'œuvre existe importante, mais irrégulière et l'ouvrier épuisé par les accès du lyrisme meurt relatiment jeune. C'est Musset, c'est Maupassant, c'est Edgar Poe, c'est Hoffmann, c'est Baudelaire, c'est Verlaine, c'est Gérard de Nerval, c'est le merveilleux Albert Samain.

c) Dans la troisième classe, se trouve l'épileptique devenu athlète par accident et passagèrement sous l'influence d'une crise. C'est le fou dont le cerveau modifié brusquement par la maladie peut se couvrir de clarté comme une bûche se couvre

d'étincelles en s'écroulant. C'est la tache d'encre qui, lorsqu'on l'écrase, prend soudainement, par un étrange hasard, la forme d'un aigle.

Dans les trois classes, il faut, pour déclancher les centres du langage, une excitation qu'on appelle *l'inspiration*. Les hommes de génie en ont besoin comme les autres et ils la demandent parfois à des manœuvres bizarres. Schiller avant de composer ses poésies mettait ses pieds dans de la glace et respirait l'odeur de pommes pourries qu'il tenait dans un tiroir. Bossuet s'enfermait dans une chambre froide et s'enveloppait la tête de linges chauds. Montesquieu tapait convulsivement des pieds. Ampère se promenait en s'agitant violemment. Bourdaloue n'écrivait ses plus beaux sermons qu'après avoir joué quelques instants du violon.

Ces procédés sont évidemment des procédés originaux ; nous pouvons nous en étonner, mais nous n'avons pas le droit de les considérer comme des signes de névrose. L'orgueil maladif de Hugo, la dépression mélancolique de Gœthe adolescent, le mysticisme douloureux d'un Racine vieilli, la désharmonie sensitive d'un Pascal, ne suffisent, ni à abaisser ces écrivains ni... hélas ! à nous élever jusqu'à eux. Aigles parmi les moineaux, ces hommes nous dépassent trop et nous battons éperdument des ailes alors qu'ils planent face au soleil. Si ces écrivains de génie présentent dans leur esprit parfois une fêlure, — Gœthe surtout, — ils la présentent comme une « miougrano entreduberto », comme une grenade entr'ouverte, parce que, sous l'abondance des pensées, leur cerveau craque légèrement.

Dans la deuxième classe, la fêlure n'est plus une conséquence de l'extrême richesse. Elle est comme une cause de clarté, car c'est par elle que pénètre le soleil. La névrose, c'est-à-dire l'exquise sensibilité du système nerveux du poète, fait que les excitations ont ici des effets plus marqués. Il semble que ce superbe joyaux de l'homme qu'est le langage poétique ne puisse s'acquérir qu'au prix de cruels sacrifices.

A cette fin de siècle en proie à la névrose,
Il faut des pleurs de sang, d'amers éclats de voix,
Le subtil examen de nos cœurs aux abois,
D'étranges vers heurtés aux allures de prose.
Or le poète s'est armé du froid scalpel ;
A l'art de disséqueur sombre, il a fait appel ;

Puis sur le marbre il a couché son âme nue
Et maintenant aux yeux affolés des passants
Qu'exaspère l'ardeur d'une soif inconnue
L'âme crie et se tord dans ses doigts frémissants.

MARTIAL BESSON.

Cette sensibilité douloureuse est ici la raison du génie littéraire et les plus grands poètes sont souvent les plus malheureux ou les plus malades :

Les plus désespérés sont les chants les plus beaux
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Cette excitation nerveuse, qu'on nomme l'inspiration et que les anciens attribuaient à une divinité :

Est Deus in nobis, agitante calescimus illo

peut être développée chez les poètes de cette seconde classe,

a) soit par des excitants psychiques comme la douleur, la révolte, l'enthousiasme ;

b) soit par des excitants artificiels comme l'alcool, le haschisch, l'opium, l'éther;

c) soit par des maladies comme les névroses et les psychoses, la paralysie générale, la tuberculose.

L'enthousiasme a soulevé Barbier au-dessus de sa mentalité ordinaire et a permis à ce bourgeois de lancer à travers le monde ses « Iambes » immortels; Rouget de l'Isle lui doit sa gloire, lui qui, en dehors de sa Marseillaise, n'a écrit que des vers fades à faire pleurer.

La révolte a inspiré des œuvres d'une belle envolée à des déclassés de la politique, du journalisme et des lettres comme Delescluze, Pyat, Vermorel et surtout Vallès, dont les pages passent sur nous comme un ouragan.

La Douleur a permis à Pascal d'atteindre au sublime et c'est elle qui a sculpté pour la postérité les plus beaux vers de Giacomo Léopardi.

La dépression morale, la mélancolie ont fait éclore une série de fleurs languissantes, attachantes par leur morbidité même, ayant l'attrait des fleurs du souvenir. A lire les poésies de ce genre on éprouve l'émotion doucement triste que donne la fleur fanée oubliée dans un livre d'amoureux.

La mélancolie d'un amour méconnu, telle est la cause de la célébrité d'Arvers dont vous connaissez le fameux sonnet.

Le dégoût de vivre, le désenchantement qui s'emparent de

nous, sans raison visible (en réalité, parce que notre organisme est épuisé) sont admirablement traduits dans des poésies maladives, mais combien évocatrices.

C'est la pénétrante ballade de Verlaine :

Il pleure dans mon cœur...

. . . . .

Ce sont encore ces vers feutrés de Verhaeren :

La neige tombe indiscontinument
Comme une lente et longue et pauvre laine
Parmi la morne et longue et pauvre plaine
Froide d'amour chaude de haine.

C'est enfin ce magnifique vers de Stéphane Mallarmé, le plus beau de notre langue par sa force d'évocation de découragement physique et intellectuel :

La chair est triste hélas ! et j'ai lu tous les livres !

Quant aux excitants artificiels, ils ont été largement employés par les écrivains. « L'homme a voulu créer le Paradis par la Pharmacie », disait Baudelaire. L'alcool fut recherché ou subi par Hoffmann, Edgar Poe, Alfred de Musset ; l'opium par Coleridge, Thomas de Quincey ; le haschisch par Théophile Gautier, Baudelaire ; l'éther par Maupassant, Jean Lorrain.

Tous ces poisons créent autour du poète une vie étrange où règnent les illusions et les hallucinations.

C'est ainsi que Musset présente le phénomène de l'autoscopie externe, qui consiste à voir devant soi sa propre image, et sa vision exprimée, devient : *la Nuit de Décembre*.

Les deux types d'alcooliques ou plutôt de dipsomanes sont Edgar Poe et Hoffmann. Ils ont décrit leurs états morbides, et la beauté angoissante de leurs livres résulte de leur névrose. Les contes d'Hoffmann ne sont si impressionnants que parce qu'il les a vécus dans ses accès d'alcoolisme. « Il lui arrivait quelquefois d'être entouré de spectres et de figures grimaçantes, en particulier la nuit lorsqu'il était seul assis à sa table de travail. Les contes fantastiques se vivaient alors autour de lui avec tant de réalisme que l'effroi le prenait et qu'il allait réveiller sa femme » (Arvède Barine).

Mme de Staël, William Wilberfoce, Coleridge, Baudelaire et surtout Thomas de Quincey, dont l'ouvrage célèbre est inti-

tulé : « La Confession d'un anglais mangeur d'opium », remplacèrent l'alcool par l'opium.

Ils durent à ce poison des heures paradisiaques qu'ils payèrent chèrement. A la fin de sa vie, Thomas de Quincey voyai « les fleurs des bois et des champs avec des faces humaines » et entendait « les cris des ouragans et de victimes emportés furieusement à travers ses rêves » ; toute l'existence de Coleridge a été « une longue défaite de la volonté aux prises avec des circonstances trop fortes pour elle » (1) et Baudelaire, déchiqueté par les passions, fut bafoué par une horrible négresse, Jeanne Duval, à laquelle il dédia cependant ses vers les plus tragiques de haine et d'amour.

Les écrivains peuvent donc emprunter ce qu'on appelle l'inspiration aux excitants psychiques et aux excitants artificiels. Grâce à cette loi qui mêle la joie et la douleur, la maladie elle-même peut modifier ou augmenter l'inspiration poétique et cette constatation est une bien haute leçon de philosophie. De notre faiblesse monte notre gloire, comme du fer rougi, sous le marteau du forgeron, jaillissent des étoiles. Ainsi l'épilepsie de Dostoïewsky et de Flaubert mit leurs nerfs à nu, augmentant les souffrances du premier et ennoblissant son œuvre, exagérant si bien les sensations du second qu'en décrivant l'empoisonnement de Mme Bovary il eut le goût du poison à la bouche et faillit vomir. Ainsi le délire de persécution léger dont fut atteint Jean-Jacques Rousseau, les anomalies nombreuses de son système nerveux donnent à ses idées cette conviction ardente qui les fait resplendir sur toute une littérature.

C'est parce que Glatigny, Verlaine — Gorki aujourd'hui — furent des impulsifs secoués par leurs impressions comme une étoffe au gré des vents, que leurs livres sont émouvants au possible, parlant à notre cœur, à « nos entrailles », selon l'expression de Molière.

La vie d'Auguste Comte, de Schumann, de Hugo Wolff, de G. de Nerval — qui moururent fous tous quatre — fut entrecoupée de périodes d'agitation fébrile pendant lesquelles leurs productions artistiques eurent un éclat particulier. Gœthe, que l'on considère comme le génie sain par excellence, fut d'une

(1) Arvède Barine : *Feuilleton du Journal des Débats*, 4 décembre 1907. (Voir Joseph Aynord: *Coleridge*, Hachette, 1907).

nervosité extrême. Des études récentes ont été faites en Allemagne sur sa psycho-pathologie et il est assez inattendu d'apprendre qu'il naquit asphyxique par la maladresse d'une sage-femme, qu'il manifesta des signes de mélancolie greffés sur un état d'instabilité d'humeur provoqué par le surmenage intellectuel allié à l'abus de Bacchus et de Vénus, qu'il montra dans sa famille un caractère changeant et emporté, qu'il fut superstitieux et mystique, qu'il eut des visions et présenta comme Musset et Maupassant le phénomène de l'autoscopie (1).

Les obsessions, les phobies, le mysticisme de Tolstoï nous expliquent sa grandeur si étrange. En proie à la folie du doute, il se demande constamment pourquoi il vit et à quoi sert l'existence. Son mysticisme lui fait trouver une solution dans l'Evangile qu'il commente et transforme d'inimaginable façon. S'il tient tant à passer pour un original, c'est en réalité parce qu'il lui est impossible d'être autrement. Son instabilité mentale est inouïe. En présence des trois filles du docteur Berce, il s'éprend de l'aînée, devient ensuite amoureux de la deuxième et finalement se toque de la plus jeune. A huit ans, il fut pris du désir de planer dans les airs ; il n'hésita pas, ouvrit la fenêtre... et tomba d'une hauteur de cinq mètres. Le Dieu des aviateurs nous l'a cependant conservé.

Un autre grand écrivain étranger contemporain, Gabriel d'Annunzio, est un déséquilibré de la sensation et à ce déséquilibre il doit son style fulgurant.

C'est un sensuel d'une extraordinaire perversité, un de ces hommes qui aiment, par exemple, la voix de « contralto » parce que cette voix est comme invertie et que dans cet amour existe une sorte de sadisme inconcient que possède Théophile Gautier. Une parole, un regard le font frissonner. La voix insinuante de la duchesse Elena lui « donne presque la sensation d'une caresse charnelle », ses regards ont un « charme trop aphrodisiaque » et par moments « cette femme a un mouvement, une expression qui, dans l'alcove, ferait frissonner un amant ».

Dans sa villa « blanche et douce et tranquillle de Franca-

(1) Mœbius : *Ueber das Pathologische bei Gœthe*. Leipzig, 190? ; — Hahn : *La Psycho-pathologie de Gœthe*. Chroniq. méd., 1904, p. 321 ; — Max Seiling : *Gœthe und des Okkultismus*, Leipzig.

villa a Mare », d'Annunzio possède un cabinet de travail « spacieux dont les fenêtres, les portes, les murs sont garnis d'épaisses tentures en damas rouge. D'un brasero monte, par bouffées, une fumée d'encens (1) ».

Cet amoureux et ce mystique se retrouvent bien dans l'admirable sonnet qu'il composa sur une Erotik d'Edward Grieg (2).

« Je veux un amour douloureux, lent, qui soit lent comme une lente mort, et sans fin, et je veux que sans trêve en un tourment secret nos âmes soient assorties; et qu'une mer soit près de nos portes, solitaire et qui pleure en son silence profond. Je veux que la tour soit si haute que, dans la nuit sereine, elle semble toucher la grande étoile du pôle. Je veux un lit de pourpre et trouver dans cette ombre et gisant sur le sein, comme au fond d'un sépulcre : l'infini. »

Malheureusement les hommes qui sont ainsi les « forçats de leurs sensations » — comme le furent encore lord Byron et Carlyle — sont des égoïstes inouïs. Pour d'Annunzio la femme ne compte qu'autant qu'elle sert à sa gloire. Il s'est montré farouche comme un condottiere avec la Duse vieillie, et l'exhibition de ses lettres d'amour publiées en 1908 dans les journeaux italiens ne lui a pas attiré les sympathies. Ses nombreuses liaisons ont toujours été soigneusement choisies parmi ses plus aristocratiques admiratrices ou les actrices en renom. Ses amours furent des amours d'arriviste pétri d'ostentation, n'ayant d'autre culte que le culte de soi, du superhomme dans le mauvais sens de Nietzsche, qui voudrait étonner le monde et la postérité de ses vices naturels.

Notre grand Maupassant lui aussi est redevable de certaines beautés de son œuvre à sa maladie mentale. Il mourut pour les uns paralytique général, pour les autres délirant persécuté (3). Selon l'expression de ses amis, il fut tout jeune un « taureau triste » envahi par une lourde désespérance qu'il essaya de chasser à l'aide de la cocaïne, de la morphine, du hachisch et même de l'éther. Cette tristesse plane dans tous ses contes intitulés *la Peur*, *Sur l'eau*, *Lui*, *la Faim*, *Magnétisme*, *la nuit*, *le Tic*, *Qui sait?* où on trouve la description de

(1) Jean Dornis, *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1907.
(2) *Journal des Débats*, 1907.
(3) Rémond et Voivenel, *la Folie de Maupassant*. Progrès médical, 1908. — Lacassagne, Thèse, Toulouse, 1907.

ses hallucinations pénibles. Il vit comme Musset plusieurs fois sa propre image.

Il raconte ses angoisses dans des nouvelles écrites « avec le sang de son âme » (J. Lemaître) et dont la plus émouvante est *le Horla* ; et la maladie devient chez ce pauvre grand homme une raison de grandeur littéraire.

Il n'est pas jusqu'à la cruelle tuberculose elle-même qui ne puisse être une cause de beauté intellectuelle. Elle a d'ailleurs souvent tenté les écrivains. La *Marguerite Gautier* d'Alexandre Dumas, la *Mimi* de Mürger, Mme de Beaumont des *Mémoires d'Outre-tombe* sont des sœurs de *la Jeune Poitrinaire* de Millevoye.

Balzac a mis des tuberculeux dans *le Médecin de campagne* et dans *la Femme de trente ans*.

Nous trouvons encore des poitrinaires dans *les Vierges Fortes* de Marcel Prévost, dans *Crime et châtiment*, dans *l'Idiot* de Dostoïewsky, dans *l'Aiglon* de Rostand, dans *la Graine* et dans *la Flamme* d'André Couvreur, parue dans *Je sais tout*, avant *la Flamme* de Paul Margueritte.

Le tuberculeux est très souvent fort intelligent, rêveur, voluptueux et porté à certains excès. Il devient sentimental, et, dans leurs lettres, les malades du peuple parlent assez fréquemment du « printemps radieux », « des roses de mai, des marguerites effeuillées ».

Peu avant sa mort, Prosper Mérimée, écrivant de Cannes à Lenormand, s'attendrissait sur le bleu de la Méditerranée, les fraises des bois, les jasmins et les cassis en fleurs.

Au sanatorium les intrigues amoureuses sont inévitables et vous en trouverez une description, un peu forcée d'ailleurs, dans *les Embrasés* de Michel Corday.

Tous les tuberculeux célèbres, Mozart, Millevoye, Schiller, Maurice de Guérin, Schubert, Chopin, Laforgue, Novalis, Glatigny, Mérimée, Rachel, Marie Bashkirtseff, Bastien Lepage, Tchekov, Hugues Rebell, Albert Samain, ont présenté à un certain degré ce que Camille Mauclair a appelé *la Maladie de l'Infini*, dont Watteau, phtisique, a peint le décor une fois pour toutes dans *l'Embarquement pour Cythère*.

« L'ingénuité métaphysicienne de Novalis, la tendresse fiévreuse de Chopin, le sourire parfois tragique de Laforgue, la beauté idéaliste de Mozart, la passion pastorale de Schu-

bert, tout cela est situé dans le pays que Watteau a extrait de la nature, et au fond duquel, avec une émotion indicible, on entend le Murmure de l'Invitation au voyage » (Camille Mauclair) (1).

La tuberculose amincit, ennoblit le visage et affine l'âme : « Ainsi en Watteau, fils de couvreur, se forma, avant qu'il l'eût pu voir, une idéalisation de la société luxueuse. Ni la longue observation, ni la naissance ne lui eussent donné cette aisance unique dans l'expression de l'exquis, du raffiné. Si le peintre dessina sur nature, l'artiste imposa sa vision préconçue et cette vision n'était que le désir d'un paradis de la tristesse et de l'amour. »

Toutes ces qualités nous les retrouverons à un suprême degré chez Albert Samain, qui est « par excellence le poète de l'arrière-saison... les lentes fins de jour, les évanescences de lumière vers les horizons, les soupirs finissant aux chanterelles des violons, effeuillements des fleurs cueillies ou lasses d'être écloses, évanouissement des lointains dans la brume, sons de cloches exténuées parmi le vent, défaillances de parfums, râles et convulsions d'amour, enfin tout ce qui sombre au néant par débilité, langueur ou vieillesse, trouve en lui une longue résonnance et un sympathique apitoyement (2) ».

Et c'est là le résumé de la medico-psychologie des artistes tuberculeux. La maladie pulmonaire qui poétise l'homme du peuple et lui pétrit le visage, qui met sur ses joues un délicat et fragile mélange de rose et de blancheur liliale, sublimise en quelque sorte le poète.

Ces écrivains auréolisés par la maladie sont semblables aux pâles lys des grèves méditerranéennes aimés de Moreas.

> qui poussent dans le sable et que nourrit l'embrun.

Il me reste à parler de la troisième classe d'écrivains, de ceux qui ne deviennent poètes que par accident, semblables à l'épileptique dont la crise multiplie les forces pour quelques instants.

Le don poétique apparaît ici sur un cerveau qui va sombrer. La misère dernière est précédée de la suprême beauté qu'un Dieu compatissant attacha aux choses finissantes.

(1) Camille Mauclair, in *Revue bleue*, 1904.
(2) Léon Bocquet, *Albert Samain*, éd. du Mercure de France, p. 117.

Après ces récentes journées de neige de l'hiver dernier, qui firent tomber à Toulouse tant de fils électriques, de nombreuses lampes recevant à elles seules une électricité trop abondante eurent un éclat inaccoutumé, étincelèrent anormalement, puis s'écroulèrent... et c'est ainsi que fait souvent le cerveau d'un aliéné.

Avant d'être détruite, la cellule nerveuse est excitée et l'individu dont l'esprit va s'écrouler brille un certain temps.

Le cerveau brûle en quelques semaines le combustible qu'il devrait brûler en de longues années. Ce n'est plus un feu de pauvre, c'est un incendie qui, dans la nuit, monte assez haut pour faire rougeoyer les nuages dans le ciel.

Nous avons observé à la clinique des maladies mentales, avec notre maître le Professeur Rémond, un excité maniaque, très vulgaire employé de la société des tramways, sans instruction, sachant à peine lire et écrire.

Cet homme, durant son séjour à la clinique, a passé tous ses instants à écrire. Prose, vers, lettres, chiffres, affaires imaginaires, tout lui était bon pour noircir du papier. Au milieu de ses divagations incohérentes, de temps en temps quelques vers harmonieux resplendissaient comme les quatre suivants :

Dans le vieux pays d'Amérique
Je sais un calvaire tragique
Au pied duquel inconsolée
Ma pauvre femme désolée...

Les productions artistiques nées dans les asiles de fous ne sont pas rares et certains asiles ont leurs journaux rédigés par des aliénés. Dans les Revues de Psychiatrie, on trouve assez souvent des poésies qui ont pour auteurs des gens médiocres que leur psychose inspira un jour.

« Tel individu, qui rabotait du bois ou alignait tout le jour de laborieuses additions, ressent, sitôt malade, le besoin de réaliser une œuvre d'art, quelque chose comme le coup de foudre du génie ; puis, la maladie passée, il n'y songe plus et reprend son rabot ou la série fastidieuse de ses additions. Fustigé par la maladie, le sujet s'élève pour un moment au-dessus de lui-même : puis, guéri, retombe à sa banale médiocrité » (Marcel Réja) (1).

(1) Marcel Réja, *l'Art chez les fous*. Mercure de France du 16 août 1907.

Je ne donnerai que trois exemples de poésies cueillis dans les asiles d'aliénés, mais trois exemples impressionnants montrant bien que rien n'est plus faux que l'adage : « Fiunt oratores, nascuntur poetæ. »

Voici deux poésies d'un persécuté interné à Charenton en 1882 à l'âge de 54 ans. Il composa à 58 ans son premier sonnet suivant (1) :

A MON INCONNUE

Depuis cinq ans bientôt, pour subir la souffrance
Des mains de mes bourreaux, captif à Charenton,
J'attendais, j'implorais mon jour de délivrance
Au besoin par la mort ou par la déraison.

Mais un soir, lorsque mars, sonnant la renaissance,
Annonçait le printemps et la noble saison,
Vous m'êtes apparue au salon de la danse,
D'un rêve caressé troublante vision.

Et depuis que j'ai vu votre grand air de reine
Illuminer ces murs de grâce souveraine
Mon martyre m'est doux et chère ma prison.

Et j'en suis à trembler qu'on baisse la barrière
Et que la liberté me rouvre la carrière
Puisqu'alors je devrais quitter votre horizon.

A 71 ans il sculpte ces vers délicieux sur le sourire :

LE SOURIRE

Un sourire est le ciel pour le cœur qui soupire,
La lumière qui peut seule le délivrer
De la nuit où, bourreau, l'attente le déchire ;
La fontaine où l'espoir va se désaltérer.

Devrai-je donc toujours l'attendre, ce sourire
Pour lequel je voudrais donner, sans les nombrer,
Les diamants de l'Inde, et tout l'or d'un Empire
Puisqu'il est le rayon qui permet d'espérer ?

Quand on vient d'exprimer ses plus vives tendresses,
Qu'on laisse deviner franchement ses ivresses,
Un sourire est plus doux que les plus doux discours,

Car il a la valeur d'une sorte de gage,
Il vaut la signature à la divine page
Par laquelle deux cœurs sont liés pour toujours.

Des impulsifs, les fous moraux, les dégénérés ont pro-

(1) E. Parrot, *Encéphale*, 1906, n° 4.

duit des œuvres remarquables. Voici la pièce qu'un criminel écrivit pour un enfant endormi dans un berceau (1) :

De la lampe nocturne un rayon incertain
Tombe ; en son pur sommeil il dort, le chérubin ;
La bouche est entr'ouverte,on dirait une fraise,
Une fraise qui vous demande qu'on la baise.
Les perles de ses dents, son visage mignon,
Son petit corps tout rose et blanc, son bras rond,
Et son amour de main que troue une fossette,
Son haleine embaumée, en fond une fleurette ;
Et je songe qu'un jour, pur, innocent aussi,
Un jour qui n'est pas loin de moi. Je fus ainsi.

J'aimais ma mère, Dieu, mon père, ma poupée ;
Je rêvais paradis et la folle équipée
Des anges y montant sur des chevaux debois.
Mon front pâle à présent, et sombre, Je le vois
Pareil à celui-ci, tout limpide et tout rose !
Dors, chérubin, va ! Dors ! le tourbillon morose
Des tenaces soucis et des chagrins cuisants
Assez vite viendra désenchanter tes ans ;
Tes jouets préférés auront les yeux mobiles ;
Tu seras prisonnier des foules imbéciles,
Ou leur idole ; il te faudra pour ton plaisir,
De l'or ou de la science, afin de découvrir
Les secrets insondés de la vie ; ou la gloire
Hantera ton cerveau d'une fièvre illusoire,
Décevante le soir, souriante au matin.
Dors, cher petit enfant, l'éclat pur de ton teint
Disparaîtra flétri par le sphinx de la vie;
Que ta mignonne bouche ignorante sourie ;
Souris de ton jouet paré de cent vertus,
Souris à l'ange auquel je ne sourirai plus ;
Des hommes, du savoir, tu verras la misère.
Et quand tu seras chauve ainsi que l'est ton père,
Tu sauras, parmi tant d'indices décevants,
Qu'en somme il n'en est qu'un appris à nos dépens :
Que nos jours sont tissés de joie et de souffrance,
Que l'une et l'autre sont de même provenance :
L'amour ! et, sage et fou, notre sort incertain
Est tout entre les mains de l'aveugle destin.

Enfin pour nous arrêter, voici une chanson d'un paralytique général au début (2). Simple camelot, criant des journaux dans la rue, il naît à la fois à la Poésie et à la Folie.

(1) In thèse Vigen, le Talent poétique chez les dégénérés. Thèse Bordeaux, 1900.
(2) Régis, *Poésie et paralysie générale. Encéphale*, n° 2, 1906. — Régis, *la Poésie dans les maladies mentales. Encéphale*, n° 3, 1906.

ÇA VIENT TOUT SEUL SANS Y PENSER

C'est pas la fortun' qui me gêne,
Ni la scienc' qui m' rend orgueilleux ;
J' n'ai rien qu'un bon champ qu'avec peine
J' cultiv' comme ont fait mes aïeux.
Or dans mon bien, Dieu leur pardonne,
J'ai vu des p'tits rôdeurs tantôt
Qui v'naient p't êt' ben un peu trop tôt
Voir si la récolte était bonne.
Mais pourquoi m'en embarrasser ?
De grain mûri mon champ regorge.
Allez, enfants, chipez mon orge,
Ça vient tout seul sans y penser.

Quand je suis auprès d' Marguerite
Qu' j'aime et dont je suis payé d'retour,
Je sens mon cœur battre plus vite
Et j'os' pas lui dir' mon amour.
Je me sens des frissons tout drôles,
J' voudrais parler et j' reste coi.
Marguerit', voyant mon émoi,
Me dit en haussant les épaules :
« Mais pourquoi donc t'embarrasser.
Parler d'amour est douce chose,
Un peu de courage et puis l'on ose...
Ça vient tout seul sans y penser.

Un jour que la patrie en larmes
Devant ses enn'mis triomphants,
Dans un suprême appel aux armes
Voulut réunir ses enfants,
Comm' les autr's j'ai quitté l' village,
Bon Dieu : moi qui m' croyais poltron,
V'là t'y qu'au premier coup d' canon
J' m' sens l' cœur battr' et qu' ça m' met en rage !
Alors pourquoi m'embarrasser ?
D' parler de guerre, oui, ça m'indispose ;
Mais la valeur comme autre chose
Ça vient tout seul sans y penser.

J' suis resté seul, les morts vont vite,
Là-haut les vieux ont émigré.
Demain moi-même et Marguerite
Irons chez l' maire et le curé !
Et puis à la saison prochaine
Faudra s'émoustiller un brin,
Afin de trouver un parrain
Accompagné d'une marraine.
Mais pourquoi donc m'embarrasser
Pour un bébé, tout frais, tout rose ?

J'espère bien doubler la dose;
Ça vient tout seul sans y penser.

Des gens à qui tout fait d'la peine
Dis'nt, avec des airs mécontents,
Qu' j'ai tort d'user ma vie en graine,
Et qu' j'aurai pas toujours vingt ans.
Eh ! quoi ! j'ai tort d'aimer tout l'monde,
De m' donner tout l' bonheur que j' puis,
Et de préférer à l'eau des puits
Le vin de ma vigne féconde ?
Laissons-les donc s'embarrasser !
Je jouis de ma belle jeunesse :
Bien plus tard viendra la vieillesse.
Nous avons le temps d'y penser.

De cet exposé rapide il ressort que du grand poète à l'aliéné, en passant par l'écrivain de talent, toutes les transitions existent.

Chacun de nous possède à l'état plus ou moins latent cette faculté de transformer les réalités, ce don d'animer les choses qu'on appelle la Poésie. Les paysages nous sont aussi des états d'âme et l'œuvre grande éveille en nous des sentiments semblables à ceux de l'écrivain.

Si la Poésie est une flamme, nous sommes cependant d'une nature combustible dans laquelle l'art du poète peut allumer des incendies. Le grand poète jette un feu incomparable et, comme le radium, réchauffe sans s'user. L'écrivain de talent a besoin, pour raviver sa flamme, de souffles divers qui lui viennent de sa névrose. Quant à l'aliéné qui devient poète, il part subitement comme une fusée d'artifice et jette son éclat quand il retombe... et c'est là une chose merveilleuse que cette lumière brusquement jaillie d'un asile d'aliénés où l'esprit semble englouti dans d'épaisses ténèbres.

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

A. DE NIEDERHÆUSERN-RODO

—

Je m'étonne qu'aucun des discoureurs de l'inauguration n'ait eu le courage de s'écrier, l'autre jour : « Du haut de ce monument quinze années d'ostracisme vous contemplent ! » D'ostracisme contre Verlaine, d'ostracisme contre Rodo. Contre Verlaine ? Chacun sait qu'il commit le double crime de vivre en franc païen dans notre monde hypocrite et de mourir en chrétien dans un siècle sans Dieu. Les faiseurs de moderne morale ne peuvent lui pardonner ni ses péchés ni son repentir. Or écoutons-la, leur morale, non celle dont ils parlent, mais celle dont ils vivent : « Si ton intérêt le commande, « jamais n'hésite à tromper ton prochain; exploite la misère, « mais que ce soit sous le nom de la philanthropie ; parle de « justice, mais ne t'en mêle point, à moins que tu n'y trouves « quelque avantage, car tout doit profiter à l'homme supérieur. « As-tu un ami? prends lui sa femme si tu la désires et sur- « tout son argent; car l'argent est tout ! remplis-en tes poches « par tout moyen pourvu qu'il ne soit pas violent. Sois politi- « que et politicien, flatte autant que tu le pourras l'imbécillité « de tes contemporains, fais-toi marchand d'honneur et débi- « tant de mensonges... les affaires sont les affaires ! Ne crains « rien, si quelqu'une de tes maladresses obligeait le pouvoir « à t'appliquer la loi ; nous oublierions après trois ans que tu « fus une crapule. Les animaux, désormais, sont nos seuls « modèles ; or, chez eux, la raison du plus fort et du plus « rusé l'emporte sur toute autre : Dévorez-vous les uns les « autres et digérez en paix. Mais n'oublie pas que le loup, « s'il dévore l'agneau, fait des petits à la louve ! Sache donc « aimer comme tout le monde ou bien t'en donner l'air. Voilà « notre morale, c'est la loi de la nature et c'est aussi la nôtre « et nous sommes d'honnêtes gens ! »

Que répondre à cela ? Oh ! rien que ceci : « Très honnêtes gens, vous ressemblez aux animaux malades de la peste : vous commettez tous les crimes et vous criez haro sur l'innocent ! » Et puis, ce critérium : Si l'héroïque et sublime Socrate, si

Virgile, Horace et tant d'autres qui furent très nobles et très grands revivaient parmi nous, ils seraient condamnés par douze bistros d'Auvergne, au nom de la morale que nous venons d'analyser. Cela suffit à juger vos jugements.

Mais j'entends la triste voix du poète :

Pardon et mystère,
Laisse ça dormir !

Un mot encore, cependant. Je pense aussi, moi, qu'étant homme, rien d'humain ne saurait m'être étranger. J'ai passé ma vie à m'observer moi-même et à observer les autres ; j'ai longuement étudié le jeu des passions et des sentiments chez ceux du passé comme chez ceux d'aujourd'hui ; les génies surtout ont attiré mon attention. Or, d'avoir ainsi contemplé la tragédie humaine, que m'est-il resté ? Ces deux vers qui suivent justement ces deux-là que je viens de citer :

Qui peut sans frémir
Juger sur la terre ?

Verlaine fut ce qu'il fut, très malheureux souvent d'être Paul Verlaine ; mais il n'exploita, ne vola, ne trahit nul ami et sut être un profond et délicieux poète : il mérite sa gloire !

J'ai parlé tout à l'heure d'ostracisme contre Rodo... Il s'est en effet formé toute une légende autour de lui, une légende qui, comme toutes les légendes, ne nous montre qu'un côté très exagéré de son caractère. Etant né plus Teuton que Franc, sans doute eut-il parfois l'ivresse malséante et la plaisanterie lourde ? Peut-être eut-il aussi le tort de préférer sa bohême au monde et son travail solitaire aux gentillesses de l'arrivisme ? Peut-être encore... Mais pour comprendre ce peut-être là, il faut au moins connaître Rodo quant au physique. Or, il ressemble assez au Silène de Syracuse, un petit Silène grand comme la main, cuissu, ventru, lippu, barbu et même un peu trop bu... Bref, avec sa vaste bouche, ses mâchoires à broyer des pierres, son nez de nègre blanc, ses muscles puissants, son crâne énorme et tout bosselé, ses yeux glauques et... sa parole parfois un peu trop franche, l'ami Rodo dut effrayer, en mainte occurrence, les petites femmes, par l'aspect de son corps, et les grands hommes, par celui de son caractère. — Pour ma part, il ne m'a jamais

fait peur, et souvent je l'ai ouï, avec attendrissement, nous entretenir des jolies émotions de son art ainsi que des plus fins souvenirs de son enfance. Il adorait sa mère, et sait parler d'elle dans l'intimité, beaucoup mieux assurément, et plus sincèrement, que ne le sauraient faire bien des hommes du monde. C'est une figure qui semble dominer sa vie, elle est sa SAGESSE à lui,

Toute belle, au front humble et fier.

Elle est *la douceur qui le redresse, sa prière et son gage* ; elle est celle *dont les mains furent siennes*,

Toutes petites, toutes belles,

celle dont les mains vénérées. font *le geste qui pardonne :* celle qui dit au *pauvre malheureux*,

.... Allons, tu vois, je reste
Et je dorloterai les rêves de ta sieste
Et tu chantonneras comme un enfant bercé.

Et puis

.... J'ai fait arroser dans la chambre,
va, dors !

Il y avait entre Verlaine et Rodo de très frappantes affinités. Si j'étais sculpteur, je m'amuserais, imitant le groupe de Perraud, à modeler un enfant Bacchus-Rodo que j'asseoirais sur l'épaule d'un vieux Faune-Verlaine.

Ils étaient si bien faits tous deux, pour se comprendre ! Même amour passionné de la chair, même sentimentalité, même mysticisme, même goût de la nature, mêmes extases au bord des vastes champs où

L'or des pailles s'effondre au vol siffleur des faux
Dont l'éclair plonge et va luire et se reverbère...

à l'heure où

Tout halète, tout n'est qu'effort et mouvement
Sous le soleil tranquille, auteur des moissons mûres,
Et qui travaille encore imperturbablement
A gonfler, à sucrer, là-bas, les grappes sûres.

Comme son poète, Rodo aime aussi, *par le lent sentier de rosée et de thym*

Cheminer vers la ville au long de la rivière
Sous les frais peupliers, dans la fine lumière,

loin de nos Haussmanneries, vers la ville aux maisons anciennes, *si blanches et si bien faites*,

Point hautes, çà et là des branches sur leurs faîtes.

Un jour que, tous les deux, Rodo et moi nous allions, nous aussi, par les lents sentiers de rosée et de thym, cueillant nos souvenirs, fleurs fragiles et tôt flétries loin de l'ombre de nos cœurs : — Tu ne peux pas t'imaginer, dit Rodo, quel délicieux causeur était Verlaine, quel charmant évocateur du passé ! Et, tiens, voilà ce que j'aurais voulu rendre ! Mais, comment? Toute cette poésie échappe à la sculpture. J'ai cherché une synthèse, un symbole, voici : Il y avait trois âmes dans Verlaine : une âme religieuse, une âme sensuelle et une âme d'enfant, celle des souvenirs et des confidences ; j'en ai fait mes trois figures : l'âme religieuse, inquiète et maternelle, enserre dans ses bras les deux autres ; elle regarde par-dessus leurs têtes, au loin, comme une Vigie, et, là-bas, par delà l'océan des passions tumultueuses, elle aperçoit, dressé comme un phare sur l'horizon, le clocher tout blanc de l'église d'enfance.

L'idée est ingénieuse et le groupe est joli ; cependant... Il faut que je l'avoue, ce monument de Verlaine, inspiré par une si profonde admiration du poète, si longtemps travaillé, si souvent refait, si obstinément voulu, est, de toutes les œuvres de Rodo, celle que j'aime le moins. C'est de la bonne sculpture de plein air, le modelé en est large et vigoureux, la lumière y joue bien, mais cela manque d'harmonie et d'architecture. Il y a dans l'atelier de Rodo des œuvres que je préfère infiniment à celle-là ; de très beaux bustes, le petit *Temple à la Mélancolie* et surtout une très belle cheminée.

Je voudrais apprécier comme ils le méritent quelques-uns des bustes vraiment fort jolis, mais l'espace et le temps me sont tellement mesurés qu'il m'en reste tout juste assez pour parler du reste.

Le Temple à la Mélancolie n'existe qu'à l'état de maquette.

C'est un frontispice grec, destiné à abriter sous sa pénombre trois hauts-reliefs qui représentent le drame de l'amour, en trois actes. Le premier acte semble se passer au paradis : l'homme et la femme se cachent comme Adam et Eve ; le front baissé, ils paraissent craindre, sinon le regard de Dieu, du moins celui de leur propre conscience presciente de l'avenir,

et le serpent est là qui les enlace à la fois et les sépare, chair onduleuse et fuyante, volupté rampante des passions charnelles, irrésistibles et menteuses. Les plans de ce panneau ont été conçus de telle sorte qu'ils se courbent en surfaces convexes; il résulte de cette disposition une contradiction très subtile entre la tristesse des visages inclinés et le bonheur des torses qui s'épanouissent en pleine lumière. Le deuxième acte n'est qu'un épisode de notre vie quotidienne : ce sont deux amants prêts à se séparer; la femme s'accroche à l'homme, elle voudrait le retenir, mais les mains de celui qu'elle aime encore ont déjà fui les siennes et, pleines de fleurs, se tendent vers une jeune fille insouciante et rieuse. Le front penché du jeune homme s'estompe d'une ombre de regret et la lumière qui se brise aux saillies nombreuses de ses traits profondément sculptés remplit son visage de luttes et de passions. Au troisième acte, l'amant et l'amante, séparés l'un de l'autre, se détournent en se cachant la figure. Au contraire du premier panneau, les plans de celui-ci se replient en courbes concaves, en sorte que les corps semblent se rétracter au lieu de s'épanouir. En outre, comme le modelé en est moins fouillé, la lumière, moins nombreuse, y brille de moins d'éclats; elle s'y répand avec plus d'uniformité, partant avec plus de tristesse. On garde de ce panneau une espèce de souvenir clair-obscur; c'est un crépuscule.

Le dessus du temple est couronné par ùn groupe en ronde-bosse que l'on dirait inspiré de Platon : une sorte de Dieu sombre, un démon plutôt, tient sur ses genoux, étendu dans la pleine lumière, un Orphée adolescent, auquel il révèle les mystères de Beau. Initiateur et initié sont portés par les âmes des morts qui montent vers eux en tourbillon et semblent passer au-dessus du temple comme un nuage. Allégorie par laquelle Rodo nous a voulu montrer que c'est le tourment de l'absolu et du divin qui inspire aux mortels les vertiges de la chair et les mélancolies de l'illusoire amour ; mais qu'au delà de notre vie charnelle sans doute nous attend le bonheur de l'initiation suprême. Quelque belle que soit cette idée, je n'en approuve pas la réalisation; la nuée d'âmes n'a pas d'architecture, c'est une lourde masse qui ressemblerait plus à une éponge qu'à un nuage et serait en complète dèsharmonie avec les lignes bien définies et ordonnées du tem-

ple grec. Mais ce n'est pas encore là toute ma critique : *in cauda venenum.*

Pour construire sa cheminée monumentale, Rodo s'est inspiré, en partie de la légende de *Prométhée*, en partie du culte d'*Agni*. On sait que le culte du feu se représentait chez les Indous des Védas par deux bâtons mis en croix que l'on appelait le père et la mère ; le feu produit par le frottement de ces deux bâtons s'appelait le fils et aussi Agni. Rodo a remplacé les bois par un homme et une femme ; la femme est étendue en croix sur les genoux de l'homme. Ainsi le symbole du feu devient en même temps celui de l'amour et les flammes qui naissent du couple divin s'animent de toutes nos passions et de tous nos rêves. Les formes humaines qui sortent de leurs ondes s'élancent vers Prométhée, dont la tête (Beethovenienne) apparaît tout en haut, au bord du plafond.

L'entablement de la cheminée, tout chargé de ce poème de pierre, est pesamment soutenu par deux groupes de cinq Titans qui paraissent emporter lentement toute la masse, dans une sorte de marche à pieds joints, une marche lourde et éternelle. Je ne puis savoir ce que donneront les hauts-reliefs à peine esquissés, mais il se dégage du mouvement immobile des Titans une impression grandiose que, vraiment, je ne me rappelle pas avoir éprouvée devant aucune œuvre contemporaine.

J'ai exposé les idées et les sentiments dont s'inspirent les œuvres de Rodo ; j'ai analysé, un peu rapidement sans doute, mais suffisamment, je crois, pour me faire comprendre, les moyens plastiques dont il s'est servi pour exprimer les nuances de sa pensée ; j'ai apprécié les qualités de son art, et j'en ai formulé quelques critiques. Il me reste à indiquer quelques idées générales propres à bien mettre les choses au point.

Selon moi, les artistes réalistes et les idéalistes se trompent également, et leur commune erreur est de croire que l'art idéaliste consiste à exprimer des idées. L'idéalisme, c'est la recherche du Beau idéal, et ce n'est pas plus en sculptant de la littérature qu'en copiant la nature que l'on risque de le rencontrer. C'est en soi-même qu'on le découvre, mais pour l'y découvrir, il faut l'y chercher. Or, il semble que les artistes contemporains aient perdu jusqu'au désir de cette recherche ;

ils ont nié le Beau comme les savants ont nié la métaphysique, et pour les mêmes raisons : erreur de principe et faiblesse d'esprit. Ni les uns ni les autres ne peuvent plus comprendre la valeur de la psychologie subjective ; ils ne savent plus ni méditer ni contempler. Alors, ignorants d'eux-mêmes, ils s'égarent dans le détail des choses et ne s'attachent plus qu'aux idées et aux sentiments immédiats. — Le profond aphorisme du philosophe antique : « Le Beau est la splendeur du Vrai », reste aussi parfaitement incompris qu'il est universellement connu. Essayons de lui rendre son sens véritable. *Splendeur du Vrai* ne signifie pas *splendeur de la réalité.* La réalité se tient en dehors de nous, la notion du Vrai est en nous ; elle ne se démontre pas, elle ne s'analyse pas, elle se sent ; c'est une satisfaction intérieure qui nous avertit de sa présence. Or, cette satisfaction intérieure que nous appelons Vérité lorsque nous l'éprouvons à l'occasion des analyses de notre raison, nous lui donnons le nom de Beau lorsque nous l'éprouvons à l'occasion des perceptions de nos sens. *Le Beau est la splendeur du Vrai* signifie simplement que le Beau n'est que la transposition, sous une forme sensible, de certaines qualités objectives, qui, lorsqu'elles sont jugées par notre raison au lieu d'être perçues par nos sens, déterminent en nous la satisfaction du Vrai. Un exemple me fera mieux comprendre :

Les trois notes de l'accord parfait majeur vibrent en rapport simple et la sommation de leurs vibrations est égale à trois fois celles de la tonique. Si je chiffre ces vibrations, ma raison comprend facilement les rapports de leurs nombres et se déclare satisfaite ; si j'écoute l'ensemble des sons produits, mon oreille éprouve une sensation agréable et je dis que cet accord est beau. — Mais si, au lieu de l'accord parfait, je chiffre les vibrations d'un accord de septième, je découvre entre les nombres de ces vibrations des rapports complexes dont il m'est impossible de déterminer la loi rythmique et ma raison se déclare insatisfaite. Que j'écoute l'ensemble des sons produit par cet accord, mon oreille éprouve une sensation pénible que j'appelle dissonnance.

L'idée de beau n'est qu'une forme de l'idée d'ordre. — Or, de même que les Savants les plus penseurs s'efforcent de découvrir dans les analyses de leur raison *l'Unité* des lois

de la nature, de même les vrais artistes cherchent à établir des rapports harmonieux entre leurs sensations, c'est-à-dire à créer des objets dont toutes les parties soient soumises à une seule et même loi, *à l'empire d'une forme*, comme dit Plotin. Les savants et les artistes obéissent au même *instinct*, car ce que les savants appellent *lois des phénomènes* ne représente pas autre chose que le besoin inhérent à notre intelligence de soumettre la nature multiple à l'empire unitaire d'une forme.

Ecoutons maintenant parler Plotin : « Tant qu'un objet « sans forme, mais capable par sa nature de recevoir une « forme intelligible ou sensible, reste sans forme et *sans rai-« son*, il est laid. Ce qui demeure complètement étranger à « toute raison divine est le laid absolu. On doit regarder com-« me laid tout objet qui n'est pas entièrement sous l'empire « d'une forme et d'une raison... En venant se joindre à la « matière, la forme coordonne les diverses parties qui doivent « composer l'unité, les combine, et, par leur harmonie, pro-« duit quelque chose qui est *un*. Puisqu'elle est *une*, il faut « bien que ce qu'elle façonne soit *un* aussi, autant que le peut « être un objet composé. Quand un tel objet est arrivé à *l'u-« nité*, la beauté réside en lui et elle se communique aux « parties aussi bien qu'à l'ensemble. C'est ainsi que les corps « deviennent beaux par *leur participation à une raison « qui leur vient de Dieu.* » — Nous dirons aujourd'hui : *Par leur ressemblance à notre hypothèse de l'absolu.* Or, cette hypothèse est *forcément unitaire* (1) par nature ou définition, puisqu'elle représente *le dernier concept* auquel nous sommes obligés de nous arrêter quand nous essayons de nous élever par degrés à l'intelligence du monde.

Si donc un objet nous paraît beau quand il est *un* (c'est-à-dire quand les rapports simples des parties qui le composent nous laissent clairement apercevoir la loi rythmique de sa forme), lorsque nous disons, tel objet est beau, c'est comme si nous disions qu'il est divin. La satisfaction qu'il nous donne

(1) Lorsque les savants ont cherché une hypothèse scientifique de l'univers, ils ont été amenés exactement aux mêmes conceptions que les métaphysiciens. L'idée d'évolution part de l'idée *d'unité* d'origine ou y conduit ; appliquée à la matière, elle apporte aux savants l'idée d'unité de substance. Crookes appelle *protyle* ce que Plotin appelle l'inintelligible, encore Plotin se montre-t-il plus logique que le physicien moderne ; car le protyle n'est qu'une inerte et absurde imagination si l'on n'admet pas qu'il contient en puissance toutes les possibilités, c'est-à-dire qu'il est à la fois *la substance* et *l'acte*.

est en effet semblable à notre hypothèse de l'absolu. Autrement dit : Il nous présente dans une forme sensible et finie un symbole de la plus haute idée que nous puissions concevoir, *l'idée solitaire par excellence*, celle du *principe unitaire, incorporel, éternel et infini, l'Acte en loi d'Aristote.* Une parole de Schelling résume admirablement cette philosophie : « Le Beau, c'est l'unité ou la conciliation du fini et de l'infini. »

Je n'ai malheureusement pas la place de développer suffisamment ces idées difficiles et d'en indiquer toutes les conséquences; je crois cependant en avoir assez dit pour que l'on aperçoive clairement combien s'égarent les artistes qui, comme Rodin, se refusent de parti pris à « perfectionner » la nature. Ils ressemblent au savant qui prétendrait faire de la science en se refusant à formuler les lois. En ne voulant voir dans l'art antique qu'une copie de la réalité amplifiée, une exagération du caractère des formes, en ne voulant voir dans la sculpture que la science des trous et des bosses, M. Rodin nous a prouvé qu'il était un grand artisan, mais non pas un grand artiste (1). On voit aussi par cette esquisse d'une critique philosophique combien sont loin de la vérité idéaliste ceux qui, sous prétexte d'idéalisme, s'efforcent d'exprimer des idées littéraires (2). Le véritable idéalisme en sculpture, comme en architecture, comme en tout art (3), c'est de la métaphysique inconsciente exprimée par des formes. Tout chef-d'œuvre contient notre instinctive hypothèse du monde.

Il est évident que la critique qui ressort de ces quelques idées générales retombe en partie sur les œuvres de Rodo, plus *sentimentales* et *idéologiques* que belles au sens antique du mot.

Quelque habiles que soient ses mains, quelque subtil que soit

(1) Il est profondément regrettable qu'avant de parler de l'art antique M. Rodin ne se soit pas informé de ce que les antiques pensaient de l'art. Il se serait rendu compte qu'il restait aussi loin de l'antique que Hugo l'est de Sophocle, mais qu'en revanche il se rapprochait très près de Hugo par la rhétorique de ses trous et de ses bosses accrocheuses de lumière.

(2) Ce n'est pas que l'artiste doive s'interdire toute idéologie ou toute sentimentalité, c'est seulement qu'il doit se préoccuper avant tout de créer des formes qui déterminent en nous la satisfaction du Beau.

(3) On peut dire de la poésie ce que nous disons de tous les arts, car un beau vers soumis à la loi du rythme n'est, après tout, qu'une statue faite avec des mots.

son œil, quelque ingénieux que soit son esprit, quelque savant que soit son métier, l'art que nous rencontrons dans les hauts reliefs du temple à la *Mélancolie* reste, malgré ses très grandes qualités, un art de mauvaise époque. Seule, et c'est pourquoi j'y ai concentré toute mon admiration, la cheminée portée par les Titans nous ramène au grand art. Or, à l'analyser, on apercevrait que la grandeur de cette œuvre tient à l'uniformité du geste des cinq titans de chaque groupe, ainsi qu'au rythme simple et discipliné de leur lourde marche.

Je veux croire, j'espère que cette œuvre-là marque le début d'une magnifique ascension du talent de Rodo vers le génie; je voudrais croire aussi qu'elle marquera le commencement d'une ère nouvelle et qu'il se trouvera de jeunes enthousiasmes prêts à le suivre ou à le dépasser sur ce seul chemin de la renaissance.

Qu'il me soit permis de supplier les jeunes artistes d'appliquer toute leur intelligence à sculpter, comme les antiques, des statues dont le geste éternel emplisse notre imagination d'espace et de repos; des statues vivantes, mais non pas seulement de la vie de leurs muscles, des statues vivantes de cette espèce d'âme en laquelle Plotin croyait reconnaître la sienne, de cette âme harmonieuse et divine que les contemporains de Phidias appelèrent le Beau!

HENRY BOURGEREL.

LE JOURNAL D'ADÈLE SCHOPENHAUER
(1816-1817, 1819-1822)

C'est une bien attachante figure que celle de cette fière et mélancolique Adèle Schopenhauer dont M. Kurt Wolff a publié récemment le Journal de jeunesse. Sans avoir hérité comme Arthur de l'humeur bizarre et chagrine de leur père, elle était cependant grave et même un peu triste, ayant à cela, outre des raisons intimes dont nous parlerons plus loin, deux causes profondes : une très mauvaise santé et, ce qui est peut-être le plus grand malheur pour une femme, une exceptionnelle laideur. Les enfants de Weimar lui trouvaient une ressemblance avec le vieux lion moussu de la fontaine et le poète Lewin Schücking la décrit ainsi dans ses *Souvenirs* : « Son grand corps osseux portait une tête d'une laideur peu commune et qui eût rappelé le type des Tatares si, dans sa capricieuse originalité, elle ne se fût moquée de tous les types. Mais deux yeux sérieux et loyaux brillaient dans ce visage et nul ne pouvait la connaître sans se sentir aussitôt attiré par la fermeté, la droiture et la modestie de son caractère, ainsi que par une culture d'une extraordinaire profondeur et d'une surprenante étendue. »

Adèle avait conscience de cette disgrâce physique et elle en souffrait d'une douleur sans cesse refoulée et contenue par la fierté, remarquablement absente d'ailleurs de toute jalousie, mais toujours frémissante. Certes, il lui était doux de penser que les hommes les plus illustres estimaient son intelligence et son jugement, que Gœthe lui-même se plaisait à l'avoir près de lui, à l'entretenir de ses travaux et à lui montrer sa collection de gravures italiennes. Mais ces hommes, qui conversaient si volontiers avec elle, ne l'aimaient pas ; elle le savait et peut-être est-ce le sentiment du peu que lui valaient ses dons intellectuels qui fait qu'elle en parle avec une modestie parfois presque dédaigneuse. On ne rencontre dans son journal qu'une seule allusion à ce qui fut sans doute sa véritable œuvre d'art : ces jeux d'ombres, fines silhouettes antiques, amoureux enla-

cés parmi les roses, sous les arbres, guirlandes d'amours ou danses de sabbat, dessinés en noir avec tant d'esprit et de fantaisie, d'une main si sûre à la fois et si légère, et qui ravissaient Gœthe (1). Elle raille les vers qu'elle s'amuse à composer et ses succès de chanteuse (son frère nous assure cependant que sa voix était « singulièrement douce et pleine d'âme »), et une autre fois, à Francfort, se comparant à une amie, elle conclut ainsi le parallèle : « Elle sait moins de choses; mais elle est plus que moi... En elle brille une flamme claire et qui lui est toute personnelle; pour moi, j'ai vécu avec de grands esprits, et voilà tout. »

C'est à peine même si elle semble tirer quelque vanité de son intimité avec ces « grands esprits », et ce ne sont pas des anecdotes inédites les touchant, des détails inconnus, qu'il faudrait s'attendre à trouver dans ces pages. Le plus souvent, elle mentionne leurs noms en passant, très simplement, sans s'attarder, sauf une ou deux fois, à recueillir leurs entretiens ou à noter leurs attitudes. Et pourquoi l'eût-elle fait? De graves personnages, beaucoup mieux autorisés qu'elle, s'y occupaient et nous en savons par eux tout ce qu'il est possible de savoir. Mais autour de ces gloires éclatantes, en ce temps où l'histoire et la poésie recommençaient les âges antiques, toute une jeunesse, la belle et folle jeunesse romantique, vivait, aimait, rêvait, souffrait, pleurait et riait, et, parodiant quelque peu les hommes illustres, philosophait, écrivait des vers et tenait journal de ses pensées, de ses joies et de ses peines. C'est tout cela que nous conte l'un de ces journaux, le plus sincère peut-être, le plus intéressant sans aucun doute et le plus original, celui d'Adèle Schopenhauer, et c'est ce qu'à mon tour, et d'après lui, je voudrais essayer de vous conter.

§

Adèle avait neuf ans quand Johanna Schopenhauer, peu après la mort de son mari, vint, en 1806, s'installer à Weimar. On était alors en pleine épopée napoléonienne, à la veille d'Iéna, et bientôt l'enfant vit les rues de la petite ville pleines de soldats et de boulets, et la maison transformée en ambulance où sa mère, que le baptême du feu, disait Goethe, avait

(1) Elle avait ainsi illustré, à la grande joie de Gœthe, le « Divan oriental et occidental ».

faite Weimarienne, recueillait et soignait les blessés. Que ne vit-elle pas encore en ce temps merveilleux et terrible, jusqu'à la bataille où se dévorèrent les nations, jusqu'à la *Freiheitskrieg* (guerre de l'indépendance) et le recul du grand empereur? Les choses les plus extraordinaires, et dont nous rêvons seulement, se passaient alors chaque jour et la vie réelle ressemblait à un poème de chevalerie. Les jeunes filles s'exaltaient comme les hommes et, ne pouvant combattre dans l'armée, n'en fondaient pas moins, sous l'initiative d'Adèle Schopenhauer et de son amie Ottilie von Pogwisch, une ligue patriotique contre la domination étrangère.

Le fait le plus important de cette ligue fut certainement le romanesque sauvetage d'un officier des chasseurs de Lützow, Ferdinand Heinke, séparé de son régiment par les dragons français et trouvé errant dans le parc de Weimar. Beau, brave et souffrant, il devint aussitôt le centre et le héros du petit cercle et, entre lui et Ottilie, la future belle-fille de Goethe, s'ébaucha même toute une jolie histoire d'amour, traversée d'obstacles et de larmes, et qui devait laisser une trace assez profonde dans le cœur quelque peu inconstant de la jeune femme.

Adèle, qui partageait l'inclination d'Ottilie pour l'officier, ne semble pas avoir éprouvé à son sujet la moindre jalousie, et nous touchons ici au trait le plus particulier de cette curieuse et très noble nature. En vain voyait-elle sa belle et brillante amie fêtée et courtisée par ceux-là mêmes dont elle eût le plus désiré pour elle un témoignage d'attachement, elle assistait sans envie aux succès de l'heureuse rivale, et à peine exprimera-t-elle un jour, après le mariage d'Ottilie avec Auguste von Goethe, ce regret si humble et si touchant : « Ottilie est satisfaite, presque heureuse; mais qu'est cela à côté du Paradis perdu ? Et pourtant *il* l'a aimée ; elle a tenu les plus belles fleurs de la vie .. et moi je n'ai rien fait... que peut-être les lui mettre dans la main. »

§

Au moment où commence le journal d'Adèle Schopenhauer — du moins ce que nous en avons, car il est probable que d'autres cahiers ont précédé ceux-ci — Heinke a déjà quitté Weimar pour Breslau, où il s'est marié; mais il n'en demeure

pas moins le lien et comme la trame légère, à peine perceptible parfois, toujours réelle cependant, de ces confidences de jeune fille : « Heinke est l'accompagnement de toute ma vie terrestre, » dit-elle, « et son image ne s'évanouira jamais de mon cœur. » Si en voyage, découvrant pour la première fois toute la beauté du Rhin, elle en éprouve une joie presque divine, elle pense aussitôt à lui et croit sentir près d'elle la « présence de la chère âme ». Weimar même lui plaît surtout par les souvenirs qu'il garde de son passage : « J'aime ces murs, ces pierres, tous les lieux où il a vécu, aimé, j'aime les personnes qui prononcent son nom, qu'il a connues et qui lui ont parlé. »

Au reste, pas plus qu'elle ne fut jalouse d'Ottilie, elle ne le sera de sa femme Charlotte, car c'est bien vraiment l'âme seule de Heinke qu'elle aime d'un amour tout spirituel et désintéressé. Une fois pourtant il lui arrive d'écrire : « Toute la soirée, il m'a semblé que ma tête reposait sur sa poitrine et que sa voix me parlait doucement. Ah ! — si c'est folie — par Dieu, cette folie est plus belle et plus bienfaisante que toute votre sagesse qui me laisse seule et pauvre dans les ténèbres. » Si elle s'imagine reposant sa tête sur sa poitrine, c'est donc qu'il est encore à ses yeux un être de chair et d'os ; nous en douterions par ailleurs tant il n'est question que de la beauté de son âme, tant il n'apparaît que comme une personnification de l'idéal. Heinke joue dans la vie d'Adèle — un peu aussi dans celle d'Ottilie — le rôle que jouaient Beatrix et Laure auprès de Dante et de Pétrarque. Principe de grandeur et de perfection morales, source d'inspirations et d'enthousiasme, il est celui dont le souvenir élève et purifie et de qui « vient l'amoureux penser qui, tandis qu'on le suit, achemine au souverain bien ».

« J'ai beaucoup songé à Ferdinand ; je me suis demandé pourquoi au fait nous l'avions connu et j'ai compris soudain combien nous étions par lui devenues meilleures. » Il est difficile de contrôler l'heureuse influence attribuée par Adèle à ce romantique amour ; mais ce qu'il n'est guère possible de nier, c'est la sincérité de la jeune fille écrivant ces lignes. Nous pouvons suspecter celle de Dante et de Pétrarque et ne voir qu'un artifice de poésie dans le culte rendu à leur Dame ; mais il s'agit ici d'un journal intime et non d'œuvres composées pour la

(1) Pétrarque.

gloire. Il est vrai d'ajouter que les amies se communiquaient parfois leurs cahiers et que de plus on ne sait jamais, avec les romantiques surtout, jusqu'à quel point l'attitude adoptée d'abord en public peut à la longue s'imposer et faire illusion à la personne elle-même. Il est certain, par exemple, que des passages, comme celui où elle s'efforce d'expliquer sa foi en l'union de leurs âmes, en une vie morale victorieuse de la matière et de la mort, et les rapprochant tous trois : Heinke, Ottilie et elle, semblent plus inspirés par l'imagination que par le cœur. Mais il en est d'autres, les plus nombreux, où les regrets, l'admiration et l'espoir s'expriment avec une telle ingénuité, un accent si féminin et si vrai qu'on ne saurait s'y tromper : « Es-tu content de moi ? » lui demande-t-elle à la fin de l'année. « Ai-je bien agi, vécu, pensé comme tu le voulais? » Et avec quel besoin de tendresse et de réconfort, avec quelle confiance ne se tourne-t-elle pas vers lui quand sa peine est trop lourde : « Bien que j'aie vingt-quatre ans et que je l'aie perdu depuis sept ans, je le retrouve partout encore. Comment la vie peut-elle m'être si pénible, puisqu'il me suffit de rappeler le souvenir de mon ami pour ne plus sentir le présent? »

§

Ce présent, quelque brillantes qu'en fussent les apparences, était parfois bien douloureux pour la jeune fille. Certes, elle menait à Weimar une vie fort animée et divertissante. Les célèbres thés littéraires, dans le grand salon aux tapisseries où Johanna Schopenhauer recevait ses visiteurs, alternaient avec les soirées au théâtre, les concerts et les soupers. Et que n'y avait-il encore à Weimar en ce temps-là?

L'hiver, les réceptions à la cour, les bals et les courses en traîneau dans le parc et sur l'Ilm glacé, l'été, des goûters au Belvédère, parmi les fleurs, des parties de campagne avec Ottilie et Ulrike von Pogwisch, Auguste von Goethe et les cousins et les amis de ceux-ci. Puis, à tout propos, pour célébrer un anniversaire ou quelque passage de prince, la ville en fête, les maisons parées, des redoutes, de joyeux cortèges à travers les rues et les répétitions de charades et de tragédies dirigées par Goethe en personne et où Adèle remportait toujours le plus grand succès.

Les jeunes filles avaient transformé leur ancienne ligue patriotique en une « *Société de Muses* » dont faisaient partie,

avec Ottilie, Adèle et quelques autres, les deux comtesses von Egloffstein, la douce et charmante Line, attachée à la grande-duchesse Marie Paulowna, et la spirituelle et hautaine Julie. Les réunions avaient lieu une fois par semaine, l'après-midi, à l'heure du café. On y parlait beaucoup d'amour, d'art et de poésie, comme il sied à des muses. Les lettres des correspondants intellectuels circulaient de main en main, puis on lisait ensemble Platon après Sophocle, Byron, Goethe ou *la Nouvelle Héloïse*, et chaque membre devant à tour de rôle communiquer quelque travail personnel, Line von Egloffstein apportait ses récits de voyage, Adèle, un essai sur les désirs. Elle n'avait eu garde, j'imagine, d'y omettre cette jolie définition écrite un jour que sa jeunesse lui faisait plus mal que de coutume : « Les désirs sont comme des enfants ; ils semblent appartenir à un autre monde que le nôtre et regardent si sérieusement quelque chose au delà des fleurs et des étoiles. Mais qu'ils s'éveillent et s'excitent, ils veulent aussitôt toute la terre ; ils courent, s'enfièvrent et la vieille gouvernante les rappelle et les prêche en vain, elle ne peut plus les maîtriser ni les calmer. » Ainsi, parfois, s'éveillaient-ils dans le cœur d'Adèle, et elle leur « chantait alors des berceuses », leur contait des contes doucement pour les rendormir. Elle leur parlait de son bonheur, de ses amis, de ses plaisirs d'art, de toutes les belles et bonnes choses que la vie lui avait données, et qu'il y a d'ailleurs une sorte de volupté amère jusque dans la souffrance librement et vaillamment acceptée ; mais les enfants n'écoutaient pas toujours et sous leurs mains ravageuses les mélancoliques joies s'effeuillaient comme des roses flétries. « J'ai regardé tous mes trésors et me suis sentie, malgré eux, si pauvre, si pauvre... J'ai sangloté une partie de la nuit, jusqu'au matin, peut-être. Et puis ce fut le jour et je me retrouvai dans la vie plus grande que jamais, fière et seule. »

§

Seule !... Voici la plainte qu'à travers toutes ces confidences on ne cesse d'entendre, si discrète et si contenue soit-elle, si bien assourdie souvent par les rires et les bruits de fêtes. Sans doute, la jeune fille avait ses amis, les liaisons romanesques avec de beaux esprits, la paternelle affection de Gœthe encore accrue après le mariage de son fils avec Ottilie ; mais

sa vie manquait d'*assises*, de ce fonds de tendresse confiante, sérieuse et solide, si nécessaire à l'équilibre de certaines natures et qu'on ne trouve qu'au foyer. Or, chez sa mère, dans la brillante maison de la place du Théâtre, où passaient toutes les gloires de l'Allemagne, Adèle n'avait pas de foyer. Avec son humeur sereine, sa vive intelligence, son esprit, son horreur de tout ce qui troublait ses plaisirs et sa gaîté, Johanna Schopenhauer ne comprenait pas mieux sa grave et sensible fille qu'elle n'avait compris son fils. Elle n'eût demandé qu'à traiter Adèle comme elle traitait ses visiteurs, à converser avec elle sur le théâtre, les arts, le génie de Gœthe, ou à lui lire des chapitres de son roman *Gabriele*; mais ce qui fait le charme des relations étrangères ne peut suffire aux rapports entre parents et enfants. Si cet égoïsme aimable s'était plus violemment heurté contre le caractère difficile et chagrin d'Arthur, la jeune fille plus conciliante n'en souffrait pas moins et son journal nous révèle à chaque page le désaccord intime qui la séparait de sa mère : « Avec toute sa bonté et toute sa grâce, ma mère ne comprend pas les choses comme moi », écrit-elle à Dantzig, en 1819, après la faillite de leur banquier Muhl (1) et alors que le malheur eût dû les rapprocher. « Nous sommes différentes et je me rappelle avec une douloureuse nostalgie les bras amis où je pouvais me reposer et pleurer. Souvent les autres, à l'exception d'Ottilie, ne me comprenaient pas non plus ; mais ils avaient au moins cette douce sollicitude dont j'ai tant besoin. »

On peut se demander, en présence de tels aveux, quelle part de responsabilité n'incombe pas à Johanna Schopenhauer dans la rupture avec son fils et si celui-ci, malgré tous ses torts, n'avait pas quelque droit d'accuser la dureté ou l'indifférence maternelle ? Apprenant le voyage de son frère à Weimar pendant leur absence, Adèle écrit cette phrase significative : « J'ai reçu une lettre d'Arthur toute pleine du ravissement que lui a causé l'accueil des Gœthe. *Cela seul donne quelque idée de ce que la tendresse eût pu faire de lui.* » Et de même, quand il offre aux deux femmes de partager sa fortune avec elles, il se sert peut-être d'expres-

(1) Muhl, directeur de la banque L. A. Muhl, à Dantzig, où presque toute la fortune des Schopenhauer se trouvait engagée. La faillite fut déclarée le 27 mai 1819.

sions malheureuses ; mais cependant on ne comprend pas très bien la colère de Johanna, car il semble, comme le remarque la jeune fille, que les « actes parlent ici mieux que les mots ».

Entre la mère et les enfants, le plus grand obstacle était ce Gerstenbergk, attaché aux archives de Weimar et, depuis 1813, l'hôte de la maison Schopenhauer, où il logeait et prenait ses repas. Il est assez difficile et délicat d'apprécier la nature du sentiment qui l'unissait à Johanna, son aînée de cinq ans. Sur la force elle-même de ce sentiment, aucun doute n'est possible ; bien que les exigences et les caprices de son ami dussent la fatiguer, elle ne pouvait ni ne voulait s'en séparer et elle paraît même avoir désiré entre Adèle et lui une union qui l'eût définitivement fixé auprès d'elle. La jeune fille le laisse clairement entendre à plusieurs reprises, ainsi que ses répugnances pour un tel mariage et tout ce que lui fait souffrir la présence de cet étranger dans la maison maternelle : « Je n'y puis plus tenir », confesse-t-elle, « je vis dans une mortelle angoisse et j'ai continuellement la fièvre — Gerstenbergk est parti », dit-elle un autre jour. « Ah ! comme le repos fait du bien ! » Et ailleurs : « Je ne peux me décider à conter mon désespoir après les deux terribles scènes avec ma mère et Gerstenbergk. ...Cela est venu au sujet d'Arthur... Je suis résolue à en finir et à me marier dès que j'en aurai l'occasion. Que ma mère garde son ami et qu'elle ne me répète jamais, jamais ce qu'elle m'a dit hier... L'épouser, lui, serait peut-être le plus sage, — mais je ne peux pas. Si seulement il se comportait toujours comme aujourd'hui... Mais hier on m'a torturée d'une façon si cruelle que je frissonne encore en y songeant. »

Le mieux eût été, en effet, de se marier et de se créer enfin un vrai foyer. Malheureusement, l'occasion ne se présentait pas. Quelques jeunes hommes de Weimar : Auguste von Goethe, le baron von Könneritz, l'acteur Rebenstein, les frères Nikolovius, neveux de Goethe, pouvaient bien s'éprendre de son âme, philosopher en sa compagnie et entretenir avec elle commerce de lettres; mais laide comme elle était, maladive et bientôt après appauvrie par la faillite de Muhl, qui d'entre eux eût songé à en faire sa femme?

Elle le comprenait si bien que lorsqu'elle apprit, étant à Dantzig, les fiançailles de Könneritz avec l'une des muses, la

gentille Lulu von Werther, elle n'en fut presque pas surprise. Mais c'est alors que ses désirs, malgré elle, s'éveillaient jusqu'à lui faire mal et qu'elle en donnait la jolie définition citée plus haut. S'était-elle donc trompée, en croyant seulement jouir de lui « comme d'une fleur dont on sait qu'elle sera bientôt flétrie »; avait-elle rêvé d'autre chose et, sans le vouloir avouer, pleurait-elle sur son rêve mort? « Qui pouvait être plus heureuse que moi? » soupirait-elle dans sa fière mélancolie. « Qui pouvait mieux aimer que moi et, je le dis sans orgueil, rendre plus heureux en aimant? Et cependant... cela est passé pour toujours et je demeure dans ma grave solitude. »

Elle n'avait eu là encore qu'une ombre, qu'un jeu de l'amour, comme jadis avec Heinke, comme, deux ans plus tard, avec Heinrich Nikolovius que leurs relations sentimentales n'empêchaient pas de courtiser sa belle cousine Ottilie von Goethe.

§

Quand s'arrête le journal, Adèle a vingt-cinq ans et cet âge, chez elle que la souffrance physique et morale a prématurément vieillie, n'est déjà plus la jeunesse. Elle le voit elle-même au point de s'écrier dans l'excitation d'un jour de fête : « Suis-je donc encore jeune? Je ne le pensais pas. »

C'est peut-être pour cela que Weimar et le cercle habituel n'ont plus tout à fait à ses yeux le charme d'autrefois. Ce cercle, à vrai dire, semble s'être comme brisé; les visiteurs viennent moins nombreux depuis que la gène et le souci sont entrés dans la maison de la place du théâtre, et Frau Johanna, assombrie et chagrine, sent davantage maintenant l'inconvénient de ne pas appartenir à la noblesse. Puis le déchirement familial s'est encore accentué : Arthur est parti pour l'Italie sans revoir sa mère, ni sa sœur, et Gerstenbergk se montre de plus en plus autoritaire et pénible.

Sans doute, l'intimité avec les Goethe est demeurée la même, ainsi que l'amitié d'Ottilie, à qui Adèle pardonne sans cesse — suprême générosité des laides — toute sa beauté conquérante, et l'art offre toujours ses splendides consolations à celle qui « oublie sa vie devant un chef-d'œuvre ». Mais quelques joies que puisse encore lui réserver l'avenir (1), c'en

(1) Pour rétablir sa santé toujours chancelante, Adèle quitta Weimar en 1829

est fini désormais de la jeunesse avec ses romanesques aventures, sa fraîcheur, ses rêves puérils et charmants, sa poésie, ses enthousiasmes et ses douleurs. Elle a dit adieu, suivant sa comparaison favorite, au « gai matin fleuri, au midi si lourd », et déjà ses regards et sa pensée se tournent vers le soir qu'elle voudrait lentement préparer par l'étude, la contemplation et la bonté, afin qu'il fût « calme et clair comme la fin d'un jour d'été, mélancolique et beau comme l'automne ».

NELLY MELIN.

avec sa mère et s'installa au bord du Rhin, à Unkel, dans la maison d'un commerçant de Cologne, Ludwig Merten, et se lia bientôt très intimement avec la femme de celui-ci, Sibilla Schaaffhausen, savante archéologue. Après la mort de Johanna Schopenhauer à Iena, en 1838, Adèle demeura chez les Merten à Bonn, d'où elle fit de fréquents voyages à Weimar, en Suisse et en Italie. Elle avait conservé des relations suivies avec les anciens amis auxquels s'ajoutèrent beaucoup d'autres, parmi lesquels les poètes Lewin Schücking et Annette von Droste-Hulshoff, sur qui elle exerça une très grande influence. Durant son séjour à Bonn, où elle mourut le 25 août 1849, à cinquante-deux ans, elle publia les *Souvenirs* de sa mère, puis ses *Contes de la maison, des bois et des champs* (Leipzig, 1844), que certains critiques comparent aux contes de Grimm, et deux romans : *Anna* (1845), sorte d'autobiographie, et *Une Histoire danoise* (1847).

COLLOQUES DES SQUARES

—

LE
DONNEUR DE FLEMMES

—

A la mémoire du Prince Louis Ier, fondateur de la maison de Condé, qui accepta de sa maîtresse la Maréchale de Saint-André, la terre de Saint-Valery, en paiement de ses services d'amour.

On m'a raconté que, dans le faubourg Poissonnière, ma chère (1), il y avait un commerçant très important, très considéré dans son arrondissement, qui avait gagné des sommes énormes à vendre sa camelote.

On l'appelait Franjeu-Ledouteux. Sa femme, un mois avant qu'il ne se retirât des affaires, était morte à la caisse. Et il restait seul avec son rejeton, grand bibi dont il était très fier, mais qui avait obstinément refusé de se présenter à Saint-Cyr sous prétexte qu'il n'aimait pas le plumet, à Polytechnique sous celui qu'il n'aimait pas la dorure, et reculait chaque jour son entrée dans un négoce quelconque sous l'autre que, puisque son paternel avait sa matérielle assurée, avec tous les avantages attachés à ce superflu, lui, bibi, n'avait nul besoin de priver le pauvre populaire de son gagne-pain.

— Tu ne connais rien à la vie!... lui répondait Franjeu-Ledouteux... Il faut sans cesse y gratter, y regratter, et augmenter son avoir !... Ainsi, moi qui te parle, suis venu à Paris en sabots !... y ai vécu cinq ans de six sous de saucisson la semaine et de dix de fromage d'Italie le dimanche !... Et, bien que ta mère m'ait apporté en dot la forte somme, centuplée depuis par ma sobriété, mon travail, y ai chaque jour mis encore et encore de côté !

(1) *Le Garde.* — Voy. *Mercure de France*, nos 164, 282, 283, 284.

— Que veux-tu !... reprenait le jeune homme.... Peut-être deviendrai-je sérieux plus tard !

— Je t'ai proposé les pâtes alimentaires, le gaz, l'électricité, le pétrole, la benzine, le linoléum, le caoutchouc, les draps, les couvertures, les édredons, les traversins, les taies d'oreillers, les sommiers métalliques !

— Je finirai par me décider !

— Je suis las d'attendre !... Tu as vingt-trois ans !... C'est honteux !... A ton âge...

— Que faisais-tu ?

— Je n'en sais rien.

— Eh bien... au mien...

— Au tien ?

— Je n'en sais rien non plus.

Et tandis que ce père s'irritait furieusement de voir son héritier se dérober ainsi aux saines traditions de labeur et d'économie observées par tous les Franjeu-Ledouteux afin d'obéir au décret de la Providence, le jeune homme de plus en plus Franjeu, de moins en moins Ledouteux, s'en allait au Conservatoire de la rue Bergère rejoindre Mlle Aline Romanella, sa maîtresse, dont les cours finissaient en ce moment.

— Ma chérie ! faisait-il l'entraînant par des rues de volière, Paradis, Bleue, Papillon, jusqu'à une de poulailler, Rochechouart, qu'elle habitait avec Mme Lafraise-Laframboise, sa mère ; et une fois monté, il la serrait entre ses bras :

— Ma chérie !

— Ah !... Tu sais ! faisait Mlle Aline Romanella pâmée...

— Ma chérie !

— Tu sais !

— Ma chérie !

— Ce que tu me fiches la flemme aujourd'hui !

— Qu'est-ce que tu veux !... C'est ma nature qu'est coupable !... Je suis fait pour fiche la flemme aux femmes... C'est ma vocation !

Et comme elle renversait la tête en arrière sous la bouche du jeune homme la buvant, que ses peignes de côté tombaient, que son peigne de nuque les suivait, que toutes ses torsades de cheveux s'écroulaient en douches noires jusqu'à terre, et que c'était la cascade des peignes et le déluge des cheveux sur

le plancher, elle s'affalait à la renverse au long d'un sopha, l'entraînant.

— Ce que tu me la fiches !

— Le poulet est rôti... insinuait de sa voix de cure-dents la gracieuse Mme Lafraise-Laframboise, par « une » interstice.

Ils s'attablaient autour du volatile, les jeunes gens visages mêlés, pêche contre pêche, œillet (bouche) contre œillet.

Mme Lafraise-Laframboise racontait ses folles aventures de jeunesse au Théâtre Impérial de Moscou avec S. M. I. Alexandre de Russie, et au Municipal de Pau avec S. R. Oscar de Suède.

— Le vaillant « Romagnôf » me soûlait toujours au champagne !... Et « Verladotte » me faisait jurer sur l'Evangile d'avoir une bonne conduite... dans la suite !

— Ce que vous en connaissiez, du monde !... Ce que vous en aviez, des relations !

Elle faisait la couverture, pour qu'une fois au lit et douillettement étendu, le jeune homme pût faire étudier à loisir à sa fille le rôle de Camille d'*Horace* de Corneille :

> — Rome — unique objet de mon ressentiment,

commençait Mlle Aline Romanella.

> Rome — à qui vient ton bras d'immoler mon amant,
> Rome — qui t'a vu naître et que ton cœur adore,
> Rome enfin — que je hais parce qu'elle...

La flûte pour Rome !... finissait-elle... Je ne veux plus avoir que toi comme Corneille cette nuit !...

Le lendemain, M. Franjeu-Ledouteux tapait à la porte de ce fils, refusant obstinément de se réveiller :

— Il est neuf heures !

— Rrrrôn ! Papa !...

— Il est dix heures !

— Rrrrôn !... Papa !

— Il en est onze !

— Rrrrôn !

Il devait entrer dans sa chambre, le secouer comme un arbre à fruits.

— Tu as encore fait la société des balayeurs et des balayeuses cette nuit !

— C'étaient de bons balayeurs ! de bonnes balayeuses !

— Je ne te parle pas de leur nature intime !... Je te demande ce que tu as fait ?...

— J'ai joué la comédie !... donné la réplique à une jeune fille !... Je suis fatigué !...

— Tu donnes la réplique à des jeunes filles !... Quel milieu !.. Quelles mœurs !... Quelles relations !

— Tu as bien dû la leur donner jadis !...

— Jamais je n'ai connu de jeune fille... avant ta mère !

— Non...

— Jamais depuis !

— Pas possible...

— De mon temps tout le monde agissait ainsi !... Tout le monde était plus honoré, honorable... estimé, estimable,... respectueux, respectable,... tiens, que cet admirable petit Lustré !... dont je rencontre chaque soir le père... M. Lustré père... à mon cercle !

— Je ne me lustre pas comme lui !

— Tu dis ?

— Augmente mon mois ?

— Je te donne cinquante francs !

— M'habiller ?

— Travaille !

— Je n'ai seulement pas pu rembourser son poulet à cette jeune actrice hier !...

— Elle n'a pas besoin de poulet !

— Tu préfères qu'elle me l'offre ?

— Laisse-moi !

Sentant qu'il aurait beau dire, ce serait toujours la même chose, le jeune homme finissait par ne plus insister, et s'en vengeait en se retrouvant à l'heure de la fin des cours, rue Bergère, près de M[lle] Aline Romanella.

Tout le long des rues Paradis, Bleue, Papillon, il la balançait par la taille, tandis que le haut de son buste ondulait, que sa tête mourait.

— Embrasse-moi, chéri ?... disait-elle...

Il répondait :

— Tiens !... Pour embêter le cocher Place Jeanne-d'Arc-Square Montholon !

— Tiens!... Pour embêter le conducteur Place de l'Alma-Gare du Nord !

— L'herboriste-bandagiste !

— La mère Canal, débitante !

— Les employés de la banque Offroy !

Elle grimpait la rue Rochechouart, rue de poulailler, montant au ciel.

— Ce que tu me la fiches !

Puis :

— Tu vas être obligé de me porter !

Il la portait.

Chez elle, les cascades de peignes rejaillissaient. Les grandes eaux des cheveux regiclaient leurs douches d'ébène, de jais noir, de ténèbres, à droite, à gauche, en long, en travers, au plafond, sur le plancher.

Elle se ré-écroulait.

— Le foie de veau est sauté !... insinuait, de sa voix de cure-dents, la gracieuse Mme Lafraise-Laframboise par « une interstice ».

Au cours du dîner pourtant, celle-ci paraissait peut-être moins gracieuse. Lâchant son équipe ordinaire de têtes couronnées, elle ne lui parlait que d'amants de second ordre,... comtes russes,... chevaliers italiens,... journalistes.

— Tout n'est pas rose dans la noce !... disait-elle...

Elle oubliait la couverture...

— Qu'a ta mère, chérie ?

— Un peu de migraine, sans doute !

Ils se reprenaient, sans plus chercher à pénétrer la cause des humeurs de Mme Lafraise-Laframboise, à répéter le rôle de Camille d'*Horace* du grand Corneille... C'était encore plus émouvant, dramatique, pathétique. Au bout de quelques « Rome » plus vibrants et stridents, le chef-d'œuvre se remettait à voltiger, par le chemin ordinaire des chefs-d'œuvre, à travers la chambre... Elle retombait, plus ardente encore, aux bras de celui qui demeurait son seul et unique Corneille, décidément.

Le lendemain, identique réveil en musique...

— Dix heures !

— Onze heures !

— Midi !

— Rrrrôn !... papa !
— Rrrròn !... papa !
— Rrrrôn !
— Où as-tu passé la nuit ?
— T'inquiète pas !
— Où ?
— Laisse-moi !
— Réponds ?
— Le long d'une demoiselle !
— Tu dis ?
— Le long !
— De ton actrice !... de ta...
— S'il te plaît ?

— Au lieu de revenir au posé,... au solide,... qu'observent les jeunes gens de ton âge ! C'est à cela qu'aboutissent mes remontrances ! Tu te lances dans la débauche !... Tu perds de vue le petit Lustré !

— Puisque je te répète que je ne me lustre pas comme lui !

— Lustre-toi !

— Rembourse-moi le foie de veau que cette jeune actrice m'a offert hier ?

— Jamais !

— Rembourse ?

— Je te couperai plutôt les vivres ! ne te donnerai plus un sou !

— Ça ne me changera pas !

— Bandit !

Sentant, davantage encore que la veille, qu'il lui serait impossible de venir à bout de ce paternel borné, buté, muré à toute fantaisie, à tout amour, il se précipitait, dès la fin des cours du matin, rue Bergère, aux bras de son désormais seul refuge !

C'y étaient rebaisers sur baisers, légers, envolés, appuyés, serrés, tassés, délirants !... à en boire, à en reboire, à s'en rendre ivre !... à en faire éclater de jalousie l'herboriste-bandagiste !... la mère Canal, débitante !... les employés de la banque Offroy !... Des bouches se figeaient en O indigné derrière eux !... Des lèvres s'étiraient en fil de rasoir !... Leurs baisers repleuvaient, s'étreignaient, dansaient, crépitaient, battaient,... tels des trilles !...

Là-haut, l'inondante cataracte des cheveux, des torsades, des peignes réitérait... Des Niagaras d'encre l'enlaçaient, l'encerclaient, l'envahissaient... le laissant tel qu'un petit oiseau perdu dans une forêt!... un pauvre gosse extasié sous la cascade du Bois de Boulogne!

Soudain, la voix de Mme Lafraise-Laframboise éclatait,... sifflait,... vrillait, ... en vitriol,... en acide corrosif :

— Le cochon est servi !

— Ciel!

— Qu'y a-t-il?

— Elle a servi le cochon!... C'est la fin !... Tu ne peux plus rester ici!

— Comment ?

— C'est ta signification de congé!... Ton expulsion !... Et moi qui t'aimais tant!... t'adorais...

— Hein?

— Pourquoi n'as-tu pas soldé le poulet avant-hier? le foie de veau hier? Ça lui aurait si bien fermé le bec, à ma vieille caissière de mère! fait croire à ta solvabilité!

— Mais...

— Pourquoi l'as-tu laissée servir le cochon?... Te voilà jugé!... Rien à faire!... C'était la méthode à « Verladotte », lorsque les seigneurs de Suède refusaient d'augmenter, du pourboire exigé par nos gouvernants et nos maquerelles, sa liste civile!... Il leur servait le cochon!... Elle s'est frottée à lui! Elle n'en démordra plus!...

— Oh!

— Faut nous quitter !... Mais tu resteras quand même mon seul donneur de flemmes!... mon unique!... mon vrai!... mon pauvre petit donneur... d'eau bénite... de flemmes!

— D'eau bénite?

— Et si elle m'en impose d'autres... plus tard!... par la suite!... qui ne donnent jamais rien !... des semblants !... des phrases!... de la baudruche!... je te recevrai en cachette, toi!... le bien-aimé!... le préféré !... le bébé!... je t'ouvrirai en secret la porte, quand tes successeurs se mettront à ronfler!...

— Je ne passe pas par cette porte-là!

— Passes-y!

— Et ma dignité!

— N'y pense plus !

— Mon honneur !

— Assieds-toi dessus !

— Jamais !

Et comme, en dément, en fou furieux, proférant mille injures pour la masseuse d'en face, le pédicure du second, la manucure du premier, la sage-femme de l'entresol,... auxquels Mme Lafraise-Laframboise eût bien dû servir aussi le cochon, la cochonne !... le jeune homme dégringolait l'escalier...

— Ah ! Maman !... s'écriait la jeune tragédienne désolée... pourquoi, dans votre loyalisme envers la dynastie régnante de Suède,... m'ôtez-vous encore ce dernier gâteau de la bouche !... ce gâteau à moi !... cette tarte à la crème !... cet éclair au chocolat !... ce moka !... ce nanan !... ce donneur de sirop !... de miel !... de sucre !... de langueur !... de douceur !... de vapeurs !... comme je n'en aurai jamais plus !... Mort à « Verladotte » !

Mais d'une traite, par Montmartre, Batignolles, Courcelles, le boulevard extérieur, sans savoir ce qu'il faisait, roulant des yeux d'égaré, montrant le poing aux passants, et, — comment y arrivait-il si vite ? il n'y a que la rage qui vous donne ces jambes-là — Parc-Monceaux, son contradicteur se trouvait tout à coup devant la statue d'un vieux chevronné, d'un vieux de la vieille, d'un ancêtre des donneurs de flemmes, à l'abri de son petit monticule, de sa petite grotte, de ses petits palmiers, de ses trois demoiselles, de son amour de marbre, de ses iris violets.

— Gounod !... Gounod !... Gounod !... Gounod !... faisait-il tombant à deux genoux devant lui, suffoqué.

Et comme, sur les gazons, des nourrices se prélassaient en vaches, auxquelles on a mis des rubans au lieu de clochettes...

— Ange pur !... Ange radieux !... implorait-il... Tu comprends bien que je ne suis pas né pour paître en compagnie de ces nounous !... Emporte-moi avec toi au fond des cieux !

Flatté, le Maître semblait compatir à son exaltation délirante.

— Enseigne-moi,... immortel musicien,... comment tu t'y prenais jadis pour fiche une flemme durable aux femmes ?...

alors que celle que je leur fiche,... tu le vois,... ne peut plus durer?...

— Très simple!... lui répondit Gounod,... du moins crut-il l'entendre... Je leur jouais de ma musique!... Voilà tout!

— Tu sais bien que je ne puis pas leur jouer de la mienne!... Que je ne joue que de la musique de mes lèvres,... comme chacun!...

— C'est la meilleure!...

— Tu crois?

— Essaye?... Fredonne entre tes dents, scandant chaque note du murmure de ces lèvres « O Magali, ma bien-aimée!... » par exemple?... C'est la pierre de touche!... Effet immanquable!... Mariage ou collage pour le moins!...

— « O Magali, ma bien-aimée!... »... soupira aussitôt le jeune homme... « O Magali, ma bien-aimée!... ma bien-aimée!... » Et il scandait chaque note du murmure de lèvres requis « Mûmm!... Mûmm!... » Et il ne faisait bientôt plus entendre, en guise de paroles, que ce murmure...

Or, voici que, près de lui, surgit exactement le portrait, mêmes yeux, même bouche, même nez, en blond et diaphane seulement, au lieu de brun et de bien en chair, et discret et tendre, au lieu de voluptueux et laisse-moi me coucher, de Mlle Aline Romanella!

Dieu!... pensa-t-il... Que ce portrait a donc l'air intéressé!... Quelle sollicitude de femme courant à travers Paris,... quêtant aux murs, maisons, branches d'arbres, bancs de boulevards, étalages de magasins, regards de passants, son âme-sœur! — « Une âme-sœur, s... v... p...?... Ayez pitié d'une pauvre petite Madame, qui n'a pas rencontré son âme-sœur?... d'une pauvre petite Madame, qui voudrait bien la coucher dans son dodo?... »

Elle se tenait, suprêmement distinguée, élégante, délicieuse, — en grand deuil! — regards suivant, à travers les paupières imprégnées d'une buée satinée et violâtre, chaque murmure de lèvres du jeune homme, passionnément.

Dès qu'il eut terminé son couplet de Magali,... elle reprit avec une ferveur et une distinction suprêmes le sien, scandant comme il le fallait chaque note du même murmure de lèvres.

Dès qu'elle l'eut terminé, ils entamèrent le duo final avec la même ferveur, la même distinction, y introduisant tout un

échange de murmures, qu'on ne répète plus, hélas! à l'Opéra-Comique, cristallins, délirants.

Ils restaient côte à côte, roucoulant du même souffle, vivant d'une vie céleste, inouïe.

Et, naturellement, ils partirent aux bras l'un de l'autre, puisqu'ils y étaient déjà tombés ! quittèrent le petit sentier, les trois demoiselles, l'amour de marbre, Gounod, ses conseils, ses iris de rendez-vous.

Le long du chemin, ils augmentèrent si possible leur décorum, se dirigeant avec la plus grande dignité vers le superbe hôtel que la duettiste possédait rue de Courcelles.

Et voici que là, parmi des domestiques admirablement dressés, stylés, s'esquivant à leur approche, elle le mena, le long de corridors moelleux, tapissés, jusqu'à un boudoir arabe, à tentures écarlates, à plafond indigo, à préceptes du Koran incrustés sur fond d'or, où, non plus comme une vulgaire défonceuse de sophas, de la classe de M. X... du Conservatoire officier de la Légion d'Honneur, mais comme la branche fragile qui, si l'on omet de la soutenir, se rompt, comme le lierre éperdu qui, s'il ne s'attache, meurt, mais préfère pourtant s'agripper à des supports horizontaux, elle s'écria :

— Ah !... Vous savez...

— Quoi donc ?

— Ce que vous me donnez...

— Quoi donc ?

— Je ne sais pas...

— Ah !... je sais, moi !... la flemme ?... souffla-t-il en douceur.

— Oui !... la flemme !... c'est cela !... Je l'avais sur la langue !... N'osais le formuler !

Et elle tomba entre ses bras, le long du sopha, tandis que ses blonds cheveux, à peine retenus par des résilles à mailles, se déroulaient, ruisselaient, giclaient, non plus comme douches, déluges, cascades de jais noir sous la lune, mais comme champs de blé inondés de soleil, le criblant, l'aveuglant, lui donnant l'impression de monter à travers mille dentelles, arabesques, brindilles mordorées, fils de la vierge lumineux, le long d'un éther bleu, où s'égosillaient des alouettes.

Et comme il montait le long de cet éther bleu, par ces champs de blé renouvelés, inondés de rayons, de poudroie-

ments, d'alouettes, il comprit que ce n'était plus une passionnette, soumise aux incartades intempestives d'une Mme Lafraise-Laframboise,... plutôt Verjus-Lagroseille,... mais le grand amour, le vrai, le pur,... l'amour intense, profond,... qui va tout primer, annihiler, tuer,... renouveler, restaurer, créer, le grand amour de la vie !

— Vous tenez dans vos bras... lui confia à un moment cette maîtresse diaphane,... une malheureuse femme qui ne pouvait plus vivre ainsi ! qui avait trop souffert ! était trop abandonnée !... une veuve ! celle de l'infortuné gouverneur de Madagascar,... dont vous avez sûrement entendu parler,... mort dans les marécages !

— Oui !... fit-il... Infortuné gouverneur !

— Deuil affreux ! Deuil cruel ! Ma douleur ne se calmera plus ! Je regretterai éternellement le disparu !... Mais lui, sentant combien un soutien m'était nécessaire, combien, malgré toute mon ardeur à lui rester fidèle, je ne pourrais à perpétuité m'isoler sous ces voiles désuets, m'avait fait jurer,... et ce me sera une éternelle occasion de le chérir,... de ne pas hésiter !... de lui donner, dès que je le pourrais, comme l'a fait le gouvernement pour Madagascar, un remplaçant !

— Regretté gouverneur ! murmura le jeune homme aux anges !

— Nous sauverons, comme il le souhaitait, les apparences !... Vous serez ce fameux cousin de la Réunion, qu'il m'avait suggéré, en cas de disparition, d'inventer !

— Je serai ce cousin de la Réunion !

— Et tout se passera en conformité avec son désir !... convenance ! respectabilité ! décence !.. pour le rendre heureux au séjour des bienheureux !... Mon logis vous sera ouvert !... Et votre cousine Aquaviva de Santis... vous tendra les bras !

— Vive ma cousine Aquaviva de Santis !... Vive aussi mon cousin Aquaviva de Santis, bien qu'il soit décédé !

Et au comble du ravissement, oubliant tout, la rue Rochechouart, les aventures à quittances, le faubourg Poissonnière, un père dénaturé, il n'eut plus qu'un souci, le seul que doivent avoir les vrais amants, les nerveux, les verveux, les forts celui de se montrer à la hauteur de la tâche assignée, de bien remplir la mission léguée par le gouverneur de Madagascar,

d'être le parfait cousin de la Réunion, le donneur de flemmes idéal, que nul autre élève de Gounod, même notre maître à tous, notre illustre, notre sublime,... notre si divinement, séraphiquement, angéliquement, firmamentiellement... chatouilleur... Massenet... n'égalera jamais !

Il le fut trois fois vingt-quatre heures de suite, avec une maëstria, une ampleur, une fougue, un entrain, un charme, une verdeur, des à-côté, une nouveauté, des entr'actes, des actes, un coup d'archet, coupés de ravitaillements, de délices, confitures des Comores, roses frites d'Imérina, compotes de pigeons de Tamatave, vins ponceaux, vermillons, écarlates, satinés-maïs, satinés-jonquille, jonquille-étendard, de sommeils extatiques tels qu'il lui semblait que tous ses membres, dans un engourdissement exquis, prenaient part aux rêves de son esprit !

Des baisers suivaient !... plus danseurs, sauteurs, cascadeurs !... collés, figés, religieux !... joues et pommettes creusées, comme dans ces têtes accouplées par la bouche de Rodin, où les visages ne semblent plus que suçoirs, aspirant le sang du cœur !

A la détente, il se leva, s'habilla, embrassa sa compagne, sortit, et se trouva, sans s'être même douté qu'il s'y dirigeait, devant la maison de son père.

— Te voilà !... Scélérat !... s'écria celui-ci dès qu'il l'aperçut... D'où sors-tu ?... Une nuit ne te suffit plus ?... Il t'en faut trois ?... Les jours deviennent d'autres nuits ?... Ça fait six ?... C'est la nuit tout le temps pour toi ?

— Mais papa...

— C'est là que les femmes te mènent ?... A ne plus distinguer la nuit du jour ?... Le jour de la nuit ?... Deviens-tu fou ? Où espères-tu en venir avec cette vie ? A te rendre la fable de ton quartier ? Moi avec ?... Est-ce ainsi que tu imites le petit Lustré ?

— Ne me lustre plus !... Je t'en prie !

— Imbécile !... Nigaud !... Ne devrais-tu pas déjà avoir jaugé à leur valeur les serments de ces dames ?... Ne comprends-tu pas que, derrière leurs baisers, c'est de l'argent,... du numéraire,... qu'elles guignent,... les sacrées caissières ?... Crois-tu qu'elles en pincent pour ta frimousse ?... En pincent-elles pour la mienne à moi ?

— Tu n'as pas de frimousse!

— Elles te mettront nu comme un petit saint Jean!... un saint Jérôme!... un Benoît Labre!... Moi aussi, elles me mettront nu!... Ce sera du propre!... Nous n'aurons plus de quoi nous payer une feuille de vigne!... Nous serons réduits à aller sous des portes-cochères... avec des caniches,... tendant nos chapeaux!

— Ah!... Tu colles...

— Sans compter les maladies que tu finiras par récolter!... par me passer, avec un verre à boire ou une cuiller!... Et le 606 est hors de prix!... Elle nous coûte cher, ton actrice!

— Ce n'est plus une actrice!

— Non?

— Plus!

— Je te dis que tu nous ruineras!... que tu ne nous laisseras plus un sou!

— C'est une femme à relations!

— Laisse-moi tranquille avec tes relations!

— Une femme officielle!

— Officielle?

— Dans la plus belle situation!... Jouissant de la plus haute considération!

— Et mon œil!

— La veuve de l'ex-gouverneur de Madagascar!

— De l'ex-gouverneur de Madagascar?

— Qui habite un magnifique hôtel, rue de Courcelles!

— Numéro?

— Soixante-dix-huit bis!

— Comment l'appelles-tu?

— Aquaviva de Santis!... Conception-Carmen!

— Passe-moi le Bottin?

Le jeune homme le lui passa.

— Comment!... Aquaviva de Santis!... Conception-Carmen!...Veuve de l'ex-gouverneur de Madagascar!... Soixante-dix-huit bis, rue de Courcelles! C'est étrange!..... Tu me jures que tu es son amant?

— Si je le suis!

— Ah!... fit alors M. Franjeu-Ledouteux d'un air singulier. Et se promenant un instant, faisant sonner des clefs dans ses poches... Ah!... Ah!... reprit-il. Et regardant son fils sour

noisement, à la dérobée... Ah!... Ah!... Ah!... Ah!... Ah!...

Et, l'ayant regardé une dernière fois, il s'éclipsa, laissant le jeune homme stupéfait.

D'ailleurs, puisque ce paternel ne ressurgissait plus, celui-ci n'avait nulle raison de moisir davantage faubourg Poissonnière.

Il redescendit donc l'escalier, reprenant le chemin de la rue de Courcelles.

— Chérie des chéries!... Bien-aimée des bien-aimées!... y clamait-il bientôt, retrouvant celle qui l'attendait, couchée sur son sopha.

— Chéri des chéris!... Bien-aimé des bien-aimés!... répondit-elle en écho, l'appelant de son cou tendu, de sa tête pâlie, de sa bouche en aumônière.

— Tu ne t'es pas ennuyée en m'attendant?

— Tu étais toujours là, près de moi, n'est-ce pas!

— Comment?

— J'embrassais l'empreinte de ton corps sur le sopha!... Je l'avais fixée avec les roses de la jardinière!... J'embrassais les roses!

— C'est vrai?

— Mais elles m'entêtaient moins que ton corps!... que ton corps qui me soûle... me grise!... Aussi, à bas les roses!... A bas les roses!

— Ah?

— Et la flemme!... la flemme!... maintenant!

— C'est ça!... approuva-t-il.... Accordons nos violons!

Et la ré-étreignant entre ses bras, défaillante, pâmée, il vit aussitôt toutes sortes de couleuvres blondes, aspics, orvets, vipères de plein soleil, bondir de la tête de la jeune femme, se tordre, s'accrocher, ramper autour de lui. Par un coup de baguette, les ophidiens s'enfuirent, et il ne resta plus que fils et filigranes d'or mat, d'argent niellé, tels les agrès d'une flottille de rêve. Les agrès disparurent. Ce furent ruches de paille blonde entourées d'abeilles, tournoyant en trombes bourdonnantes, en tourbillons dorés. Les abeilles s'envolèrent. Et vrillèrent mille vrilles, mirettes, fléchettes incandescentes, tandis qu'au loin, sous un hêtre, un pâtre, de sa cornemuse, clarinait.

Puis, la campagne s'étant muée en un Sahara à jujubiers de

feu, où vrilles, mirettes, fléchettes, sur des myriades de micas, débris de glaces, de miroirs, se réverbéraient, il vit un jeune berger arabe hâve et nu, s'élancer à travers la plaine poudroyante jusqu'à une caravane émergeant d'une dune, se précipitant sur une des peaux de bouc que portaient les chameaux, y buvant éperdument.

L'eau pure coulait de la peau de bouc dans le gosier de l'enfant hâlé!... Et par une sorte d'illusion, de mirage, il s'aperçut que c'était lui, cet enfant consumé; les mille rayons du soleil, les cheveux d'or flamboyant autour de lui; et l'eau pure la source, l'œil pur de la bien-aimée!

— Laisse-moi boire à ton œil? à ta source? Et quand je serai désaltéré, ré-embrase-moi de tes cheveux d'or et brûle-moi?

Au bout de deux jours, il re-fut faubourg Poissonnière.

— Beau temps pour la saison, hein?... fit son père se frottant les mains.

— Tiens!... C'est vrai!... Beau temps, papa!

— Il a plu un peu ce matin... Mais beau temps tout de même...

— Il a plu un peu ce matin....

— Il pleuvra encore ce soir... Mais, malgré tout, beau temps!... beau temps!

— Beau temps!...

— D'ailleurs, on n'a qu'à prendre son parapluie, palsambleu!

— Evidemment...

— Ou à s'abriter sous une porte-cochère!

— Encore...

— Et... au fait... le... comment donc!... le... le... Parc-Monceaux?... est toujours à sa place?

— Mais oui... J'en reviens...

— Ah!... fit d'un air de plus en plus intéressé le paternel... Ah!... Ah!... reprit-il faisant retinter ses clefs dans ses poches. Et regardant son fils d'un œil à la fois mystérieux et très fin... Ah!... Ah!... Ah!... Ah!... Ah...

Il se ré-éclipsa.

Lui, recourut Parc-Monceaux.

Déjà sa bien-aimée y tambourinait sur les vitres:

— La flemme?... La flemme...? y soupirait-elle...

— On y va!... On y va!... Coco!...

— En auto?

— Tu es la source et le soleil!... la passion et la tendresse! Laisse-moi me soûler à ton œil? Lancine-moi de tes crins d'or et brûle-moi!

Et deux jours après, re-faubourg re-Poissonnière :

— Et... au fait?... le... comment donc?... le... le... tu sais bien?...

— Quoi donc?

— Derrière le Parc-Monceaux?... Voyons... Tu te rappelles bien?

— Quoi?

— Attends... Soixante-dix-huit *bis?* ... Je le tiens enfin...

— Aussi à sa place.

— Ah!... fit, tel une petite folle, ce paternel des paternels...Ah!... Ah!... reprit-il faisant sonner ses clefs en carillon de fête... Ah!... Ah!... Ah...

Et il disparut d'un bond va-te-faire fiche, prestigieux, de souplesse ressurgie, de gaillardise retrouvée, tandis que le jeune homme, renonçant à comprendre, regalopait vers sa chérie.

Deux jours après :

— Il vient beaucoup de monde à ce... comment donc déjà,... soixante-dix-huit *bis?*

— Mais oui... Beaucoup... Du très calé!

— Du très calé?

— Des résidents-généraux! Des consuls! Des députés! Des sénateurs!

— Des députés? Des sénateurs?

— Le préfet de police... un vieil habitué!

— Le préfet de police?

— Le ministre du Travail!... C'était indiqué!

— Le ministre du Travail?

— Un tas de zèbres! Leurs raies au complet!

— Des zèbres?

Il y eut un silence.

Puis :

— Tu sais..., débuta-t-il d'une voix sombrée... Je n'ai qu'une parole!... Je n'en démordrai pas!... Tu ne dois attendre de moi nulle condescendance!... nulle faiblesse! Je per-

siste, comme j'y ai toujours persisté, à déplorer ta conduite passée!... Je la déplore!... M'en désole!... En suis, à un point que je ne saurais dire, mortifié!... Cependant...

— Cependant?

— Puisqu'il n'y a malheureusement pas moyen,... je suis forcé de le constater,... étant donnés l'entraînement,... l'habitude,... cette jeunesse qui te met ce fâcheux feu aux lèvres,... vernis aux yeux,... de t'en acheter une autre,... eh bien, ma foi...

— Ta foi?

— Mon opinion mûrie d'homme grave, de père éclairé, est,... entre deux maux il faut choisir le moindre!... qu'il est peut-être préférable que tu tires parti de ces facultés anormales, spéciales, dans un milieu approprié,... tel celui que tu viens de découvrir, que de continuer à les éparpiller dans ce monde de bohêmes, de crève-la-faim, d'artistes, qui ne t'en sauraient jamais gré!

— Tu crois?

— Il y a là, de ta part, une tentative... oh! bien minime!.. infinitésimale!... quand même... de relèvement,... de... je ne devrais pas dire le mot,... progrès!... dont il faut malgré tout te tenir compte!... Certes, c'est encore aux antipodes de ce que j'espérais!... de ce que je couvais pour toi dans mon cœur de père!... Mais, je dois me faire une raison!... On n'a pas toujours ce qu'on désire!... L'essentiel est que tu retournes peu à peu,.., à la grâce de Dieu,... au sérieux de tes aïeux!... de tous les Franjeu-Ledouteux!

— N'est-ce-pas?

— Je conclus donc!... Puisque te revoici le pied à l'étrier!.. reparti vers la route que tu n'aurais jamais dû quitter!... par un raccourci qui, tout bien considéré, rejoint le chemin droit!... tu pourrais peut-être... profiter des fréquentations que tu m'annonces!... utiliser tes nouvelles relations!

— Les utiliser?

— Puisque, grâce à la signora,... tu m'autorises?... Aquaviva de Santis,... tu te lances dans les hautes sphères,... tu pourrais peut-être y aboutir... à une position!

— A une position?

— L'appui d'une Egérie est le premier échelon, la première

marche, montant à la réussite!... Tu pourrais,... grâce à elle, t'aiguiller vers... la députation!

— La députation?

— Il y a toujours eu de ces sortes de femmes,... de conseillères,... pour présider aux débuts des plus fameux hommes d'état!... Napoléons!... Mornys!... Gambettas!... Tâche, par celle-ci, de découvrir un collège électoral?... Et, bien que tu lâches le commerce, cette politique en petit, — où l'on arrive d'ailleurs aussi par les femmes,... comme le prouve l'histoire de tant de grands couturiers et chefs de rayon de notre époque! — lance-toi dans la politique, ce commerce en grand!

— Ça ne sera pas trop fatigant?

— Tu vas me faire le plaisir de rejoindre, sans te le demander, ta Dulcinée!... de l'amener progressivement à mes idées!... Ma dignité me défend de t'en dire les moyens!... Ne reviens que quand tu les auras trouvés!... Bats le fer, puisque... c'est le cas de le dire,... il est chaud!

— Oh! Pour ça!... Il est rouge-blanc!

— Cours-y!

Et au bout d'une semaine, durant laquelle le jeune homme mit à profit de si utiles indications :

— Eh bien... s'informa ce paternel encourageant... As-tu trouvé ton moyen?... découvert ton collège électoral?

— Oui!... Mme de Santis a été avisée qu'il en existait un à Malakoff!... J'y ferai des conférences de propagande pour les ouvriers!

— Ah?

— Je leur parlerai du grand devoir républicain!... De la lutte incessante qu'il faut mener, à la suite des leaders du parti socialiste, pour l'amélioration de leur condition!... le relèvement de leurs salaires!

— Ah?

— Leur déclarerai : « Citoyens, vous avez devant vous l'ennemi né des repus!... des parasites!... des inutiles!... l'adversaire de ce capital qui mène aux plus honteuses compromissions!... par la suppression intégrale duquel vous arriverez seulement à faire cesser vos souffrances et vos misères, Citoyens!

— Vive la République!

— J'allais te le dire!

— Tu t'en fiches ?

— Naturellement !

— Tu as raison!... Parles-en toujours!... N'y pense jamais!

— Comme les autres !

— Fais-moi signe seulement, dès l'ouverture de tes conférences !... J'irai par l'omnibus Gare du Nord-Montparnasse, puis le tramway de Châtillon, t'applaudir à Malakoff !

Pourtant, au bout de trois nouvelles semaines, M. Franjeu-Ledouteux ne voyait pas, dans les gazettes, les conférences annoncées.

Comme il passait boulevard Montmartre et y achetait encore un journal, afin de savoir si on les y mentionnait enfin, voilà qu'il aperçut tout à coup devant lui une superbe soixante chevaux qui, par un virage savant, venait se ranger le long du trottoir :

— Bonjour toi !... fit un jeune et élégant « ours » en sautant.

— Toi !... s'exclama-t-il.

— Je t'ai guigné de la chaussée ! Ai frisé pour t'embrasser le trottoir !

— Quelle imprudence !

— Avec cet auto !

— Ah ?

— Chic ?... Hein !... Verni ?... Nickelé ?... Papa ?

— Sûr !

— Ce n'est que le tonneau !... Si tu voyais la limousine !... Caca d'oie foncé à coussins violet-évêque !... Chauffeur à parements idem !... On peut dormir et coucher !

— Peste !

— Et la « hippo » !

— La « hippo » ?

— Pas « crate » !... « mobile » !... Voyons !

— Oui ?

— Volets en marqueterie !... As de pique symbolique !... On est en cabinet particulier !

— Ah ?

— Je possède les plus belles voitures de Paris... !

— Tu dis ?

— Les plus belles voitures... !

— Comment ?

— Les plus belles voit... !

— Hein ?

— Quoi ?

— Combien celle-là ?

— Je ne sais pas !... moi !... Cinquante... Soixante... Quatre-vingt...

— Mille ?

— Sans doute...

— Et tes conférences ?

— La semaine prochaine... Un nègre sue dessus...

— Un nègre ?

— Un député pas réélu... On lui donne cent sous...

— Tu me préviendras ?

— Manquerai pas...

— A la semaine prochaine... alors...

— Non... lança le sympathique jeune homme... Tu ne vas pas me lâcher maintenant ?

— Je ne voudrais pas te gêner !

— Me gêner ?

— Je n'ai guère l'habitude de ces engins... serais incommodé de leur vitesse...

— Monte là, tiens ?... Napoléon te donnera sa place !

— Napoléon ?

— Mon « sous-ours » !... Pige son profil !

— Son profil ?

— Il ira comme le cardinal Fesch, derrière !

— Le cardinal Fesch ?

— Tu feras Pie VII, devant !

— Pie VII ?

— Grimpe !

A toute allure, par le boulevard balayé dans sa longueur d'un oblique rayon de soleil, ils filèrent :

— Tu n'as plus peur ?... demanda le jeune homme souriant.

— Moins...

— Rien à craindre avec moi... Tu vois... j'en ai vu d'autres...

— Tu vas écraser ce piéton...

— C'est son affaire !... la mienne, c'est de tenir le volant de

direction... De saluer les occupants des autos qui passent... Celui-ci... Celui-là...

— Qui ça ?

— Des bonnets de chez Mme de Santis... Députés... Sénateurs...

Le père, constatant combien son fils avait profité de ses conseils, oubliait déjà son effroi, quand, place de l'Opéra, il le vit saluer de nouveau :

— Qui ça ?

— D'autres bonnets de chez elle... Banquiers... Financiers...

Il commençait, devant ces saluts répétés, à manifester une sorte d'admiration, quand, passé la Madeleine, rue Royale, il le revit saluer encore :

— Qui ça ?

— D'autres bonnets... Généraux... Amiraux...

Son admiration augmentait, quand, à l'entrée de la Concorde, dans un stationnement d'autos, parmi des vendeurs de roses faufilés, sous la baguette d'un gardien de la paix, il le revit saluer toujours :

— Qui ?

— Le ministre du Travail...

Il eut un recul.

L'auto repartait par la place de la Concorde, l'avenue des Champs-Elysées, l'Arc-de-Triomphe, l'avenue du Bois, l'emportant, pensée annihilée, notions effondrées, visage fouetté, rouge, congestionné, yeux sortis de leurs orbites.

Et comme, une fois franchie la Porte Dauphine, près du Lac, il espérait, le véhicule ralentissant, reprendre enfin haleine, voilà qu'en face d'un gros Monsieur à pied, très mûr, précédé ou suivi de cinq ou six autres, il le revit saluer une dernière fois :

— Qui ?

— Le Président...

— Quel Président ?

— Le Prés...

— Ah !... s'exclama-t-il suffoqué... je le reconnais !... De la République !... De la République !... De la République... !

— On se rencontre autour du Lac... On s'envoie son coup de chapeau...

Dans une crise d'enthousiasme, il ne remarqua même pas

qu'on brûlait l'allée du Pré-Catelan; qu'on s'engageait dans celle des Acacias; qu'on passait en face du Tir-aux-Pigeons, de sa piste à obstacles pour coureurs, de ses abris à petits enfants vêtus en singes de Cirque; qu'on coupait d'autres allées; qu'on arrivait à la descente de Longchamps.

Le jour y tombait.

Un vague soleil se noyait derrière les chalets en bois découpé des tribunes du Champ de Courses.

C'était, sous les nuages d'ardoise du couchant, un paysage neutre, en filoselle, en étoupes grises, aux pistes, brousses, taillis, flots de plantes grimpantes, écheveaux de lianes, de lierres, ternes, décolorés. La Cascade, et son saule pleureur, bruissait méditative. Un zéphyr lassé agitait les peupliers.

A un moment, les nuages d'ardoise se frangèrent d'une strie de grenadine incandescente.

En lanterne rouge, le soleil darda.

Sa lumière rasante, éclairant en dessous, dans une projection exaspérée de fournaise, les nuées, les fit se réverbérer sur la plaine, piquer d'aigrettes de flammes les pignons des tribunes, ranimer d'une poussière chaude brousses, écheveaux, taillis, saule pleureur, peupliers, rougir les roches de la Cascade, étinceler l'eau, incendier le café qu'elle abrite.

— Stop!... fit le jeune homme sautant de l'auto... Reste-là, Napoléon... Papa et moi entrons à la Cascade...

Ils s'installèrent à une table; sirotèrent avec des pailles des consommations aux liqueurs superposées; mirèrent leurs verres entre leurs yeux et la projection de soleil; virent reluire toutes sortes de rubis, de béryls, d'opales, de saphirs, de topazes, d'émeraudes, d'améthystes.

— Des couchers de soleil dans nos verres!... Regarde!...

— Non!... Des feux d'artifice!... Fusées!... Chandelles romaines!... Bouquets blancs, bleus, rouges du Quatorze!

Ils reprirent d'autres consommations.

Le soleil s'éteignit.

Tout retomba dans un neutre plus neutre, un vague plus vague, un gris imprécis, ténébreux.

Des globes électriques s'allumèrent. Au dedans semblaient battre des papillons.

Des becs de gaz piquèrent les taillis.

Des guirlandes, des girandoles, des tulipes se balancèrent.

Ils se sentaient les idées zigzaguantes, les pieds froidis, le sang à la tête.

— Ecoute ?... fit le jeune homme soldant les apéritifs... Marchons un peu vers le petit lac au-dessus... Histoire de nous dégourdir les jambes ?... Veux-tu ?

— J'allais te le proposer !... répondit le paternel... Et puisqu'au reste nous voici arrivés à cette intimité de père à fils que je rêvais depuis si longtemps !... que tu es redevenu sérieux, comme tu devais fatalement le redevenir !... envisage les choses sous leur angle véritable !... je vais te parler...

— Me parler ?

— Oui... Attends...

Ils sortirent du café, montèrent un raidillon, frappèrent les pieds le long du sentier pour les réchauffer.

— C'est très grave !... délicat !... poursuivit-il... Ecartons-nous un peu de ces chauffeurs et cochers qui se tiennent en bas !

— Soit...

— Qu'est-ce encore que ceux-là, plus haut ?

— Ce ne sont que des fûts de sapin...

— Près du bord du lac ?

— Un youka...

— Je tiens à être seul avec toi !...

Ils arrivèrent à l'extrémité de la pièce d'eau.

— C'est très grave !... Pourtant, j'irai droit au but !... Voici !... Avec toutes les relations que tu possèdes,... l'influence que tu commences à avoir, et que tu ne vas pas manquer d'augmenter bientôt comme député de Malakoff,... il m'est venu une idée que je ne puis résister à t'exprimer !... Personne n'est toujours là ?... ne nous entend ?... Eh bien !... Veux-tu réaliser le rêve de ma vie ?... l'ambition de ma carrière ?... J'ai toujours été un commerçant important !... considéré ! notoire !... Veux-tu me faire décorer ?

— Ce n'est que ça !... s'exclama le jeune homme... Mais, si ça peut te faire plaisir !... C'est tout ce qu'il y a de plus simple !... Avec Mme de Santis, ça ne fera pas un pli !

— Tu crois ?... Ce serait possible ?... Elle voudrait bien patronner ma modeste candidature ?... consentirait à s'occuper...

— Je lui en toucherai deux mots dès ce soir !... Elle te fera passer dans la première promotion !

— Elle voudrait bien exposer auprès de la Chancellerie mes humbles titres?... Rappeler que je n'ai jamais dépassé dans mes affaires le cinquante pour cent obligatoire?... Cherché, comme tant d'autres de mes confrères, les bénéfices illicites?... immoraux?... Que si ma marchandise n'était pas toujours de première qualité, elle valait bien la leur, après tout?

— C'est entendu!

— Démontrer que si je ne suis arrivé que progressivement, sou par sou,... à force d'économies... de privations,... d'esprit de suite dans le négoce,... cette progression est tout à mon honneur, en somme?

— Entendu!

— Etablir que je ne suis peut-être pas complètement indigne de ce beau grade de cheval... qui me brûle la langue rien que de le prononcer!... de ce grade admirable de gloire?... de consécration?... Je pourrais espérer..., grâce à elle,... l'être?... l'être?... enfin?

— Tu le seras!... C'est couru!

— Je le serai?... Répète-le?... Répète-le?

— Tu le seras!

— Répète-le encore?

— Tu le seras!

— Toujours?

— Tu le seras!

— Ah!... fit M. Franjeu-Ledouteux au paroxysme d'une émotion débordante... Tu me payes en cette seconde de bien des tristesses!... des déboires!... Tu m'ouvres des horizons à jamais fermés!... Ah!... et il laissa tomber la tête sur sa poitrine, de même que s'il allait rendre l'âme.

— Remets-toi!... Voyons!... dit le jeune homme. C'est très naturel de ta part!... Qu'est-ce qu'il y a de plus naturel!... Toutes les passions sont dans la nature!... Tu aimes la « rosette »! Moi, la « flemme »!... Chacun son goût!

— Chacun son goût?... Pas?... répéta le père encore défaillant... Je rêve de rosette!... Je la caresse la nuit!... Je penche la tête pour l'embrasser sur ma boutonnière!... Il me semble que c'est ma noblesse à l'extérieur!

— Moi, de flemme!... Les chevelures des femmes se mettent à gicler autour de moi! Elles suivent leurs chevelures,

perdent l'équilibre, ferment les yeux!... Je les reçois dans mes bras!... C'est aussi ma noblesse... à l'extérieur!

— Tout le temps, cette rosette danse en secret devant ma bouche!... Il me semble l'atteindre!... Mais dès que je m'approche, elle s'éloigne!... danse plus loin!

— Chacun n'a-t-il pas sa rosette dans l'existence!... Les uns, la pièce de cent sous, le nez de Cléopâtre, comme disait mon professeur de sixième!... Les autres, la serviette en maroquin, l'épée d'académicien!... Et plus bas que nous,...tels des fantômes dans les fourrés,... détourne les yeux!

— Ah!... pouvoir baiser un instant!... rien qu'un!... ma rosette à moi!

— Puisque je t'assure que tu la baiseras!... Comme tout le monde!... Comme je baise la mienne déjà!

— Tu crois?

— Ne sens-tu pas qu'elle s'approche de tes lèvres!... Que tu vas la tenir entre tes bras!

— Je vais la tenir?

— Prends-la par la taille!... Voilà qu'elle se réalise!... Je prends la mienne par la sienne!... Dansons le quadrille de la « flemme » et de la « rosette »?

— De la « flemme » et de la « rosette »?

— Passe-moi ta « rosette »!... Je te repasse ma « flemme »!

— Ma « rosette »?... Ta « flemme »?

— Balançons nos dames!... Faisons-les tourner!

— Faisons-les tourner?

— En avant quatre!... Chahut!... Chahut!

— Je vais tomber!... s'essouffla le père, butant contre une motte de terre... Je n'en peux plus!

— Vite l'auto, alors!... fit son vis-à-vis l'emportant, l'arc-boutant d'un fort poignet pour la descente.

Ils rejoignirent Napoléon, lui laissant le volant de direction, se faisant conduire au dernier restaurant du Bois, près la Porte-Maillot.

Comme ils y dînaient, coupant pour se remettre les plats du crû célèbre de l'Hospice de Beaune, de Mumm et Rœderer, de fines-champagnes, de cognacs variés, voici que, vers la fin du repas, le jeune homme fouillant par hasard dans la poche de son veston, y découvrit un carton pour un loge à l'Ambigu, que le Préfet de police avait envoyé le matin même à sa maî-

tresse, et que celle-ci, dînant chez sa mère, lui avait donné.

Il demanda à son père s'il voulait en profiter avec lui ?

Sitôt accepté, il solda l'addition.

Le moteur ronfla dans la nuit, vertigineusement striée de becs de gaz, de globes électriques, d'enseignes flamboyantes, multicolores, disparaissant, reparaissant, faisant la culbute.

Tout à coup, ils se trouvèrent face au terre-plein de l'Ambigu.

Ils descendirent.

Mais ils s'avisèrent que cette loge du Préfet de police comportait quatre places :

— Nous ne sommes que deux !

— C'est vrai...

— Si nous prenions des femmes pour nous compléter !

— Au fait.... Oui... Pourquoi ne prendrions-nous pas des femmes...

Ils accostèrent deux filles, une blonde, une rousse, le jeune homme offrant son bras à la première, le père à la seconde, les emmenant à l'Ambigu.

A la vue du carton, les contrôleurs à habits noirs et cravates blanches s'inclinèrent.

Sur une porte du premier étage était inscrit : LOGE DU PRÉFET DE POLICE.

Les filles eurent un affolement instantané de tout l'être, se demandant vers quelle succursale du Quai de l'Horloge on les menait.

Mais l'obséquiosité des ouvreuses, semblant ne point remarquer leur profession, les rassura.

— Ces dames veulent ôter leurs manteaux ?... leurs chapeaux ?.. Elles n'oublient pas nos petits bénéfices ?

Elles n'accédèrent que pour les manteaux, préférant garder sur leurs têtes leurs immenses chapeaux, faisant déjà des yeux à toute la salle, s'asseyant sur le devant de la loge du Préfet.

Soudain, à l'entr'acte, M. Franjeu-Ledouteux qui, pendant la fin des dernières scènes, venait de fouiller on ne sait quoi derrière, se leva, et leur tapant sur l'épaule, leur désigna de l'index un ruban rouge surgi à sa boutonnière :

— Officier de la Légion d'Honneur !... leur dit-il avec morgue.

Les deux filles, pensant qu'elles avaient affaire à une haute

personnalité du boulevard du Palais, ouvraient des yeux béats, admiratifs.

— Officier de la Légion d'Honneur !... reprit-il plus fort.

Elles s'effaraient.

— Officier de la Légion d'Honneur!... conclut-il, coupant, tranchant, décisif.

Il y eut un silence.

Pourtant l'une s'enhardissait à toucher la rosette :

— Mais c'est de l'andrinople !... murmura-t-elle craintive.

Et l'autre :

— Tu viens de te la faire avec un petit bout de doublure de portière,... que t'as coupé là !..

— Officier de la Légion d'Honneur !... tonna-t-il, les foudroyant d'un regard terrible, courroucé.

Quel rôle jouaient-elles, en somme ?... Pourquoi les avait-il amenées... Qui était-ce?

Le Grand Chef de la Mouche politique, qui tient tous les marchands de vin ?... de la Mouche des Mœurs, qui tient tous les concierges ?... de la Mouche des Mouches, qui tient non-seulement ceux-ci et ceux-là, mais les commissionnaires, les joueurs d'orgue, les donneurs de prospectus, les frotteurs, les Auvergnats, les journalistes ?

On commençait le second acte.

Dominant leur émotion, elles firent mine de se re-partager entre la pièce et les messieurs qui les reluquaient dans la salle.

A un moment pourtant, comme le plus jeune de leurs accompagnateurs — celui qui n'était que Sous-Chef de la Mouche, puisqu'il ne disait pas « Officier de la Légion d'Honneur ! » — se penchait vers elles, elles semblèrent un peu moins affolées, retirèrent, pour ne pas trop le gêner, leurs chapeaux, rapprochèrent leurs chaises, se mirent à lui sourire insidieusement, à sursauter de légers sursauts convulsifs.

Puis, comme il se penchait davantage, elles tournèrent presque complètement leurs bustes vers lui ; leurs regards se firent de velours, leurs cils battirent, leurs paupières clignèrent, leurs lèvres s'entr'ouvrirent, leurs corps s'alanguirent, leurs poitrines se dilatèrent,..... leurs peignes commençant à glisser, leurs chevelures à tomber....

Et leurs têtes suivant...

— Je leur fiche la flemme!... tu vois!... fit tout bas le jeune homme... Profitons-en pour fiche le camp nous-mêmes!... Mme de Santis doit être rentrée!

Ils se levèrent, ouvrant mystérieusement la porte, la refermant mystérieusement, mettant le doigt sur la bouche en passant devant les ouvreuses, descendant l'escalier, répondant aux saluts respectueux du contrôle, tandis que les deux filles roses, pâmées, laissant de plus en plus tomber leurs têtes, dont les chevelures coulaient comme deux douches, deux cascades, deux déluges roux et blond, le long du rebord de velours rouge de la loge, finissaient par les y coucher,... représentant à l'Ambigu ce qu'il y a peut-être de plus touchant, de plus charmant et de plus poétique dans toute la Préfecture de police,... endormies.

MAURICE BEAUBOURG.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Nouvelles de M. d'Abbadie. — Architecture.

Nouvelles de M. d'Abbadie. — J'ai reçu l'autre jour une lettre où M. d'Abbadie, en reconnaissance de la sympathie avec laquelle j'ai parlé de son aventure, veut bien me donner quelques lueurs sur sa pyschologie. Comme je ne connais pas l'écriture du célèbre fugitif, ni le lieu de sa retraite, je ne puis naturellement en garantir l'authenticité. L'adresse, sur une enveloppe qui porte le timbre de la poste de Toulon, est de la main d'une femme, écriture nette où toutes les lettres sont bien formées, qui ne trahit, non plus que celle de la lettre, d'ailleurs fort différente, aucune fébrilité. On voit que si c'est une fabrication, l'auteur s'est donné la peine de la vraisemblance. Le texte m'inquiéta davantage. Il n'était pas du ton que l'on aurait pu attendre, mais c'est ce qui en ferait l'intérêt, si sa provenance était certaine. A la réflexion, il répond assez bien au romantisme latent, un peu mystique, qui doit régner au fond de cette âme rajeunie. Il faut se garder aussi bien du scepticisme que de la crédulité :

Vous non plus, Monsieur, ne m'avez pas compris. Vous avez eu du moins des paroles courtoises et un respect sincère des sentiments que vous m'avez prêtés, de ceux aussi, pour différents qu'ils soient, qui ont présidé à mon aventure. Je veux vous en remercier aujourd'hui : le silence me le permet qui succède enfin à la méchanceté des hommes si habiles à harceler mon pauvre amour.

Ma première vie fut simple et régulière entre une femme dévouée et de nombreux enfants. Je peux le dire sans orgueil et sans forfanterie puisque ce premier être n'existe plus. Je l'ai noyé un soir en passant la Seine ; on n'a pas jugé bon de le rechercher et de prononcer devant lui en grand apparat les louanges d'usage.

Parler de mon nouvel être est chose délicate. Je m'exprime mal, n'ayant, Monsieur, ni votre art d'écrivain, ni votre aptitude à philosopher sur moi et sur autrui. Regardez vous-même mon portrait : non, laissez-moi le dissimuler derrière une de ces curieuses images norvégiennes si naïves en leur coloris, si nettement exactes en leur dessin. Reconnaissez-vous Solness, le constructeur de clochers ; non plus de clochers, vous le savez, car, ayant perdu de vue la Croix, il a changé son art et dresse maintenant des tours sur les maisons des hommes. Monté au faîte de l'une d'elles, il a entendu un jour une musique aérienne.

Moi aussi, Monsieur, j'ai cru parfois entendre ces merveilleux accords : et d'abord, au collège où, dissimulé derrière un atlas largement ouvert, je rimais gauchement tout exalté par la lecture de *Rolla* ou des *Nuits;* jeune étudiant, il m'a semblé aussi que l'invisible orchestre reprenait son concert une nuit où j'escaladais le coteau d'Orgemont, ou encore une après-midi aux bords de la Marne...

Depuis lors j'avais cessé d'entendre ces sons mystérieux. Les années avaient succédé aux années, exemptes de poésie et de rêve. Un jour, une jeune fille paraît, parle, et de mon cœur monte le cri libérateur : « Hilde, vous êtes ma jeunesse ! » Sa main, sa douce main posée sur mon front en calme la fièvre; ses doigts, qui appellent la caresse des lèvres, dénouent le bandeau de mes yeux; sa voix, la plus belle du chœur invisible, me dit le devoir. Encouragé par elle, je n'ai pas le vertige. J'ai gravi la haute tour retrouvée et j'ai entendu l'aérienne musique...

La femme et les amis de Solness ont pieusement reçu sa dépouille. Ainsi, sans doute, quelqu'un des cadavres de la Seine aurait accepté d'endosser le paletot et le chapeau que j'avais soigneusement disposés pour le repos des miens. On ne m'a pas rendu égard pour égard. Vous avez du moins, Monsieur, dit leur fait aux indiscrets journalistes. Fouaillez-les encore, je vous prie, qu'ils cessent de donner de la voix contre ceux que hante l'Idéal.

D'ABBADIE.

Architecture. — Encore une lettre, authentique, celle-là, quoique non signée, et que j'aurais dû donner plus tôt. Si l'on se souvient de ce que j'écrivais ici même, il n'y a pas longtemps, sur l'architecture et les architectes contemporains, on la lira avec intérêt, en même temps qu'on la trouvera modérée :

23 mars 1911.

Monsieur Remy de Gourmont,

De votre épilogue « Architectes », je déduis, aux premiers mots, que vous êtes de parti pris. Tant pis !

Je n'aime pas plus que vous la Samaritaine et, probablement avec vous, j'aime mieux les anciens styles.

Mais d'abord êtes-vous sûr que le Directeur de la Samaritaine, bon commerçant, assurément, n'a pas ses raisons de penser autrement, et son succès commercial doit lui paraître plus intéressant que vos, mettons nos préférences.

Ensuite, pour appuyer votre opinion, vous empruntez les mots que je trouve, comme vous, mais pas dans le même sens, bons à se rappeler, de Mallarmé.

Moi, je me les rappelle pour lui retourner le compliment, et je trouve que sa littérature ne vaut pas mieux que l'architecture de la Samaritaine.

Je vous demande pardon de la prétention, mais je ne vois pas pourquoi vous auriez plus raison que moi, et si je ne redoutais une plus longue lettre, j'aurais toutes sortes de solides raisons à vous donner.

Espérons que l'avenir fera à l'architecture décadente le sort qu'il a fait à la littérature qui lui a montré le chemin.

Croyez, Monsieur, malgré votre intempérance d'un moment, au plaisir que j'éprouve souvent à vous lire.

Un architecte de vos abonnés.

Certes, le rapprochement entre l'architecture baroque et le style de Mallarmé est bien fait pour nous choquer, mais on comprend mieux les excès en voyant nos actes transposés dans une forme différente d'activité. Il faut réfléchir à cela, à un sonnet de Mallarmé érigé en campanile. Que cela donnerait-il? Pas de la pacotille comme les clochetons de la Samaritaine, assurément, mais peut-être un dessin et une couleur qui nous choqueraient également. L'œil est à la fois très sensible et très routinier, facile à tromper et difficile à satisfaire; oui, je voudrais que l'on me fît une pagode en style Mallarmé. Mais il y faudrait son génie. Enfin le rapprochement n'est pas sot et peut donner à penser.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Louis Pergaud : *La Revanche du corbeau*, Mercure de France, 3.50. — Jean d'Estray : *Thi-Sen*, M. Bauche, 3.50 — Olivier Diraison-Seylor : *Du Fond des abimes*, E. Figuière, 3.50. — Henri Lavedan : *Mon Filleul*, Pierre Lafitte, 3.50. — Gaston Chérau : *La Prison de verre*, Calmann-Lévy, 3.50. — Alfred Bouchinet : *L'Amour qui dure*, L. Conard, 3.50. — Louis Dorinat : *La Vie blanche*, Bernard Grasset : 3.50. — Jean de Foville : *Les Adieux*, Plon, 3.50. — L. Espinasse-Mongenet : *La Leçon des jours*, Perrin, 3.50. — Maurice Montégut : *Les Bienfaits de l'adultère*, Lemerre, 3.50. — Edward Montier : *Les Marie-Louise*, Bloud, 3.50. — Noël France : *Les Entravées*, Bloud, 3.50. — Michel Provins : *Celles qu'on brûle, celles qu'on envoie*, Fasquelle, 3.50. — Capitaine Fabien Mongenot : *Mes Gibernes*, Messein, 3.50. — Guy Chantepleure : *Le Hasard et l'amour*, Calmann-Levy, 3.50. — D.-G. Debouck : *Vies agrestes*, Vromant, 3.50.

La Revanche du corbeau, par Louis Pergaud. L'étude de nos *frères inférieurs* ne pouvait être sérieusement entreprise, littérairement parlant, que par un écrivain qui abandonnerait la psychologie humaine pour tâcher de découvrir la psychologie animale. On peut concevoir de très jolies choses fausses pour amuser le lecteur au sujet des animaux : des fables, des drames, des histoires de chiens savants ou de perroquets spirituels, mais on ne nous intéressera que superficiellement avec des jeux d'imagination à côté. Il demeure toujours le mystère de leurs particulières cérébralités et du pourquoi de leurs gestes. Ils nous sont aussi étrangers (pas plus) que les enfants; autre espèce d'animaux qui n'ont souvent que l'apparence de raison humaine que nous leur donnons. Entre l'histoire naturelle, les faits acquis scientifiquement et les fantaisies pittoresques de Kipling, les plus merveilleux contes possibles, il reste à prendre une place de respectueux observateur, la meilleure place pour arriver à nous donner l'illusion de la vérité. Il faut consentir à regarder longtemps les animaux et à les aimer pour eux-mêmes avant d'en parler aux hom-

mes, il faut surtout respecter leur personnalité assez pour se priver du plaisir de les transformer ou de les plier à nos usages. Louis Pergaud a mis à leur service, si je puis m'exprimer ainsi, les ruses du chasseur, sa patience, son instinct d'autre bête de proie! Il a fourni, dans l'affut, la poursuite et quelquefois la prise toute l'admirable ardeur d'un braconnier acharné à dérouter et le flair du gendarme et le flair du gibier. Ce qu'il désirait prendre au piège, saisir au collet, c'était en effet la vie même de l'animal traqué par lui dans tous ses plus secrets refuges, mais la vie pour sa pleine expansion et son réel épanouissement moral. Il n'a pas cherché l'exception dans l'espèce ni l'usage anormal d'une éducation déjà donnée. Ses héros sont des êtres sauvages ou presque indépendants. Ils font toujours des actes prévus par les lois animales comme nous faisons quelquefois les gestes prévus par les lois humainement ancestrales qui doivent remonter au temps où les hommes n'étaient guère plus vêtus que leurs prétendus frères inférieurs. En réalité l'insecte est un être parfait devant l'homme parce que l'insecte n'a pas de faux mouvement, il va toujours où il doit aller, tandis que l'homme tergiverse, au contraire, en une série de cercles inutiles autour du fait précis qu'il doit accomplir pour trouver sa réalisation absolue. Le seul don qui différencie l'homme des animaux serait peut-être celui de la recherche de l'erreur, don artistique s'il en fut! Cependant il est plus nuisible certainement à la vie normale que les pires épidémies et il me semble facile d'en obtenir la preuve. (J'espère bien qu'en une autre planète il existe des hommes-insectes qui font scientifiquement et normalement du miel comme les abeilles et qui en mangent toujours, à leur faim, tout en élevant dans une alvéole appropriée les larves de rois et de reines nécessaires au bon fonctionnement de leur... république!) Louis Pergaud n'a pas voulu traduire le langage de ses héros. Ils ne parlent jamais et c'est là une grande habileté d'artiste, car l'auteur garde à ses récits le caractère d'études sérieuses qui les font mieux apprécier des savants. Et qu'on n'aille pas croire à leur monotonie : rien n'est plus vivant, plus prenant que ces petits romans rustiques; nous haletons à la suite du pauvre lièvre poursuivi, nous sommes terrifiés devant l'audace de Fuseline, de Grimpemal, de Mustelle et nous sommes attendris par les tribulations de Maupattu. Ah! il ne leur manque rien, pas même l'orgueil du silence, aux pauvres animaux, pour être intéressants comme des créatures humaines dont il sont souvent les nobles passions et toujours le courage qu'il faut pour les anoblir! Il convient de remercier un écrivain à la fois consciencieux et très poète de nous offrir un autre régal que celui des classiques histoires d'adultère. C'est un coup de vent pur nettoyant les écuries sociales dont le fumier est bien loin de sentir aussi bon la vraie nature que celles de la ferme où s'abrite Chantegrave. Les œu-

vres de Louis Pergaud me représentent la dignité dans le travail, c'est-à-dire le mépris de la chose facile, et c'est cela surtout que l'Académie Goncourt a voulu récompenser en lui comme étant une rareté, ce qui ne court pas les rues ni les grands boulevards.

Thi-Sen, par Jean d'Estray. Cette petite amie exotique, étudiée à la loupe, vaut à son peintre, sinon à son ami, une belle bourse de voyage... qui lui permettra peut-être d'aller la revoir! *Thi-Sen*, c'est le mystère d'Orient que ne peut pas déchiffrer le pauvre naïf occidental qui dort la nuit à ses côtés. Thi-Sen est une petite fille; or, l'homme d'Occident n'admet la petite fille, en amour, qu'à l'état de plaisir défendu. On se rend aisément compte du détraquement de certains coloniaux devant la... permission du plaisir défendu! L'étude du milieu demi-civilisé, demi-barbare dans lequel s'agitent les héros de ce récit est très soignée. C'est plus un document qu'un roman. Et peut-être certaines pages devront faire songer les autorités militaires à l'inutilité de certaines conquêtes. Thi-Sen meurt lâchement assassinée par son domestique Méo, le véritable maître de cette petite femme, parce qu'il possède à la fois sa race et sa ruse, mais qu'il lui est supérieur par l'intelligence.

Du fond des abîmes, par Olivier Diraison-Seylor. Autre drame colonial, qu'on pourrait appeler le duel de deux sentimentalités paternelles. Ce Charles Dyvinc a laissé en France un petit garçon qu'il adore et il lui vient, tout en surveillant des travaux publics au Laos, un autre enfant qu'il voudrait non seulement reconnaître, mais encore protéger quand il ne sera plus là. L'aîné l'appelle au loin, vers la terre française, et le petit nouveau, le produit de la race traître, lui tient cependant animalement au cœur. Le pauvre père sombre dans cet abîme cérébral. Il y a de bonnes pages de rage véhémente dans cette œuvre ironiquement désespérée.

Mon filleul, par Henri Lavedan. Sous un aspect bonhomme, la leçon aux *génés* présentes et futures ne manque pas de malicieuses vérités. La *gené* présente, abrégeant tout à force d'automobilisme et d'hygiène, manque en effet d'enthousiasme sinon de vrai courage. Elle semble n'admirer que les sports franchement inutiles, tourner en rond le plus vite possible ou atteindre les nuages pour se casser la figure de plus haut. La *géné* actuelle n'aime rien que son corps mal fichu, presque toujours malade, névrosé à outrance. Elle s'hypnotise sur son nombril, centre du monde et au fond, oui, son cab. de toil. (lire cabinet de toilette) est peut-être le seul milieu confortable où elle puisse évoluer... parce que c'est celui de la douche! Que M. Lavedan se console. Tout ira mieux quand les parrains bien portants seront morts. Dans les hôpitaux, celui qu'on s'efforce de tuer aujourd'hui, c'est le médecin, celui qui opère, naturellement!

La Prison de verre, par Gaston Chérau. Un drame de pro-

vince, encore plus commun qu'on ne pense. La flamme de la vie qu'on éteint peu à peu sous les multiples préjugés d'un milieu inintelligent. Maintenant cette belle personne, frustrée de sa fortune et de l'éclat de ses cheveux, a peut-être flambé en une fois tout autant qu'il faut pour illuminer plusieurs vies.

L'Amour qui dure, par Alfred Bouchinet. C'est, paraît-il, l'amour conjugal, mais il ne dure pas sans accroc et alors, n'en déplaise à l'auteur de ce brillant réquisitoire contre l'adultère, ce n'est pas le vrai, le grand amour, c'est encore une mauvaise, très mauvaise copie. Il y a vraiment des couples qui sont capables de s'aimer sans se tromper le moins du monde; seulement, voilà, ils sont sans doute assez intelligents pour ne pas inviter des toquées à partager leur intimité. Ce qui m'amuse le plus dans les romans, c'est cette facilité qu'ont les auteurs à inviter des amies ou des amis. On a pu voir, dernièrement, toute une pièce dramatique subsister sur ce point, très faible, de l'invitation ou plutôt de l'irruption dans une maison de campagne d'une aimable farceuse qu'aucune femme de bon sens n'aurait tolérée chez elle 48 heures. Les couples très unis le sont précisément parce qu'ils n'ont jamais besoin des autres voisins pour se distraire...

La Vie blanche, par Louis Dorinat. Des jeunes gens, des jeunes filles qui font le joli apprentissage de l'amitié... amoureuse, et naturellement il en résulte un petit amour qu'une courageuse fiancée élèvera peut-être comme son propre enfant en souvenir de la blancheur des intentions du fiancé. Il y a de jolis détails sur des réunions de jeunes gens qui mettent leurs pauvres illusions en commun.

Les Adieux, par Jean de Foville. Ce sont des cœurs qui ne battent pas vite que les cœurs de Mme Laurence et de ce sérieux attaché d'ambassade. Est-il possible de se tromper à ce point sur ce qui est l'essentiel de la vie ? Le type du farouche musicien est très réussi; on le connaît et, malgré le côté vulgaire de son existence, il n'en reste pas moins le plus intéressant des trois.

La Leçon des Jours, par L. Espinasse-Mongenet. Elle y met le temps, cette particulière jeune femme, pour arriver au but de son voyage, qui est l'amour de cet ami d'enfance trop respectueux; mais cette course à l'union n'est-elle qu'un joli prétexte à des promenades dans les contrées qu'on nous décrit minutieusement et poétiquement ou... le contraire ? Le roman guide-Joanne alors ? Psychologie bien moderne! D'ailleurs l'amour, comme le paysage, y est délicat.

Les Bienfaits de l'adultère, par Maurice Montégut. On a pondu dans le nid d'un petit boutiquier un œuf d'oiseau de proie, et cet oiseau, fidèle à son nid, lui rapporte de bonnes parts de dividende. C'est honteux, comique et attendrissant. J'imagine que c'est d'un bon rapport aussi comme titre, car Paris presque tout entier vit des

bienfaits de l'adultère, y compris, je pense, la librairie qui les publie.

Les Maries-Louises, par Edward Montier. Il s'agit des conscrits de l'an 1813. Ils ne veulent pas partir pour se faire tuer inutilement pour une idée napoléonienne, mais lorsque la France leur paraît vraiment menacée, ces enfants naïfs de Bolbec quittent la jolie fiancée à la coiffe en éventail et vont courageusement défendre la régente... Marie-Louise.

Les Entravées, par Noël Francis. Comme ces demoiselles de l'église sociale-catholique font de beaux discours ! Jamais prédicateurs en chaire n'auront de plus grands succès. Et nous sentons, sous toutes ces fleurs de rhétorique, le poison de l'orgueil qui les rehausse d'un reflet de la Bible.

Celles qu'on brûle et celles qu'on envoie, par Michel Provins. J'aime le drame du *Mari aveugle*, surtout par le dénouement.

Mes gibernes, par Fabien Mongenot. D'un style alerte, ces histoires sont amusantes et n'ont pas trop le genre débraillé convenu. Il y a le journal, ou le calepin plutôt, de l'ordonnance Malicor, qui est, dans son inimitable raccourci, un petit chef-d'œuvre.

Le Hasard et l'amour, par Guy Chantepleure. Le mariage de raison, mettons d'argent, tournant heureusement au mariage d'amour dans un virage, d'ailleurs, des plus dangereux, celui de la confiance spontanée.

Vies agrestes, par D.-J. Debouck. Petits tableaux de genre pris sur le naturel des bêtes, des bonnes bêtes de la campagne, saines et point trop corrompues au contact de l'homme.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Pierre de Lacretelle : *Les Origines et la jeunesse de Lamartine, 1790-1812*, 1 vol. in-18, 3.50, Hachette. — Tancrède de Visan : *L'attitude du Lyrisme contemporain*, 1 vol. in-18, 3.50, « Merevre de France ». — Eugène Vaillant : *Gustave Nadaud et la chanson Française*, 1 vol. in-16, 3.50, Messein. — Lucien Arreat : *Réflexions et Maximes*, 1 vol. in-16, 2.50, Alcan.

Depuis quelques années déjà, écrit M. de Lacretelle au seuil de cet ouvrage : **Les Origines et la jeunesse de Lamartine**, la méthode historique a été introduite dans le domaine littéraire. C'est cette méthode que M. de Lacretelle, avec la précision d'un historien de race, a voulu appliquer à l'œuvre de Lamartine. Il semble, dit-il, que les biographes du poète aient trop écouté ses confidences, sources dangereuses et dont il faut se méfier : « Volontairement nous avons écarté tous les souvenirs rédigés sur ou par Lamartine postérieurement à 1820, sauf lorsqu'il nous a été possible de les vérifier... » Une des sources où l'auteur a puisé sa documentation la plus précise, c'est ce

Journal intime de Mme de Lamartine, dont le poète n'avait publié que quelques fragments « très écourtés et très remaniés » sous le titre : *le Manuscrit de ma mère.*

C'est grâce au *journal intime*, toujours soigneusement daté, qu'il nous a été possible d'entreprendre cet ouvrage, car il nous a permis de mettre en lumière certains faits demeurés encore obscurs ou ignorés, en même temps qu'il nous fournissait un tableau chronologique minutieusement détaillé des quarante premières années du poète.

Ce journal intime permet à M. de Lacretelle de détruire cette légende, que Lamartine lui-même a favorisée, du poète mélancolique et seul, n'ayant à vingt ans d'autre horizon que les collines sauvages de Milly.

Ce journal restreint aussi l'influence de Mme de Lamartine sur son fils. Loin d'avoir été la confidente de ses premiers émois poétiques, elle fut plutôt le réducteur de son inspiration : « Mme de Lamartine exerça longtemps un contrôle sévère sur les lectures de son fils, et en 1813 (Lamartine a vingt-trois ans), elle profitera d'un de ses voyages à Paris pour brûler ses livres « et, par hasard, elle ouvrira l'*Emile*, dont elle se laissera aller à lire quelques passages « qui sont superbes et m'ont fait du bien » ; mais bientôt le danger qu'elle a couru en s'abandonnant au charme de tant d'idées qu'elle sait condamnées la remplit de terreur et elle terminera : « Cela me révolte, je brûlerai ce livre, malgré ce qu'il a de bon, et *la Nouvelle Héloïse* aussi, bien plus dangereux encore parce qu'il anime davantage les passions et qu'il est plus séduisant. »

Mme de Lamartine n'eut jamais vis-à-vis de son fils qu'une grave préoccupation : la peur qu'il ne perde la foi. Pour elle, le talent et la gloire sont des choses bien secondaires auprès de la piété ; et d'ailleurs la poésie ne saurait être que religieuse, puisqu'elle est un don de Dieu.

Elle note dans son journal : « Alphonse va faire imprimer des vers ; il en a fait vraiment de très beaux et sur de beaux sujets très religieux. » Et, quelques années plus tard : « Alphonse travaille à son nouveau volume de *Méditations;* j'ai toujours peur qu'il ne profane son talent en parlant le langage des passions. Je lui ai écrit justement là-dessus. » Elle lui écrivait en effet, à propos du poème intitulé *Philosophie :*

... J'ai une si grande horreur de cette abominable philosophie que je frémis de tout ce qui en a l'apparence, venant de toi surtout. Tu es né pour être religieux, essentiellement religieux, ton talent n'est beau que parce qu'il vient de là. Ne le profane point, mon enfant,...... tu éteindrais dans la boue le brillant flambeau que le ciel t'a donné pour répandre la vraie lumière...

Tu es né pour être religieux ! Le jugement était exact. C'est que

Mme Lamartine sentait son fils semblable à elle-même, devinait en lui les mêmes inquiétudes et les mêmes mysticités. Mais aussi Lamartine garda toute sa vie une âme religieuse, et il est curieux de lire dans ce livre de M. de Lacretelle le roman de ce singulier abbé Dumont, qui fut l'ami de Lamartine et même lui servit de modèle pour *Jocelyn*. L'abbé Dumont était philosophe et incrédule, et combien la réalité de sa vie est supérieure à la fiction du poète.

Que de pages encore il faudrait signaler qui nous disent les premières lectures et les premières amours de Lamartine, et ce chapitre consacré à la famille paternelle et maternelle de l'auteur des *Méditations*, où M. de Lacretelle nous signale des alliances avec les Bonaparte, les Chateaubriand, les Malesherbes, les Gramont, les Tocqueville, les Grimod de la Reynières, etc.

Pour finir cette très juste notation psychologique à propos du roman de Lamartine et de Graziella :

Par Graziella, comme par Mme Charles, comme par toutes les femmes, « il se laissa sans doute adorer, avec quelque cruauté, et quitte à pleurer plus tard ce qu'il avait perdu ».

§

M. Tancrède de Visan ne se contente pas, dans ce volume : **l'Attitude du Lyrisme contemporain**, d'analyser au point de vue poétique l'œuvre des Symbolistes, ce serait trop simple et à la portée de tous. M. de Visan est philosophe et il a le génie des synthèses : aussi nous démontre-t-il que le dessein de ces poètes fut de nous donner « un lyrisme pur, j'entends, dit-il, dépouillé d'éléments parasites tels que éloquence, didactisme, etc., un lyrisme qui puise son essor dans la vie même de l'âme, dans les songes intérieurs ou cosmiques, dans les paysages vus du dedans et ramenés à des éléments émotionnels, dans les spectacles de la nature perçus en fonction de l'enthousiasme qu'ils déchaînent en nous ! » Et à la formation de ce lyrisme pur, si limpidement exposé concourent Vielé-Griffin et l'idée de vie, Henri de Régnier et la Vision centrale, Emile Verhaeren et la suggestion pathétique, Maurice Maeterlinck et les images successives, Paul Fort et la sensibilité française, Adrien Mithouard et l'Occident, Robert de Souza et notre examen de conscience, Albert Mockel et l'aspiration lyrique, Maurice Barrès, professeur de lyrisme, André Gide, autre professeur de lyrisme, etc... Ces divers qualificatifs indiquent l'attitude spéciale de chaque poète dans l'harmonie, qui constitue le lyrisme contemporain. Mais voici que la suggestion pathétique de Verhaeren devient « le moteur initial » de nouvelles énergies lyriques : le futurisme, l'unanimisme, et ainsi, malgré les apparences, ces dernières manifestations continueraient le symbolisme. D'ailleurs « les gestes les plus essentiels de l'attitude lyrique nommée

Symbolisme résument avec une telle insistance la physionomie de la pensée bergsonienne que définir celle-ci c'est parler de ceux-là », et la substance de cette doctrine lyrique est renfermée dans *les Données immédiates de la Conscience.*

M. de Visan voit et met du Bergson partout, et lorsqu'il dit, à propos de Maeterlinck : « le raisonnement et la pensée discursive font place à cette *logique du cœur* indémontrable, parce qu'elle procède par intuitions et par bonds dans l'inconscient, et le sentiment de l'ineffable magnifie notre humble vie en l'élevant du seuil des apparences jusqu'au trône du Réel », il s'inspire certainement de Bergson ; mais dans la conclusion de son volume, il nous démontrera que les symbolistes, sans trop s'en rendre compte, « se trouvent en conformité de vue non seulement avec la philosophie d'un Bergson, qui pourtant à elle seule contient en puissance toute l'esthétique contemporaine, mais avec les doctrines les plus récentes des esthéticiens étrangers ». A la base de toutes ces doctrines, on retrouve l'intuition. Cette similitude des doctrines symboliste et bergsonienne ne m'apparaît pas aussi certaine qu'à M. de Visan. Les symbolistes ont été influencés par la philosophie idéaliste, et c'est cette doctrine que reflète leur poésie.

Cette réserve faite, que l'on lise le dernier chapitre du volume de M. de Visan, on y trouvera une exposition claire de la philosophie de M. Bergson, sinon dans sa totalité si variée, du moins dans ses grandes lignes.

§

En tête de son volume sur **Gustave Nadaud et la chanson française**, M. Eugène Vaillant nous donne une analyse succincte de la chanson française à travers les âges et consacre une notice plus complète à Désaugiers et Pierre Dupont. Désaugiers, dit-il, refit épanouir le rire sur les lèvres closes par la terreur sanglante :

Lorsque le champagne
Fait en s'échappant
Pan, pan,
Ce doux bruit me gagne
L'âme et le tympan.

Le public avait le rire facile en ce temps-là. A propos de Pierre Dupont, M. Vaillant cite cette lamentation de M. Jean d'Armor (un fin lettré) : « ...on ne chante plus les chansons de Béranger ; Désaugiers, Nadaud, Pierre Dupont sont d'illustres inconnus, et si l'on n'entend jamais prononcer le nom de la Lisette de Béranger », tous les gamins de Paris connaissent *Viens Poupoule.* C'est mal comprendre l'éphéméréité de la chanson, qui n'est que la floraison d'un instant.

Vouloir que les gamins de Paris chantent du Béranger, c'est à peu près comme si on demandait aux femmes de s'habiller à la mode des grisettes. Nous travaillons, écrit l'auteur, à la renaissance de la bonne chanson française, et il ne nous cache pas le but philanthropique et moral de cette entreprise, de « cette œuvre populaire, éducatrice de l'esprit et du cœur ». On s'inspirera de Pierre Dupont : ce sera certainement moins drôle que les chansons de Montmartre, mais plus favorable pour les jeunes filles ouvrières des grandes cités :

Dieu d'harmonie et de beauté,
Par qui le sapin fut planté,
Par qui la bruyère est bénie,
J'adore ton génie
Dans la simplicité !

On trouvera, dans l'étude sur Gustave Nadaud, quelques lettres inédites, qui ne sont d'ailleurs pas d'un intérêt extraordinaire. Il faut dire que M. Eugène Vaillant a écrit son livre sur le chansonnier avec une grande vénération pour l'homme, et une grande piété pour le poète.

§

Ces **Réflexions et Maximes** de M. Lucien Arréat sont judicieuses ; elles expriment toute l'inquiétude et l'incertitude de la pensée contemporaine. D'ailleurs toute pensée philosophique ne saurait être qu'inquiète et incertaine. Parmi les divers chapitres de ce recueil d'aphorismes, celui qui s'intitule : Philosophie et Métaphysique, me paraît le mieux résumer la pensée du penseur. On peut cueillir dans les autres allées de ce jardin, d'autres fleurs, d'un parfum un peu amer, comme celle-ci :

« Nous souffrons de ne pas aimer, et tous nos attachements finissent dans la douleur. »

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Gaston Dodu : *Le Parlementarisme et les Parlementaires sous la Révolution* (1789-1799) ; Plon-Nourrit, 7.50. — Gustave Gautherot : *Gobel, évêque métropolitain constitutionnel de Paris* ; Nouvelle Librairie Nationale, 7,50.

Au moment où l'institution parlementaire en France entre dans une crise évidente, un ouvrage comme celui de M. Gaston Dodu, **Le Parlementarisme et les Parlementaires sous la Révolution**, est le bienvenu. « De 1789 à 1799, le Corps législatif a été l'organe essentiel du gouvernement révolutionnaire. » C'est cet organe, considéré en lui-même, que l'on étudie ici. L'énorme tumulte des temps révolutionnaires, ce drame furieux où l'action s'exaspéra et se précipita sans répit, avait pu faire négliger le côté

organique, théorique des institutions qui s'établirent alors. M. Dodu a surtout voulu faire la théorie de ces institutions. Je ne sais trop s'il s'est bien borné à ceci, car son sujet n'était pas de ceux qui se délimitent facilement, et il y a un peu de tout dans son livre. Mais il importe de dire qu'à travers tout ce qu'il y a mis l'on peut être assuré de trouver ce qu'il nous annonce : l'exposé complet de l'organisation parlementaire de la Révolution. Bien que portant un peu sur une abstraction, — le drame, disons-nous, peut assez faire oublier la théorie parlementaire du temps, et M. Dodu lui-même avoue quelque part s'essayer à dégager quelque chose d'assez abstrait, — l'entreprise est intéressante, disons-nous utile, par le temps qui court, et c'est ce que nous allons voir.

M. Dodu, au cours de son exposé, trouve l'occasion de maintes critiques. Le Parlementarisme révolutionnaire, à le considérer dans son plan, ne fut pas précisément un modèle de parlementarisme, et il était bien inférieur, toujours théoriquement, au Parlementarisme actuel. Toutefois, plusieurs des difficultés de la première heure se retrouvent de nos jours. Il est à propos d'examiner celles-là.

A vrai dire, nous n'insisterons que sur une seule des critiques de M. Dodu, sur celle qui semble viser un vice essentiel du droit parlementaire primitif et actuel, vice dont la Révolution fit une vertu, mais dont notre époque a fait... un vice : nous voulons parler de l'immixtion du législatif dans l'exécutif.

Pour les autres tares communes au fruste Parlementarisme révolutionnaire et au Parlementarisme raffiné de nos jours, contentons-nous de noter rapidement, d'après M. Dodu, que la Constituante, la Législative, la Convention thermidorienne et les Assemblées du Directoire connurent, tout comme aujourd'hui : la tyrannie de l'électeur, la maladie de la recommandation, l'exploitation intéressée du mandat par le mandataire, la brigue pour les grands emplois née du risque ou du fait de non-réélection, le culte de la médiocrité, la suspicion, etc. Ceci, quoique spécial au parlementarisme, est d'ordre moral, humain, le fait des hommes autant que de l'institution, ou, plus exactement, des hommes influencés, dans leur moralité « humaine, trop humaine », par l'institution. Ces difficultés, quelque fâcheuses qu'elles soient, sont relativement négligeables du point de vue de la théorie parlementaire, ou plutôt elles restent en dehors de ce point de vue. Il est trop certain que, pour supprimer ces tares spécifiques, il faudrait supprimer le Parlementarisme même. Alors, autant vaut n'en point parler, dès qu'une fois l'on a son existence dans l'établissement parlementaire, lequel aura à se sauver de sa propre corruption morale comme il l'entendra. Mais cela est indifférent pour sa théorie.

Venons donc à ce point théorique immédiat, signalé par M. Dodu,

qui peut être le point essentiel pour des docteurs du Parlementarisme soucieux de réformes, — à cette difficulté du droit parlementaire (particulièrement sensible sous la Révolution, mais très évidente encore aujourd'hui) consistant en l'ingérence du législatif dans l'exécutif.

Nous résumerons en peu de lignes l'exposé historique de M. Dodu à cet égard. Dès la Constituante, le récent historien du parlementarisme révolutionnaire voit « le fonctionnement de la machine parlementaire faussé par l'immixtion du Législatif dans le domaine de l'Exécutif ». Le mal n'était pas encore irrémédiable; il se traduisait simplement par des interventions plus ou moins intéressées dans les administrations; il n'était pas devenu le moyen, même légal, du gouvernement. Mais bientôt le parlementarisme révolutionnaire demanda à un tel mal cette possibilité même de gouverner. Voyons comment cela se fit. Après le 10 août, l'institution ministérielle (ou exécutive), que son origine monarchique rendait antipathique aux hommes de la Révolution, n'avait reçu aucune modification qui la mît plus en rapport avec le nouvel ordre de choses, qui la rendît plus acceptable, plus viable. Décrétée par la Constituante, l'incompatibilité des fonctions de ministre et de celles de député avait été maintenue par la Législative. Les ministres de la Révolution n'étaient jamais choisis dans les Assemblées; ils étaient tenus en dehors, non sans dédain. De là, pour eux, une situation subalterne et qui le devint toujours davantage; de là, une immixtion croissante du Législatif dans leur domaine. La Convention, se déshabituant tout à fait de considérer en eux le pouvoir exécutif, les traita en simples commis; et lorsqu'elle dut déléguer sa toute-puissance, ce fut non pas eux, mais le Comité de Salut public qu'elle en investit. M. Dodu a très bien souligné tout cela, et je ne crois pas qu'il se soit exagéré cette insignifiance du ministère, c'est-à-dire de l'ancien élément exécutif. En fait, la révolution du 10 août n'ayant pas amené la démocratisation du ministère (trop dédaigné, dirait-on, pour recevoir cet « honneur » : Danton ne fit que passer au ministère de la justice, qu'il abandonna pour pouvoir siéger comme député à la Convention), celui-ci n'était plus viable sous le régime révolutionnaire parvenu à son apogée : et en effet, le Conseil exécutif, réunion des six ministres, disparut le 12 germinal an II (2 avril 1794). Or, M. Dodu voit dans tout ceci la méconnaissance, de la part du parlementarisme révolutionnaire, « de l'un des principes essentiels du fonctionnement du régime représentatif », — l'exécutif (Ministres) étant annihilé par le législatif (Convention), et finalement absorbé par lui (confusion radicale), au profit du Comité de Salut public. Mais voyez, ici, les conséquences : le formidable pouvoir exécutif nouveau, bien que les bénéficiaires en fussent pris dans l'Assemblée, n'eut rien de parle-

mentaire. Délégation de la puissance conventionnelle, facteur de toute réalisation, non soumis à la règle de la majorité, il domina nécessairement l'Assemblée, inapte, en tant que foule, aux décisions promptes. Et ce fut la dictature ; ce fut Robespierre. Et c'est ce qui inspire à M. Dodu cette conclusion : « La remise du pouvoir par la Convention à un Comité de Salut public de douze membres » (le ministère, comme on vient de voir, ayant été écarté), « par la Constitution de l'an III à un Directoire de cinq membres, aboutit en l'an VIII à sa concentration entre les mains de trois Consuls... L'Empire procède du Comité de Salut public, comme Bonaparte de Robespierre... »

Conclusion applicable, toutes proportions gardées, au Parlementarisme actuel. De nos jours, l'institution ministérielle a été mise en harmonie avec les institutions parlementaires, c'est entendu. Mais la séparation des pouvoirs qui, avec la qualité parlementaire des ministres, est la grande condition de cette harmonie, existe en réalité fort peu, car une Chambre qui brise à chaque instant les ministres, comme cela se pratique aujourd'hui, rend illusoire le monopole de l'exécutif. La rendre illusoire et impossible là, cela revient presque à l'accaparer et l'absorber ici. Le corps législatif abuse, abuse... Et si ce n'est pas assurément vertu, comme aux « temps héroïques », c'est à coup sûr vice. C'est, chez nos parlementaires trop gâtés, le « beau vice ». Souhaitons que quelque dictature issue d'eux-mêmes ne survienne pas, qui les en guérisse sans profit !

Notre analyse et notre commentaire ont dû porter de préférence, dans la nécessité où nous sommes de nous borner, sur ce côté de l'ouvrage de M. Gaston Dodu. Il y en a d'autres. Il y a les conceptions de la Révolution quant à la souveraineté nationale ; il y a le mode de nomination des députés, etc. Il y a enfin, alternant avec ces exposés d'histoire politique, de fréquents tableaux de mœurs où l'on a voulu montrer en quelque sorte la psychologie des institutions. La documentation paraît des plus consciencieuses. Des détails ne sont guère sûrs, par exemple certains sur Danton et sur Robespierre. Le ton général ne décèle pas plus « l'arriviste » que le détracteur de parti-pris. Je crois que ce livre se lira avec un réel profit.

§

M. Gustave Gautherot, professeur d'histoire de la Révolution française à l'Institut catholique, a écrit sans la moindre bienveillance, comme on pouvait s'y attendre, cette biographie de **Gobel**, l'évêque métropolitain constitutionnel de Paris sous la Révolution. A propos d'une autre biographie de prêtre constitutionnel, celle de l'abbé Fauchet, par M. l'abbé J. Charrier (1), nous disions : « Nous ne savons

(1) *Mercure de France* du 16 avril 1909.

si ces *Vies* des grands schismatiques de l'époque révolutionnaire sont un sujet volontiers abordé, de nos jours, autrement qu'en vue de jeter le discrédit, par les écrivains ecclésiastiques (ou apologistes). » L'exemple de M. Gautherot nous montre que c'est bien dans ce but qu'on prend ici la plume, dans l'Eglise de France. A vrai dire, on ne peut guère voir, de ce côté-là, d'autre raison plausible. On aimerait, toutefois, que M. Gautherot ne fût pas allé, pour Gobel, beaucoup plus loin que M. Charrier pour Fauchet. M. Charrier était presque impartial. M. Gautherot, point du tout. « Comment être impartial? » (si impartial veut tant soit peu dire bienveillant), demandera peut-être M. Gautherot, et j'avoue que Gobel, qui ne vaut pas Fauchet, fut, comme homme et comme prêtre, peu défendable. Quant à moi, je voudrais seulement, si je m'engageais en de telles entreprises, comprendre, expliquer, sans complaisance mais aussi sans colère, ces âmes troubles mais souvent bien intentionnées de prêtres constitutionnels ; je voudrais faire l'histoire objective de ces idées fausses. Comprendre : j'y ai fait effort pour l'Abbé Fauchet. Je me dis aussi qu'il y eut un Anglicanisme qui réussit, et que si le Gallicanisme des Grégoire et des Fauchet eût réussi de même.... Du reste, il est certain que, fixé au point d'arrêt où l'histoire le trouve, le clergé constitutionnel est une espèce hybride (1).

M. Gautherot, qui a donné de savants travaux sur l'Evêché de Bâle, principauté ecclésiastique du Saint-Empire avant 1801, a sans doute été amené de la sorte à écrire cette biographie de Gobel. — Gobel, avant d'être évêque constitutionnel de Paris, ayant été le dernier suffragant français de l'Evêché de Bâle. Son rôle, comme tel, présente assez de choses regrettables. On n'aime pas beaucoup ses incessantes demandes d'argent. Cependant, un peu plus tard, à propos des biens ecclésiastiques d'Alsace (Gobel, il est vrai, cherchait aussi à se créer un évêché en Haute-Alsace), il exprimait un avis qui était, en général, celui du clergé du Haut-Rhin, à qui pesait la tutelle étrangère du prince-évêque. Malheureusement, Gobel paraît avoir encouru, ici, le reproche de duplicité, puisqu'au même moment il écrivait, nous apprend M. Gautherot, une lettre contre-révolutionnaire au chapitre de Bâle.

Certainement Gobel ne vaut pas les Grégoire, ni même les Fauchet. Son ambition manque de tenue. Nous n'insisterons pas sur sa carrière d'évêque métropolitain constitutionnel de Paris. M. Gautherot dit que la faiblesse de son caractère, qui rassurait les Constituants, lui valut son élection au siège de Paris. L'histoire de cet épiscopat peut paraître étrange, si la fausseté de la situation du clergé constitution-

(1) D'ailleurs, les historiens qui veulent rattacher la Constitution civile du Clergé au grand mouvement gallican de 1682 ne voient pas assez que, possible avec le Roi, le Gallicanisme ne l'était plus du tout avec la Révolution.

nel ne s'accusa jamais en de plus caractéristiques traits que dans le cas de Gobel. En réunissant ces traits, M. Gautherot se trouve, du même coup, avoir composé un curieux tableau d'ensemble de l'Eglise constitutionnelle de Paris. Il y a cependant du « trop ». Je ne traiterais pas, pour ma part, Gobel « d'apostat ». Son discours devant la Convention ne contient pas de reniement. Malheureux! sous le couperet révolutionnaire, dont ne le sauva point son lamentable zèle constitutionnel, son dernier cri : fut « Vive Jésus-Christ! » M. Gustave Gautherot a-t-il eu assez pitié ?

L'espace nous manque pour parler comme il conviendrait de l'ouvrage de M. Albert Mathiez sur « Rome et le Clergé français sous la Constituante ». Nous reviendrons là-dessus la prochaine fois, en achevant la revue de quelques récents ouvrages relatifs à l'Histoire religieuse sous la Révolution. Nous donnerons aussi un « Memento » que sa longueur empêcherait de trouver place ici.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

E. Silberling : *Dictionnaire de sociologie phalanstérienne*, M. Rivière, 15 fr. — Georges Tyrrell : *Le Christianisme à la croisée des chemins*, E. Nourry, 3.50. — Alfred Espinas : *Notice sur la vie et sur les œuvres de M. Gabriel de Tarde*, Firmin Didot. — Mme Bernardini-Sjoestedt : *La Revision des valeurs de la femme*, Flammarion, 3.50. — S. Poirson : *La Co-éducation*, Paulin, 3 fr. 50. — Edward Montier : *De l'éducation sociale et sentimentale des filles*, Lecène-Oudin, 3.50. — M. de Lassus : *Le Bréviaire d'une jeune fille*, Flammarion, 3.50. — Memento.

Puisque M. Silberling voulait faire un *Guide des œuvres complètes de Charles Fourier*, peut-être aurait-il pu choisir une autre forme que celle de son **Dictionnaire de sociologie phalanstérienne**, en quoi les matières sont forcément dépecées et perdent de cette unité harmonieuse (c'est le cas ou jamais de parler d'Harmonie) qu'elles eussent conservée dans un exposé doctrinal où auraient pu prendre place d'importants et caractéristiques fragments. Les œuvres complètes de Fourier sont difficiles à trouver et le petit volume d'*Œuvres choisies* qu'a donné M. Gide dans la collection Guillaumin n'a pas la saveur qu'il devrait avoir ; il fallait y aller carrément et ne pas reculer devant les imaginations abracadabrantes du vieux Prophète qui gênent peut-être les disciples convaincus, mais qui nous enthousiasmeront toujours, nous les mécréants. Charles Fourier était de la race des grands rêveurs cosmogoniques, et s'il avait eu le génie verbal, qui, hélas! lui manquait si complètement, il aurait pu s'introduire dans le groupe sacré où siègent les trois grands poètes de l'ère chrétienne, lesquels sont, chacun le sait, Dante, Blake et Hugo. Mais il aurait rougi d'être regardé comme un simple chantre de genèses, et la divine Poésie s'est vengée en ne lui laissant que la réputation d'un sociologue falot. — Ce n'est pas d'ailleurs qu'il ne se détache

violemment sur le fond nauséeux des socialistes de tout acabit ; il est à mille coudées au-dessus des fakirs comme Cabet, des épileptiques comme Louis Blanc et des pédants comme Karl Marx ; il est même supérieur à Owen et à Saint-Simon. Et puis, il est si français ! Tous les défauts qu'on nous reproche à tort ou à raison, la frivolité, la rosserie, le paradoxe, la blague, il les érige si gentiment en vertus sous les noms de *papillonne* et de *cabaliste*. C'est notre Platon, notre Morus, notre Campanella, et bien supérieur ! Au lieu de cette communauté brutale des femmes qu'exige le salace moine calabrais, il prône la libre galanterie, le libre amour, le libre travail, c'est tout à fait charmant. Alors que tous ses confrères en rédemptorat social nous arrivent avec des férules et des vis à pression cachées sous des fleurs, lui, le souriant petit vieux, ne compte que sur l'attrait de ses doctrines ; il s'étonne seulement qu'on n'ait pas découvert avant lui tout ce qu'il dit, et que du moment qu'il le dit, les foules humaines ne se précipitent pas à la réalisation de son idéal. Maintenant, ce beau zèle désintéressé aurait-il toujours duré ? Je n'en suis pas sûr, et certains indices font croire que, comme tous les socialistes, le doux Fourier aurait fini, lui aussi, par recourir à la force ; il faut toujours se méfier des refondeurs de société, même libertaires. Et pour quel résultat, grand Dieu ! Ce Phalanstère si séduisant, il est bien réalisé, par tous les Palaces, à l'usage des millionnaires ; mais pour les pauvres diables, les raffinements disparaîtraient, il ne resterait que le morne réfectoire, et le lever obligatoire à 3 h. 1/2 du matin ! Le comique de tous ces inventeurs du bonheur social est qu'ils veulent à toutes forces qu'on ait leurs goûts. Fourier aimait à se lever à 3 h. 1/2 du matin, et il adorait l'ordre et la méthode, et, vieux garçon, il détestait les enfants et les mères de famille, et bureaucrate excédé par la longue monotonie de ses comptabilités, il soupirait après la campagne, le jardinage, les séances de travail courtes et variées, les parlottes au café, les aventures de femmes et les intrigues d'hommes, et voilà, en fin de compte, son si séduisant phalanstère !... Il est vrai que nous sommes tous un peu Boubouroche !

§

Ce n'est pas par la théologie, mais par la sociologie que sera ici abordé le célèbre ouvrage de Georges Tyrrell : **le Christianisme à la croisée des chemins**. Notre civilisation vit de la sève chrétienne, il est donc légitime de savoir ce qu'est cette sève. M. Tyrrel, comme M. Loisy son maître, ont cru triompher de ce qu'ils avaient porté à l'exégèse du protestantisme libéral un coup terrible : Non, le Christ n'est pas ce que Harnack et Bousset, et avant eux Strauss et Renan, ont cru qu'il était, un doux et pieux rêveur, concevant Dieu comme le Père de tous les hommes, prêchant le culte en

esprit, une sorte de pasteur moraliste et poétique, très au-dessus de la foule qui lui demandait des miracles, honteux de ceux qu'on lui attribuait et recommandant à ses disciples de n'en pas parler; le Christ a été tout autre ; quand il se proclamait Fils de l'Homme, il ne voulait pas dire l'homme par excellence, mais le Fondateur du Royaume de Dieu, le destructeur du Royaume de Satan, il s'est cru Dieu, et c'est là le point crucial, car il s'en suit que le protestantisme libéral ne peut pas ne pas voir en lui un imposteur, et que le catholicisme seul peut le revendiquer. — Mais quoi! Tout subordonner dans le Christ au côté eschatologique et apocalyptique, l'Eglise elle-même s'y refuse, et c'est une des raisons qui lui ont fait condamner Loisy et Tyrrell. Au fond, et la théologie laissée de côté, ce qui importe c'est l'intensité du rayonnement de la figure du Christ ; la façon dont on est sensible à ce rayonnement ne vient qu'en second ordre ; si le protestant libéral est rebuté par le Christ de l'Apocalypse, qu'il se contente de celui du Sermon sur la Montagne, et si le catholique est choqué par le Christ des noces de Cana (ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux ! comme grommelait le bon curé de campagne) qu'il s'en tienne à celui de la Passion. Au fond, d'ailleurs, tous ces Christs sont conciliables ; le fait que Jésus n'est pas revenu sur les nuées, avant la fin de ceux qui l'avaient connu, pour juger les vivants et les morts, comme il l'avait promis, ne porte aucune atteinte à sa Divinité, pas plus que le fait qu'il ignorait la télégraphie sans fil et les aéroplanes ; encore moins diminue-t-il en quoi que ce soit l'autorité de sa prédication mystique, éthique et charitique. Or, c'est de celle-ci que sociologiquement nous vivons et que nous vivrons à jamais, au moins tant que personne n'aura pas répondu à l'interrogation du poète : « Qui de nous, qui de nous va devenir un dieu ? » On ne détruit que ce qu'on remplace. Or jusqu'ici M. Monod seul a pu dire : Je suis Jésus réincarné. Mais lui-même n'a pas osé proclamer comme Jésus : Je suis Dieu incarné.

§

J'ai déjà dit quelle haute place tient Tarde dans l'histoire de la pensée contemporaine. Après la mort de Renan, ce fut certainement lui qui représenta le mieux le génie national, et je ne vois pas depuis sa mort qui l'a remplacé. Aussi faut-il louer grandement M. Espinas d'avoir écrit une **Notice sur la vie et les œuvres de M. Gabriel de Tarde**, avec un soin si probe et une pénétration si appliquée. C'est un travail qui restera, bien qu'à mon humble avis le critique exagère l'influence sur ce grand compatriote de Montaigne, de la petite « bonne société » sarladaise. M. Espinas a eu d'autant plus de mérite à fouiller Tarde que nuls esprits n'étaient peut-être plus antipodes que les leurs : Tarde tout en lumière joyeuse et scintillante, tout en nuances, en sourires et en poésie, et M. Espinas

tout en profondeur grave, consciencieuse, scrupuleuse, j'allais presque dire morose, car vraiment il a l'air malheureux d'être obligé de poursuivre « cette pensée agile et fuyante » qui, il l'avoue, lui « coûte parfois tant d'efforts et de déboires ». Mais il n'en a pas moins pieusement accompli sa tâche, non seulement par déférence pour l'Institut à qui il la devait, mais encore par amitié pour Tarde, qu'il connaissait de vieille date ; l'affection sentimentale l'a ici louablement emporté sur les divergences d'esprit.

§

L'influence de Nietzsche a dû être bien forte sur Mme Bernardini-Sjoestedt pour qu'elle ait adopté non seulement ce titre : **la Révision des valeurs de la femme**, mais encore la disposition en aphorismes, au risque de donner une certaine impression de décousu, sa pensée n'ayant pas la vigueur inflexible du maître. Elle a eu l'ambition très noble de compléter la philosophie sociale de Nietzsche en adjoignant ou en substituant (on ne précise pas très bien) à la volonté de puissance, force masculine, une volonté d'aimer qui serait la force féminine, et il semble que du coup elle aurait dû rééditer les enfantillages échevelés d'Ellen Key, dont elle se réclame en effet tout d'abord, mais son haut bon sens l'a préservée de bien des exagérations : « L'âme humaine, dit-elle, a besoin de fraternité, de sympathie, de réconfort, mais tout cela est presque le contraire de l'amour », surtout, certes, du Grand Amour d'Ellen Key. Cette absence de rigueur logique est d'ailleurs digne d'indulgence ; les livres de femme doivent avoir d'autres qualités de finesse, de tendresse et de magnanimité, et ces qualités-là, Mme Bernardini les possède ; aucun des 243 aphorismes qui composent son ouvrage n'est indifférent et quelques-uns sont très savoureux : « Partout où l'on invoque la morale, on détrousse quelqu'un, soyez-en sûr ! » Voilà qui n'est pas mal de la part d'une moraliste, et : « les hommes ont une ardeur profonde d'être aimés qui surpasse peut-être encore celle des femmes », voici qui doit en boucher un coin, si j'ose dire, à Mlle Ellen Key.

§

Tout de même, si nos sœurs ne changent pas d'âme, ce ne sera pas la faute des éducateurs ! C'est d'abord S. Poirson, qui prône **La Coéducation** des sexes dans le but louable de dévulgariser l'un et de viriliser l'autre ; je crois toutefois, avec la sage préfacière, Mme George Regnal, que meilleure encore que la coéducation à l'école serait la coéducation au foyer, laquelle se produirait forcément si les familles étaient toutes composées de cinq ou six enfants : si les « uniques » sont en général déplorablement élevés, les duos du même sexe ont de bien gros défauts, par rapport au sexe différent. Et c'est ensuite M. Edward Montier qui nous parle **De l'éducation**

sociale et sentimentale des filles, dans un esprit à la fois très religieux et très libre ; il faut espérer, en effet, qu'on en aura fini avec le genre petite oie blanche quand les jeunes filles sauront le latin, et comprendront ce qu'elles auront à lire dans leurs paroissiens : *Priusquam convenirent, inventa est in utero habens de Spiritu Sancto.* Nos jeunes filles pourraient bien en savoir là-dessus aussi long que la Sainte Vierge : *Quomodo fiet istud quoniam virum non cognosco ?* Et voici enfin le **Bréviaire d'une jeune fille**, de Mme de Lassus, qui prône dans le même sens l'enseignement de tout ce qu'autrefois on cachait avec une si sotte pudeur, fonctions naturelles, soins de propreté, etc. Il paraît que de grands progrès sont faits à ce dernier point de vue, même dans les couvents, et l'on trouvera savoureuse la gronderie de la bonne sœur à la « nouvelle » qui ne voulait se laver que le cou et les bras : « Il faut le laver *lui*, sur lequel vous êtes assise toute la journée, et puis... ailleurs aussi. Quoi, ça ne vous est jamais arrivé alors ? » Puissent beaucoup de mères encore timorées lire tous ces sages livres, et celui surtout de Mme de Lassus, écrit avec tant de judicieuse et souriante largeur d'esprit

Memento. — *Les Questions actuelles de politique étrangère en Europe*, Alcan, 3.50. — Réédition, mais refondue et mise à jour, d'un livre paru en 1907. M. Robert de Caix y étudie la politique anglaise, M. Tardieu l'allemande, M. Jaray l'austro-hongroise, M. Pinon la balkanique, M. René Henry la russe ; c'est, on le voit, la fine fleur de l'Ecole des sciences politiques. Cinq cartes ethnographiques donnent un prix spécial au volume. — D'Estournelles de Constant : *Notre visite au Parlement russe,* Delagrave, 3.50. Récit de la visite du groupe parlementaire français de l'arbitrage aux pacifistes russes. D'intéressants graphiques sur le développement de l'Arbitrage international. — Je me contente de signaler ici *l'Angleterre, aspects inconnus*, de M. Mermeix (Ollendorff, 3.50), dont M. Davray a déjà parlé ; c'est un livre qui montre bien l'étonnement qu'éprouve un Français devant un pays différent du sien ; il n'y a notamment à peu près rien de commun entre le parlementarisme anglais et le nôtre ; ah ! si, en dehors des grandes différences qui tiennent aux mentalités des deux peuples, nous pouvions emprunter à nos voisins cette petite règle de procédure parlementaire : le vote de confiance n'ayant lieu que cinq heures après la clôture de la discussion sur l'interpellation ! Peut-être n'en faudrait-il pas davantage pour pomper, épuiser, volatiliser nos « mares stagnantes » ! — Pierre Arminjon : *La Situation économique et financière de l'Egypte*, Pichon, 18 fr. Livre tout à fait remarquable d'un homme très compétent (l'auteur est professeur depuis longtemps à l'Ecole khédiviale de droit). Grâce à la police un peu rude de l'Angleterre, l'Egypte redevient ce qu'elle aurait dû ne jamais cesser d'être : un des pays les plus riches de l'univers ; sa population a presque doublé depuis 1882 et son commerce général a presque triplé. Hélas, tout ceci pourrait être notre œuvre à nous aussi, si M. de Freycinet n'avait pas si bien mérité le jugement monosyllabique de Gambetta.

N'importe, rendons justice à chacun. Que l'Angleterre reste longtemps en Egypte, elle la sauvera des mains des Jeunes Egyptiens qui ne valent pas mieux que les Jeunes Turcs ! — Roger Lacoste : *La Politique à Monaco*, G. Ficher, 1 fr. Gloire à cette petite ville de Monègue, que nous nous obstinons à appeler Munich en italien ! Il n'y a qu'un peuple sur terre, depuis que l'humanité existe, qui se soit soulevé pour payer des impôts ! Mais les Monégasques sont en train de gâter leur cause. S'ils continuent, qu'on prenne un parti énergique, qu'on leur ouvre toutes grandes les portes des salles de jeu ! — Comte Orlowski : *Programme unislave ; Lettre au concile Russe*. Rey, Lyon. Il s'agit de couronner les mémoires qui auront le mieux développé ce thème : Avènement d'une paix stable par la reconstitution de la Pologne de 1772 et la réunion des deux églises catholiques, la grecque et la romaine. Il y a 50.000 fr. de prix. Qu'on se le dise !

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Lucien Lambeau : *Bercy* (Hist. des Communes annexées à Paris en 1859), E. Leroux, 12 fr. 50. — Lucien Morel-Payen : *Troyes et Provins*. Collection des villes d'art célèbres, Laurens, 4 fr. — Georges Cain : *Les Pierres de Paris*, Flammarion, 5 fr. — M. et Mme Emile Jottrand : *Indo-Chine et Japon*, Plon, 4 fr. — Isabelle Eberhardt : *Notes de route*, Fasquelle, 3 fr. 50.

Le Conseil général de la Seine a entrepris de publier une suite de volumes d'histoire sur les quartiers périphériques de Paris annexés en 1859. L'ouvrage que vient de donner M. Lucien Lambeau sur **Bercy** est le premier de cette série, qui doit comprendre encore : Auteuil, les Batignolles-Mouceaux, Charonne, Grenelle, La Chapelle, La Villette, Vaugirard et Montmartre. C'est un travail consciencieux et qui vaut d'être étudié, malgré son aspect rébarbatif, car il s'est attaché surtout à reconstituer la topographie de l'ancien Bercy, à recueillir tous les documents pouvant concerner l'immense domaine qu'il constituait avant la Révolution.

La plus ancienne indication iconographique du lieu se trouve, a-t-on rapporté, sur le *plan de tapisserie*, ou plutôt les gouaches qui en subsistent. On y peut voir alors un manoir féodal, avec donjon carré — la Tour de Bercy — qui du reste est mentionné dès 1316 dans un acte de Philippe le Long, et se trouva remplacé en 1658 par un château moderne. La tour de Bercy relevait de la seigneurie d'Yerres et au XIVe siècle appartenait à dame Pernelle de Villiers, femme du maréchal de Montmorency ; Antoine Robert, secrétaire du Roi et greffier criminel du Parlement, l'acquit en 1485, et ce fut ensuite la seigneurie de Nicolas de Malon, dont la famille le conserva jusqu'à l'époque révolutionnaire. En 1791, un fabricant de papiers peints s'installa dans le château dont on loua et transforma le parc ; la famille de Malon recouvra ensuite le domaine, qui passa bientôt aux Nicolaï, mais à condition de prendre le nom et les armes de Bercy. — Le commerce des vins avait d'ailleurs envahi la région dès

1804, y établissant magasins, entrepôts, écuries. De 1820 à 1850, Bercy vit des fêtes nautiques, des courses de canotiers ; on allait volontiers dans les guinguettes du lieu vider une bouteille en souvenir du vieux temps où le raisin poussait dans la région et où ce n'était pas seulement par euphémisme qu'on pouvait parler des « vignes de Bercy ». Une foire s'y tenait, qui durait quatre jours, et vers 1820 on comptait que 3.000 bateaux y arrivaient dans l'année. Mais le château fut démoli en 1861 ; il y avait là, paraît-il, une décoration, un mobilier, des boiseries superbes ; tout fut dispersé et certaines pièces furent transportées à l'Elysée, acquises par l'Impératrice Eugénie, par des particuliers divers. Il ne subsiste des constructions anciennes que le bâtiment des écuries (1714), rue du Petit-Château. — D'autres grands seigneurs avaient du reste leurs pavillons à Bercy, de la Râpée à la clôture du parc. M.L. Lambeau les énumère et donne des détails intéressants sur le « Pâté-Paris », qui appartient aux frères Pâris avant de passer au marquis de Marigny et enfin à Mégret de Sérilly (1785). La Révolution y installa des casernes ; du pavillon disparu, il n'est resté que des bribes, rue Nicolaï, qui est l'ancienne rue Grange-aux-Merciers. — Cette « Grange-aux-Merciers », dont le souvenir ici persiste, célèbre dans les troubles du règne de Charles VI et logis princier de l'époque, que possédaient les ducs de Bourgogne, fut détruite après le XVIIe siècle. La seigneurie comportait la justice haute, moyenne et basse, le droit de pêche, cens, rentes, manoir, moulin-à-vent et dépendances. L'abbé Le Bœuf mentionne la Grange de Bercy, — *Grangiam de Bercix* — dès 1172. Quant à l'église du lieu, bâtie en 1677, reconstruite en 1727 et où l'on apporta plus tard le mobilier de la chapelle de Vincennes, elle fut refaite encore en 1823 dans le style indigent de l'époque ; incendiée en 1871, elle fut à nouveau rétablie deux ans plus tard. — De l'enceinte des Fermiers Généraux, il n'est resté pour Bercy qu'une série de très beaux dessins de la fin du XVIIIe siècle. On sait enfin qu'une partie du parc de la propriété Malon servit à l'agrandissement du bois de Vincennes.

Je ne saurais trop, en terminant, féliciter M. Lambeau, qui a su écrire un livre très intéressant sur un sujet en somme aride. Diverses planches et des plans accompagnent son volume ; mais avec les détails divers qu'il donne sur la région, ses transformations multiples, on les voudrait plus nombreux encore ; il avait sous les yeux, en rédigeant son travail, des documents qui, pour le lecteur, font faute, et ses explications auraient beaucoup gagné s'il les avait accompagnées d'un plan archéologique ; c'eût été plus intéressant que de faire reproduire par exemple une médaille de Napoléon III. — Dernier détail curieux, une des routes de Bercy portait, en 1799, le nom de *Chemin des Passe-Putains*. C'est, semble-t-il, — autant qu'on peut

retrouver ce chemin dans la topographie actuelle — la rue et le boulevard de Reuilly.

§

Je regrette de ne pouvoir parler assez abondamment du travail de M. L. Morel-Payen sur **Troyes et Provins**, qui est un livre abondant, enthousiaste, — très documenté et de bon aloi ; mais je suis forcé de me restreindre. Troyes est du reste, avec Rouen, une des villes qui donnent le mieux l'idée de ce qu'était une cité du Moyen-Age. On y a conservé surtout des églises nombreuses, et qui s'échelonnent sur deux lignes parallèles, de la gare au Cours Saint-Jacques, — de la Madeleine à Saint-Remy et Saint-Nizier, — et de Saint-Nicolas, en passant par Saint-Pantaléon ; par les délicieuses églises Saint-Jean et Saint-Urbain, jusqu'à la cathédrale. D'autres constructions, surtout des constructions privées, comme l'hôtel de Vauluisant, l'hôtel de Chapelaines, l'hôtel de Marisy, offrent des ensembles ou des parties remarquables. Le pont Sainte-Catherine, avec ses deux tourelles et, sous les arches, les grilles qui arrêtaient autrefois les corps des noyés, se trouve placé dans un très beau décor. Puis il y a les vieilles rues, des quartiers pittoresques, — que la pioche des démolisseurs commence d'ailleurs à jeter bas ; des ruelles où les maisons s'embrassent, — comme la rue aux Chats — et qui conservent encore des coins délicieux. J'indiquerai surtout les abords de l'église Saint-Jean, — dont l'incurie administrative vient de laisser tomber le campanile — et près de laquelle, au débouché de la rue Paillot de Montabert, se trouve la tourelle dite de l'Orfèvre et tout un fouillis d'échoppes; ailleurs, les ruelles qui avoisinent Saint-Pantaléon, — si étroites que, sur le côté nord, les gargouilles de l'édifice entrent littéralement dans les mansardes. Il faut ajouter que presque toutes ces églises contiennent des œuvres d'art remarquables et de très beaux vitraux ; la Madeleine a même gardé son jubé. Mais on a démoli, de 1793 à 1861, la collégiale Saint-Etienne, les églises Saint-Denis, Saint-Aventin, Saint-Jacques, Saint-Martin-ès-aires, Saint-Loup, ainsi que le palais des comtes de Champagne, etc. Troyes garde heureusement une bibliothèque remarquable (132.000 vol.), avec un musée installé dans l'ancienne abbaye de Saint-Loup, proche la cathédrale, et surtout intéressant pour le passé de la ville. J'y ai remarqué ainsi la très belle cheminée de l'hôtel de Chapelaines, et comme curiosité, dans une galerie du cloître, —sur une tète de poutre sauvée des démolitions — un petit bonhomme tout nu, vu de dos et courbé, — qui passe la tète entre ses jambes écartées et ainsi regarde. Le Moyen-Age avait assez souvent le sourire narquois.

Plus sacrifiée dans le présent volume, la vieille ville de Provins n'offre pas du reste l'abondance et l'intérêt des monuments de Troyes.

Mais Provins a conservé en partie la ceinture de ses remparts et une de ses portes presque intacte ; son donjon, dit Tour de César ; des maisons anciennes, d'architecture précieuse comme derechef l'hôtel de Vauluisant, ou la Grange-aux-Dîmes, — dont la salle, décorée de colonnes (XIIIe siècle), n'est pas sans rappeler celle des Chevaliers au Mont-Saint-Michel et qui possède en outre deux étages de caves, l'une répétant les dispositions du rez-de-chaussée et l'autre communiquant avec des passages qui permettaient de gagner sous terre d'autres édifices ou la campagne. Il y a encore une maison romane ; la maison des Petits-Plaids, l'hôtel de la Coquille, etc. ; des églises comme Sainte-Croix ou Sainte-Ayoul. Mais, Provins, — ville haute et ville basse — a souffert comme Troyes de la rage des démolisseurs. La Révolution y a détruit neuf églises. Saint-Ayoul, dont le portail fut martelé par les sauvages de 1793, est encore en partie utilisé par l'administration militaire, qui a installé dans l'abside un magasin de fourrage, tandis que la salle capitulaire est occupée par la boulangerie. De Notre-Dame-du-Val, il n'est resté que la tour. L'endroit quand même vaut par son pittoresque, par ses souvenirs multiples, par les travaux consciencieux de la Société archéologique, qui a fait apposer partout des plaques indicatrices. A deux heures de Paris, c'est une des villes les plus curieuses qu'on puisse voir, et lorsqu'on s'intéresse aux choses d'autrefois, un des endroits qui montrent le mieux le charme des vieux édifices, — et malgré tout, la beauté des ruines.

§

Chez Flammarion, M. G. Cain a publié un nouveau volume de ses intéressantes causeries : **Les Pierres de Paris**, — suite de promenades consacrées, cette fois, au quartier des Blancs-Manteaux ; à la rue Beauregard et à l'église de Bonne-Nouvelle ; à la place de l'Hôtel-de-Ville ; à la rue de la Tour des Dames ; au théâtre du Vaudeville ; au quartier Saint-Merri ; au vieux quartier disparu du Carrousel ; au faubourg Poissonnière ; au passage des Panoramas ; à la rue de la Harpe et à l'église de la Sorbonne, — sans oublier l'aspect de Paris au moment du « 4 Septembre », etc.... Il y a toujours profit et plaisir à suivre M. G. Cain. Il donne ainsi en cours de route d'intéressantes indications sur des coins ou des édifices trop oubliés du vieux Paris : l'église Sainte-Opportune ; le bureau des Lingères, — dont l'encadrement de porte, en pierre peinte, a été transporté dans le square des Innocents. Plus loin, il note que, sur la fin du XVIIe siècle, on trouvait encore 30 moulins à Montmartre, et raconte la fin de la période révolutionnaire, qui fut pour tous un réel soulagement ; trois mois après la dernière charrette, dit-il, on comptait six cent quarante-quatre bals à Paris ; mais le pain valait 60 fr. la livre,

— en assignats. Je recommanderai enfin le chapitre où il raconte les promenades tragiques de la tête de Richelieu, qui finit, — en 1898 ! — par reprendre sa place dans le tombeau élevé par Girardon. — Ce volume, comme les précédents, comporte de très nombreuses illustrations documentaires et une série de plans.

§

De M. et Mme Jottrand, j'ai présenté déjà un intéressant journal de séjour *au Siam*. Le nouveau volume qu'ils ont publié : **Indo-Chine et Japon**, raconte leur voyage d'aller par le canal de Suez et la mer des Indes et le retour par le Japon et l'Océan Pacifique. C'est d'ailleurs un livre probe, plein de faits, d'impressions et de constatations précieuses, et qui se lit avec grand plaisir. Les pages les plus intéressantes peut-être, concernent la visite des temples d'Angkor et un séjour au Japon. Mais les auteurs, qui traversent l'Indo-Chine, consacrent tout un chapitre à étudier la colonisation française et ils donnent une critique plutôt gouailleuse de l'administration en Cochinchine et au Cambodge : de fait, un des plus beaux efforts du gouvernement a été de planter à Saïgon un Gambetta en pelisse qui rissole au soleil. Mais on doit retenir les pages sur le Japon, — dont le premier aspect désenchante le voyageur, qui s'attendait à beaucoup mieux, et le séduit par la suite, car il donne des impressions de détail beaucoup plus que d'ensemble ; des observations très justes sur le caractère toujours enfantin des foules asiatiques, et au Japon encore une note très curieuse sur l'absence en public des femmes enceintes. Il y a peut-être là une habitude de pays : mais après tout c'est plus propre, et en Asie cela ne nuit guère au surpeuplement. — En passant, j'indiquerai l'emploi, de par la nationalité des auteurs, de quelques expressions belges, — qui n'en sont du reste que plus amusantes : — La viande *goûte* le moisi...

De Mme Isabelle Eberhardt, morte tragiquement en 1904, voici encore, éditées par les soins de M. Victor Barrucand, des **Notes de Route** (*Maroc, Algérie, Tunisie*), de la même suite que ses précédents écrits, — c'est-à-dire surtout passionnés et romanesques. Souvent, ce n'est que du reportage, — mais du reportage fait par un journaliste qui, par hasard, aurait du talent ; des impressions rapides de ces pays de soleil, de bédouins, de palmeraies et de dunes, — Figuig, Oudjda, Beni-Ounif, M'sila ; puis de délicieux et courts récits, sautillant au hasard des aventures, des incidents, des rencontres, et où apparaissent les êtres et les choses d'Afrique. On sent qu'Isabelle Eberhardt a aimé ce pays, en a goûté le charme étrange et torpide, s'était faite à la vie hasardeuse et passionnante des indigènes, — qui d'ailleurs ne réfléchissent pas tant et se contentent d'être de braves brutes, toujours prêtes au coup de feu et à la raz-

zia. Son livre enfin garde un peu du charme des œuvres posthumes et inachevées ; M. Victor Barrucand, dans un sentiment amical et qui l'honore, en a complété les chapitres divers avec des notes laissées par l'auteur, et même ajouté des illustrations dont quelques-unes sont fort belles.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Les Marges, *Poésie*, *Progres*, emprunts à des poèmes de MM. Julien Ochsé, Vincent Muselli, George Gaudion, Tristan Derème, André Salmon ; un poème en prose de M. Francis Carco. — *La Revue critique* : M. J.-M. Bernard et l'idée d'anarchie dans l'œuvre de Rimbaud. — *La Revue de Paris* : un traitement empirique du cancer en 1868, d'après une lettre de F. Piétri. — Memento.

Les Marges (3 juillet), dont le présent numéro ouvre sous les auspices d'un beau poème du vieux J.-A. de Baïf, publie de nobles pièces de vers de M. Julien Ochsé, d'entre lesquelles nous recopions celle-ci :

DEMI-SOMMEIL

Il est parfois des soirs où ma chambre est pareille
Aux plaines que l'on voit au bout de l'horizon,
Aux villages mystérieux et qui sommeillent
Dans le courbe berceau d'un ciel gris et profond.

Je crois être dans le pays du crépuscule,
Dans ce pays tranquille animé seulement
Par le voyage d'un nuage qui circule
En déroulant ses plis dans l'air, nonchalamment.

Ainsi ce soir, sans se presser, vont mes pensées,
Sur mon corps endormi qui ne les trouble plus,
Glissant tout doucement en chansons nuancées,
Et se mêlant dans l'ombre aux rêves inconnus.

Je suis le passager d'un voyage fragile
Qui se croit arrivé au pays qu'il cherchait
Mais qui n'ose rouvrir les yeux pour voir la ville,
Qui n'est peut-être pas si belle qu'il croyait...

Dans la même numéro des *Marges*, ont paru ces belles strophes de M. Vincent Muselli, un poète de haute inspiration classique, des premiers de ce temps :

STANCES

Lève-toi ; descendons ; sortons de la maison ;
Viens ; ne demeure pas dans ces lieux encor sombres ;
Regarde : le soleil triomphe à l'horizon
Et de notre jardin chasse déjà les ombres.

Le songe qui te vint tandis que tu dormais
Va quitter pour toujours ton âme inconsolée ;
Mais ces roses non plus ne renaîtront jamais,
Que le vent cette nuit effeuilla sur l'allée !

§

Le numéro de **Poésie**, daté joliment du « printemps 1911 », nous apporte une germe de poèmes si heureusement choisis qu'ils figureraient presque tous dans une bonne anthologie.

Les *Arabesques* de M. Georges Gaudion notamment sont remarquables. Ils sont empreints de cet hellénisme qui conserve une telle saveur à l'œuvre d'un Chénier; et dans leur parfum la vie s'éveille, intense, révélatrice d'une sensibilité très fine et très riche.

Le baiser de l'amie, à ton front, fait le bruit
Du feuillage léger des roses,
Et la chair de la femme est douce comme un fruit
Où ta bouche erre et se repose.

L'instant d'ivresse éclot sous les stores baissés
Parmi la clarté de la lampe;
Le plaisir, à ta gorge, a le goût de l'été;
Le sang bat plus vif à tes tempes.

Gardes-en à jamais le souvenir : ce jour
Où, dans tes bras abandonnée,
La maîtresse était nue et embaumait l'amour,
Fleurira pour oi chaque année;

Qu'il soit impérissable et pur comme la feuille
Aux marges d'or du vieux missel,
Ou, sous le sable enfouie, la nacre que tu cueilles,
Parfumée d'écume et de sel...

On a pu se rappeler, en lisant ceux-là, tels vers de Desbordes-Valmore, à cause d'une musique aussi douce et pénétrante? Mais que voici une transposition parfaitement obtenue d'une réalité actuelle :

Belles des promenoirs, chapeaux extravagants
Aux aigrettes qui se pavanent,
Sourires dont l'apprêt s'accorde avec le chant
Des mazurkas tziganes,

L'œil en coulisse, vous passez sous les miroirs,
Gardant à vos bouches lassées
Le baiser sans plaisir et l'ennui sans espoir
De tous ceux qui vous ont aimées.

Laissez-moi vous aimer, ô visages défaits,
Teints mangés de chloroses,
Qui, des pâleurs du jour stérile où vous vivez,
Niez l'éclat des roses.

Sur la glace de bois du boréal skating,
Parmi les bars de verre,
Vous figurez, profils évadés de Memling,
Leur flore imaginaire.

L'ombre du grand chapeau où ton front se dérobe
Me fait mieux désirer
Ta chair que je devine aux remous de ta robe,
A tes bas ajourés ;

Et je sens le désir des regards qui t'appellent,
Dans ce café de nuit
Où l'amour qu'on respire est une fleur mortelle
Dont tu serais le fruit...

Des « trois petites proses » de M. Francis Carco, nous détachons la première, d'un rythme si net. Elle donne une mesure de ce que peut déjà réaliser le vigoureux prosateur d'*Instincts*, cette plaquette où l'auteur a nonchalamment livré des pages d'un grand prix, d'une matière qui promet un romancier exceptionnel :

PRINTEMPS

Sous le vent, qui bat à peine les hauts peupliers des rives, de petits nuages miroitent et s'éparpillent en plein ciel. L'azur mouvant les berce.

Une lumière chatouille la verdure des pentes. Les toitures luisent aiguës, de leurs ardoises glacées, et les angles des constructions barbares et blanches imposent de coupantes architectures.

C'est un printemps étriqué, criblé d'averses lourdes qui écrasent la ville et gonflent le fleuve aux eaux tourbillonnantes. Je marche dans la boue. Les peupliers lustrés de rouille verte dressent leur silhouette légère. Un soleil misérable les illumine et, des hautes cheminées de brique, les brises rabattent les fumées. Elles descendent, souples et denses, puis s'étirent sur les faubourgs. Je passe devant un abattoir fétide aux murs coloriés d'affiches neuves, devant une caserne maussade que cette unique matinée ne déridera pas.

Enfin les quais s'élargissent. Dans le ciel flottent toujours les minuscules nuages : une vague d'air pur me gonfle de paresse.

Ah ! m'étendre sur les dalles fraîches du parapet, contempler l'eau furieuse et le bleu céleste de ce printemps bourbeux. J'imagine ainsi la volupté, la féerie et le vertige délicieux dont se grisait jadis Daudet, bohême, alors que, dans le sable marin de la Corse, il s'endormait, épuisé de fatigue, de songe et de faim, devant la Méditerranée lumineuse, à l'ombre étroite des orangers fleuris.

Ce **Petit Poème**, de M. Tristan Derème, avec des grâces d'une pointe sèche très délicate, associe dans un mélange inattendu l'ironie tendre d'un Corbière et la brillante ironie qu'un Banville lançait par la rime, pois d'or jailli d'une sarbacane de cristal :

Je crayonne ton nom sur la peau d'un tambour
au corps de garde. Où est le jour, où est le jour
où tu tendis tes mains vers mes lèvres ? La pluie
battait les vitres. Dans ma mémoire éblouie,
tu refleuris, bouquet de roses qui trempais
dans l'ombre et parfumais l'oubli des canapés ;
sur toi mon souvenir est la caresse douce

d'un clair de lune sur les collines. Soir d'où ce
bonheur m'est venu ! Soir rare dont je rêve en
larmes, où j'ai compris ton visage fervent
qu'atténuait déjà le charme des automnes.
J'avais un air mélancolique et des gants jaunes.

§

Dans **Progrès** (juin), M. André Salmon publie un des poèmes les plus beaux qu'il ait écrits. En un temps où les prix se décernent à foison — et ce serait un bien si l'on exigeait une garantie de compétence, de ceux qui les décernent : une garantie fondée sur leur œuvre propre, en somme ! — il est inquiétant et symptomatique que nul de ces encouragements n'ait été attribué à ce poète, l'un des plus originaux de sa génération, l'un des mieux doués à coup sûr, et l'un de ceux dont on reconnaît le plus évidemment que son projet unique est de se parfaire :

LE VASE ET LES ROSES

Je regarde mourir dans un vase de Perse
Des roses de Paris,
Un flambeau sur les fleurs agonisantes verse
Le charme d'où naîtront les fées et les péris.

Les fées et les péris, confidents du poète,
Qui savent tous les vers
Que je n'écrirai pas et que la nuit répète
Lorsque mon insomnie élargit l'univers.

Combien de fois, bercé par le bruit de la ville,
Chants d'amour, cris d'horreur,
Ai-je cru que mon cœur dormait, enfin tranquille,
Quand l'amour tyrannique emplissait tout mon cœur !

Tout mon cœur frémissait d'amour dans cette chambre,
Au cœur de la cité,
Et j'entendais Bulbul moduler en décembre,
Si des fées d'Occident le venaient écouter.

Car tu n'es jamais seul à ton foyer, poète,
Et c'est ton châtiment,
Puisqu'il faut te payer, serf que rien ne rachète,
Un éternel amour, d'un éternel tourment.

Un éternel tourment qui seul te divinise,
Toi qui n'est jamais seul,
Solitaire marchand vers la terre promise
Dans les plis lumineux de ton propre linceul.

Tu ressembles ce soir, mon âme, à ce beau vase
Par le temps épargné,
Tombeau, temple, citerne, urne où se rompt d'extase
Le bouquet que mon rêve éternel a fané.

Ce vase fut conçu pour cette apothéose,
Car, certes, il est beau,
Mais il sera moins beau sans le trépas des roses
Dont la flamme bravait la vigueur du flambeau !

Où donc suis-je et qui suis-je, hélas ! et quelle est l'heure ?
Et quelle est la saison ?
La voix qui me conduit tour à tour chante et pleure
Et sa musique est l'aliment de ma raison.

A travers les climats, le temps, l'ombre et l'espace,
Ce soir, je suis épris
D'un spectre, ombre d'amour et de douleur, qui passe
Dans un jardin de Perse en robe de Paris.

§

Une correspondance inédite d'Arthur Rimbaud paraissait récemment par les soins de M. Georges Izambard, tandis que M. Paterne Berrichon, dans le *Mercure de France*, évoquait l'adolescence du poète. Poète étrange, à la fois peu connu et illustre, et qui créa ce qu'on appelle le Verlainisme. Mais ce serait sans doute lui faire tort que de le connaître seulement à propos de Verlaine. Son cas est en lui-même assez curieux pour mériter d'être étudié en dehors de toute occasion, et quand même un monument tout nouveau n'abîmerait pas une des plus belles pelouses du Luxembourg.

Ainsi débute un article fort curieux de M. Jean-Marc Bernard : « L'Idée d'Anarchie dans l'œuvre d'Arthur Rimbaud », que publie **la Revue critique des idées et des livres** (10 juin).

Ayant expliqué la formation intellectuelle de Rimbaud et concluant tout proche d'une déformation mentale, M. J.-M. Bernard écrit, à propos de l'originalité très volontaire du poète :

Pourquoi donc cette incessante recherche du nouveau ? Parce que Rimbaud n'a jamais voulu connaître que lui seul et que maintenaut, réduit à ses propres forces, il se sent incapable de construire une œuvre durable. Individualiste forcené, il refuse toujours cependant d'avouer son erreur, de donner la vraie raison de son dégoût. Il persiste à poursuivre la route commencée, avec des airs de voyant et de prophète !

Prophète soit, et romantique encore ; mais les prophètes sont juifs. Et ce sont bien tous les caractères de la mentalité juive que nous découvrons chez Arthur Rimbaud : impitoyable critique de tout ce qui est relatif et éphémère, mysticisme éperdu, inquiétude éternelle, désirs de destruction et de révolution, amour de l'absolue justice, épouvante de l'ordre qu'il confond avec l'immobilité, haine de la règle qui restreint le débordement de son instinct, orgueil de ne ressembler qu'à soi, passion des voyages, enfin haine de l'art qui le détourne de la mission de justice dont il se croit investi. Jusque dans sa personne physique, pourrait-on dire, on relève les deux signes caractéristiques du type israélite : la gaucherie et la tristesse. En

Rimbaud, nous trouvons l'essence même du romantisme et du symbolisme. Le poète du *Bateau ivre* résume en lui tout le XIXe siècle.

Il y aurait, sans doute, à redire là-dessus...

A propos de *Une Saison en Enfer*, M. Jean-Marc Bernard écrit:

De toutes ses œuvres, ce livre minuscule est celui qui nous passionne davantage, parce que nous trouvons là comme une confession générale de son passé. Le poète, dans ces quarante-cinq pages, semble se décharger d'un fardeau qui l'oppresse. On devine qu'il va tout entier se livrer, puisque déjà il paraît décidé à ne plus écrire, sachant trop bien qu'il ne pourrait rien faire désormais que se répéter. Confession déchirante et impitoyable, malgré son aspect bizarre et quelquefois obscur ! Avec Rimbaud nous allons descendre au profond de l'enfer, mais sans Virgile, hélas ! ni Béatrix, — et nous pourrons contempler l'infâme grouillement des sept péchés capitaux, parmi lesquels nous distinguerons à loisir la face hideuse de ces deux monstres : l'orgueil et la paresse.

Comme une obsession, reviennent à travers ces feuillets son mépris pour le travail et son refus obstiné de participer d'une manière quelconque à l'œuvre sociale. Ce vice, et d'autres encore dont il est rempli, il croit les avoir hérités de ses « ancêtres gaulois ». Cette explication lui suffit. A quoi bon dès lors lutter contre un passé d'atavismes et combattre l'intime répulsion que la nature elle-même, semble-t-il, a déposée dans son cœur ? Certes, il constate amèrement qu'elle existe cependant, la loi du travail; mais il ne veut pas l'accepter. Son dégoût provient peut-être aussi de sa grande promptitude à tout comprendre.

On ne manquera pas de nous objecter ses multiples entreprises et ses métiers innombrables qui le conduisirent à Stuttgart, Livourne, Batavia, Copenhague, Alexandrie, dans l'île de Chypre, à Aden, en Abyssinie, etc. Mais peut-être bien n'y a-t-il pas contradiction réelle entre son refus d'accepter une besogne sociale et cette fièvre d'action qui l'entraîna sous les cieux les plus divers. Tout travail utile à la société, voire nécessaire à l'existence matérielle de l'individu, il le méprise orgueilleusement. Tandis que l'occidental connaît le prix du temps et l'emploi de la matière et se déclare l'ennemi de tous les gestes inutiles et improductifs, Rimbaud, lui, quelque peu oriental, rêve d'une vie de paresse sous un azur édénique, ou ne consent à dépenser son énergie que pour s'affirmer sa propre existence. Aussi sa bonté et les seuls élans généreux de son cœur ne peuvent-ils suffire à le faire admettre dans une société qui ne subsiste que grâce à la coopération de tous ses membres.

Comme la paresse, l'orgueil le tient en sa puissance. C'est d'ailleurs le châtiment de ceux qui souhaitent la liberté la plus absolue de devenir les esclaves de tous les vices et de tous les péchés. L'orgueil intellectuel surtout le possède ; mais il l'avoue. Lorsqu'avec enthousiasme il vient de s'écrier : — *Et dire que je tiens la vérité, que je vois la justice : j'ai un jugement sain et arrêté, je suis prêt pour la perfection...* Il conclut simplement, avec un rire méprisant : *Orgueil !* Quelle effroyable lutte devait se livrer dans son cœur et son cerveau ! Il nous l'a dit vers la fin de cette confession : *Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes.*

Mais ce qui devait torturer davantage cette intelligence, c'était la lutte intérieure entre ses aspirations chrétiennes et ce qu'il croyait sa raison révoltée, ce qui n'était au fond que son orgueil déguisé. Il a écrit qu'il pensait avoir hérité de ses ancêtres gaulois : *l'idolâtrie et l'amour du sacrilège*. Tout Rimbaud est là : désir perpétuel de s'abandonner à une vague religiosité, désir toujours contrarié par sa superbe blasphématrice. Le malheureux ne se l'avoue pas, mais on la devine trop bien la raison intéressée qu'il a de dompter ainsi tous ses élans vers Dieu et d'étouffer les cris de son cœur sanglotant d'amour. S'il reconnaît Dieu, il lui faudra désormais obéir et mépriser cette liberté qu'il chérit par-dessus tout.

Comme on comprend maintenant cet aveu plein d'amertume : *Tu ne sais ni où tu vas ni pourquoi tu vas !* Rimbaud s'est condamné lui-même, en effet, à *aller pour aller*, à chercher sa satisfaction dans le mouvement seul. Il lui est dès lors défendu de s'arrêter ; car l'arrêt lui permettrait de réfléchir et de voir l'inutilité de ses actes. Il se grise d'action gratuite : c'est *l'art pour l'art* transporté dans le domaine social.

« En lui se réalisent Peer Gynt et Faust », dit ensuite, très justement, de Rimbaud, M. J.-M. Bernard. La formule est saisissante, n'est-ce pas ? Elle prépare fort bien la conclusion du critique :

J'ai créé toutes les fêtes, tous les triomphes, tous les drames. J'ai essayé d'inventer de nouvelles fleurs, de nouveaux astres, de nouvelles chairs, de nouvelles langues. J'ai cru acquérir des pouvoirs surnaturels. Eh bien ! je dois enterrer mon imagination et mes souvenirs ! Une belle gloire d'artiste et de conteur emportée !

Rimbaud dit vrai : il *doit* enterrer son imagination... En effet, s'il vient de se décider à l'humilité complète, à la vie simple, au renoncement à l'art, c'est que l'art tel qu'il l'a compris jusque-là est une chose vaine, mauvaise et perverse. Sa conception de l'art l'a condamné au silence, dès sa dix-huitième année. Comme il ne pouvait *tout* exprimer, il refusa de choisir ; il n'a pas voulu admettre qu'un choix fait avec intelligence peut équivaloir à une synthèse capable de suggérer dans l'esprit du lecteur la pensée tout entière du poète ; tandis qu'une simple notation photographique ne nous offrira jamais qu'un fouillis d'images incohérentes.

Nous terminerons cette étude par un mot qui nous semble admirablement résumer la vie de Rimbaud. Ernest Delahaye, racontant la dernière visite qu'il fit à l'auteur des *Illuminations*, dans l'automne de 1879, achève son récit de la sorte : « *Sur la route d'Attigny au Chesne il me quitta brusquement : « La fièvre !... la fièvre me talonne !... » Je ne devais plus le revoir.* »

Arthur Rimbaud n'a pas cessé, sa vie durant, de tenter de nouveaux départs, vers n'importe où, talonné qu'il était par la fièvre.

§

La Revue de Paris (15 juin) commence la publication de lettres adressées par le fameux Pietri au colonel Stoffel, de 1866 à 1877.

Celle d'où nous extrayons ces lignes est datée de Fontainebleau, le 17 août 1868 :

A l'intérieur les partis s'agitent et se préparent pour les élections futurea. La presse est infâme, attaquant tout avec une violence extrême et avec la mauvaise foi la plus insigne ; il s'est formé surtout un genre de publications hebdomadaires qui vous sont inconnues, mais dont vous avez sans doute entendu parler, qui donnent des nausées. L'Empire n'a pas perdu de sa force et l'Empereur conserve sa popularité. Nous avons pu le voir, vendredi dernier, à la revue de la garde nationale et de l'armée de Paris. L'accueil a été le plus chaleureux, malgré les bruits les plus accrédités sur une manifestation *ultra pacifique* de la part de la garde nationale. Celle-ci a acclamé l'Empereur et a été ravie du Prince impérial qui a eu tous les honneurs de la journée et a été pour ainsi dire présenté officiellement à la population parisienne. Voilà deux bonnes journées et tout nous fait espérer qu'il y en aura beaucoup d'autres...

Entre autres nouvelles politiques, je vous annoncerai que le comte de Goltz (1) est en ce moment à Fontainebleau, au pavillon Sully, où il vit entièrement retiré avec un médecin, moitié hollandais, moitié indien, qui tente sur lui un effort suprême pour le sauver, après qu'il a été abandonné par la Faculté. Figurez-vous qu'il lui applique sur la langue, à l'endroit où se trouve la plaie cancéreuse, des grenouilles vivantes qui lui sucent, à ce qu'il dit, tout le virus qui est dans le sang. Combien de temps et combien de grenouilles faudra-t-il pour cela ? L'empirique prétend que le comte de Goltz sera guéri dans trois mois. Il est possible qu'il ait cessé de souffrir pour toujours avant cette époque, mais en attendant il paraît qu'il éprouve des douleurs très vives, surtout quand il mange. Si M. de Bismarck n'est pas en meilleur état, la Prusse pourrait être privée dans peu de temps de deux de ses hommes d'Etat les plus éminents ?..?..?.

§

Memento. — *La Revue de Paris* (15 juin). — « L'œuvre de Ch. Cottet », par M. Louis Auber. — « Au camp d'aviation », par M. George Rozet.

La Grande Revue (10 juin). — « Flânerie dans le « Jardin des Roses », par M. Paul Leclercq. — « Ada Negri », par Mlle Hélène Barrère. — « Latin et Sorbonne », par M. Yves Scantrel. — « G. d'Annunzio », par M. G. E. Muller.

Le Correspondant (10 juin). — « Une semaine à Waterloo en 1815 », par lady de Lancey, traduit par M. L. C. Wehrlé.

La Revue (15 juin) : — « Les Geôles », nouveau roman de Mme J. d'Orliac. — « Théophile Gautier », par M. H. d'Alméras. — « Emmanuel Chabrier », par M. Jean Chantavoine.

La Nouvelle Revue (15 juin). — « La Légende de St Sébastien », par M. E. de St-Auban.

La Renaissance contemporaine (10 juin). — Réponses à une enquête sur « les jeunes écrivains contemporains : Victimes ou privilégiés ? »

Le Rythme (mai-juin). — Ont collaboré : MM. B. d'Hostel, René Morand, H. Grégeois. G. Gromaire. Albert-Jean, Desforges, G.-N. Léger.

(1) Ambassadeur de Prusse à Paris.

La Revue du mois (10 juin). — « Un mariage en l'an 3000 », par Noël Bernard, précédé par une étude de M. Ch. Pérez sur l'auteur. — M. F. Le Dantec : « Energie, Hérédité et Psychologie. » — Un très curieux article documentaire de M. F. Challaye sur « la Politique internationale et le journalisme d'affaires ».

L'Ame normande (juin). — Numéro « du Millénaire », auquel ont collaboré les poètes normands.

Le Feu (1er juin). — Vers de M. E. Gaubert et de Mme Paule Lysaine. — M. Ch. Chassé : « L'Equation de l'Univers ou le maître de Dieu. » — Pages de MM. E. Montfort, E. Aude, Ripert.

Revue bleue (17 juin). — « Lettres à des amies », par Richard Wagner. — Le début d'une excellente nouvelle de M. Grégoire Le Roy : « Joé Trimborn. »

L'Indépendance (15 juin). — M. le Vice-Amiral de Cuverville : « La Marine française. » — M. J. de Laleroguère : « Choses de Russie. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La Pornographie (*Le Journal*, 19 juin). — Le Musée Flaubert (*Le Figaro*, supplément, 1er juillet).

A propos des récentes histoires où deux journaux ont été mêlés, à propos de la guerre incongrue faite à l'expression de la vérité humaine dans les romans et les études de mœurs, M. J.-H. Rosny aîné a fait, dans **le Journal**, un brillant et courageux article intitulé *la Pornographie*. En voici le passage le plus important :

Rien d'absurde, de vague et de puéril comme l'accusation de pornographie. Si l'on se place à un certain point de vue, *aucun* journal, dès lors qu'il publie les informations générales et les extraits des débats judiciaires, ne doit être mis entre les mains des personnes dont on redoute la faiblesse morale. Il suffit de lire le plus vertueux des quotidiens pendant peu de jours pour être au courant de toutes les turpitudes humaines : le vol, le meurtre, l'escroquerie, l'adultère, les actes contre nature, le crime passionnel, etc., etc. Tous les jours, des amants tuent leurs maîtresses, des maîtresses vitriolent leurs amants, des maris trompés tirent sur leur femme ou sur leurs rivaux ; continuellement on arrête des satyres, des souteneurs, des hétaïres, des invertis, des femmes qui vendent des petites filles à de vieux messieurs, des individus qui, par la terreur ou la ruse, contraignent des infortunées à la prostitution... Quelle leçon de choses que les débats d'une affaire Steinheil ou que ceux d'une affaire Maximilien Harden, où l'on vit des amis de l'empereur d'Allemagne accusés de délits lamentables ! En vain le journal emploie-t-il une phraséologie pieusement contournée, il ne peut cacher à ses lecteurs *ce qui se passe*. D'ailleurs, pour un nombre considérable d'individus, les révélations sont plus « excitantes » lorsqu'elles revêtent un air de mystère.

Dans ces conditions, que signifie l'accusation de pornographie ? Quel mal peuvent bien faire tels écrivains à qui il arrive d'exprimer, à la troisième ou à la sixième page d'un journal, des vérités un peu vives, ou qui usent élé-

gamment de cette gaillardise qui, de Rabelais à La Fontaine, de Voltaire à Zola ou à Guy de Maupassant (je ne veux pas nommer d'auteurs vivants), n'a jamais effrayé les écrivains ni le public français ? Evidemment, la basse crapule, l'obscénité bête d'un écrivain sans talent sont choses désagréables. Mais qu'y faire ? Au nom de quelle règle condamner à l'hypocrisie les hommes de lettres digne de ce nom ? Et à quoi cela servira-t-il ? Tous ceux qui ont étudié la vie passionnelle chez leurs contemporains savent fort bien que les œuvres dites pornographiques agissent infiniment moins sur les imaginations que les œuvres sentimentales, sournoisement tendres et insidieusement adultérines. On ne le répétera jamais trop : la femme qui succombe cède au mirage de la fleur bleue et presque jamais à une peinture brutale, et la pauvre midinette séduite est beaucoup, beaucoup plus sensible aux « ma jolie, mon rêve... et les roses et les étoiles... » qu'à des propos sensuels.

De plus, les accusations de pornographie, et à *fortiori* les poursuites judiciaires, ne s'accompagnent que de la plus intolérable injustice. Les œuvres qu'on *pourrait poursuivre* se comptent par milliers, et beaucoup de ces œuvres sont parmi les plus belles et les plus fortes de l'art contemporain. Alors, saisir un délinquant au hasard, prendre un bouc émissaire, c'est abuser lâchement de la puissance sociale, c'est accabler un malheureux pour un soi-disant délit dont on pourrait tout aussi aisément inculper tels membres de l'Académie française et du Parlement, tels officiers de l'armée ou de la marine... *C'est monstrueux !*

Encore si cette iniquité se révélait utile ! Je suis déjà un vieux routier de la littérature. J'ai vu passer l'époque naturaliste, qui fut, soit dit en passant, autrement salée que la nôtre ; j'ai vu poursuivre des artistes pour qui je professe de l'estime et de l'admiration : je n'ai jamais constaté que cela profitât à la morale publique. Au rebours, je suis sûr que la répression pénale présente les plus terribles inconvénients. Si elle avait pu agir efficacement dans le passé, elle nous aurait privés de magnifiques chefs-d'œuvre ; si elle sévissait sérieusement dans le présent, elle nous imposerait la tyrannie des hypocrites, des imbéciles ou des couards, elle rendrait les artistes craintifs à l'excès ou les pousserait à des révoltes dommageables pour eux-mêmes, pour leurs familles et pour la société ; elle introduirait un régime de délation ; elle donnerait partout le pas aux malins (qui sauraient s'arranger pour rendre « impoursuivables » les œuvres les plus corruptrices), sur les courageux et les sincères ; bref, elle ne servirait qu'à faire truffer de ruse et de sournoiserie des livres immoraux.

C'est bien cela. Mais songez donc, Rosny, que la gauloiserie est le genre national des bons Français ! L'allusion à l'acte sexuel ne les révolte que lorsqu'on en parle sérieusement, ainsi que de l'acte probablement le plus sérieux de la vie, que lorsqu'on en parle sensuellement, comme il sied puisqu'il s'agit du plus grand plaisir humain. La vieille gauloiserie rend tout cela jovial, disons-le, elle le rend *rigolo* et on lui élève des monuments commémoratifs : Armand Silvestre. La pornographie (le mot est bête, mais il faut bien parler la

langue de son temps) est le fond de la vie même, comme la sexualité dont elle est l'expression.

§

M. Descharmes, dans le supplément du **Figaro**, nous décrit avec la minutie qui caractérise ses travaux d'histoire littéraire ce qu'il qualifie ironiquement du titre de Musée Flaubert. C'est le médiocre pavillon avec le jardin truqué que l'on connaît. Ce pavillon que Flaubert mentionne dans une lettre datée d'Orient ne servit jamais à rien de précis, à un cabinet de travail moins encore qu'à toute autre chose. Flaubert y fumait parfois sa pipe le soir. Il l'avait fait nettoyer et meubler d'un divan. Il n'y travailla jamais. Première imposture.

Deuxième imposture, le jardin :

La véritable maison d'habitation s'élevait sur l'emplacement de la fabrique. Il n'en reste rien aujourd'hui qu'un souvenir. Le jardin s'est trouvé réduit des trois quarts ; et on l'a remanié, truqué, pour les besoins de la légende. On a replanté une fausse allée de tilleuls pour imiter celle qui montait jadis à flanc de coteau, bien plus loin, tout au fond du parc, et que la hache des spéculateurs n'a pas respectée. Au tronc rugueux de ces chétifs nouveaux venus, on a cloué des étiquettes, où se lisent des gentillesses comme celles-ci : — Allée de Tilleuls où Flaubert soumettait son style à l'épreuve de la récitation ; — Allée des Tilleuls que Flaubert appelait « Mon gueuloir ». Quelle dérision !

Troisième imposture, le Musée :

Dès le seuil de l'unique pièce exiguë qu'on décore du nom de Musée, on a une impression pénible de pauvreté et d'insignifiance. Le mobilier est quelconque : deux vitrines, deux armoires, une table ronde, cinq ou six chaises de paille, un fauteuil à manchettes et à haut dossier, dont le crin s'échappe par les trous du capitonage, mais qui a pourtant le mérite d'avoir appartenu à Flaubert. Le détail est plus attristant encore que l'ensemble. Quelques lettres autographes adressées par l'écrivain à sa nièce et à Mme Brainne, — un exemplaire du *Daniel* de Feydeau annoté aux marges, le Bouddha doré qui ornait son bureau, et qui clignotte des paupières sur ses yeux d'émail — une pipe au tuyau droit, et court, toute noire, ébréchée sur le bord, à laquelle pend, on ne sait pourquoi, une coupure de *l'Echo de Paris*, — un encrier, en forme de crapaud la gueule ouverte, — deux plumes d'oie, — une sacoche de cuir rouge, brodée de fils d'argent et de soie bleue, qu'il avait achetée dans un bazar d'Alexandrie ou de Constantinople — voilà tout ce qu'on a pu rassembler d'objets authentiques. Ces reliques dorment côte à côte sur le rayon d'une bibliothèque au milieu de papiers jaunis, qu'on a soigneusement étalés pour combler les vides.

Il y a des croquis de Déville et de Beautot, des vues de l'ancien Croisset, une copie du joli crayon de Langlois qui représente Flaubert enfant, son portrait par Liphart, extrait de *la Vie moderne*, les photographies de Nadar et de Carjat, des feuilles de journaux, et l'acte qui proclame Croisset

monument historique. La poussière s'accumule sur ces vieilleries avec une sécurité parfaite.

Au mur quelques tableaux, des dessins de Mme Commanville encore, et encore le portrait de Liphart, deux scènes empruntées à *Madame Bovary*, une autre à *Salammbô*, d'après un groupe qui figurait à l'Exposition de 1900, une aquarelle, des lithographies en couleur. Un affreux moulage, buste de Maupassant, de proportions extraordinaires, fait vis-à-vis à un buste de Flaubert qui n'est malheureusement pas une reproduction du marbre de Clésinger. Sur la table enfin les inévitables cartes postales.

Joignez à cela quelques volumes à 3.50 de chez Fasquelle ou Lemerre, qui ne représentent pas même l'œuvre complète de Flaubert, et l'on comprend qu'une telle fallace ne soit pas au goût d'un flaubertiste aussi décidé que M. René Descharmes. Mais qu'il se console en pensant à la maison de Balzac !

R. DE BURY.

LES THÉATRES

ODÉON : *Les Mages sans Etoile*, pièce en 4 actes, de M. Edouard Schneider (20 mai). — RENAISSANCE : *Le Mystérieux Jimmy*, pièce en 3 actes et 4 tableaux, de M. Paul Armstrong. Adaptation française de MM. Yves Mirande et Henry Géroule (26 juin). — Memento.

M. Edouard Schneider a fait jouer à l'Odéon, aux matinées du samedi, une pièce qui mérite les plus grands compliments. **Les Mages sans Etoile** sont vraiment une pièce à idées, en ce sens qu'il n'y intervient aucune intrigue sentimentale, entendez : conflit conjugal, péripéties d'adultère, etc., et qu'elle est remplie uniquement par le problème moral, je puis même dire intellectuel, que l'auteur a voulu étudier. M. Edouard Schneider a eu de plus ce grand talent de savoir exprimer ces idées sans qu'elles souffrent en rien de la mise à la scène, et de savoir également leur donner la vie qu'exige le théâtre. Ainsi, *les Mages sans Etoile* sont vraiment du théâtre, tout en gardant intact leur caractère d'œuvre philosophique. Avouez que c'est un spectacle qu'on ne voit pas tous les jours. J'ai senti une fois de plus, en l'écoutant, combien l'intelligence a une autre séduction que la beauté, cette beauté dont on nous parle à tout propos et qui n'est que le nom, trop souvent, des pires pauvretés littéraires.

M. Edouard Schneider nous montre dans *Les Mages sans Etoile* le conflit entre le catholicisme traditionnel, représenté par l'Evêque Ducange, et le socialisme chrétien, personnifié par le jeune abbé Gosselin. Un jeune homme, Jacques de Villiers, se trouve appelé, par la mort de son père, à diriger une importante usine. Sur la demande de sa mère, Monseigneur Ducange place auprès de lui pour le guider, lui servir de soutien moral, l'abbé Gosselin. Celui-ci fait

[illegible] partager toutes ses idées en pleine [illegible]. Jacques de Villiers, [illegible] d'enthousiasme, se donne tout entier à l'œuvre d'amélioration sociale. Avec l'abbé, il fonde, pour ses ouvriers, un cercle d'études [illegible], à rapprocher les [illegible] de leur patron, et à [illegible] les conflits économiques qui pourraient survenir. Le jeune industriel se donne même si bien à cette généreuse entreprise qu'il renonce à épouser une jeune fille de son monde, à laquelle il [illegible] sa parole. Mais une grève éclate. Un délégué de la C. G. T. prend la tête du mouvement. [illegible]. C'est une vraie révolte, contre laquelle la famille de Villiers doit faire appel à la police. Toute l'œuvre de l'abbé et de son [illegible] se trouve anéantie. C'est alors que Monseigneur [illegible] intervient. C'est une curieuse figure. Il doit y avoir [illegible] à Rome, dans l'entourage du Pape. Homme trop intelligent pour croire, qui n'a gardé de la foi que les gestes, et pour qui la religion n'est qu'une politique, un moyen de gouvernement. Monseigneur [illegible] demande à l'abbé de s'éloigner. C'est, selon lui, [illegible] même qu'il affectionne. C'est de plus un acte de diplomatie, le témoignage d'un esprit discipliné. [illegible] sa présence. Il faut que Jacques de Villiers [illegible] à la vie normale d'un homme de sa condition. L'abbé [illegible] le rapport entre les [illegible] de la grève et la [illegible] de sa [illegible]. Alors, l'évêque s'explique. C'est une fort belle scène, pleine de [illegible]. Vous allez d'ailleurs pouvoir en juger. Cette scène m'a, en effet, si bien intéressé que j'ai demandé à M. [illegible] de m'en communiquer le texte, ce qu'il a bien voulu m'accorder. Le voici, presque complet.

MONSEIGNEUR, *toujours calme, avec un [illegible].*

[illegible] est [illegible]... Voyons! Vous ne niez point que [illegible] impressionnable, nerveux, prêt à suivre toutes les [illegible] de la pensée.

L'ABBÉ

[illegible] d'enthousiasme volontiers pour toute idée qui lui paraît supérieure.

MONSEIGNEUR

[illegible] ne vous [illegible] point alors qu'il faille user envers lui de circonspection?

L'ABBÉ

C'est le principe dont je me suis toujours inspiré.

MONSEIGNEUR, *avec une [illegible] et ironique.*

Mon cher Louis, il en est des grandes idées comme de ces remèdes puissants auxquels les [illegible] ont recours dans les cas désespérés. Bons aux [illegible], ils achèvent de désorganiser les autres, qui sont le plus grand nombre. Eh bien! l'histoire de ces grands remèdes, c'est un

peu celle des grandes idées au régime desquelles vous avez soumis votre trop délicat disciple. Vous n'avez pas dosé les idées, et leur contact a exalté son enthousiasme au point que le sens de ses intérêts immédiats, et, je le crois aussi, de ses devoirs, lui a tout à coup fait défaut.

L'ABBÉ, *très ferme.*

Je ne me repens pas d'avoir présenté à Jacques, dans toute leur beauté, les idées que vous et moi nous nous sommes engagés à défendre et à faire aimer le jour où nous avons été ordonnés prêtres.

MONSEIGNEUR, *après un petit silence et d'un ton plus sérieux.*

Vous me surprenez un peu... Vraiment, je vous croyais plus de souplesse. Vous savez bien que vos manières de voir ne sont ni celles de sa famille, ni celles de son milieu. Voyons! (*Avec une ironie dissimulée*). Vous qui vous montrez attaché aux théories actuelles sur la race, sur la terre et les morts, vous n'êtes pas sans concevoir que tout un passé proteste en lui contre les éléments étrangers que vous prétendez lui faire assimiler! Le jour où le conflit éclatera entre ces deux forces, vous n'aurez pas fait un chef-d'œuvre, mon cher, vous aurez tout bonnement commis une faute en déformant un caractère... (*Il se lève et pose la main sur l'épaule de l'abbé qui, les yeux fermés, semble en proie à une lutte intérieure très vive.*) Allons! je vous parle en ami, mon cher Louis... Un peu moins d'orgueil, un peu plus d'abnégation, et tout rentrera dans l'ordre.

L'ABBÉ, *très ému, à voix lente.*

Monseigneur! Rien ne me paraît plus sage que vos paroles. Pourtant, je dois vous déclarer que les choses ne se présentent pas à moi sous le même aspect... Il ne dépend pas de moi de m'en aller. J'ai commencé une œuvre d'éducation morale, j'ai pris de ce fait un engagement que je dois tenir jusqu'au bout. Je ne me reconnais pas le droit de déserter mon devoir.

MONSEIGNEUR, *subitement grave et froid.*

Savez-vous que vous prononcez des paroles extrêmement graves?

L'ABBÉ

Je le sais. Je les ai pesées avant de les prononcer.

MONSEIGNEUR

Alors... Vous refusez de vous rendre aux raisons que je vous expose?

L'ABBÉ

Je ne comprends pas ces raisons.

MONSEIGNEUR

Me mettrez-vous dans la pénible obligation d'user de mon autorité?

L'ABBÉ, *se contenant.*

Monseigneur! Depuis un moment vous n'avez cessé de me parler psychologie, souplesse, diplomatie... Que voulez-vous? j'attendais un autre mot, le seul auquel j'eusse pu répondre comme je le désirais, comme il convient, celui de « responsabilité », et ce mot n'est pas venu...

MONSEIGNEUR.

N'allons pas plus loin, je vous prie. Je ne puis vous laisser continuer sur ce ton.

L'ABBÉ, *vivement.*

Monseigneur! Je vous supplie de m'entendre. Il s'agit d'une affaire trop grave pour que vous puissiez m'interdire de parler.

... Vous connaissez mes sentiments loyaux envers vous, Monseigneur! Eh bien, au nom de cette loyauté, je vous demande de détruire dans mon esprit une idée qui l'angoisse... J'ai peur de comprendre... Je me demande, en effet, si vous n'avez pas voulu... pardonnez-moi ces mots qui me brûlent le cœur et les lèvres... si vous n'avez pas voulu faire une expérience dont Jacques et moi sommes les données inconscientes?

MONSEIGNEUR, *persistant dans son attitude.*

Allons! après l'avoir méconnue, vous revenez à la psychologie...

L'ABBÉ, *vivement et d'une voix révoltée.*

Oh! ne raillez pas?... Vous n'en avez pas le droit!

MONSEIGNEUR, *glacial et brutal.*

Quoi!...

L'ABBÉ, *interdit de nouveau, luttant contre lui-même.*

Pardonnez-moi... Je souffre profondément... Une expérience... En effet, ce rapprochement d'une âme sensible, ouverte à toute idée supérieure, et d'une conscience anxieuse de responsabilité comme est la mienne...

MONSEIGNEUR, *hautain et bref.*

Je n'ai point à vous répondre!... Qu'il vous suffise de savoir que je regrette de voir aussi peu comprises des intentions qui n'avaient d'autre but que le développement intellectuel de Jacques. J'avais mis ma confiance en vous qui vous êtes plu à gâter les choses par je ne sais quelle notion de la responsabilité.

L'ABBÉ

La notion que je partageais avec vous, Monseigneur, celle que vous développiez autrefois à Saint-Sulpice avec tant d'éloquence qu'elle éveilla dans mon âme une foule d'émotions et qu'elle fut le point de départ de nos relations spirituelles.

MONSEIGNEUR

Ce souvenir aurait dû vous recommander de ne point dépasser les limites de l'enseignement que je vous avais confié.

L'ABBÉ, *s'animant de plus en plus.*

Vous me connaissez trop pour ne pas savoir qu'une sèche besogne d'instruction ne pouvait me convenir. Celle-là, le premier diplomé venu pouvait y suffire. Pour moi, elle était mieux qu'une fonction banale, elle devenait le moyen précieux qui me permettait de réaliser l'œuvre à laquelle doit s'appliquer tout maître conscient de son devoir... une œuvre d'éducation morale.

MONSEIGNEUR

Une œuvre d'éducation intellectuelle n'est pas une œuvre de prosélytisme.

L'ABBÉ

Elle implique un minimum d'idées morales en face desquelles il faut prendre parti.

MONSEIGNEUR

Pour vous-même, oui, mais non pour les autres.

L'ABBÉ

J'ai respecté la liberté de Jacques... D'ailleurs, il ne s'agit pas uniquement de ma responsabilité envers Jacques. Ne s'agit-il pas aussi de ma responsabilité envers ma foi, envers mon devoir chrétien, envers la vérité que j'ai juré de servir ?

MONSEIGNEUR, *ironique et froid.*

La vérité !... Il y a des mots que nous ne devons prononcer qu'avec prudence...

L'ABBÉ

La vérité chrétienne...

MONSEIGNEUR

La vérité chrétienne est plus complexe que vous ne semblez le croire...

L'ABBÉ

Elle est simple pour qui en est touché.

MONSEIGNEUR

Qui vous dit que votre notion de la vérité ne soit pas altérée?

L'ABBÉ

Ma conscience !

MONSEIGNEUR

Votre conscience est-elle donc infaillible?...

L'ABBÉ

Elle ne peut pas mentir. Elle est l'écho de la voix divine.

MONSEIGNEUR

Et l'autorité de l'Eglise à laquelle vous avez promis obéissance, quelle valeur a-t-elle à vos yeux ?

L'ABBÉ, *frémissant.*

Une valeur de liberté et non d'asservissement.

MONSEIGNEUR

Vous n'y songez point... Est-ce vous qui parlez ainsi ?

L'ABBÉ

Oui, c'est moi ! Je sais trop ce que vaut une conscience chrétienne pour ignorer ce qu'on doit à son intégrité...

MONSEIGNEUR, *avec hauteur.*

Vous êtes un enfant ! Vous êtes deux fois enfant, parce que vous êtes un idéologue et parce que vous êtes un révolté... Vos paroles ne sont pas d'un prêtre...

L'ABBÉ, *avec passion.*

Comprenez-moi, Monseigneur ! Si je suis attaché à l'Eglise catholique, c'est parce que j'ai vu dans son autorité la source des forces où s'apaisent nos angoisses aux heures où nous doutons, où nous nous sentons misérables et faibles. Cette autorité-là, elle m'a toujours secouru, elle m'a toujours donné ce que mon cœur et ma conscience imploraient... Si je l'aime, c'est qu'elle m'a été maternelle, c'est qu'elle a versé dans mon sang des baumes

de consolation, des énergies d'amour ; c'est qu'elle m'a grandi vers une liberté toujours plus belle! Oh! oui, celle-là, je l'aime!... Mais l'autre! Celle qui n'apprécie dans son action que la joie de dominer et d'asservir, celle qui, loin de répandre sur les hommes l'esprit de charité qui fait toute la beauté de l'âme chrétienne, se plaît à ne voir en eux que de pauvres jouets dont on abuse et qu'on meurtrit... celle-là, je la répudie, car elle est l'autorité pervertie de l'orgueil humain.

MONSEIGNEUR, *qui s'est levé, impassible.*

Et qui représente à vos yeux cette autorité?

L'ABBÉ, *comprenant l'étendue de ses paroles, tout tremblant.*

Mes paroles ont dépassé ma pensée... La partie n'est pas égale... Vous me dominez de toute votre subtilité et de toute votre maîtrise... Que voulez-vous? Vous m'avez blessé dans ma conscience et dans ma dignité.

MONSEIGNEUR, *calme et sérieux.*

... Ecoutez-moi. Il me souvient qu'un jour, au début de nos relations, quelques mots tombés de mes lèvres eurent le sort d'exciter en vous un de ces mouvements spontanés qui dénotent un esprit plus nourri d'idéalisme que d'expérience. Le vrai chrétien, disiez-vous, c'est celui qui possède une âme d'apôtre; — et je vous répondis : Le vrai chrétien, c'est celui qui se préoccupe avant tout de respecter la lettre. Le vrai chrétien, c'est le pharisien.

L'ABBÉ

Je me souviens... Et je n'ai pu me persuader encore...

MONSEIGNEUR

Je m'étais cependant expliqué... L'esprit, lui, se montre toujours instable. L'homme qui se soumet à la lettre, au contraire, ne varie point. C'est l'homme discipliné qui place le respect de l'ordre au-dessus du scrupule de la justice, sujet à toutes les illusions et à tous les désordres. Il est la logique qui redoute les nuances, la méthode qui simplifie les problèmes. Un société qui n'aurait que des apôtres se désagrégerait en une foule de petits clans ennemis les uns des autres. Au contraire, une société organisée est une société fondée sur les lois et protégée par les pharisiens. Comprenez-vous, maintenant, le sens de mes paroles?

L'ABBÉ, *les yeux fixes.*

Je le comprends, certes! Mais jamais ces paroles ne seront miennes... Je ne puis admettre la justification du pharisaïsme. La parole de Jésus reste seule vraie : la lettre tue...

MONSEIGNEUR, *après un petit silence.*

Si vous voulez... Aussi bien, le rôle de ceux dont je parle n'est-il plus aujourd'hui ce qu'il était au temps où notre Seigneur le blâmait. C'est que l'ancienne Loi s'est transformée. L'autorité qui commande n'est plus uniquement l'autorité d'un livre, mais celle d'une institution dont l'esprit tout imprégné d'unité a vu sa forme se renouveler à travers le courant des âges. Cette loi nouvelle, bien qu'elle ait de longs siècles d'existence, c'est la tradition.

L'ABBÉ

Je me souviens.

MONSEIGNEUR

Elle seule est la garantie de la vérité chrétienne et l'interprétation officielle nous en est conservée par ceux que vous condamnez.

L'ABBÉ

Je me souviens. Mais vous vous rappelez en quels termes je protestais.

MONSEIGNEUR

C'est par elle que les mots de « vérité chrétienne » revêtent un sens précis. Mais nous ne voyons plus leur signification quand ils ne se rattachent qu'à la conscience individuelle, puisque aussi bien chaque conscience possède une vue personnelle de la vérité. La continuité parfaite que présente l'histoire de l'Eglise, la tradition, c'est le cinquième évangile, le plus vivant, le plus authentique, celui qui garantit les autres et qui en démontre, à travers le temps, l'esprit toujours actuel et toujours nouveau. C'est bien elle l'unique, la vraie conscience de la chrétienté... Perdue dans cette grande vague qui, du fond des âges, a drainé jusqu'à nous des milliers et des milliers de consciences, songez combien notre conscience individuelle, à nous, se révèle une chose pauvre et chétive !...

L'ABBÉ, *avec une émotion contenue.*

Si chétive soit-elle, il n'est rien qui puisse remplacer son humble expérience ! L'autre n'est rien si elle n'est fécondée par elle, et notre conscience demeure étrangère à ce qu'elle n'a pas vivifié par sa souffrance.

MONSEIGNEUR

Mais, comment votre conscience fait-elle ses propres expériences si ce n'est avec les forces cachées que les siècles ont accumulées en elle ?... Tout un passé agit en nous.

L'ABBÉ

Quelque chose me dit, cependant, qu'au fond de moi veille, sans jamais faiblir, une lumière...

MONSEIGNEUR, *avec un sourire hautain et sceptique.*

La vieille étoile de Bethléem !

L'ABBÉ, *très ému.*

La lumière intérieure de notre conscience, que nul autre que nous ne verra jamais.

MONSEIGNEUR

La lumière que vous ont transmise un père et une mère qui la tenaient eux-mêmes de parents chrétiens.

L'ABBÉ, *ébranlé.*

Serait-ce là toute la vérité ?

MONSEIGNEUR

Le signe de la vérité est là tout entier : ne pas se mettre en conflit avec la tradition et avec l'autorité.

L'ABBÉ, *tristement.*

Pourquoi Dieu ne nous donne-t-il pas de communier en une même foi et dans un même esprit ?

MONSEIGNEUR, *bref et concluant.*

Abandonnons toute illusion vaine... Combien de nous se sentent un caractère identique, une intelligence semblable? Par nous-mêmes, que sommes-nous, sinon des êtres séparés, irréductibles entre eux?

L'ABBÉ

Vos paroles me font mal.

MONSEIGNEUR, *avec un léger haussement d'épaules.*

Qui vous dit que je sois heureux de constater toutes ces pauvretés?

L'ABBÉ

Alors... que devient l'apostolat ?

MONSEIGNEUR, *bref.*

L'apostolat ! c'est une manière d'être un peu primitive qui n'est pas sans dangers...

L'ABBÉ

Oh ! Monseigneur !

MONSEIGNEUR

Il en est de l'apostolat comme de toute opinion... C'est un document sur la psychologie de celui qui le pratique. Voilà tout... Mes études historiques m'ont donné le sens impitoyable du relatif.

L'ABBÉ

A quoi se réduit donc notre rôle de prêtre ?

MONSEIGNEUR

A une œuvre de conservation morale et d'équilibre social. Le christianisme en est à mes yeux l'expression la mieux ordonnée. Je garde en mon esprit sa vision d'unité, je m'efforce de la rendre aimable à ceux qui veulent bien m'entendre, mais je m'interdis de faire impression sur aucune conscience ; autrement, j'irais contre la nature et je ferais œuvre vaine...

L'ABBÉ, *douloureusement.*

Si cela était vrai !... Si nous étions pareillement isolés les uns des autres... je fermerais les yeux pour ne plus voir une aussi cruelle vérité... Mais je ne crois pas qu'il en soit ainsi.

MONSEIGNEUR, *avec indifférence et ironie.*

Je ne puis invoquer d'exemple plus vivant que le nôtre.

L'ABBÉ

Il y aurait donc deux catholicismes, deux christianismes ?...

MONSEIGNEUR

Il y en a bien plus encore... Mais il n'y a qu'une religion de l'ordre.

L'ABBÉ

Ma conscience se refuse à croire cela.

MONSEIGNEUR, *haussant les épaules, puis bref et ferme.*

Ma conscience, à moi, me l'affirme !

Un silence, où règnent de la gêne et de l'angoisse. Sur ces derniers mots, l'abbé regarde Monseigneur avec une sorte d'effroi.

L'ABBÉ, *tout à fait désemparé.*

Alors ! je n'ai plus rien à dire.

Nous retrouvons ensuite l'abbé dans un petit coin de Bretagne, son village natal, auprès de sa mère. Il a obéi, il s'est courbé, il est parti, tombé de son grand rêve, tout meurtri. Là, il reçoit la visite de Jacques, venu pour le chercher, le ramener avec lui. C'est encore une belle scène, d'une très haute mélancolie. Recommencer? A quoi bon! L'abbé l'explique à Jacques : « L'apostolat n'est plus de ce monde. Celui qui cherche pour lui-même doit se faire scrupule de persuader les autres. » Et Jacques se récriant, lui parlant de « ceux qui sont nés avec la vocation de l'apostolat », il ajoute : « Ceux-là sont voués désormais à la solitude morale. »

Il faut féliciter les artistes de l'Odéon pour le zèle qu'ils montrent dans ces spectacles éphémères. Dans *les Mages sans Etoile*, les trois rôles principaux, celui de Monseigneur Ducange, celui de l'Abbé Gosselin et celui de Jacques de Villiers, étaient joués par MM. Joubé, Vargas et Grétillat. Ils ont été parfaits.

§

Il faut aller voir à la Renaissance la pièce policière : **Le Mystérieux Jimmy**. C'est une pièce extrêmement amusante. C'est aussi une pièce faite avec un brio incomparable. Pas une minute, on ne sait où l'on va, ni ce qui va se produire. Le mystérieux Jimmy est signalé par un policier comme un cambrioleur de coffres-forts d'une adresse unique. Mais régénéré par l'amour, redevenu honnête, homme, il est si sympathique, il est si simple — et si adroit — dans sa défense, qu'on n'en peut rien croire et qu'il faut le dernier tableau pour donner raison au policier. Il y a un vol, dans l'obscurité, au deuxième acte. Mais je vous défie bien de dire, sur le moment, lequel des personnages il faut en accuser. Enfin, le troisième acte est joué, le policier renonce à sa poursuite, Jimmy va épouser la fille de son patron. tout semble bien fini et vous prenez votre chapeau, quand la pièce rebondit en une seconde pour un nouveau tableau. Encore une fois, c'est machiné étonnamment. On va d'inattendu en inattendu, et l'on a beau rire de se sentir pris comme on l'est, on ne peut pas résister. C'est à dessein que je ne vous en dis pas plus long. Je veux vous laisser la surprise. Ajoutez que la pièce est, par-dessus le marché, pleine d'esprit, et tout à fait bien jouée par MM. Chautard, Berthier, Nirvelle, Saulieu, et Mesdames Dastry et Lange.

Memento. — Théâtre de l'Œuvre : *Le Philanthrope ou la Maison des Amours*, fantaisie en 3 actes, en vers, de MM. Jehan et André Bouvelet (19 juin).

MAURICE BOISSARD.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre: exposition des nouvelles acquisitions et donations. — Le Musée Lannelongue. — Expositions d'art chinois au Musée Cernuschi et d'art tibétain au Musee Guimet. — Memento bibliographique.

Des œuvres précieuses viennent d'enrichir encore notre **Louvre** et d'y être exposées. En même temps que nous avions la joie d'applaudir à l'élection, comme président de la Société des Amis du Louvre, de celui qui en avait été durant de longues années le dévoué secrétaire général, puis vice-président, M. Raymond Koechlin, deux actes montraient combien le choix avait été heureux de cet amateur éclairé doublé d'un historien érudit au goût sûr : suivant la généreuse tradition des nouveaux présidents de la Société, il offrait au Louvre une charmante petite peinture siennoise, et il faisait acheter par les Amis du Louvre un des chefs-d'œuvre d'Ingres : le *Bain turc* qu'on vient de revoir à l'exposition de la galerie Georges Petit (il avait été déjà exposé au Salon d'Automne en 1905). Le premier de ces tableaux, une *Vierge avec l'Enfant Jésus et deux Saints*, est une œuvre typique du maître siennois Neroccio di Bartolommeo, qu'on peut abondamment étudier à la Galerie de sa ville natale, mais dont le Louvre ne possédait rien jusqu'ici, et c'est, par suite, un précieux appoint à notre collection des Primitifs italiens où la grâce à la fois raffinée et candide de l'école siennoise n'était représentée que par de rares peintures.

Le *Bain turc* est, comme on sait, une des œuvres maîtresses et les plus caractéristiques de Ingres. Peint en 1862 (Ingres avait alors quatre-vingt-deux ans), cet étrange tableau a paru à quelques-uns le témoignage d'une sensualité sénile. Sensuelle, certes, l'œuvre l'est pleinement; elle trahit sans réticences, comme l'avaient fait plus discrètement le *Portrait de Mme de Senonnes* et d'autres peintures, le secret et brûlant amour de son auteur pour la Femme, pour l' « argile idéale », qu'il modèle et caresse, on en a l'impression, d'un pinceau si fervent; mais c'est la sensualité robuste et saine d'un amoureux passionné de la nature qui voit dans le corps féminin le chef-d'œuvre de la création et dans l'accumulation de belles nudités un prétexte à multiplier son hommage à sa divinité, — avec quelle ardente dévotion, quelle conscience scrupuleuse, quel souci de perfection ! Considérée d'un autre point de vue, cette toile est comme l'aboutissement des nombreuses compositions de même genre, *Odalisques, Baigneuses*, etc., qui s'échelonnent durant toute la carrière d'Ingres à partir de la *Petite Baigneuse* de la collection Bonnat au Musée de Bayonne (1807), que suivent la grande *Baigneuse* et la grande *Odalisque* du Louvre (1808 et 1814), une étude de 1826 (au baron F. de Halvany) montrant une autre baigneuse, l'*Intérieur de harem* provenant de l'ancienne collection Coutant-Hauguet, acquis il y a trois ans par le

Louvre, enfin les *Odalisques à l'esclave* du Louvre (1840) et du baron Gustave de Rothschild (1842). Le *Bain turc* fut inspiré à Ingres par deux lettres où lady Montague a donné la description d'un bain de femmes à Andrinople. Frappé, sans doute, du parti qu'il pouvait tirer d'une telle scène, où tant de beaux corps de femmes s'étalent dans toutes les attitudes, Ingres résuma ces lettres dans une longue note (non datée, mais remontant, suivant M. Delaborde, à 1819, ou, suivant M. Momméja, à 1817 ou même à 1814) qui figure dans le IXe des cahiers conservés au Musée de Montauban (1). Plus de quarante ans s'écoulèrent avant que le maître évoquât en peinture cette vision voluptueuse ; mais les œuvres que nous avons citées montrent combien son esprit en était hanté (2). Il semble que Ingres ait peint une première version du tableau entre 1850 et 1856 pour le prince Demidoff. On ne sait ce que cette esquisse est devenue. Le prince Napoléon, qui la vit, en fut tellement séduit, qu'il demanda au vieux maître d'en faire pour lui une œuvre définitive : le résultat fut la composition, d'ordonnance si parfaite, de rythme si harmonieux, que nous admirons. Mais cet amoncellement de nudités parut si choquant à la pieuse princesse Clotilde, que le tableau ne resta pas au Palais-Royal : le prince chargea M. Reiset de négocier avec l'artiste l'échange du *Bain turc* contre l'admirable portrait d'Ingres à vingt-quatre ans qui se trouve aujourd'hui à Chantilly. Au bout d'un an ou deux, Ingres modifia la forme du *Bain turc*, jusque-là rectangulaire, pour la rendre circulaire et donner ainsi plus de concentration à la composition, et l'œuvre devint ce que nous la voyons aujourd'hui. Acquise par M. Constant Say à la vente de Khalil-bey, en 1868, elle passa, il y a peu de temps, entre les mains du prince Amédée de Broglie, puis, tout dernièrement, entre celles de M. Fenaille, qui l'acheta pour la soustraire à des compétitions redoutables jusqu'à ce que le Louvre pût l'acquérir.

Ce ne sont pas les seules donations que nous ayons à enregistrer. On admirera dans cette même salle des Portraits d'artistes où sont exposées les deux œuvres dont nous venons de parler, deux belles toiles de Philippe de Champaigne, offertes par Mme la comtesse de Rochambeau : le portrait de la mère Angélique Arnaud, se détachant sur une vue de la campagne de Port-Royal, admirable effigie tout imprégnée de paix spirituelle et bien digne de prendre place à côté du tableau de la Grande Galerie représentant la mère Catherine-Agnès Arnaud avec la sœur Catherine de Sainte-Sunne ; puis, dans une

(1) On en trouvera le texte intégral dans un article extrêmement documenté que M. Jules Momméja, le mieux informé de tous les historiens d'Ingres, a consacré au *Bain turc* dans la *Gazette des Beaux Arts* de septembre 1906.

(2) M. Paul Jamot, dans un article singulièrement pénétrant qu'il vient de publier dans la revue *les Musées de France* (1911, n° 3) sur le *Bain turc* (av. reprod. hors texte du tableau), a bien mis en lumière ces étapes successives.

conception plus classique et une gamme plus sombre, le portrait présumé du duc de Roannez. La même donatrice a offert également un intéressant *Portrait de femme* de l'école espagnole du XVIIe siècle. Ce sont ensuite : deux brillantes peintures de Monticelli, données par M. Fayet ; un curieux portrait romantique du peintre Hamon, par Dehodencq, offert par MM. Bernheim ; un joli dessin rehaussé de Georges Michel, *les Moulins de Montmartre*, donné par M. G. Denoinville.

Au premier rang des acquisitions du musée, il faut placer une œuvre capitale de notre école française, un tableau célèbre de Poussin, catalogué par Smith et conservé depuis de longues années en Angleterre dans la collection Hope, récemment dispersée : *Apollon inspirant un jeune poète*. On l'a installé dans la salle de l'école française du XVIIe siècle, à la place d'honneur dont, certes, il est digne sous tous rapports. Assis sous un laurier, le dieu, drapé de rouge, guide l'inspiration du jeune poète debout devant lui et qui, les yeux levés vers le ciel, se dispose à écrire. Une admirable figure de Muse vêtue d'une draperie jaune et blanche d'un doux et harmonieux éclat, et deux petits Amours d'un charme extrême, portant des couronnes, les accompagnent. Par la noblesse de la conception et de l'ordonnance, d'un sentiment tout virgilien, la richesse et la délicatesse du coloris tout baigné d'une fine lumière, et aussi par ses dimensions importantes (les personnages sont presque de grandeur naturelle), cette composition mérite vraiment le premier rang parmi les toiles de Poussin, et il faut louer grandement le Conseil des Musées nationaux et M. Leprieur de cette acquisition : depuis longtemps le Louvre n'avait fait une conquête d'une telle importance.

Revenons dans la salle des Portraits. Nous y trouverons encore deux panneaux d'une chaude et harmonieuse coloration, par Barthélemy Bruyn montrant, dans un intérieur lambrissé où la lumière fait des jeux charmants, un donateur et une donatrice avec leurs enfants rendus avec la conscience d'observation et la science d'exécution de ce beau peintre colonais ; un portrait de fillette, délicieux dans sa simplicité candide, par Cranach le Vieux, auquel est attribué aussi une fine aquarelle représentant une biche morte (1) ; un vivant portrait d'homme de ce robuste réaliste hollandais Jan de Bray dont les visiteurs du musée de Harlem n'ont pas oublié les effigies de régents et de régentes d'hôpital.

Enfin, le musée a acquis, en mars dernier, à la vente de la succession du fils de Raffet, quatorze études du maître, à la plume, au fusain ou à l'aquarelle, tandis que la Société des Amis du Louvre lui offrait un beau dessin, premier projet pour la célèbre compo-

(1) Reproduits tous deux dans les *Musées de France* (1911, n° 3).

sition du *Rêve* (1) et qu'un généreux amateur y ajoutait une étude à la plume faite à Smyrne en 1837. De même, à la vente des dessins de Delacroix de la collection Psichari, le musée se faisait adjuger une curieuse étude représentant un coin d'atelier et, à la vente Alexis Rouart, une charmante esquisse d'Eugène Lami, *Entrée de la duchesse d'Orléans aux Tuileries*, qui a figuré à l'Exposition centennale de 1900 ; le Louvre ne possédait jusqu'ici que des aquarelles de ce maître ; l'entrée de ce tableau dans nos galeries est donc un événement heureux.

Nous parlerons, dans notre prochaine chronique, des enrichissements du département des objets d'art, auquel vient de s'adjoindre le chef de saint Martin de l'église de Soudeilles, dont il a été tant questions ces temps derniers et qui, parvenu entre les mains de M. Pierpont-Morgan, a été généreusement rendu par celui-ci à l'Etat français.

Ne quittons pas le Louvre sans mentionner l'exposition qui vient d'y être faite de collections que le professeur Lannelongue a formées pour les offrir à la ville de Castéra-Verduzan (Gers). L'initiative est si intelligente et si heureuse qu'elle mérite d'être signalée. Combien de fois, en visitant quelque petit musée de province, observe justement M. Gaston Migeon dans la préface du catalogue de cette exposition, n'arriva-t-il pas de déplorer la pauvreté de ses collections et la médiocrité des œuvres que l'Etat lui envoie sous prétexte de l'enrichir ? Des moulages et de bonnes photographies des chefs-d'œuvre de l'art ne seraient-ils pas cent fois plus instructifs et plus précieux ? C'est cette idée très simple qu'a réalisée le Dr Lannelongue. Il désirait laisser à son pays natal quelques belles choses : un portrait allemand du XVIe siècle, des dessins, des meubles de la Renaissance, une superbe suite de la tenture de *Don Quichotte* d'après les cartons de Coypel ; il a voulu compléter ce don en créant autour un petit musée modèle, que le goût éclairé d'un attaché du Louvre, M. Carle Dreyfus, l'a aidé à composer. Dans un bâtiment édifié à ses frais, composé d'une grande galerie et de quelques salons, sera réunie une collection de 219 moulages, photographies ou gravures présentant, judicieusement choisis et méthodiquement classés, les chefs-d'œuvre d'art de toutes les époques, depuis les Pyramides et le *Scribe accroupi* jusqu'aux œuvres de M. Degas et de M. Claude Monet (et naturellement la collection pourra s'agrandir encore). C'est un musée en miniature tel qu'on souhaiterait en avoir un chez soi. N'est-ce pas là une idée aussi ingénieuse que simple, capable de porter les meilleurs fruits ? Et n'est-il pas souhaitable, puisqu'on nous parle tant de l'éducation de la démocratie, que cet exemple si facile à imiter soit suivi dans nos provinces et y répande le goût et l'amour des belles choses ?

(1) Reproduit dans les *Musées de France* (1911, n° 3).

Le **Musée Cernuschi**, d'ordinaire si déserté, a vu, pendant tout le mois de juin, le public venir à lui : sur l'initiative du comte d'Andigné, rapporteur des musées municipaux, le Conseil municipal a décidé d'y organiser une série d'expositions où l'art de toutes les races asiatiques sera successivement montré. C'est à la Chine qu'a été consacré le premier de ces groupements, et l'expérience, qui a été vraiment très réussie grâce au généreux concours des principaux amateurs parisiens, fait bien augurer des suivantes. On admirait principalement nombre de ces poteries coréennes d'une simplicité de lignes et d'une sobriété de tons si savoureuses ; une abondante réunion de ces statuettes de guerriers, de bonzes, de femmes au repos ou à la promenade, de chameaux, de chevaux harnachés, etc., en terre cuite parfois vernissée, dont quelques-unes remontent au IIe siècle avant notre ère, qu'on a découvertes, ces derniers temps, dans des tombeaux lors de la construction de voies ferrées et qui se distinguent tantôt par un style plein de noblesse, tantôt par un instinct de vie et une liberté qui font songer aux statuettes de Tanagra ; puis des bronzes, des porcelaines, d'admirables cloisonnés (parmi lesquels des vases empruntés au Musée chinois de Fontainebleau) ; des tapis et des soieries d'une somptuosité ou d'un raffinement de couleurs merveilleux ; quelques objets historiques, comme un éventail ayant appartenu à Marie-Antoinette et un jeu d'échecs en nacre ouvragée, provenant de la princesse de Lamballe ; enfin, une réunion hors ligne d'objets en cristal de roche et autres pierres dures, beaux surtout de la beauté de la matière employée, mais incomparablement. — Mais pourquoi n'a-t-on pas chargé le conservateur du musée, dont les loisirs sont assez nombreux, de dresser à l'usage du public et des travailleurs un catalogue de toutes ces choses ?

La Ville aurait dû y songer et prendre comme exemple le **Musée Guimet**, où toujours un catalogue excellent, rédigé par des spécialistes, est là pour renseigner le visiteur des expositions organisées même temporairement. C'est justement le cas pour les collections, rapportées du Tibet par M. Jacques Bacot au cours de deux missions (1906-1907 et 1908-1909) et exposées en ce moment avenue d'Iéna. Une conférence faite par l'explorateur lui-même au musée Guimet, en février dernier, sert de préface au catalogue méthodique, très savant et infiniment précieux par l'abondance des renseignements qu'il renferme, rédigé par M. J. Hackin, et aide à la compréhension de cet art, encore très peu connu, qui peut se diviser en deux groupes nettement distincts : représentations religieuses peintes ou sculptées empruntées à l'Inde et dues exclusivement aux lamas qui, emprisonnés dans la nécessité d'observer minutieusement un canon traditionnel et ne pouvant choisir les sujets au gré de leur inspiration ou

les interpréter suivant leur sensibilité, ne peuvent obtenir un semblant de variété que par la multiplicité des scènes et la richesse du panthéon bouddhique; — art profane, consistant dans l'ornementation des objets usuels au moyen uniquement de décors stylisés où, à cause de la liberté qui leur est laissée, les artistes se montrent supérieurs aux précédents. Ces deux groupes sont représentés au Musée Guimet par de nombreuses peintures aux tons vifs et quelques statuettes figurant, outre les diverses incarnations du Bouddha, les divinités secondaires, les divinités féminines, les saints du paganisme hindou, puis par de nombreux objets servant aux sacrifices, dont nous avions déjà vu une partie il y a trois ans et dont nous avons dit alors le caractère curieux, souvent macabre (1), enfin par des reliquaires en orfèvrerie, des ustensiles profanes et des bijoux. Toute cette réunion est extrêmement intéressante. On y a joint d'autres objets rapportés également du Tibet par M. C. E. Bonin, des miroirs en bronze provenant de la mission Pelliot au Turkestan, des moulages de ceux récoltés par la mission Chavannes et déjà vus naguère, des statuettes funéraires chinoises, etc.

Quant aux expositions actuelles du **Musée des Arts décoratifs**, dont l'une, l'Orientalisme en Europe au XVIIIe siècle, est d'un charme extrême, elles feront l'objet de notre prochaine causerie.

Memento. — Le Musée de sculpture comparée du Trocadéro est, par sa portée, sa richesse, sa présentation, une des collections dont notre pays a le droit d'être le plus fier. Toute l'histoire monumentale de notre France s'y trouve retracée dans ses pages principales en une suite d'œuvres dont l'éloquence persuasive a mis pleinement en lumière et imposé à l'admiration même des « académisants » d'autrefois les qualités foncières de notre art national avant sa perversion par l'italianisme. L'idée de ce musée, en germe déjà dans le Musée des monuments français où le chevalier Lenoir avait recueilli après la Révolution les débris de nos vieux monuments, sauvant ainsi tant de chefs-d'œuvre qui sont aujourd'hui la gloire de notre Louvre, revient à Viollet-le-Duc qui, en 1879, adressa à Jules Ferry, alors ministre de l'Instruction publique, un rapport sur l'installation d'un « musée de sculpture comparée » dans le palais du Trocadéro resté vacant après l'Exposition de 1878; trois ans plus tard, ce musée, créé par les soins de la Commission des Monuments historiques, était ouvert au public dans une des ailes du palais; il se doubla en 1889 de la seconde aile, et depuis il n'a cessé de s'accroître. Aujourd'hui c'est un admirable et fécond champ d'études. Aussi accueillons-nous avec joie et reconnaissance le *Catalogue général illustré* (Paris, Alphonse Picard et fils; in-8, 300 p. av. 93 planches; 3 fr. 50) que viennent d'en donner MM. Camille Enlart, l'actif conservateur, dont on sait la haute compétence, et Jules Roussel, conservateur adjoint du musée, pour remplacer le premier catalogue dressé en 1883 par MM. P. Frantz Marcou et compléter l'excellent *Catalogue raisonné* des monuments des XIVe et XVe

(1) V. *Mercure de France*, 1er juillet 1908, p. 153.

siècles publié en 1892 par le regretté Courajod et le même P. F. Marcou. Ce nouveau guide, mis à jour, offre, sur chacune des œuvres, méthodiquement classées, les renseignements les plus complets et est accompagné de 93 phototypies, d'une merveilleuse finesse reproduisant les pièces principales. Nous ne saurions trop recommander à tous les visiteurs ce manuel si excellent et néanmoins d'un prix si modique. — En même temps, M. Enlart publie dans la collection des « Grandes Institutions de France » de l'éditeur Laurens, un volume de vulgarisation sur le même sujet : *le Musée de sculpture comparé du Trocadéro* (in-8, 172 p., av. 115 fig. ; 3 fr. 50) : on y trouve, après l'historique du musée, l'étude de chacune des périodes dont il offre des monuments, et ce commentaire, avec les nombreuses gravures qui l'illustrent, résume toute l'histoire de notre sculpture et est un utile complément au catalogue que nous venons de signaler.

Les fêtes du Millénaire de la Normandie ont remis à l'ordre du jour la célèbre tapisserie, dite « de la Reine Mathilde », conservée au musée-bibliothèque de Bayeux et représentant la conquête de l'Angleterre par les Normands. C'est l'œuvre non pas de l'épouse de Guillaume le Conquérant, comme le veut la tradition populaire, mais d'artisans saxons à la fin du XIe siècle, si même, comme le veut M. Marignan, elle ne date du dernier quart du XIIe siècle ; elle fut remise sur toile au XVe. Un libraire de Bayeux lui ayant consacré un ouvrage, nous a, en Normand avisé, envoyé, avec prière d'insérer, une longue réclame sur cet album qu'il nous priait d'aller voir chez ses dépositaires parisiens. Nous avons déféré à cette dernière invitation, mais c'est la seule satisfaction que nous puissions lui donner : exécutée suivant le procédé vieillot de la lithographie, avec des couleurs mal repérées, sa reproduction n'inspire que peu de confiance ; de plus, les légendes, par une bizarrerie incompréhensible, sont non pas imprimées sous les sujets eux-mêmes, mais sur une feuille volante. Aux personnes désireuses d'une documentation plus sûre, il faut indiquer bien plutôt, pour accompagner le savant petit livre de M. A. Marignan, *la Tapisserie de Bayeux*, publié à Paris chez Leroux en 1902, la série de 76 cartes éditée par la maison Neurdein, qui reproduit *photographiquement*, et par conséquent de la façon la plus exacte, toutes les scènes de la célèbre tapisserie. Souhaitons qu'un jour prochain le même éditeur nous offre, en un album, une reproduction formant une bande ininterrompue et donnant ainsi encore mieux la vision de la tapisserie elle-même.

AUGUSTE MARGUILLIER.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Oscar Thiry : *La Miraculeuse Aventure des Jeunes Belgiques* (Edit. Belgique Artistique et Littéraire, Bruxelles). — Une belle étude sur M. Camille Lemonnier. — Une kyrielle de livres. — Une grande première d'un auteur belge. — Mort d'un auteur dramatique flamand.

M. Oscar Thiry vient de publier en un élégant volume, aux éditions de la *Belgique Artistique et Littéraire*, les intéressantes études qu'il publia d'abord dans la revue de ce nom, sous ce titre : *la Miraculeuse Aventure des jeunes Belgiques*. C'est un ouvrage un peu décousu, mais alerte et sympathique, qui forme un agréable

corollaire aux études plus approfondies quoique un peu prématurées de Francis Nautet et d'autres historiens et critiques sur l'étonnante floraison de poètes et de conteurs qui s'épanouit en Belgique entre les années 1880 et 1896. Cet essai loyal et courtois servira aussi à documenter l'auteur de l'histoire définitive et complète de ce mouvement vraiment miraculeux. Dans un court préambule l'auteur s'explique modestement en ces termes sur la portée de son volume : « Ceci est une épopée, dit-il, et je m'excuse, humble apprenti, d'oser affronter un pareil sujet. Epopée grandiose, je ne m'effarouche pas de le répéter, plus belle que les Iliades antiques; car les héros d'Homère partaient pour détruire, et ceux-ci s'embarquèrent pour créer, presque, puisqu'ils ont fait sortir d'un sol, autant dire inculte, la floraison qui nous émerveille aujourd'hui. Et si je ne commence pas ce récit par la formule sacrée : « Je chante... », c'est que je suis indigne de le faire, ce n'est pas que la matière ne m'y autorise. Vous qui me lisez, daignez considérer ces feuilles comme un reportage tout simplement. Un autre, peut-être, eût fait un poème. Mais il ne faut pas désespérer. Qui sait ? Quelqu'un peut reprendre, plus tard, mon informe narration, et en faire jaillir, au contact de son génie, de la beauté. » En une dizaine de chapitres M. Thiry parcourt surtout (et parfois trop) à un point de vue anecdotique les étapes de la carrière de la *Jeune Belgique* depuis sa fondation jusqu'à sa disparition, puis il trace quelques portraits, avec notices biographiques, des principaux écrivains du groupe. Pour n'être souvent qu'esquissés, ces portraits sont en général ressemblants et vivants. L'auteur y a tâché surtout de saisir la physionomie des Jeunes Belgiques au moment de leur héroïsme. « Depuis l'époque, dit-il, où la revue bataillait, cette physionomie, pour beaucoup d'entre eux, s'est transformée. En vingt ans, bien des choses ont le temps de changer, de naître, de disparaître... Mais mon ambition serait satisfaite, si j'avais pu donner une idée de l'allure littéraire de nos poètes, à l'heure de leurs premiers succès. » Pour composer son livre, M. Thiry a largement mis à contribution des ouvrages antérieurs, mais il a choisi ces citations avec beaucoup de tact ; il a aussi eu recours à la précieuse assistance des poètes Verhaeren, Gilkin, Mockel et André Fontainas, qui lui ouvrirent leurs bibliothèques et leurs tiroirs de souvenirs.

A l'occasion de la parution de *la Chanson du Carillon*, le dernier roman de Camille Lemonnier, M. Georges Rency consacre au « maréchal des lettres belges », dans *la Vie Intellectuelle*, une belle et équitable étude qui nous change un peu des bibliographies banales ou des « chinages » de ratés et d'universitaires impuissants. « Il me semble, écrit M. Rency, qu'on n'a pas suffisamment prêté attention au don extraordinaire de perpétuel renouveau que possède Camille Lemonnier. Il n'est pas l'écrivain d'une manière ou d'un systè-

me. Son panthéisme lui interdit la rigueur d'une philosophie ou d'une morale strictes et précises. Il est perpétuellement prêt à se donner à tout ce qui vient, à tout ce qui se passe. Il n'a pas les prudences avares de l'artiste qui se réserve, qui ne vibre qu'à bon escient, qui rejette toutes les émotions dont il craint de ne pouvoir tirer profit. Lemonnier accepte tout ce que la vie lui envoie ; il prend tout entre ses mains tremblantes d'adorations et il met tout dans son œuvre pêle-mêle, inquiet seulement de laisser échapper un parfum, un murmure, un rayon. »

En dépit des chaleurs et de l'été qui redoublent de pressantes invitations à la promenade, la production soi-disant littéraire ne chôme pas et la luxuriance de la végétation ne met guère d'arrêt à la pléthore livresque. C'est une marée, un mascaret. Il me faut même renoncer à en rendre compte, d'ailleurs cette chronique n'a jamais prétendu à la critique littéraire, et c'est à peine si la place dont je dispose, grâce à l'obligeance du *Mercure*, me permet de signaler de temps à autre en quelques lignes les livres qui ont arrêté mon attention. A dire la vérité, le gros de cette production est bien superflu et bien oiseux. Que de redites, de rabachages et de creuse virtuosité ! Les livres originaux, mûris, pensés, vécus, apportant de neuf ne fût-ce qu'un brin, et ayant comme tels leur raison d'être, se font de plus en plus rares.

Nous sommes envahis par les faiseurs plus ou moins madrés. Heureux quand dans un livre de prose on constate, à défaut d'une aventure bien racontée et d'une donnée inédite magistralement mise en œuvre, quelque souci de psychologie, quelque trace de sensibilité, quelque note juste. J'en suis réduit la plupart du temps à chercher dans ce fatras la page recommandable ne fût-ce qu'à titre d'information et de document! Les vers sont peut-être encore plus quelconques. Jamais on n'en a tant alignés, jamais ils ne furent plus joliets, jamais, non plus, ils ne furent aussi nuls et aussi édulcorés. On peut dire de la poésie française, j'entends de celle de ce moment, de celle des nouveaux venus, ce que Gérard de Nerval disait déjà de celle de son époque, c'est-à-dire après les grands essors du romantisme : « Les pensées de détail et les procédés de versification se sont tellement vulgarisés et mis à la portée de tous qu'il n'y a jamais eu de meilleures poésies ni de pires poètes. »

Si je me suis arrêté au volume de M. Thiry, c'est parce qu'il se rapporte à des personnalités et à une période intéressantes de l'histoire de la littérature française en Belgique. Le moment approche, je le répète, où cette histoire pourra être écrite encore plus complètement avec plus de « recul ». Je doute fort que l'étude de la débauche littéraire d'aujourd'hui fournisse matière aussi intéressante aux critiques et aux historiens de l'avenir. Du tas de volumes qui m'encom-

brent je distrairai cependant *le Triomphe de l'Homme*, de M. François Léonard, déjà remarqué comme poète, un roman à la Verne et à la Wells, mais quelquefois en mieux, notamment dans la troisième partie du livre décrivant en une langue admirable, à la fois lyrique et précise, les phases de la projection de la terre, désorbitée, contre un nouveau soleil ; — *Modeste automne*, le roman d'une servante, par Mme Marguerite Baulu, dont les épisodes, qui se passent dans les quartiers excentriques et populaires de Bruxelles, seraient bien plus attachants s'ils n'étaient commentés et évoqués en des soliloques et en des dialogues d'un bagout « montmartrois » ou « bellevillois » plutôt que marollien ; ce qui nous cause l'impression d'un continuel anachronisme ; — *Antigone Victorieuse*, par M. José Hennebicq, de belle prose musicale et poétique dans le mode des Chateaubriand et des Flaubert ; — les *Petits Contes en Sabots* de M. Louis Delattre, conteur abondant, varié, agréablement épris de son coin de Wallonie et excellant à tirer parti de ses souvenirs d'enfant, par exemple dans ce bijou : *le Petit Soldat de France* ; — les *Pages Versicolores*, des chroniques pittoresques et humoristes dans une langue rare et précieuse rappelant celle des Goncourt et des Huysmans, par M. Franz Mahutte ; — *Vocations*, par M. Georges Rens, un roman dont l'argument principal est sacrifié, du moins à mon humble avis, à des veillées et à des conversations d'artistes, d'ailleurs très vibrantes, très passionnées et très généreuses, dont la bravoure fait même oublier et compense jusqu'à un certain point l'absence du roman proprement dit : le conflit entre un artiste et ses parents bourgeois ; — enfin *Par-dessus la Haie*, de M. Sander Pierron, le journal d'un citadin séjournant à la campagne et y observant les êtres et les choses non point avec la gouaillerie, la supériorité des Parisiens d'*En rade* de Huysmans ou même la stricte et impartiale curiosité d'un Jules Renard dans *les Philippe*, mais avec la cordialité, la sympathie, la solidarité et l'indulgence, à la rigueur la finesse sans amertume, d'un poète.

En attendant la création d'un Théâtre d'Art où à côté des chefs-d'œuvre de toutes les littératures qui ne s'adressent qu'à l'élite, mais à une élite recrutée dans toutes les castes sociales, on représenterait de belles œuvres dues aux écrivains d'ici, ce sont nos sociétés dramatiques qui entreprennent de révéler ces écrivains à leurs compatriotes. Je vous informais récemment du talent et de la conviction avec lesquels le « Cercle Euterpe » interpréta *Perkin Warbeck* ; voici que la « Fédération des Cercles dramatiques de langue française » nous donnera *Savonarole*, drame historique en 7 tableaux, de M. Ivan Gilkin, le poète dont vous venez de publier l'admirable *Nuit*. Cette représentation aura lieu le dimanche 9 juillet au théâtre de la Monnaie. Je vous en rendrai compte dans ma prochaine chronique.

M. Frans Gittens, un auteur dramatique de langue flamande, vient de mourir à Anvers, où il occupait les fonctions de bibliothécaire communal. On lui dut de nombreux drames, dont plusieurs, comme *les Gueux*, *Jane Shore* et *Parisina*, connurent le succès. *Les Gueux*, représentés à l'époque d'un réveil du libéralisme et d'une réaction contre les cléricaux, firent le tour de toutes les scènes flamandes et, repris pendant une longue série d'hivers, tinrent toujours victorieusement l'affiche. M. Gittens, très lettré, était un amphytrion charmant et ne manquait pas d'inviter chez lui ses confrères parisiens venus à Anvers pour y faire des conférences. En somme, un homme de talent et un homme de cœur qui sera unanimement regretté.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

John Malham-Dembleby : *The Key to the Brontë Works*, 6 s., The Walter Scott Publishing Co. — Arthur C. Benson : *Ruskin, a Study in Personality*, 7. s. 6 d., Smith Elder. — Henry Law Webb : *The Silences of the Moon*, 4 s. 6 d., John Lane. — Sir Hugh Clifford. K. C. M. G. : *The Downfall of the Gods*, 6 s., John Murray. — Richard Le Gallienne : *Attitudes and Avowals with some retrospective Reviews*, 5 s., John Lane. — Memento.

Il est encore des gens pour accorder quelque crédit aux théories qui prétendent établir que Bacon est le véritable auteur des œuvres de Shakespeare. Voilà maintenant qu'on s'en prend à des auteurs beaucoup plus près de nous. Dans un ouvrage intitulé **The Key to the Brontë Works**, Mr John Malham-Dembleby entreprend de déposséder Emily Brontë de *Wuthering Heights*, pour l'attribuer à sa sœur Charlotte. L'argumentation est fort habilement disposée et peut réussir à faire impression sur des esprits peu familiers avec la vie et les œuvres des fameuses sœurs. Mr Malham-Dembleby a fait deux découvertes, l'une desquelles a été exposée déjà, par lui, dans la *Fortnightly Review*. Il a remarqué qu'un roman d'Eugène Sue, publié en 1850, et appelé *Miss Mary, ou l'Institutrice*, est basé sur les énigmatiques relations de Charlotte avec M. Héger, le maître de la pension de Bruxelles, où les sœurs Brontë étudièrent, et où Charlotte retourna comme institutrice. D'autre part, Mr Malham-Dembleby a mis la main sur un volume intitulé *Gleanings in Craven or the Tourist's Guide*, par Frederic Montagu, publié en 1838. Sous la forme de lettres, l'auteur décrit à un ami ses excursions à travers le Yorkshire et Mr Dembleby a retrouvé, dans les livres des deux sœurs, des passages empruntés à ce guide, ou directement inspirés de lui. Mais conclure de là que *Jane Eyre* et *Wuthering Heights* sont du même auteur nous semble quelque peu aventuré, pour ne pas dire plus.

Tout d'abord Mr Dembleby, en dépréciant ses poèmes, prétend qu'Emily n'a pas pu écrire *Wuthering Heights*, et il en déduit que c'est à Charlotte qu'il faut l'attribuer ; mais il ne prouve aucunement que cette déduction soit logique et inattaquable ; c'est une affirmation qui ne se soutient d'aucun argument sérieux. Sur cette base défectueuse, l'auteur entasse tout ce qui semble venir à l'appui de sa thèse, sans se douter du reste qu'on appliquerait tout aussi victorieusement son argumentation à l'hypothèse contraire. Plusieurs moyens s'offrent pour démolir aisément ce laborieux échafaudage, d'où l'auteur a soigneusement exclu tout ce qui pouvait contrarier son dessin. Par exemple, Charlotte déclare qu'elle a écrit *The Professor* après son second séjour à Bruxelles, et, malgré cela, Mr Dembleby suppose qu'après sa rupture définitive avec M. Héger, Charlotte, furieusement courroucée contre lui, se vengea en le dépeignant sous les traits d'Heathcliffe, d'abord, et ensuite, à mesure que sa fureur se calmait, sous les traits de Rochester et de Paul-Emanuel. Pourtant, nous savons qu'après son retour au foyer paternel Charlotte entretint une correspondance amicale avec M. Heger, et il faudrait donc que *The Professor*, où Paul-Emanuel représente M. Héger, ait été écrit après le premier séjour à Bruxelles, ce que contredit formellement l'affirmation de Charlotte.

M. Dembleby recourt à des présomptions non moins extravagantes lorsqu'il explique les raisons pour lesquelles Charlotte aurait permis à sa sœur Emily de signer une œuvre dont elle aurait été l'auteur. Il déclare tout simplement qu'Emily était trop niaise pour avoir écrit un livre tel que *Wuthering Heights* et que Charlotte tenait à égarer Mrs Gaskell lorsque, dans ses lettres à sa future biographe, elle attribuait ce livre à sa sœur. Mais Charlotte n'a-t-elle pas, en maintes occasions, parlé en termes admiratifs des talents d'Emily, et M. Héger n'a-t-il pas lui-même témoigné qu'Emily était la mieux douée de ses deux élèves ? Cette fausse attribution de *Wuthering Heights* serait, de la part de Charlotte, un subterfuge. Gênée par une clause du traité signé avec l'éditeur T. C. Newby pour la publication de *Wuthering Heights*, elle s'en serait libérée en désavouant celui de ses livres qui était une œuvre de génie.

Pour si subtile que paraisse cette argumentation, il est fort difficile de l'admettre et de se laisser convaincre. Les objections abondent et nous nous en tiendrons à celles que nous venons de faire. On peut toutefois ajouter que si Charlotte Brontë écrivit *Wuthering Heights*, le reste de son œuvre est singulièrement inférieur à ce livre. Dans l'article qu'il consacre à ce roman étrange, Sydney Dobell se refusait à croire qu'Ellis Bell et Currer Bell fussent deux personnes distinctes, et il adjurait Currer Bell d'écrire comme elle l'avait fait dans *Wuthering Heights*. Charlotte Brontë aurait bien

dû se conformer à ce désir ; on eût ainsi été plus aisément porté à accepter l'hypothèse de Mr Malham-Dembleby.

§

Dans la préface de son livre : **Ruskin, a Study in Personality**, Mr Arthur C. Benson prévient qu'il s'agit seulement d'une esquisse et non d'un portrait achevé, et il déclare l'avoir franchement compilé d'après des sources accessibles ; mais, ajoute-t-il, il est écrit avec un amour et une admiration sincères, et avec la ferme croyance que le message et l'exemple de Ruskin ont une puissance et une vérité très réelles et particulières, dont on a un urgent besoin à notre époque impulsive et hâtive. Le nom et la renommée de Ruskin ne sont pas éclipsés encore, mais ses œuvres ont passé dans cette région d'acceptation déférente, où elles sont plus respectées qu'examinées et plus vénérées que lues; et Mr Benson désire ardemment modifier cet état de choses. C'est pourquoi, il publie, sans les avoir récrites, ces sept conférences faites à Cambridge, l'an dernier, et il espère qu'elles susciteront une curiosité intelligente envers la vie et l'œuvre de Ruskin, qui fut, dit-il, l'un des penseurs les plus suggestifs, l'un des plus magnifiques écrivains et l'une des plus frappantes personnalités de la génération. Cette dernière étude est faite avec une perspicacité sympathique sans que l'auteur se refuse cependant à émettre des critiques; il esquisse brièvement la vie de Ruskin, définit ses rapports avec l'art de son temps, résume l'enseignement de ses divers livres, en montrant le développement de sa pensée et la signification de son attitude. L'ouvrage est moins complet, en un sens, que celui de M. André Chevrillon sur *la Pensée de Ruskin* (Hachette) et la monographie de Frederic Harrison (traduite par M. Louis Baraduc, *Mercure de France*), mais il forme néanmoins une excellente introduction à l'ensemble des travaux consacrés à Ruskin, en attendant la biographie définitive à laquelle travaille Mr E. T. Cook, à qui l'on doit la plus récente et la meilleure édition des œuvres de Ruskin.

§

Il est parfois difficile de distinguer entre un styliste et un écrivain qui est seulement affecté et précieux, et cela surtout quand il s'agit d'un écrivain étranger. Mais quand l'expression s'adapte à la pensée et à l'émotion, on ne saurait avoir de doute. C'est le cas pour Mr Henry Law Webb, dont le livre, intitulé **The Silences of the Moon**, est une petite merveille de style artiste. L'explication du titre se trouve, après quelques pages, dans la citation d'un passage du deuxième livre de l'Enéide. Et puisqu'il est fort question, en ce moment, de l'utilité des études classiques et de la connaissance du latin que préconisent surtout ceux qui, pour la plupart, ne

l'ont jamais su ou qui l'ont oublié, nous pouvons aussi bien citer le premier vers de ce passage :

Vertitur interea cælum et ruit Oceano nox,

ces deux derniers mots pouvant au moins rappeler, aux partisans du latin, un poème fameux de Victor Hugo. Ajoutons que ce passage renferme le *per amica silentia lunæ*, si souvent cité jadis, quand on osait émailler de latin la plus insignifiante chronique, et que Mr Webb traduit par *the friendly silences of the moon*. Avec une infinie élégance de forme et de pensée, Mr Webb, sous le silence amical de la lune, disserte sur les sujets les plus divers. Ils se succèdent et s'enchevêtrent sans méthode apparente, et il y a, dans cette négligence, un tour de main, une technique extrêmement habiles : l'auteur pratique avec virtuosité l'art des transitions. Toutes ces pages fourmillent de souvenirs classiques qui s'entremêlent sans heurt aux considérations les plus modernes. Peut-être, si l'on s'y attardait, découvrirait-on des réminiscences et des imitations dans tout cela, mais les phrases sont si harmonieuses, le choix des mots si ingénieux et si minutieux, les pensées présentées sous un tour si neuf et si séduisant, qu'on lit ce beau livre en s'abandonnant au plaisir qu'on y prend. Et cela suffit bien, n'est-il pas vrai ?

§

Des rêveries du passé, des pronostics de l'avenir, dans l'ancien sanctuaire d'Angkor, dans la tristesse de la dernière heure du jour, la plus grande tristesse de toute l'incommensurable mélancolie de l'Orient, ont inspiré à Sir Hugh Clifford son beau roman : **The Downfall of the Gods**. Les temples déserts lui ont parlé, avec une amère et silencieuse ironie, du destin éternel et changeant des dieux et des empires. Les péripéties de son récit se déroulent au treizième siècle, dans l'ancien empire kmer, lorsque le Cambodge subissait la tyrannie brahmanique. Le peuple vit dans un état d'asservissement dégradant et de superstition grossière. Gunda, l'une des infortunées « filles du temple », pour qui la religion des brahmanes n'est qu'une futile tromperie, personnifie « l'esprit de destruction » ; un homme du peuple, qu'elle séduit, suscite une révolte, et le joug brahmanique est secoué dans le pillage et dans le sang. Mais le vainqueur ne se maintient que grâce à une nouvelle renaissance religieuse, Gunda incarnant le serpent sacré, dans le sanctuaire inviolable d'Angkor Vat. Le mécontentement populaire augmente, et après un triomphe passager, la déesse démasquée est massacrée. Ce personnage de Gunda est une admirable création, et Chun, son instrument, aurait pu être un véritable héros s'il n'avait aussi aveuglément subi l'ascendant de la « fille du temple ». Il y a un curieux symbolisme dans ce livre, écrit avec soin

avec un style habilement varié pour s'adapter aux descriptions pittoresques et aux passages où l'action captive le lecteur charmé.

§

Les poètes ont le privilège de ne pas vieillir, et Mr Richard Le Gallienne en abuse. Tel nous l'avons connu, il y a bientôt vingt ans, dans *Prose Fancies*, dans *The Romance of Zion Chapel* et dans *The Quest of the Golden Girl*, tel nous le retrouvons aujourd'hui dans ce recueil intitulé **Attitudes and Avowals**, suivi de *some Retrospective Reviews*. Dans ces « attitudes » et ces « aveux », c'est toujours le même maniérisme minaudier, un peu mièvre parfois, des *Prose Fancies*, le même papillonnement capricieux et subtil et d'une joliesse séduisante, somme toute, dans sa fantaisie. La série de courts essais qui forment la première partie du volume sont pleins de jolies pensées, de gracieuses images et de spirituelles réflexions. La seconde partie, qui contient des articles de critique et des appréciations littéraires, écrits à l'occasion de centenaires, d'anniversaires, ou comme nécrologies, est d'un ton plus sérieux. L'auteur y parle de Grant Allen, de Tennyson, de Hawthorne, de Maurice Hewlett, de Stephen Phillips, d'Arthur Symons, de William Watson, d'Anatole France, de Bjornson, de Sydney Lanier et de Meredith. Mais pourquoi, rapprochant Carlyle, Browning et le poète de *Modern Love*, Mr Le Gallienne écrit-il qu'il est peu probable qu'aucun de ces écrivains puisse être lu, ou même compris dans une centaine d'années, parce qu'ils se sont exprimés dans l' « argot » intellectuel de l'epoque ? C'est un jugement téméraire, qui étonne de la part d'un critique généralement perspicace et mieux renseigné.

Memento. — A peine un roman intéressant a-t-il paru, en Angleterre, en édition à six shillings, qu'il est publié dans la Collection Tauchnitz à deux francs. Voici les dernières additions au catalogue de cette précieuse et riche collection : *The Marriage of Barbara*, où Mr Franck Franckfort Moore raconte les circonstances originales et romanesques du mariage de Barbara au milieu des épisodes dramatiques et des combats de l'époque de Cromwell ; *The Broken Phial*, où le fécond romancier Percy White expose d'agréable façon les dramatiques situations où se débat une famille provinciale, et enfin *The City of Beautiful Nonsense*, où Mr E. Temple Thurston promène le lecteur de Londres à Venise et retour, au milieu de vicissitudes captivantes.

Mr Austin Harrison répond fort spirituellement aux attaques du *Spectator* dans *The English Review*, de Juillet, au sommaire de laquelle on trouve les noms de Joseph Conrad, d'Eden Phillpotts, d'Herbert Trench, de C. F. Keary, de Margaret L. Woods, de May Sinclair, de John M. Robertson, d'Herbert Shaw, de R. B. Cunningham Graham, etc.

Dans *The Fortnightly Review*, des articles de Lewis Melville : *The Real Barry Lindon* ; de Rowland Grey : *The Boys of Thackeray* ; d'Al-

fred Noyes : *Acceptances* ; d'Ernest Newman : *Wagner and his Autobiography*, etc.

Dans *The Nineteenth Century, France in North Africa*, par Sir Harry H. Johnston ; *Elizabethan Drama in the making*, par Sir Edward Sullivan. *A Fortnight with Thackeray in 1852*, par le Rev. H. J. Cheales ; *The Grave of William Blake*, par Herbert G. Jenkins ; *la Force noire, the Danger to France of her black Army*, par Max Montesole, etc.

HENRY.-D. DAVRAY.

LETTRES ROUMAINES

C. Radulescu-Motru : *Nationalismul;* édit. Lumen, Bucarest. — *Poporanismul politic ;* Albert Baer, Bucarest — *Sufletul neamului nostru : In Zilele noastre de anarhie;* édit. Noua revista româna, Bucarest. — H. Stahl : *Bucuresti ce se duc;* Tip. Neamul românesc, Valenii-de-Munte. — Memento.

Il ne sera pas possible de parler de l'activité de M. Radulescu-Motru sans effleurer la politique. Et pour dire vrai, il faut se tenir à quatre pour ne pas toujours verser dans la politique, à propos de quelles choses que ce soient en Roumanie. Il est d'ailleurs des pays moins jeunes où l'on en est arrivé au même point, à mesure que l'on s'en remet de toute initiative à l'Etat et que l'on en attend secours et sanction. J'ai entendu de mes oreilles un sous-secrétaire d'Etat français transformer ainsi le « vieil adage » : Aide-toi, l'Etat t'aidera.

Mais M. Radulescu-Motru se mêle de politique sans arrière-pensée de prébendes personnelles. Bien au contraire. Professeur à l'Université de Bucarest, il dirige la publication de l'organe de la Société roumaine d'Etudes philosophiques (*Studii filosofice*) dont les vol. III et IV ont formé son remarquable livre de la Force morale (*Puterea sufleteasca*), couronné par l'Académie Roumaine ; il édite sa revue hebdomadaire *Noua revista româna*, qui traite également de politique, de sciences, de littérature et d'art et l'œuvre qu'il poursuit dans toutes les directions est un sain relèvement de la culture roumaine. Il est un des champions les plus avisés du nationalisme, pour la raison précisément qu'il ne s'en fait point un tremplin politique. Et, soit dans la petite édition *Lumen*, soit dans la *Bibliothèque* à trois sous de la *Noua revista româna*, il lance l'un après l'autre, en brochures, les articles qu'il a écrits, les conférences qu'il a tenues dont la plus grande divulgation ne peut servir qu'à développer dans sa patrie le γνῶθι σε αὑτον de la perfection delphique et chrétienne.

Si un étranger s'avisait, par sympathie et avec les plus louables intentions, de signaler les vices qu'il a pu reconnaître dans l'organisme social roumain après s'y être frotté... et piqué, il deviendrait aussitôt suspect ; ses mérites les plus sérieux s'effaceraient d'un seul coup devant cette trahison. Il pourrait jeter son passeport au feu et renoncer à plus passer la frontière des Carpathes. Eux-mêmes, en revanche, les Roumains, ont un certain faible pour l'analyse et la mise

à nu de leurs faiblesses ; non pas pour y porter remède, grands Dieux, ce serait si compliqué ! Mais parce que c'est un petit service qu'ils se rendent volontiers de parti à parti, et que chacun escompte de la sorte ne porter préjudice qu'à l'adversaire. J'ai remarqué dans le journal *Minerva* un article judicieux contre ces mutuelles attaques, qui ne sont sensées atteindre que les personnes, et qui en réalité risquent de nuire au prestige extérieur du pays. Et puis il entre une bonne part de vanité dans l'exercice de psychologie qui consiste à montrer jusqu'à quel point on dégage clairement les mobiles inavoués des plus tapageuses parades de patriotisme et de générosité.

M. Radulescu-Motru peut avoir également ce qu'on appelle des convictions et aussi des préférences politiques : du moins, quand il trouve le défaut d'une cuirasse, il la fait sauter, quoi qu'elle masque. Moraliste, plus encore que sociologue, il travaille en homme de science très moderne, et ce qu'il offre sont des documents que l'on peut consulter avec intérêt, un intérêt immédiatement positif dans son pays, un intérêt philosophique extra-muros. Il ne cherche pas à imposer ses convictions, même dans ses *Lettres aux jeunes gens*, intitulées **Dans nos jours d'anarchie**. Il expose des faits d'observation et raisonne avec une objectivité soutenue, ce qui ne signifie nullement qu'il manque de passion ou de verve caustique.

Après M. Pompiliu Eliade, qui nous a retracé l'histoire de l'*Esprit public* dans les Principautés danubiennes au moment du réveil de la nation ; après M. Apostolescu, qui a si consciencieusement étudié l'effervescence intellectuelle produite par l'admiration des Romantiques ; voyons M. Radulescu-Motru « tirer d'après le naturel » le portrait du monde roumain d'aujourd'hui qu'il s'agisse de **l'Ame de notre race**, *qualités bonnes* (sic !) *et défauts* ou du **Nationalisme**, *tel qu'on le comprend et tel qu'on devrait le comprendre*. Et d'abord il constate que les progrès n'ont pas marché grand train puisqu'il conclut après une citation peu flatteuse : « Ceci a été écrit par Eminescu il y a quelque trente ans, mais nous semble aussi familier que si c'était écrit d'hier ou d'avant-hier. » Ecoutons : « L'homme de caractère, chez les Roumains, n'est pas celui qui est conséquent avec soi-même, mais celui qui n'a jamais transgressé le mot d'ordre de son groupe. — En politique, en science, en littérature, l'opinion du groupe prime celle de l'individu. — Quand un Roumain hésite, soyez sûrs que cé n'est pas pour défendre une conviction personnelle, mais parce qu'il ne sait pas encore vers quel groupe il penchera. » Cette qualité, plutôt négative, mais qui a pu être utile au Roumain pour conserver son unité ethnique au cours des siècles de la domination étrangère, c'est le *grégarisme*, l'esprit moutonnier. La conscience de la valeur individuelle lui manque et c'est pourquoi il est passionné de politique : « pour lui la politique est la baguette magi-

que qui peut tout transformer. » L'industriel roumain encore n'est qu'un politicien, et le capitaliste n'entrevoit de profits qu'autant qu'il sait « s'asservir le budget de l'Etat » ; l'effort continu, uniforme, persévérant, est une chose pour ainsi dire inconnue dans le pays. A la fin de la conférence, nous nous apercevons que les qualités bonnes ne figurent que dans le titre comme palliatif à ces critiques sévères, autant que fondées. — Quant au *nationalisme*, M. Radulescu le remet au point, tant le moderne qui se contenterait, à son avis, de théorie ronflante et de grands mots vagues, que celui d'Eminescu, plus clairvoyant, mais qui tous deux engendrent la xénophobie : « car nos ennemis ne sont pas ceux du dehors ; ils ne s'appellent ni juifs, ni grecs, ni bulgares à la nuque épaisse, ni allemands ; ils s'appellent paresse, mensonges, défaut de résistance devant la tentation du vice, fatuité puérile que nous ne savons pas distinguer du noble orgueil, et beaucoup d'autres défauts analogues dont nous parlons souvent entre nous, mais que nous cachons en public de peur qu'on ne se moque de nous ». L'auteur de *la Force morale* propose le seul remède efficace et indique la direction normale du nationalisme selon cette vérité, qu'entrevit Eminescu, mais dont lui non plus n'était pas préparé à tirer toutes les déductions, et qui est également aujourd'hui la devise de M. Jorga : « On n'arrive à la civilisation que par le travail. — Tel sera le travail positif d'un peuple, telle sera aussi sa civilisation. » Et M. Radulescu est là pour rappeler à ses compatriotes que le travail d'un peuple se compose du travail de chaque individu en particulier.

Il m'a semblé juste de faire savoir qu'en Roumanie aussi des hommes s'emploient à propager cette vérité primordiale, que l'Etatisme est en voie de trop obscurcir. Ajoutons que la *Noua revista romàna* joint l'exemple à la parole ; elle a été l'une des rares publications roumaines à soutenir la *Tribuna* d'Arad contre les prétentions étroites du Comité national, et à encourager son amour désintéressé de la liberté et du bien public contre les exigences *greguristes* de la discipline de parti.

§

Et voici que d'un tout autre côté, sous le couvert de la curiosité et du pittoresque, un autre écrivain s'adresse à ce même monde roumain faussé par les travers de la demi-culture, aux générations déjà stigmatisées par Eminescu, qui tiennent pour loi fondamentale « l'égalité pour tous les scribes d'arriver aux plus hautes fonctions de l'Etat » et qui demeurent inaptes à tout ce qui n'est pas les dehors du luxe ou « la singerie de l'Occident, destructive d'originalité locale ». Dans son livre **Bucarest qui s'en va** (*Bucuresti ce se duc*), M. Henric Stahl, tout à fait roumanisé nonobstant ce nom germanique, dit leur fait « aux nouveaux boulevards, inutiles imitations parisiennes, qui bouleversent sans pitié les pittoresques quartiers

d'autrefois ; à la manie des alignements militaires ; à la démolition en coupe réglée des hans, des vieilles maisons roumaines remplacées par de pédantes bâtisses copiées sur les plus laides architectures occidentales » ; il s'efforce de réveiller l'intérêt des Bucarestois pour les derniers vestiges de leur ancienne ville, qui tombent en ruines. On ne peut qu'applaudir des deux mains qu'il se soit enfin trouvé quelqu'un pour leur déclarer bien haut que « les monuments les plus remarquables de la capitale ne sont pas le Palais des postes, la Caisse des dépôts et la Brasserie du char de bière » ! Et pourtant M. Stahl ne remonte pas loin dans l'histoire de Bucarest. Il n'a pas connu le *Podul mogosoaei* pavé en grosses planches et, en pleine ville, les mares où se vautraient les cochons à demi-sauvages, ni les flaquées d'eau que les *birje* envoyaient aux piétons en passant à fond de train sur le pavement disjoint de cette grande artère ; il n'a pas vu la Dîmbovitza, avant la canalisation, servir tout le jour de bain à un public ingénu d'hommes, de femmes et d'enfants pêle-mêle avec les animaux ; ni les cadavres de bêtes crevées gésir huit jours devant le palais du Sénat jusqu'à ce que chiens et corbeaux aient fini leur travail de voirie. Evidemment ces souvenirs, de couleur un peu trop orientale, ne retiendraient aucun Bucarestois, et c'est dans la hâte d'en finir avec ces aspects turcs que les municipalités modernisent à l'envi, à tort et à travers, la fastueuse cité des Vlad l'Empaleur et des Michel le Brave dont il ne reste rien, mais que l'on a la satisfaction d'appeler aujourd'hui un « petit Paris ». Ce centre prétentieux, M. Stahl l'évite avec soin. D'une plume alerte et spirituelle avec toutes sortes de détails drôlatiques et de remarques cuisantes, il présente au lecteur les *mahala*, quartiers excentriques, les recoins oubliés, anciens jardins de plaisir devenus terrains vagues où paissent les moutons et les buffles, telle petite église qui s'enfonce parmi les tombes comme si les morts de son enceinte l'enterraient à leur tour, les rues tortueuses du ghetto puant l'ail, la moisissure et les vieux habits ; des scènes de marchandage impayables entre juif et tsigane (d'après des notes sténographiques —, M. Stahl est sténographe à la Chambre et employé de l'Agence télégraphique roumaine) ; il fait une proposition désopilante pour utiliser en leçon de choses les incessantes modifications des noms de rues où s'inscrivent à chaque chute de gouvernement les grands hommes du parti au pouvoir ; il ne dédaigne pas la note attendrie, ni au besoin le fait-divers dramatique, mais il ne craint pas non plus d'élever le ton jusqu'à l'indignation et au reproche. Ces « promenades sentimentales » dans Bucarest, parues d'abord par chapitres dans le *Neam românesc* et quelques journaux, valent une comédie de mœurs et de caractère ; elles mériteraient d'être traduites : ce serait la meilleure initiation pour un étranger à tout un côté de la vie et de la mentalité roumaines. D'autre part, il

faut évidemment avoir déjà pratiqué le Bucarest de certaines journées torrides pour bien goûter un mot de ce genre : «... On se traîne, épuisé, le long des maisons, regardant avec sympathie jusqu'à l'ombre des poteaux télégraphiques ! »

Memento. — Dans le journal *Minerva*, une protestation, que je crois utile de reproduire, contre l'information superficielle et parfois mal intentionnée, en ce qui touche la Roumanie, d'ouvrages et de périodiques qui n'ont de français que la façade, et en particulier contre la publication patronnée cependant par des hommes tels que MM. Hanotaux, Dastre, Roux, et dirigée par M Alfred Mézières, de l'Académie française, qui s'intitule, ni plus ni moins, *Encyclopédie universelle du XXe siècle*. L'article sur la Roumanie est non seulement un tissu de sornettes ridicules, à faire honte à un écolier, avec ses renseignements d'il y a cinquante ans, ses données fantaisistes sur l'histoire, la littérature, la géologie, la géographie même du pays ; mais il peut être taxé de franchement diffamatoire dans tout ce qu'il dit de la race, des mœurs, des lois roumaines et de la situation économique du pays. Il n'est pas moins diffamant pour l'auteur, dont la mauvaise foi égale l'ignorance. M. Radulescu-Motru pourrait se convaincre que les Israélites n'y sont pas pour rien et qu'ils poursuivent, là comme partout, leur œuvre insidieuse de dissolution sociale.

Les vingt derniers nos de la Bibliothèque Minerva à 30 centimes contiennent entre autres : *Constantinople*, de De Amicis ; le *Colonel Chabert*, de Balzac ; plusieurs Flammarion, Dumas fils, Voltaire, Guyau, X. de Maistre, Chateaubriand, Os. Wilde ; *De la production de l'œuvre d'art* faisant suite au no 70, *De la nature de l'œuvre d'art*, de Taine, magistralement traduit par le robuste écrivain Mih. Sadoveanu ; et quelques écrits roumains originaux : *les Roumains d'Ardéal*, de J. Slavici ; *Routes*, de J. Boteni ; *Cœur de mère*, de I. Ciocârlan. — La Bibliothèque du Théâtre National, qui paraît également dans les éditions Minerva, vient de s'enrichir de l'*Électre* de Sophocle, du *Don Carlos* de Schiller, du *Juge de Zalamée* de Calderon, du *Roi Lear*, de la comédie *Jours de fête* de Carlo Bertolazzi ; mais elle ne compte jusqu'ici que trois pièces originales roumaines : *Sanda* de I. Florescu ; le *Dernier rejeton* de N. Pandele et la comédie de P. Locusteanu : *la Femme de Cercelus* (pron. Tcher-Tché-louche).

La mort prématurée de Joan Adam enlève aux lettres roumaines un nouvelliste qui n'avait peut-être pas encore donné sa mesure. Fils de paysan, instituteur, étudiant à Paris, journaliste, secrétaire de mairie, magistrat, sa vie ne fut qu'une lutte et finit dans un hospice d'aliénés. L'enthousiasme, l'ardeur junévile qu'il a dépensés dans ses livres et la recherche de son vocabulaire lui assurèrent un certain succès au moment où parurent ses romans *Sibaris*, *Ratacire* (égarement) ; ses essais ultérieurs furent moins goûtés ; ceux que Minerva a réunis en volumes : *Nazuintii* (efforts), *Aripi taiate* (ailes coupées) manquent un peu d'imagination ; son recueil de fables et de plaisanteries populaires *Pe lànga vatra* (près de l'âtre) contient quelques traits amusants de l'humour paysan ; et son guide descriptif de *Constantza et ses environs*, fruit de ses loisirs de professeur, est l'ouvrage le plus complet que je sache sur la Dobroudja pittoresque.

A l'Académie Roumaine, séance solennelle pour la réception de M. Ni-

colae Jorga, l'érudit historiographe, auquel répondait M. A.-D. Xénopol. Communications : alambiquée de M. D. Zamfirescu, sur la *Métaphysique des mots et leur esthétique ;* intéressante et pleine d'aperçus, de M. Dr Istrati sur *les Roumains de Macédoine ;* de M. Jorga, un plaidoyer documenté en faveur des écrivains roumains de Transylvanie.

MARCEL MONTANDON.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

M. André Rouveyre.

Dans un article du journal danois *Politiken* du 24 juin dernier, Georg Brandès révèle M. André Rouveyre à ses compatriotes. Il peut être intéressant de comparer les appréciations du célèbre critique international sur cet artiste à celles que Jean Moréas et Remy de Gourmont ont données lors de la parution du *Gynécée*. Voici donc en quels termes Georg Brandès fait sa présentation :

En Scandinavie on ne parle jamais des dessins de Rouveyre, et il est probable qu'on les y connaît peu. C'est un portraitiste et un caricaturiste de génie. Parfois — rarement — il s'en tient à la réalité et il tâche, par l'accentuation des traits marquants, de donner une interprétation achevée de son modèle, que ce soit avec amour, comme dans son portrait d'Anatole France, ou avec une paisible bonne volonté, comme dans son Bergson et dans beaucoup de ses autres dessins. Ou bien il lâche la bride à sa fantaisie et alors il n'y a pas de limites à ce qu'il peut atteindre dans ses tentatives, vingt, trente fois répétées pour extraire les caractéristiques. Il va jusqu'à la cruauté, jusqu'au ricanement, avec un acharnement enragé, une fureur de bête féroce qui plante et replante ses griffes dans son butin, le déchire de ses dents, et le déchire encore. Que l'on regarde la longue suite des croquis de Réjane, qui, cependant, peut encore être très belle, et qui, à la ville comme sur la scène, montre encore à la fois de l'allure et de la grâce. L'analyse de Rouveyre l'a déchiquetée, son regard de guetteur l'a épiée, cernée, surprise ; son crayon a écrit une ode de méprisante ironie aux épaules, une autre aux doigts, une troisième à la croupe de l'actrice. La bouche un peu de travers de Réjane, cent fois il l'a étirée vers le haut, vers le bas, sur le côté, il l'a fait parler, crier, rugir, pleurer, hurler ; il lui a enlevé une dent par-ci, une autre par-là, il a fait de chaque dent le personnage principal d'un des poèmes qui disent tout le baroque des attitudes de cette femme. Il l'a faite, elle-même, tout poitrine, tout ventre, tout dos, tout fondement, tout tête, tout marche ou tout révérence. Et cela sans haine ! Pourquoi, grands dieux, Rouveyre en voudrait-il à Réjane ? Non, seulement par amour fanatique de l'étrange et du bizarre, seulement par tendance à voir dans le féminin la source inépuisable du ridicule.

De cette même façon il a parodié des œuvres d'art entières, des œuvres célèbres, subtiles, presque sans défaut, pour goûter la volupté de les retourner brutalement et d'en montrer le revers et l'envers quotidiens dont il n'est pas question, dont on ne parle jamais. Que n'a-t-il pas, dans une suite d'illustrations, fait de la *Phèdre* de Racine! Quelle mine d'or de comique, de comique dru et cru, que cette Phèdre malade de désirer son beau-fils ! Et comme il bafoue sans pitié d'abord la dignité de Thésée et la chasteté d'Hippolyte, ensuite la situation elle-même : Thésée, trompé par les mensonges de Phèdre, transperçant son fils d'un long glaive, et puis Phèdre allant s'asseoir sur les genoux du vieux et s'efforçant de le reprendre.

Et cependant, pour ce qui est de l'amertume et de la misogynie, cela n'est rien en comparaison du *Gynécée*. Jamais le côté animal de la femme en amour n'a été ainsi mis en pleine lumière. Ce sont des centaines de positions érotiques, plus extravagantes et bestiales les unes que les autres. Aucune sensualité joyeuse, encore moins de lascivité déplaisante chez l'artiste ; mais une passion de saisir le vrai non observé, l'attitude frappante qu'on ne voit pas, dans ses mille nuances diverses ; une froideur dans le regard qui étonne et fait presque peur, dans ce regard qui ne quitte pas de l'œil chaque mouvement caractéristique de la femme, depuis la pruderie jusqu'à la démence sauvage, depuis la coquetterie sous tous ses aspects jusqu'à l'inconscience qui n'est plus que gestes et cris.

Rouveyre m'avait envoyé ses ouvrages lors de leur parution. J'avais cru qu'il considérait lui-même ses dessins comme extravagants, ou, du moins, comme audacieux. Mais, aux réponses qu'il fit à mes observations, je vis que le tempérament polémique et la misogynie lui étaient, l'un et l'autre, complètement étrangers. Dans ses réponses, il se montrait l'artiste qui produit tout naïvement, en vertu d'une originalité naturelle donnée, originalité qui, dans le cas de Rouveyre, est formidable.

Lorsque, dès mon arrivée à Paris, je me rendis à une invitation de sa part, je pensais rencontrer en lui un artiste déjà âgé, d'aspect un peu bohémien, à l'allure passionnée et aux gestes vifs. La première chose que mon œil aperçut ce fut deux petites filles en train de déjeuner sagement avant que l'on mît le couvert pour les grandes personnes. Puis ce fut Rouveyre lui-même, un tout jeune homme, beau, svelte, fin, le teint brun, de manières polies et de beaucoup de charme, et sa jeune femme, une parisienne, plus immatérielle que corporelle, grande elle aussi et belle, mais peut-être moins que lui. C'était donc un homme marié, avec de petits enfants, un jeune époux paisible. Sa femme et lui vivaient tous deux autant dans leur maison de campagne, à quelques heures de Paris, où ils passaient le long été de France, que dans leur appartement de la ville. Entre

l'art de Rouveyre et ses façons d'être, il y avait une distance, qui, une fois de plus, m'apprit combien il est difficile de conclure des observations et des expériences d'un artiste, à l'usage qu'il en fait dans sa vie privée.

L'impitoyable satirique peut être doux ; le farouche misanthrope peut être correct et homme du monde. Celui qui dans son art ne reproduit que le nu, et cela à la dixième puissance, peut être un silencieux et un réservé, pourvu qu'il appartienne à un pays où tout se meut dans un cadre de vieille, c'est-à-dire de véritable culture ; et véritable culture implique harmonie supérieure, unité de style.

On voit que dans sa conclusion Georg Brandès laisse percer, une fois de plus, cette prédilection pour la civilisation française, qu'on lui a assez vivement reprochée, ces temps derniers, en Allemagne. Dans son pays comme au dehors, il s'affirme, autant et plus que jamais, le défenseur autorisé de nos idées et de notre culture.

LUCILE DUBOIS.

LA VIE ANECDOTIQUE

Gérard de Nerval. — « Tancrède ». — Les impromptus de Jean Moréas.

On sait que quelques gens de lettres se sont réunis dans le dessein de faire élever à Paris un monument à **Gérard de Nerval**. Le sculpteur Desbois a déjà achevé la maquette de la statue et l'on n'attend plus que des fonds pour l'exécuter. Sans doute, le poète des *Chimères*, celui que M. Georges Brandès a appelé « l'Euphorion du Romantisme », mérite qu'on le glorifie. Cependant il est très difficile aujourd'hui de recueillir de l'argent destiné à la statue d'un homme qui ne s'est pas mêlé de politique. On se flatte toutefois que les Allemands de goût viendront en aide au Comité et tiendront à cœur d'honorer un des écrivains français qui aima le plus l'Allemagne. Qu'on n'y oublie point que Gérard de Nerval traduisit *Faust*, à la grande satisfaction de Gœthe, qui disait à Eckermann :

En allemand, je ne peux plus lire le *Faust*, mais dans cette traduction française, chaque trait reprend sa fraîcheur et me frappe comme s'il était nouveau pour moi.

On ose aussi espérer que le *Journal* contribuera à hâter l'exécution et l'érection d'un monument dédié à la mémoire de son secrétaire de la rédaction. En effet, Gérard de Nerval occupa cette fonction au *Journal* que fonda Alphonse Karr en 1848 et qui se vendait un sou.

A cette époque, Gérard traduisait Heine, qui a écrit de lui :

« C'était vraiment une âme plutôt qu'un homme, je dis une âme d'ange, quelque banal que soit le mot... Et c'était un grand artiste : les parfums de sa pensée étaient toujours enfermés dans des casso-

lettes d'or merveilleusement ciselées. Pourtant rien de l'égoïsme artiste ne se trouvait en lui ; il était tout candeur enfantine ; il était d'une délicatesse de sensitive ; il était bon, il aimait tout le monde ; il ne jalousait personne ;... il haussait les épaules quand, par hasard, un roquet l'avait mordu. »

De jolies anecdotes sur Gérard de Nerval courent en ce moment les revues et les journaux. *Les Marges* en ont donné et il y en a de charmantes dans le livre de M. Gauthier Ferrières. Ceci a paru dans *le Journal pour rire* (1), en 1855.

Ce pauvre Gérard de Nerval, que tout le monde regrette vivement et avec raison, écrivait indifféremment partout, comme Restif la Bretonne, son patron. C'était tantôt une ligne sur une borne, tantôt un alinéa sur un parapet du Pont-Neuf. Parfois dans une guinguette de la banlieue, parfois aussi dans le boudoir d'une actrice, les pieds sur de riches tapis.

Estimant peu ce qui se fait rapidement, il mettait sa prose par petites tranches de dix lignes au plus sur des bandes de papier reliées entre elles par des pains à cacheter. Un manuscrit d'un volume représentait ainsi cinq ou six cents parcelles, mais il n'y avait pas un mot qui ne fût excellent.

Tout le monde a lu sa charmante nouvelle intitulée *Sylvie*. Lorsqu'il était en train de la faire, il alla passer huit jours à Chantilly uniquement pour y étudier un *coucher de soleil* dont il avait besoin.

Ce voyage à Chantilly, disait-il, m'a coûté deux cents francs, et je n'y ai pas écrit plus de douze lignes, c'est un coucher de soleil qui m'a mangé beaucoup d'argent et qui ne m'a rapporté que vingt-quatre sous.

Un jour, dans le jardin du Palais-Royal, on vit Gérard traînant un homard vivant au bout d'un ruban bleu. L'histoire circula dans Paris et comme ses amis s'étonnaient :

En quoi, répondit l'auteur de *Sylvie*, un homard est-il plus ridicule qu'un chien, qu'un chat, qu'une gazelle, qu'un lion ou toute autre bête dont on se fait suivre ? J'ai le goût des homards, qui sont tranquilles, sérieux, savent les secrets de la mer, n'aboient pas...

La conversation de Gérard était des plus étranges et avait une saveur singulière.

Il apprenait avec étonnement, dit Auguste de Belloy, que vous n'aviez jamais lu Origène ni Apollonius de Tyane ; que vous n'étiez pas en état de faire la distinction d'Hillel l'Ancien et d'Hillel le Saint ; que vous ignoriez jusqu'au nom d'Asclépiodote ou de Wigbode. Les formules suivantes ne tarissaient pas dans sa bouche : — Vous avez lu dans Maïmonide... — Vous vous rappelez ce passage de Bhavabouti... —Il faut n'avoir jamais lu *les Préadamites* de Lapeyrère... etc., etc.

Esprit charmant ! je l'eusse aimé comme un frère. Et qu'on ne s'y

(1) Cité par Binion dans *les Marges*.

trompe point, une telle conversation n'indique pas ce qu'il est convenu aujourd'hui d'appeler de l'érudition et qui n'en est point; c'était tout simplement l'indice d'une imagination ardente qu'il essayait de mettre à la portée de son interlocuteur en choisissant parmi les notions que tout le monde peut avoir acquises, les plus rares. Car, pour ce qu'il imaginait, il n'en parlait pas au premier venu, ni peut-être à personne, mais tenait son imagination en éveil, même pendant la conversation, grâce à ces bizarreries historiques et littéraires auxquelles, sans doute, il ne pensait jamais.

Le même Auguste de Belloy l'entendit une fois discourir sur un insecte merveilleux que M. J.-H. Fabre ni aucun entomologiste n'a jamais observé.

Eh bien! monsieur, disait Gérard, ce même *cyclophore*, qui offre réunis dans une de ses trompes tous les instruments du tourneur et dans l'autre ceux du lampiste, j'en ai fait un, moi qui vous parle, et vous ne devineriez jamais avec quoi : avec mes doigts, tout simplement. — Mais la matière? — dit un auditeur naïf qui prenait la chose au sérieux. —La matière? Oh! mon Dieu! rien qu'un peu de peluche prise au fond d'une de mes poches. Oui, monsieur, de la peluche, et je l'ai fait en moins de dix minutes, sur le boulevard, en causant avec Méry qui l'a vu et vous le dira. — Et qu'est-il devenu? reprit l'autre. — Ce qu'il est devenu? Je le portais à Geoffroy-Saint-Hilaire, quand tout à coup il s'envola. Et, depuis, je n'ai jamais pu en refaire un autre.

Monselet l'invita une fois à dîner, en 1846 :

Après le dîner, — qui avait été très ordinaire, — Gérard me prit sous le bras, et je commençai avec lui, dans Paris, une de ces promenades qu'il affectionnait tant. Il me fit faire une lieue pour aller boire de la bière sous une tonnelle de la barrière du Trône, m'affirmant *que ce n'était que là* qu'on en buvait de bonne. Elle était servie dans des cruchons particuliers et apportée par deux demoiselles dont les cheveux abondants et courts faisaient l'admiration de Gérard de Nerval. Admiration toute paisible et extatique. — En revenant, il voulut que nous abrégeassions le chemin par une station au *petit Port de la Porte Saint-Martin*, où l'on prend des raisins de Malaga confits dans le sucre et l'alcool. Il mettait un amour-propre enfantin et une ardeur très grande à la recherche de ces spécialités parisiennes; il savait où l'on débite la meilleure eau de-vie de Dantzick, où l'on vend au verre la blanquette de Limoux. Cet épicier, qui est à côté de la Comédie-Française, au coin de la rue Montpensier, tient toujours chaud un excellent punch au thé. On ne peut savourer de délicieux chocolat qu'au carreau des halles, à deux heures du matin, dans un café où dorment des maraîchers et des paysannes encapuchonnées. — Ainsi me disait Gérard de Nerval.

J'ai lu une de ses lettres. Elle est inédite, fort courte et il manque l'adresse du destinataire qui était invité à une promenade du côté de

l'Etoile, où l'on savourerait je ne sais plus qu'elle boisson rare et délectable.

Gérard de Nerval rêvait d'une poésie obscure et harmonieuse dont il donna quelques exemples. Quoi qu'on puisse penser dans les trois ou quatre partis qui actuellement, haussant le ton, se disputent la gloire poétique, en France le mystère, dans la poésie, n'est peut-être pas moins légitime que la clarté.

Gérard de Nerval composa *les Chimères*.

Et puisque, écrivait-il à Alexandre Dumas en lui dédiant *les Filles du Feu*, vous avez eu l'imprudence de citer un des sonnets composés dans cet état de rêverie *super-naturaliste*, comme diraient les Allemands, il faut que vous les entendiez tous. — Vous les trouverez à la fin du volume. Ils ne sont guère plus obscurs que la métaphysique d'Hégel ou *les Mémorables* de Svedenborg, et perdraient de leur charme à être expliqués, si la chose était possible, concédez-moi du moins le mérite de l'expression ; — la dernière folie qui me restera probablement, ce sera de me croire poète : c'est à la critique de m'en guérir.

C'est bien cela. Certains poètes ont le droit de rester inexplicables, et, à vrai dire, ceux qui paraissent si clairs ne seraient pas toujours les moins obscurs, si l'on voulait débrouiller le sens véritable de leurs poèmes.

Cependant, une adorable et mystique lumière éclaire divinement quelques sonnets qui « perdraient de leur charme à être expliqués, si la chose était possible », quelques sonnets de ce ténébreux pendu qu'un lacet de corset blanc étranglait un matin de janvier 1855, rue de la Vieille-Lanterne, là où s'élève, maintenant, la scène du Théâtre Sarah-Bernhardt.

§

Lorsque je faisais mon apprentissage littéraire au quartier latin, on parlait beaucoup de M. Léon-Paul Fargue. On vous disait mystérieusement que M. André Gide savait de ses vers par cœur et l'on en citait un, toujours le même :

Les capitaines vainqueurs ont une odeur forte.

Or, le **Tancrède** de M. Léon-Paul Fargue a paru cette année, et en cachette de l'écrivain, par les soins de deux de ses amis. Ce petit livre, qui a du succès, s'ouvre par une épigraphe :

Les capitaines vainqueurs ont une odeur forte.

ANDRÉ GIDE.

Ainsi, la renommée de M. Léon-Paul Fargue s'est perpétuée grâce à un vers d'un autre poète. C'est là, sans doute, un cas unique dans les lettres, bien qu'il y ait assez d'exemples de vers attribués à quelqu'un qui n'en est pas l'auteur. Ainsi de

La critique est aisée, et l'art est difficile,

qui étant de Destouches court sous le nom de Boileau.

§

Le quatrain, *A une tragédienne*, que j'ai inséré parmi **les impromptus de Jean Moréas**, contenait une coquille au dernier vers. Elle a été vivement relevée par *Paris-Midi*, dont le rédacteur ajoute : « On a de la pudeur, rue de Condé. » Il faut encore remarquer que Moréas avait à sa disposition une variante qui rendait fort chaste, mais moins beau, le dernier vers du quatrain en question.

Mais vous avez le cœur d'une fière lionne.

M. Emile Godefroy m'a fait observer que le second vers du distique *sur Baragnon* était altéré. Il faut le rétablir ainsi :

Médite de ternir la gloire de Berchoux.

Quant au vers unique *sur Manolo*, on m'a demandé quel personnage était ce don ou dom Caramuel, duquel au sens du poète le sculpteur espagnol suivrait la trace. Moréas ne s'est jamais expliqué là-dessus, mais il s'agit évidemment de Jean Caramuel, évêque de Vigevane dans le Milanais et qui mourut en 1781 ou 1782. Au dire des contemporains, ce métaphysicien avait de l'esprit comme huit, de l'éloquence comme cinq et du jugement comme deux. Et cela montre assez la pénétration de Moréas, car je ne pense pas que l'on puisse mieux juger M. Manolo.

D'autre part, voici quelques impromptus qui m'avaient échappé :

SUR EMILE FAGUET

Il avance, je crois (que Godefroy m'assiste),
De prose tout armé, *Damon*, le soléciste !

SUR GUSTAVE FRÉJAVILLE

Fréjaville, grand cœur que Vénus favorise
Sans le secours de l'art, eût bien réduit Florise.

SUR UN MAGISTRAT

C..l.n, sous-rival de Bartole,
Quoi qu'on dise, je le maintiens,
Attache en dépit du Pactole
Avec des saucisses ses chiens.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Piton : *Le Temple à Paris*; Champion. » »

Esotérisme

El Ktab ou le Livre des Choses connues et cachées, d'après le Kôdja Omer Haleby. Abou Othman, trad. du Dr Paul de Réala; Mann. » »

Histoire

H. d'Alméras : *La Vie Parisienne sous Louis-Philippe;* Albin Michel. 5 »
Jules Arren : *Guillaume II, ce qu'il dit, ce qu'il pense;* Laffitte. 5 »
Albert de Berzeviczy : *Béatrice d'Aragon, reine de Hongrie (1457-1698) I;* Champion. 4 »
A. Franklin : *La Vie Privée au temps des premiers Capétiens;* Emile-Paul. 10 »
Gabriel Hanotaux : *La Fleur des Histoires françaises;* Hachette. 3 50
P. Lacombe : *La Première Commune révolutionnaire de Paris et les Assemblées nationales;* Hachette. » »
Frédéric Loliée : *Talleyrand et la Société européenne;* Emile-Paul. 7 50
A. Savine : *Les Débuts de Botany Bay;* Michaud. 1 50

Littérature

Jules Bertaut : *Voltaire;* Michaud. 2 25
F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge : *Les derniers jours de Paul Verlaine,* avec une préface de Maurice Barrès. Nombreux dessins et autographes; « Mercure de France ». 3 50
Henri Chervet : *Escarmouches pour la tradition;* Dorbon aîné. 3 50
Ernest Lichtenberger : *Le Faust de Gœthe;* Alcan. 2 50
Lucien Maugin-Enlart : *La Mennais. Pages et Pensées catholiques;* Bloud. 2 50
Charles de Saint-Cyr : *Nouvel Essai sur l'intensisme en Poésie;* Rivière. » »

Philosophie

Jules Pacheu : *L'Expérience mystique et l'activité subconsciente :* Perrin. 3 50

Poésie

Pierre d'Arcangues : *Le Chant des Sources;* Perrin. 3 50
Paul Bay : *Poèmes pernicieux;* Mons, « La Soc. Nouvelle ». 3 50
Jean de Beaulieu : *Les Libres Poèmes;* Grasset. 3 50
Lucien Boudet : *Les Rêves exaltés;* « Le Beffroi ». 3 50
Marguerite Burnat-Provins : *Cantique d'Eté;* Sansot. 3 50
Georges Delaquys : *La Bonne Clairière;* « La Belle Edition ». 5 »
Louis Even : *Flânes rustiques et Marines;* Grasset. 3 50
Julien Gruaz : *En Chantant du Printemps à l'automne;* Lausanne, Payot. 3 50
Pierre-Jean Jouve : *Les Ordres qui changent;* Figuière. » »
Fernand Maury : *Sonnets à la Femme;* Grasset. 3 50
Emile Pignot : *En marche vers les Cimes;* Bloud. 3 »

Questions religieuses

Jean Reville : *Les Phases successives de l'Histoire des Religions;* Leroux. » »

Roman

Jules Boissière : *Propos d'un intoxiqué;* Michaud. 3 50
Marie-Anne de Bovet : *La Dame à l'Oreille de velours;* Lemerre. 3 50
Nonce Casanova : *Phryné;* Ollendorff. 3 50
André Daverne : *Le Fleuve éternel;* Sansot. 3 50
Ch. Dickens : *Barnabé Rudge;* trad. sous la direction de P. Lorain, par M. Bonnomet; Hachette, 2 vol. 2 »
Olly Donner : *Allégories fantasques. Chansons joyeuses et tristes;* Messein. 3 50
Louis Dumont : *L'Aube sur le Village;* Figuière. 3 50
Pierre Fons : *L'Offrande au Mystère;* Sansot. 3 50
Falasan Giafféri : *Les Amants raisonnables;* Sansot. 3 »
André Gide : *Isabelle;* Edition de la Nouvelle Revue Française, Edition in-18, 3.50, Edition petit in-8. 5 »
Charles Henry Hirsch : *Parfieu et Martin;* Fasquelle. 3 50
Robert d'Humières : *Lettres volées;* Juven. 3 50
E. Joliclerc : *Le Sang;* Lemerre. 3 50
Pierre-Jean Jouve : *La rencontre dans le Carrefour;* Figuière. 3 50
M. Lami : *Vers les Cimes;* Michaud. 3 50
J.-Madeline : *Le sourire de la Joconde;* Ed. du « Courrier Français ». 3 30
Henri de Noussanne : *Un jeune homme chaste;* Calmann-Lévy. 3 50
Hubert Pierquin : *Tibur;* Plon. 3 50
Robert Randau : *Les Algérianistes;* Sansot. 3 50
Marcelle Tinayre : *La Douceur de Vivre;* Calmann-Lévy. 3 50

Sciences

Havelock Ellis : *L'Impulsion sexuelle (Etudes de psychologie sexuelle III)*, tr. par A. Van Gennep; « Mercure de France ». 5 »

Raymond Meunier : *Le végétarisme. Une Hygiène philosophique ;* « Mercure de France ». (Collection Les Hommes et les idées.) » 75

Sociologie

Amicus : *Pensées libres;* Alcan 5 »

L. Dugus et F. Moutier : *La Dépersonnalisation ;* Alcan. 2 50

Louis et Jean : *L'Aisance qui vient;* Bloud. 2 »

Robert Meynadier : *L'Idée républicaine dans les Pays monarchiques d'Europe;* Alcan. 3 50

Abbé H. Mocquillon : *L'Art d'être un homme ;* Bloud. 5 »

Octave Uzanne : *Sottisier des Mœurs ;* Emile-Paul. 3 50

Théâtre

Paul Claudel : *Théâtre II. La Ville, première et seconde versions ;* « Mercure de France ». 3 50

Grégoire Csiki : *Les Déclassés*, pièce en 4 actes, trad. du Hongrois par Paul Bert de la Bussière ; Champion. » »

Judith Gautier et Pierre Loti : *La Fille du Ciel*, drame chinois; Calmann-Lévy. 3 50

Eugène Herdies : *Le Réprouvé;* un acte en prose; Bruxelles, Dechennes. » »

Jules Romains : *L'Armée dans la Ville*, pièce en 5 actes, en vers ; « Mercure de France. » 3 50

Voyages

A. Cholin : *Croquis algériens et tunisiens ;* Ficker. 2 50

Georges Ducrocq : *La Blessure mal fermée. Notes d'un voyageur en Alsace-Lorraine;* Plon. 3 50

Yvonne de Romain : *Les Dieux Eternels ;* Sansot. 3 50

Félix Sartiaux : *Villes mortes d'Asie Mineure;* Hachette. » »

Divers

Eugène Landry : *La Théorie du Rythme et le Rythme du Français déclamé;* Champion. 7 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Trois auteurs pour une ballade. — Le prix des Rembrandt. — Thackeray et Jules Janin. — Le Monument Jean Lorrain. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Trois auteurs pour une ballade.

Mon cher ami,

Dans un volume publié tout récemment au *Mercure*, et dont le titre m'échappe (il y a du latin là-dedans), on trouve certaines citations en tête des chapitres.

Il y a entre autres deux vers :

Dans le wagon des dames seules,
Nous étions quatre-vingts fumeurs.

que l'auteur attribue à M. Vautel. Ces deux vers sont de moi. C'était le refrain d'une ballade que je n'ai jamais écrite. Que de refrains de ballade dans la vie ! Ponchon écrivit la ballade, un jour, en demandant en note la permission à l'auteur de compléter son ouvrage. L'attribution a, naturellement, peu d'importance ; mais les amis qui m'ont ouï, dans le temps, citer ce passage de mes œuvres complètes pourraient m'accuser de l'avoir vendu. Jamais.

En vous remerciant d'avance de vouloir bien rectifier ce point important d'histoire littéraire, je vous prie de vouloir bien croire, mon cher ami, à l'expression de ma cordiale sympathie.

GABRIEL DE LAUTREC.

§

Le prix des Rembrandt. — Le *Mercure* signalait récemment, dans sa chronique des *Musées*, la somme énorme (2 millions et demi) payée par un collectionneur américain pour un des chefs-d'œuvre de Rembrandt, *le Moulin*. Il y a deux ans, trois autres Rembrandt provenant de la collection Maurice Kann (*le Commissaire priseur*, *l'Homme à la loupe* et *la Femme à l'œillet*), étaient vendus avec *le Champ de blé* de Ruisdael, 5 millions, à des amateurs de New-York ; et le mois dernier, à l'hôtel Drouot, le dernier Rembrandt de cette même collection Kann, une simple *Tête de philosophe*, atteignait la somme de 270.000 francs.

Il nous a semblé intéressant de rapprocher de ces chiffres qui témoignent de l'hommage — trop tardif — rendu au génie de Rembrandt les prix (qu'a relevés *l'Art Collector* de New-York) payés au XVIIIe siècle, dans le propre pays du maître, pour quelques-unes de ses œuvres :

Vente du 12 mai 1734, à Amsterdam : *la Femme adultère* (1644 : actuellement à la National Gallery de Londres) : 5.020 francs ; — *la Femme de Rembrandt* : 540 francs ; — *Besthsabée* (l'admirable tableautin de la collection Steengracht de La Haye) : 535 fr. ; — *le Christ et les pèlerins d'Emmaüs* (un des quatre tableaux que conservent le Louvre, et le Musée de Copenhague et Mme Edouard André à Paris) : 340 fr. ; — *la Disgrâce d'Aman* (aujourd'hui à la galerie de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg) : 165 fr. ; — *le Portrait du Dr Ephraïm Bonus* (collection Six à Amsterdam) : 155 fr. ; — *Paons morts* (collection W. C. Cartwright, en Angleterre) : 100 fr.

Vente du 21 juillet 1734, à La Haye : *l'Homme à l'armure* (collection de M. Richard Mortimer, à New-York) : 12 fr. 50 ; — *la Présentation au Temple* (un des deux petits tableaux conservés à La Haye et dans la collection du consul Weber, à Hambourg) : 85 fr.

Vente du 17 août 1735, à Amsterdam : *Sainte Famille* : 200 fr.

Vente du 20 septembre 1735, à La Haye : *l'Apôtre saint Paul* (au Musée impérial de Vienne) : 300 fr.

Vente du 2 avril 1738, à Amsterdam : *Gentilhomme à cheval*, dit *le Maréchal Turenne* (collection du comte Cowper, en Angleterre) : 170 fr.

Vente du 16 avril 1738, à Amsterdam : *la Chaste Suzanne* : 1400 fr. ; — *Tobie guéri de la cécité* (le beau tableau appartenant aujourd'hui au duc d'Arenberg, à Bruxelles) : 72 fr. 50.

Vente du 21 juin 1738, à Bruxelles : *Portrait de Rembrandt par lui-même* ; 158 fr. ; — *Vieillard assis, tenant une canne* (au Musée de Berlin) : 21 fr. 25.

En France, les prix n'étaient pas plus élevés. Heureux temps où l'on avait des figures de Rembrandt comme *l'Homme à l'armure* et *le Vieillard* de Berlin pour 12 francs 50 et 21 francs 25 !

§

Thackeray et Jules Janin. — Outre quelques contes drôlatiques et

quelques croquis parisiens qui justifient le titre du livre, le *Paris Sketch-book* de Thackeray, — plaisamment dédié au tailleur Aretz, 27, rue de Richelieu — renferme plusieurs études humoristiques sur la littérature française à la mode (*On some fashionable french novels*), dans lesquelles Mr Titmarsh raille agréablement, pêle-mêle avec nos feuilletons dramatiques et nos mélodrames d'alors, les romans de Charles de Bernard, le *Kean* de Dumas père et les poésies de Roger de Beauvoir.

Le plus mordant de ces « sketches » est celui où Thackeray prend à partie le « critique influent » des *Débats*, le « gros Jules » dont un comité parisien vient d'honorer la mémoire en faisant apposer une plaque commémorative sur un immeuble qu'il n'a pas habité.

Qui est Janin? s'écrie irrévérencieusement Mr. Titmarsh. C'est le critique de la France. C'est, en fait, l'homme qui écrit un feuilleton hebdomadaire dans le *Journal des Débats* avec un éclat, un esprit si incontestables, un si heureux mélange d'effronterie, et d'honnêteté, et de poésie et d'impudence, et de fausseté et d'impertinence et de bonhomie, qu'on ne saurait manquer d'être charmé par le résultat, et d'attendre impatiemment le numéro du lundi ; — Jules Janin, c'est l'homme qui, sans connaître un seul mot d'anglais, comme il en convient formellement dans la préface, *a collaboré à la traduction du Voyage sentimental!*

Suit le dépeçage, phrase par phrase, mot par mot, du feuilleton extraordinairement malveillant que Janin consacra à un mélodrame en six actes, tiré du roman de Dickens : *Nicolas Nickleby*, et qui fut joué sur la scène de l'Ambigu-Comique.

On assure que le critique des *Débats* ne connut cette diatribe que longtemps après sa parution en volume. Cette circonstance explique en partie pourquoi Jules Janin la laissa sans réponse.

§

Le monument Jean Lorrain. — La dernière réunion du Comité Jean Lorrain a eu lieu le lundi 26 juin, sous la présidence M. Paul Adam, dans les locaux du *Courrier français*. La souscription publique est close. L'inauguration du monument, dû au sculpteur Alphonse Saladin, aura lieu à Fécamp, ville natale de Jean Lorrain, le 10 juin 1912.

§

Publications du « Mercure de France ».

L'impulsion sexuelle (*Etudes de psychologie sexuelle. III.*) par Havelock Ellis. Edition française, revue et augmentée par l'auteur, traduite par A. Van Gennep, directeur de la Revue des Etudes Ethnographiques. Vol. in-8, 5 fr.

L'armée dans la ville, drame en 5 actes, en vers, par Jules Romains. Vol. in-18, 3,50.

Théatre. Première série. II. La Ville (Première et seconde versions), par Paul Claudel. Vol. in-18, 3,50.

Les derniers jours de Paul Verlaine, par F. A. Cazals et Gustave Le Rouge. Nombreux documents et dessins. Avec une préface de Maurice Barrès, de l'Académie française. Vol. in-18, 3,50.

Le végétarisme. *Une Hygiène philosophique. Aux points de vue chimico-physiologique, psychologique et esthétique*, par Raymond Meunier (Collection *les Hommes et les Idées*). Vol. in-16, 0,75.

§

Le Sottisier universel.

Disparition d'un demi-octogénaire. — Depuis le 25 juin dernier, à cinq heures et demie du matin, M. Joseph Poncelet, âgé de 42 ans, chiffonnier à Loivre, est disparu de son domicile. Détail qui a son importance : ce vieillard possède, etc. — *Courrier de la Champagne*, 1er juillet.

Pendant une accalmie de la rafale, et avant l'ouverture de la cour d'Amour, on va couronner le buste de Mistral. Les précédentes reines des Félibres, Mmes Gustave Bouet, Giral-Massip et Mlle Chazalette posèrent également des fleurs sur l'effigie en bronze des disciples disparus du maître vivant : Florian, Aubanel, etc. — *Le Journal*, 26 juin.

Tout le monde connaît le successeur qui était indiqué à Me Busson-Billault. L'ancien bâtonnier était fort différent de Me Labori : c'était un homme tout courtoisie, douceur et affabilité.

Me Labori, au contraire, etc. — *L'Intransigeant*, 26 juin.

Dans un vieil arsenal encombré de canons préhistoriques en bronze. — *Le Matin*, 14 juin.

Maeterlinck : *Le Peuple enseveli*. — *Comment choisir nos lectures*, p. 209.

Monsieur Sénancour
aux bons soins du *Mercure de France*
26, rue de Condé, Paris.

Monsieur,

Ayant remarqué votre livre : *De l'amour*, je vous demande d'avoir l'amabilité de m'en faire parvenir un (si possible deux) exemplaire. J'en rendrai compte dans la *Revue illustrée* (26e année), qui est, comme vous le savez, très élégante et très répandue, et vous ferai adresser le numéro justificatif. Je ne saurais jamais assez vous dire quel intérêt vous pourriez avoir en faisant droit à ma demande.

Veuillez croire, Monsieur, etc.

L'ADMINISTRATEUR.

Coquilles

Our Tailor king, notre roi marin, comme disent les Anglais. — *La France*, 20 juin.

Le Ministre des colonies. — *Journal des Débats*, 21 juin.

MERCVRE

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.





SAISON
du 15 Avril à fin Septembre

Écrivez à T. LEROY,
96, Rue d'Amsterdam, Paris,
Vous recevrez Gratis et Franco une Boîte Echantillon des

VÉRITABLES GRAINS de SANTÉ du Dr FRANCK



Le Remède Séculaire
DE LA
CONSTIPATION
Le plus efficace, le moins cher
de tous les autres produits similaires.
La Boîte de 50 Grains.... 1f50
La Boîte de 105 Grains.... 3 fr.
DANS TOUTES PHARMACIES.

GRANDS HOTELS RECOMMANDÉS

AIX-LES-BAINS — HOTEL MIRABEAU
La Maison la plus moderne

CAUTERETS — HOTEL DE LA PAIX
Situation la plus centrale. Pension depuis 9 fr.

CHATEL-GUYON — *SPLENDID et NOUVEL* HOTELS
Situation unique dans le parc privé de l'établissement.

DIEPPE — *HOTEL* BEAU-RIVAGE
Sur la plage. Maison de premier ordre. Ascenseur, Electricité, Salles de Bains.

DINARD — HOTEL BELLEVUE
Vue splendide et unique sur la baie, pension depuis 8 fr.
J. RAGOT, Propriétaire.

LOURDES — HOTEL D'ANGLETERRE
Près de la Grotte, Garage, Téléphone, Électricité, 1er ordre

ROYAT — HOTEL DE LA PAIX
Maison de famille.
Pension de 6 à 9 francs par jour.
Restaurant. — Téléphone.

VICHY — LE NOUVEL HOTEL
De tout premier ordre, 250 chambres et salons, ascenseur, électricité, téléphone, salles de bains.

La Publicité commerciale est reçue par M. Charles GUIDETTI, 31, rue Condorcet

BULLETIN FINANCIER

Le ministère Monis s'effondrait le lendemain du jour où nous écrivions notre dernier Bulletin. Il ne pouvait en advenir autrement, tant son incohérence était flagrante. Le ministère Caillaux lui succède. Durera-t-il ? Ce n'est pas notre sentiment. Il vaut mieux, en tous cas, que son prédécesseur. Les doctrines de M. Caillaux inquiètent beaucoup de gens, du moins il a de l'énergie et de la précision d'esprit.

A peine arrivé au pouvoir son gouvernement se trouve aux prises avec de graves difficultés. De l'incident d'Agadir peuvent découler les conséquences les plus redoutables. En cette occasion, comme en beaucoup d'autres, l'Allemagne continue sa diplomatie fanfaronne et brutale qui pourrait bien finir par lasser les autres grandes puissances. Sa nouvelle et soudaine intervention au Maroc ouvre donc la porte à toutes les inquiétudes.

D'autre part, le Monténégro et la Turquie sont en querelle. La crise est même dans une phase aiguë.

Tout cela n'est pas fait pour influencer heureusement le marché financier, et on ne sera pas surpris de constater que tous les cours ont fléchi d'une manière sensible sur la dernière quinzaine : la rente française tombe de 96,10 à 94,45 ; l'Extérieure, de 96,65 à 93,65. Le Turc s'inscrit à 91,92. Les fonds russes reculent de quelques points. Le Consolidé 4 o/o passe de 99,10 à 97,20 ; le 4 1/2 o/o 1909 de 104,05 à 102,65 ; le 5 o/o 1906 de 104,75 à 104,10.

La situation de nos chemins de fer ne s'améliore guère. Nous trouvons le Lyon à 1.170, l'Est à 873, le Nord à 1.584, l'Orléans à 1.212.

Les établissements financiers sont aussi en perte, malgré l'abondance d'émissions récentes. Le Crédit Lyonnais est à 1.480, le Comptoir d'Escompte à 933, la Société Générale à 790, la Banque de Paris et des Pays-Bas à 1.735 ex-coupon de 49,80 au lieu de 1.828 avec coupon ; la Banque Parisienne à 1.204 ex-coupon de 32,55 ; le Crédit Mobilier à 678, ex-coupon de 12,50.

Les incidents politiques n'ont pas empêché la réalisation de quelques affaires importantes. L'emprunt Hellénique a obtenu le succès prévu, de même l'emprunt Argentin de 350 millions à 4 1/2 o/o dont les avantages devaient tenter le public, de même enfin l'emprunt du Gouvernement fédéral des Etats-Unis du Brésil. Toutes ces émissions étaient puissamment patronées par les grands établissements et les avantages qu'elles offraient devaient séduire ceux qui ont des disponibilités d'argent.

Quant aux autres affaires annoncées pour le mois de juillet, il est probable qu'elles seront renvoyées à la saison prochaine, c'est-à-dire à une époque où le ciel diplomatique sera moins chargé de nuages.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.